AVENTURE DE VOYAGE

DERNIÈRE PARTIE (1)

> Tant de maux à la fois sont entrés dans mon âme, que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.
>
> EURIPIDE.

Je rentrai à l'hôtel, cependant, en proie à une véritable exaltation; et ce qui me transportait, ce n'était pas seulement le plaisir d'avoir mis mes lèvres sur le front de cette jeune femme d'une si rare beauté, c'était bien plus encore et tout autre chose, l'idée du lien que cela venait d'établir entre elle et moi, le sentiment que son âme s'était ainsi, en partie, donnée à la mienne.

Je ne voulus pas de lumière dans ma chambre : il y avait un feu clair dont la lueur suffisait, et je me mis à me promener de long en large, dans cette demi-obscurité si favorable à la rêverie parce qu'elle permet l'isolement de la pensée.

J'étais heureux : après la sensation, d'ailleurs, pleine de charme, venait maintenant la réflexion qui me promettait pour l'avenir des joies ineffables...

Et tout à coup, une pensée me vint : c'était bien le moment de me réjouir! Je venais de faire un pas décisif, et j'étais maintenant engagé sur un chemin qui menait aux abîmes; chemin délicieux, tout tapissé de fleurs, mais au bout duquel je savais ce qui attendait et moi et la noble créature qui s'était fiée en moi.

En d'autres termes, jeune comme elle l'était, elle allait se

(1) Voir la *Revue* du 1er mars.

trouver sans défense contre une passion où l'on ne se joue pas impunément...

Amor che a null' amato amar perdona!

Il n'y avait pas l'ombre de vanité dans ma supposition, ma personnalité n'ayant aucune part à ce qui se passait. J'étais un accident, une entité quelconque survenue, de fortune, à un moment donné pour jouer un rôle où cette personnalité n'avait aucune importance propre. A défaut de moi, tout autre eût produit le même effet : j'étais simplement le grain de sable dont le hasard se sert pour amener une catastrophe.

Je n'avais même pas la ressource d'espérer que je me trompais : de sûrs indices me révélaient un mal que je connaissais trop pour en avoir oublié les symptômes. Cette émotion, cette rougeur subite, suivie tout aussi subitement d'une pâleur encore plus significative, le tremblement de la voix, l'expression tour à tour inquiète ou ravie du regard, le mouvement, aussitôt réprimé, pour appuyer sa tête à mon épaule, l'élan avec lequel elle m'avait présenté son front, il y avait là plus de preuves qu'il n'en fallait.

Et moi? Oh! moi, comme le fameux cacique, j'aurais pu répondre : « Suis-je donc sur un lit de roses? » Mais j'avais si peu d'importance! Vieux par le chagrin, arrivé à un de ces momens où l'on joue sa vie sur une carte, en disant : « Je suis si malheureux qu'un degré de plus ou de moins ne vaut pas la peine de s'y arrêter, » en vérité, ni je n'étais à plaindre, ni je ne me plaignais. C'était encore une situation meilleure que je n'eusse osé l'espérer un mois auparavant. J'avais en perspective des souffrances certaines, mais précédées et accompagnées d'émotions délicieuses : relativement, c'était du bonheur. Je le répète, de quoi me serais-je plaint? Enfin, j'étais libre, tandis qu'elle ne l'était pas, et c'était en partie de sa situation qu'allait naître pour elle un état intolérable et gros de tous les dangers.

A vingt ans j'aurais plaidé, vis-à-vis de ma conscience, la force des circonstances, un sentiment irrésistible, et autres lieux communs de la même valeur.

Aujourd'hui rien de cela n'était de mise. Je voyais et connaissais où j'allais; je savais qu'une volonté ferme, fortifiée de l'intelligence complète de ce qu'exige non pas seulement l'honneur, mais aussi la haine du plus odieux des sentimens, l'égoïsme, permet de s'arrêter, si engagé que l'on soit sur la pente; que la fameuse excuse « Il est trop tard! » n'est la plupart du temps qu'un prétexte inventé par une espèce de torpeur, le manque d'énergie ou le désir secret et inavoué de se tromper soi-même.

Ici, j'étais à temps, à la condition d'agir sans retard : il fallait

rompre, avec toutes les précautions affectueuses et toute la délicatesse possibles, un commerce charmant, mais dangereux, et savoir me résoudre à une souffrance déjà cruelle pour en prévenir d'autres mille fois plus cruelles encore. Oui, mais aurais-je cette volonté ferme?

Comme j'en étais là de mes réflexions, on frappa à ma porte, et je devinai Beppina...

Sa présence me causa un sursaut : je lui demandai ce qui était arrivé.

— Aucun malheur, Excellence. Mme la comtesse est partie tantôt, un jour d'avance, et Mme la marquise demande que vous veniez la voir ce soir : elle dit qu'elle est malheureuse, et qu'il faut absolument qu'elle vous parle.

Mon premier mouvement fut de refuser. Retourner à ce moment près de la Marchesina, c'était donner un démenti à toutes les belles résolutions que je venais de prendre, et dans le temps même que je venais de les prendre.

— Beppina, répondis-je, je crois que dans l'intérêt de Mme la marquise, il vaut mieux que je ne retourne pas chez elle, quant à présent du moins. Mes visites peuvent avoir des conséquences très graves : du reste je viens de la quitter.

— Avez-vous bien réfléchi, Excellence?

— Oui. Décidément je n'irai pas. Demain si elle veut, nous nous verrons où il lui plaira. Mais pas chez elle le soir, ou plutôt, réellement, la nuit.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je puis vous le dire maintenant, vous avez raison. Je n'ai voulu parler de rien à Madame, parce qu'il est inutile de la tourmenter : elle ne s'inquiète déjà que trop. Mais, pendant qu'elle était sortie, le prince est venu voir la comtesse; et le comte, le frère de Madame, est descendu les retrouver. Ils ont causé très longtemps, et la femme de chambre m'a dit qu'ils avaient, en se quittant, de singulières figures. Elle avait essayé d'écouter, mais, à cause des portières, elle n'a rien entendu, qu'à un moment, quand le prince a élevé la voix et crié, comme un homme en colère : « Et je vous dis, moi, qu'il faut en finir! » C'est après cette visite que Mme la comtesse a annoncé son départ. Je vous ai dit que ce matin on m'a suivie : j'en suis sûre.

— Non, vous m'aviez parlé seulement de la dernière fois.

— Eh bien! ce matin encore, mais j'ai fait tant de détours qu'on m'a perdue de vue. Je suis convaincue qu'on prépare quelque chose. Du reste là où est le prince, il faut toujours se défier.

— Mais êtes-vous sûre que Mme la marquise ne court pas de danger?

— Oh! là-dessus, tranquillisez-vous, Excellence. C'est à vous

qu'on en veut. Mme la marquise n'a rien à craindre; je vous l'ai déjà dit, et j'en réponds.

— Alors, allez, Beppina. Dites à Madame que je préfère laisser un jour ou deux se passer avant de tenter une visite. Mais si elle veut, demain à la même heure qu'aujourd'hui, à l'église de San Nazaro... A propos, pourquoi ne lui avez-vous pas parlé du conciliabule de tantôt?

— Parce que je n'étais pas sûre que vous ne viendriez pas, et dans ce cas, il suffisait que vous fussiez averti. Madame, elle, n'avait besoin de rien savoir : sans cela, au moindre bruit, elle aurait eu peur et aurait commis quelque imprudence.

Resté seul, je repris mes réflexions, puis je descendis dîner : en sortant de table, je retrouvai l'infatigable Beppina qui venait d'arriver et m'attendait.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a encore? quelque chose de nouveau?

— Rien d'autre que tout à l'heure, mais la signora veut absolument vous voir : elle pleure, elle est inquiète; je ne l'ai jamais vue ainsi. Je n'ai pas osé lui parler de la visite du prince, de peur qu'elle ne me fasse des reproches; mais, si vous me le permettez, je vais dire que c'est votre Excellence qui a entendu parler de quelque chose : j'aurai l'air de demander des informations et d'apprendre seulement maintenant ce qui s'est passé, et je suis sûre que la signora sera la première à ne plus vouloir que vous veniez.

Je fis deux ou trois tours dans ma chambre. Enfin :

— Croyez-vous que le Principino accompagne ses hommes ce soir?

— Non! ou il se tiendra tellement à l'écart que vous ne le verrez pas, — et surtout que vous ne l'atteindrez pas : — car c'est là ce que vous voulez.

— N'importe! — Ne dites rien à la signora, pourvu toutefois... Si l'on m'attaque, ce ne peut pas être dans le palais même?

— Oh! non. — La comtesse, ni même le comte ne le permettraient pas... à cause du nom.

— Oui, tandis que dehors rien ne prouve pourquoi je passais dans le quartier.

— C'est cela même.

La figure de Beppina venait de changer. Le caractère d'énergie et de résolution s'en était accentué, en même temps que son regard avait pris une expression à la fois enthousiaste et dévouée. Il semblait que sa nature romagnole fût touchée, et, en vérité, grand honneur pour moi, qu'elle m'admirât. Elle reprit :

— Votre Seigneurie veut-elle me permettre de lui donner un conseil? Avez-vous un manteau?

— J'ai mon pardessus.

— Non, ce n'est pas cela... un manteau ; c'est un manteau qu'il faut!

— Non.

— Alors... une couverture de voyage ?

— Oui, — j'ai mon plaid d'Écosse. — Tenez, le voilà.

— *Bellissimo!* Excellence. — Tendez-moi votre bras : — là — si vous parez un coup, comprenez-vous que vous avez bien des chances pour qu'il ne traverse pas une pareille épaisseur d'étoffe ?

— C'est très juste!... Vous êtes experte... vous avez vu pratiquer cela au pays ?

— Oui, mais seulement par mon père, car ce n'est pas la coutume.

Elle m'avait fait autour du bras un enroulement très simple avec mon plaid et le recommença deux fois pour bien me montrer la manière.

— Maintenant, *sor Conte*, encore un conseil! Venez de bonne heure : onze heures, — pas plus tard, — plus tôt même si vous pouvez.

— Sans doute... Mais le frère ?

— Oh ! il sort tous les soirs à huit heures.

— Alors à onze heures :... je frapperai comme la dernière fois.

— Entendu !

Et avant que j'eusse pu prévoir son mouvement, elle me saisit la main et la baisa ; puis, voyant ma stupéfaction :

— Vous êtes un homme, Excellence ! — *Per la Madonna santissima!* j'aime cela !

Resté seul, je regardai la pendule et, voyant que j'avais deux bonnes heures à moi, m'assis à ma table et écrivis des lettres. Cela fait, j'examinai mon pistolet, fis jouer la lame du couteau de chasse, et enfin m'habillai comme les autres fois en forestier allemand. Au fond, l'aventure me plaisait. Je ne songeais ni aux chances que j'avais contre moi, ni même à la parfaite possibilité d'une issue funeste. J'éprouvais l'impression ressentie autrefois au départ pour une chasse dangereuse. Je me savais attendu par une femme qui m'inspirait l'intérêt le plus vif. Je savais que j'allais avoir auprès d'elle de ces momens qui passent si vite dans une conversation pleine de charme ; j'allais avoir, en un mot, un des plus chers plaisirs du monde, et pour qu'il fût complet, il n'y manquait même pas cet attrait que donne une pointe de danger. N'était-ce pas tout à fait séduisant ?

A dix heures, je descendis, bien enveloppé, mon plaid sur le bras. Je me sentais de la meilleure disposition du monde, gai, l'œil vif, la main prête, et dans cet état de légère excitation que

donne la perspective du péril et la ferme volonté d'en sortir à grand honneur. Il faisait malheureusement un temps clair et sec. Je fis contre fortune bon cœur, et partis allégrement, à beau pied sans lance. Cette fois, au lieu de déboucher à gauche de l'église, je débouchai à droite, et fis le tour de la place le long des maisons : — l'ombre me cachait, et, je marchais avec précaution. Je ne vis rien de suspect et, le quartier étant désert, ne rencontrai aucun passant dans les environs du palais, malgré l'heure peu avancée.

Au signal convenu sur la porte, Beppina m'ouvrit : je jetai un dernier coup d'œil derrière moi : rien. Nous prîmes le chemin habituel, et ma conductrice me dit seulement que sa maîtresse m'attendait avec impatience.

La Marchesina n'était pas dans son oratoire, et, sans m'annoncer, Beppina m'introduisit dans la chambre à coucher.

La Marchesina était debout et fit deux pas en me tendant la main. Je fus frappé de sa pâleur et surtout de l'expression de gravité, presque de tristesse, de son visage.

— Je n'aurais pas pu attendre jusqu'à demain pour vous voir, dit-elle : je me sentais si triste, si... gênée, honteuse même! J'ai agi comme une insensée !

— Je comprends : la nuit ne pouvait se passer sur une pareille impression, et il fallait à tout prix dissiper le remords de vos forfaits.

— Vous riez, et moi je n'ai nulle envie de rire.

— Je le vois : mais moi, je suis un scélérat endurci, et les crimes les plus noirs ne me coûtent plus !

Elle ne put s'empêcher de sourire, puis reprenant son sérieux :

— Vous voulez tourner tout en plaisanterie et vous n'y parviendrez pas.

Elle me désigna un siège et s'assit elle-même. Il y eut un silence : je l'examinais avec attention. Enfin :

— Avouez que vous vous tourmentez à plaisir. Vous voilà pâle, inquiète, presque tremblante, parce que ce soir, au moment de quitter un homme dont vous connaissez assez le profond respect pour vous pour en avoir fait « votre ami », vous lui avez tendu votre front ! Et vous vous accusez, vous vous torturez à plaisir, sans songer que ce n'est pas vous qui êtes coupable, s'il y a quelqu'un de coupable. Vous n'avez eu qu'un tort : vous avez été trop bonne. Moi, votre aîné, j'ai eu... l'égoïsme de vous avouer que l'idée m'était venue de vous baiser au front, et par générosité vous avez voulu m'en donner le plaisir !

— Oh ! par générosité...

Je me mis à rire.

— Je le croyais du moins, mais si vous-même avez pris

quelque plaisir à ce témoignage d'affection, qui d'ailleurs ne se renouvellera pas, tout innocent qu'il a été, je suis plus heureux que je ne l'espérais et le souvenir m'en sera précieux.

Cette fois elle rougit.

— Vous avez compris ce qui surtout me préoccupait, me rendait malheureux, et me voici un peu rassurée.

— Vous pouvez l'être d'autant plus que, je vous l'atteste, j'ai fait de mon côté les mêmes réflexions que vous, avec cette différence, cependant, que mes remords ont été on ne peut plus faibles, quoique d'ailleurs j'aie pris des résolutions fort sérieuses.

— Et qui sont ?

Je me sentis gêné et eus recours à une circonlocution.

— Qui sont de faire tout... absolument tout ce que vous désirerez pour que votre conscience soit en repos... et que rien ne trouble désormais votre sérénité et le calme de votre vie.

Ce fut son tour de m'examiner avec attention.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Je viens de vous le dire : ce que vous me demanderez.

— Mais je ne vous demande rien !

J'étais encore plus embarrassé : je me décidai à recourir à la même tactique.

— Vous ne me demandez rien, c'est vrai, mais au fond vous êtes la première à constater que cette liaison qui s'établit entre nous, si parfaitement belle, élevée, et qui ne saurait être autre, vous êtes la première à vous apercevoir qu'elle peut devenir un danger pour votre tranquillité d'âme, et que, en réalité, il est impossible qu'elle continue, puisqu'elle nous oblige à des dissimulations, à une conduite cachée, qui répugne à notre caractère à tous deux, et qui est un tel démenti à ce que moi, en particulier, je m'étais promis.

En parlant ainsi, je brûlais mes vaisseaux, et je ne saurais dire à quel point il me coûtait. C'était, dans mon état de détresse morale, la dernière chance de salut que je m'enlevais. Je sentais bien que, malgré tous les raisonnemens possibles, j'allais retomber, et que ce chagrin nouveau allait s'ajouter à tous ceux du passé.

J'avais parlé d'un ton ferme, assuré ; au vrai, je me sentais le cœur déchiré : cela se lisait probablement sur mes traits ; la Marchesina tressaillit, et d'une voix saccadée par l'émotion :

— Vous allez partir ?

— Non.

— Si, je le vois dans vos yeux,... et vous souffrez !

— Je vous jure...

— Pourquoi le nier ?

Elle porta sa main à son front avec une sorte de désespoir.

— Que je suis malheureuse !... Voyons !... Vous êtes un noble caractère ; moi-même je ne suis pas une nature basse, — non, en vérité, je le jure ! Vous serez cet ami dont nous avons parlé, qui me consolera des souffrances d'autrefois, et moi, à mon tour, laissez-moi essayer de vous faire oublier. Je veux mettre un baume sur les blessures de votre cœur ; mon amitié dévouée, tendre, vous guérira : vous vous reprendrez à espérer... vous êtes jeune, et la vie peut vous être si belle ! Oh ! entre vous et moi, vous le savez, rien de vulgaire ! Nos âmes sont de la même hauteur, nous sommes faits pour nous comprendre !... Mais restez, ne vous éloignez pas !...

Ce fut à mon tour de pâlir, — et je regardais avec angoisse le cher visage si beau d'expression, les yeux dont le regard était devenu admirable.

Je fis un dernier effort :

— Et le danger ? Pourquoi jouer avec la flamme ? Je dois être brave pour vous et pour moi ; ou plutôt, soyons braves tous les deux. L'honneur n'est pas un mot. L'honneur, — entendez-vous bien ? — l'honneur ! Tenez, regardez celui qui a été tout votre orgueil, tout votre bonheur, votre père !... Regardez-le, pensez à ce qu'il vous dirait ;... mettez-vous là, devant lui, et interrogez-le !

La Marchesina s'était levée. Elle demeura en contemplation un instant devant le portrait de son père, puis elle abaissa les yeux sur moi, et, à ma grande surprise, dans son regard il n'y avait plus de tristesse, mais un air de joie, avec une expression de confiance calme, ferme ; et, me tendant la main :

— Il dit que je dois me fier à vous de tout,... que je ne saurais trouver mieux à qui le faire. Ne parlons plus de tout cela. Vous resterez, et je sais que votre amitié me sera un appui... Je n'ai plus l'ombre d'une hésitation, et me sens tout en sûreté. Je voudrais que vous éprouvassiez ce que j'éprouve en ce moment !

— Et vous n'aurez pas de regret ? Pensez-y bien !

Et avec la même expression :

— Je sens que je ne regretterai rien. Mais il faut que vous aussi, toutefois, vous soyez heureux...

— Tout à l'heure, en vous parlant, il me semblait que mon cœur se brisait !

— Je l'ai vu. Je vais vous donner la plus grande preuve de confiance : je sens, je sais que vous avez pour moi une sincère et vive affection ; mais cette affection, je tiens à vous dire que je vous la rends pleinement !

Nous étions assez près l'un de l'autre : il y eut un nouveau silence. Je savourais le plaisir, — un des plus grands

du monde, — qu'on trouve à contempler le visage d'un être aimé.

— Ainsi, reprit-elle enfin, vous aviez, de votre côté, fait les mêmes réflexions que moi?

— Pas exactement les mêmes, cependant celles que j'avais faites s'en rapprochaient beaucoup. Mais pourquoi revenir sur un sujet qui semble vous avoir blessée? Que le passé soit le passé!

— Vous avez raison : ne songeons qu'à l'avenir... Non, pas même à l'avenir : jouissons du présent.

En parlant ainsi, un nuage passa sur son front, et elle ajouta avec un sourire peut-être point tout à fait naturel :

— Un de mes compatriotes d'Italie, qui a même été un peu mon ancêtre, Laurent le Magnifique, a dit :

Chi vuol esser lieto sia,
Di doman non c'è certezza!

Le conseil est bon, jouissons du présent!

— Je pense comme vous. Ne trouvez-vous pas qu'en ces derniers huit jours nous avons vécu des mois?

— Oui, en ce qui me concerne du moins, cela est vrai. Que de pensées en moi depuis une semaine! Quelle vie nouvelle!

— Pas plus nouvelle que la mienne, réfléchissez : le plus grand changement est de mon côté. Vous n'étiez pas heureuse, mais vous n'étiez pas malheureuse, je ne suis qu'un incident dans l'ordre de votre existence, qui, d'autre part, est restée la même; tandis que moi, j'étais à quatre cents lieues d'ici, perdu dans la solitude, profondément misérable. Et me voici de nouveau dans le courant de la vie, près de vous, ayant un intérêt à vivre, un mobile.

— Je ne sais si vous avez raison de croire que le plus grand changement est dans votre existence. Est-il juste de dire que vous n'êtes qu'un incident en la mienne? Un incident qui est devenu le fait majeur qui l'a bouleversée, ou plutôt changée entièrement! Que d'horizons nouveaux pour moi!

Et en écoutant cette jeune femme parler ainsi, en observant l'expression enthousiaste de son beau regard, je me sentais pris de nouveaux remords et recommençais de m'adresser des reproches. J'avais manqué de fermeté, je n'avais pas fait mon devoir. C'était à moi, l'aîné, le plus fort, qu'il appartenait de mieux résister, de faire entendre le langage de la raison; j'aurais dû lutter quand même, ne pas me rendre, — et je m'étais rendu si vite!

Ces réflexions avaient été l'affaire d'un instant, et cependant ce bref retour sur le passé récent n'avait pas échappé à cette

espèce de divination que possèdent les êtres dont l'âme aimante est en éveil, et la Marchesina me dit :

— Quelque mauvaise pensée vient encore de vous venir... A quoi songez-vous donc qui vous donne cet air soucieux?

J'hésitais à répondre; enfin :

— Je pensais à des reproches que j'aurais le devoir de m'adresser. Vous m'obligerez en ne me demandant pas lesquels : il me serait pénible de m'expliquer.

Son visage s'éclaira et elle eut un joli sourire.

— Je ne vous demanderai rien, à la condition qu'à votre tour vous ne vous tourmenterez plus à plaisir.

Je le promis sincèrement, mais je me sentais gêné, ne me reconnaissant plus le droit de rien dire qui pût resserrer davantage une liaison trop charmante.

En eut-elle encore l'intuition? Peut-être, car d'une voix caressante, elle reprit :

— Vous voici tout embarrassé, et il semble que vous, si aventureux, vous n'osiez plus me parler : et cependant, voyez, telle est la foi que j'ai en vous, que pas un instant je n'aurais l'idée de supposer que si vous parlez moins, c'est que vous... c'est que vous ressentez moins.

Je la regardai avec admiration :

— Que vous êtes bonne! et quelle noble nature vous êtes! Vous avez toutes les divinations, et aussi toutes les délicatesses!

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que je lis dans votre pensée, comme on pourrait croire que par moment vous lisez dans la mienne. Pour une fois la destinée a mis en présence deux êtres qui se comprennent parfaitement, vous l'avez dit.

Il y eut dans son regard une expression singulière, de nouveau si complexe, qu'il n'y avait pas à essayer de la comprendre : une seule chose était certaine, c'est que l'idée ou le sentiment d'où elle venait était agréable. D'ailleurs elle baissa les yeux presque aussitôt; mais, encore un coup, cette expression était vraiment extraordinaire. J'y pensai ensuite à plusieurs reprises, toujours avec étonnement.

Elle répondit :

— Je pense absolument comme vous.

Et une fois de plus la conversation tomba, chacun de nous suivant, en son particulier, le cours de ses pensées. Je pris enfin un ton enjoué :

— Ne trouvez-vous pas que ce que nous ne disons pas est plus important que ce que nous disons?

— C'est vrai, et il me paraît qu'il en vaut mieux. Cela prouve

combien nous réfléchissons et de quelle importance nous sommes l'un à l'autre.

— Cependant il vaudrait peut-être mieux méditer un peu moins ce que nous avons à dire, sans quoi nous finirons par ne plus parler du tout. Il est vrai qu'il nous restera la ressource de prétendre que nous avons le plus éloquent de tous les silences.

— Ceci est une plaisanterie française : elle sent votre moquerie ordinaire de salon. Restons plutôt dans le sérieux où nous étions : c'est plus digne. Je n'aime pas ces habitudes de tout tourner en badinage.

— Moi non plus.

— Et cependant vous le faites : évidemment c'est dans le sang. Comment avec une pareille disposition peut-on, je ne dirai pas être, mais rester malheureux en France? Il me semble que le tourbillon doit entraîner.

— C'est que probablement je n'étais pas malheureux ; c'était un air que je me donnais.

— Vous êtes méchant. Je ne l'entendais pas ainsi.

— Alors, c'est que je vivais en dehors du tourbillon, ayant peut-être le tort de ne pas l'aimer.

— Et c'est ce qui m'étonne. Il me semble que tous les Français doivent aimer le monde, la vie brillante.

— En un mot, Paris. Vous autres étrangers, vous placez tous la France à Paris. J'y ai longtemps vécu, mais je l'ai quitté parce qu'il ne me plaisait pas. Il était trop bruyant pour moi et...

La porte s'ouvrit, Beppina parut.

— Vous m'avez dit de vous prévenir quand le seigneur comte devrait partir. Il est onze heures et demie : elles viennent de sonner.

— C'est juste. Je lui avais dit que je ne voulais pas que vous restiez plus d'une demi-heure. Il faut être prudent. — Attends un instant. Le comte vient tout de suite.

— J'avais, reprit la Marchesina, cinquante autres choses à vous dire. Allons, ce sera pour la prochaine fois. Êtes-vous libre demain à cinq heures et demie, à San Nazaro Grande?

— Certainement... Comme le temps a passé vite!

Nous étions devenus sérieux. Pour mon compte, j'avais la conviction que dans quelques minutes j'allais me trouver aux prises avec des dangers nullement à dédaigner, et cela m'inspirait la disposition d'esprit, exempte de crainte, mais non de gravité, à laquelle l'homme le plus décidé ne peut en pareil cas se soustraire.

Je me levai.

— Puis-je au moins me dire, en partant, que je vous laisse

plus tranquille et ayant fait table rase de toutes vos imaginations?

— Oui, entièrement, mais je ne sais pourquoi je vous vois partir avec tristesse.

Je me mis à rire.

— D'ici à demain il y a bien peu de temps. Pensez que demain nous nous reverrons,... et que nous tâcherons de ne pas perdre notre temps à nous poser des énigmes.

La porte se rouvrit.

— Le seigneur comte est-il prêt?

— Oui... Est-ce qu'il y a quelque chose, Beppina, que tu reviens si vite?

— Rien, signora. C'est seulement que le temps passe vite.

— Et Beppina le trouve plus long que nous, seule avec sa petite lampe dans l'oratoire.

La Marchesina m'avait tendu la main.

— Qu'avez-vous donc? dit-elle. Votre main est glacée!

— Rien d'autre que d'habitude, si ce n'est que ce soir j'ai senti un peu de froid : vous le voyez, j'ai pris mon plaid, que je ne prends jamais.

— C'est vrai : couvrez-vous bien! Songez au refroidissement que j'avais failli prendre moi-même.

— Soyez tranquille. Reposez-vous, et plus de vilaines pensées!

— C'est convenu. Je vais vous reconduire jusqu'à l'escalier.

— Signora, dit Beppina, ne le faites pas. Vous ne pourrez pas vous empêcher de causer encore, et, sortis de vos appartemens, il vaut mieux que nous ne parlions pas.

— Elle a raison. Restez.

Nous prîmes le corridor, et, après avoir traversé l'oratoire, je me dirigeais vers la porte donnant sur le palier, quand ma conductrice se précipita vers la lampe et la souffla. Puis, revenant à moi, elle me saisit la main, m'entraîna, très doucement mit le double tour de la serrure, et attendit.

Presque aussitôt je vis sur le parquet une lueur d'abord vague qui passa par le dessous de la porte, et pus suivre la marche d'une lumière qui approchait; ensuite j'entendis un pas lent, sourd, plutôt que léger.

On s'arrêta sur le palier : la pression de main de ma conductrice redoubla d'énergie; on essaya d'ouvrir : la serrure, naturellement, résista, et au bout d'un instant la personne parut continuer sa route. La jointure de la porte redevint sombre, la lueur sur le parquet s'affaiblit, puis disparut, et le bruit du pas s'éloigna, en même temps que l'exclamation suivante parvenait jusqu'à nous :

— *Ah! bestia!...* c'est l'appartement de la signora!

— Nous en sommes quittes pour la peur, dit Beppina, ce n'est rien, c'est le cocher. Mais cela va nous faire perdre du temps : il faut que nous attendions. Il est ivre, et quand il est ainsi, quelquefois il redescend pour aller voir ses chevaux. Je l'avais entendu ouvrir une porte en bas.

Enfin il n'arriva rien de nouveau, et nous descendîmes aussi vite que possible ; mais, une fois dans la cour, je fus tout étonné de voir que Beppina, au lieu de se diriger vers la porte, me conduisait à une sorte de petit bâtiment.

— Où allons-nous donc?

— Seigneur comte, que Votre Excellence le veuille ou non, il faut attendre ici. C'est l'ancienne chambre d'un palefrenier. Avec votre couverture vous n'aurez pas froid, mais vous ne pouvez pas songer à partir. C'est la mort certaine, sans rémission, si vous sortiez. Pendant que vous étiez dans la chambre de Madame, j'étais en observation à une fenêtre. Je ne m'attendais pas à cela : la place est gardée de tous les côtés. Vous ne pourriez pas échapper.

— Et jusqu'à quand resterai-je ici?

— Jusqu'à ce que la cloche de San Marco sonne pour la première messe, qui est à cinq heures. Vous attendrez d'avoir vu entrer du monde, et alors, en courant, vous aurez le temps d'arriver à la porte de l'église qui sera ouverte, et, une fois là, on n'osera pas aller vous y chercher... cela ne s'est jamais vu... il y aurait un scandale et trop de témoins.

— Ainsi, c'est toute la nuit à passer ici?

— Oui, jusqu'à cinq heures : à cinq heures, il ne fait pas encore jour, et on ne vous verra pas sortir.

— Jamais je n'aurai cette patience-là !

— Songez à Madame. Aimez-vous mieux la mettre au désespoir? Du reste, vous avez une petite fenêtre qui donne sur la place. La chambre est au premier, et vous verrez vous-même. Le bonheur, c'est que le cocher est ivre, et se lèvera tard.

Beppina, tout en parlant, avait tiré une clef et ouvert la porte : nous montâmes à une chambrette dont, en effet, la fenêtre regardait sur la place.

Je fis contre fortune bon cœur, pour le moment du moins ; je trouvai à tâtons un siège qui me parut un vieux fauteuil, je m'y assis, et, Beppina m'ayant fait un dernier sermon sur la nécessité « d'être très prudent », je restai seul.

Je l'ai dit, — le temps était clair, et, la lune étant par malheur en son plein, je pouvais embrasser toute la place d'un coup d'œil.

Je ne fus pas longtemps sans remarquer, à l'entrée de la rue de droite et à l'entrée de celle de gauche, des ombres qui par mo-

ment semblaient se mouvoir. Une d'elles, même, se détacha et un homme vint jusqu'à une vingtaine de pas du palais, en examina les fenêtres assez longtemps, et partit probablement pour rendre compte de ce qu'il avait vu.

J'entendis ensuite sonner minuit, et tout retomba dans le silence. J'étais chaudement vêtu et j'avais mon plaid. Je m'arrangeai de mon mieux et essayai de dormir : chose que je n'eusse pas crue possible, j'y réussis.

Quand je me réveillai, rien n'était changé. J'ignorais quelle heure il pouvait être. Environ une demi-heure se passa et l'horloge sonna trois heures.

Peu après, un petit groupe déboucha de l'entrée de la rue de gauche, et vint en rasant les maisons. J'aurais bien voulu savoir ce que ces gens allaient faire.

La partie du palais où j'étais se trouvait dans l'obscurité. J'ouvris la fenêtre, et, en passant la tête avec précaution, comptai trois hommes : je repoussai doucement la fenêtre, et la laissai juste assez entre-bâillée pour pouvoir écouter ce qui se dirait.

Le groupe passa devant moi, mais en parlant très bas. A sa haute taille je reconnus un des trois : c'était le Principino.

Quand ils se furent éloignés, je rouvris et regardai. Ils étaient en train d'examiner la façade du palais, et semblaient se concerter : ils se dirigèrent ensuite vers la rue de droite. A peu près à moitié chemin, ils s'arrêtèrent encore, et j'entendis un léger sifflottement. Il me vint à ce moment une idée : une chance inespérée se présentait de ne pas attendre jusqu'au matin; à la condition de ne pas perdre un instant, les probabilités étaient en faveur du succès. Pour quelques minutes, le chemin vers la rue de gauche était libre, à moi d'en profiter.

Quand on a chassé dans la montagne, descendre de la hauteur d'un petit étage est un jeu d'enfant.

J'enjambai la fenêtre, jetai d'avance mon plaid plié en quatre, et me laissai tomber dessus. Ce fut fait très vite et très heureusement, l'étoffe assourdissant le bruit de ma chute. Je roulai le plaid autour de mon bras, tirai mon couteau de chasse, et le plus vite et le plus légèrement possible, me coulai le long des maisons.

Malheureusement, et malgré toutes mes précautions, le bruit de mes pas me trahit : j'entendis des exclamations et vis qu'on se mettait à ma poursuite.

N'ayant plus rien à ménager, je coupai à travers la place : j'avais de l'avance, mais je connaissais l'agilité des Italiens, et sentais combien la situation était critique. Au bout de quelques secondes, je tournai la tête.

Un de ceux qui couraient après moi avait devancé les autres,

et beaucoup gagné. Je pris mon parti, me disant que, si je réussissais à arrêter la poursuite un instant, cela me permettrait d'arriver à une rue, puis d'en prendre une autre, et alors de me servir librement du revolver, et je me décidai à jouer le tout pour le tout.

Je continuai ma course. Cette poursuite dans le silence de la nuit, sans une parole, sans un cri, sans autre bruit que le bruit sourd des pas précipités sur le sol, avait quelque chose de sinistre : bien souvent depuis j'y ai songé.

L'homme était presque sur moi : brusquement je fis un crochet, m'arrêtai, et au moment où, emporté par son élan, il me dépassait, puis s'arrêtait aussi, mal affermi sur ses jambes, et plus loin, quoique à portée, — me servant du couteau de chasse comme d'une épée, je me fendis à fond sur lui, en poussant cette exclamation qu'on entend si souvent dans les salles d'armes quand un tireur touche.

Je sentis que je le perçais presque de part en part. Il poussa un gémissement et tomba à genoux : quelque chose lui échappa de la main, et je vis qu'il comprimait sa blessure; je ramassai l'objet, un couteau de belle longueur, et repris ma course avec ardeur. Je me sentais maintenant une force surhumaine; il me semblait que mes pieds ne touchaient pas la terre, et pour un rien, dans cette espèce de folie et de rage qu'inspirent la lutte et le sentiment du danger, j'aurais foncé sur le reste de la bande avec fureur. Mais ce que j'avais espéré arriva.

A la lueur du clair de lune, ils avaient dû voir étinceler une arme qui, à distance, leur parut probablement beaucoup plus terrible qu'elle ne l'était. Ils avaient vu tomber leur camarade, ils eurent un instant d'hésitation, et ce fut mon salut.

Je me précipitai dans la rue de gauche et pris une avance notable qui me permit, après cinquante pas, d'enfiler une autre rue, transversale celle-ci, mais qui m'éloignait suffisamment du palais.

Je courus encore un instant, puis m'arrêtai. Je n'aime pas les bravades, mais, je le dis en vérité, la nécessité de fuir me mettait hors de moi. La lutte m'avait transporté : je tire bien; j'avais en main une arme sûre, et maintenant je pouvais combattre à chances plus égales. C'était trop tentant pour résister.

Je passai mon couteau dans la main gauche, tirai mon revolver, l'armai de manière à pouvoir viser avec soin, et, marchant bien au milieu de la rue, continuai de m'éloigner à pas relativement lents.

J'avais entendu derrière moi des exclamations et distingué la voix furieuse du Principino gourmandant les *buli* et les lançant après moi.

Ils finirent par se décider, arrivèrent au coin que j'avais tourné, et comme, au milieu de la rue, j'étais naturellement très en vue, ils se mirent à courir; mais en voyant que, loin de fuir, je m'étais arrêté et les attendais de pied ferme, ils s'arrêtèrent aussi, devenus tout à coup fort prudens, et, dans tous les cas, ne se séparant pas et prêts à se soutenir l'un l'autre. Ils n'étaient que deux à ce moment : presque tout de suite, d'ailleurs, deux autres hommes parurent derrière eux, et je reconnus la haute taille du Principino.

Je levai mon pistolet et visai avec soin : je tenais le Principino au bout du canon, mais j'eus peur de le manquer et de perdre une balle. Je n'en avais que six, et une de plus ou de moins pouvait être d'une importance décisive. Je renonçai à le tirer.

Mon mouvement n'avait pas échappé aux *buli*, et un d'eux cria :

— Il a un pistolet!

Mais à ce moment la voix du Principino cria : « Allez donc! poltrons! lâches! — Il n'y a pas de danger! »

Ils firent un mouvement en avant, tout en restant en groupe. Décidément le sort de leur premier camarade les avait frappés.

A vingt pas, je tirai : il y eut un cri, et j'entendis :

Ahi! la mia spalla!

Ce fut moi qui marchai à eux. Celui que j'avais touché à l'épaule tourna les talons, et s'enfuit comme il put. Les deux autres s'enfuirent aussi, en s'écartant.

J'entendis les cris de : « Chiens! lâches! »... Ce fut peine perdue : le champ de bataille me resta, les *buli* n'étant pas des *bravi* de profession comme on en trouvait autrefois, mais simplement de mauvais drôles qui ne dressent un guet-apens que par exception et quand on les paie bien.

En somme, j'avais probablement tué un homme, j'en avais mis un autre hors de combat : c'était assez, presque trop, pour l'honneur.

Je m'arrêtai, et me décidai à m'éloigner, une patrouille pouvant arriver d'un instant à l'autre.

Rentré chez moi, mon enthousiasme tomba avec l'excitation de la lutte, et je commençai de voir ma situation sous des couleurs assez sombres. Puis, après réflexion, je me dis que c'était sans remède; que je ne pouvais partir à cause de la Marchesina; que certainement les *buli* du Principino étaient quelque peu gibier de potence et, par suite, point en termes de voir leur perte fort regrettée de la justice (dans tous les cas j'avais conservé le couteau comme preuve); — qu'ainsi le mieux était de n'y plus penser et de laisser aller les choses à la grâce de Dieu, — la plus

mauvaise façon, généralement, de les laisser aller, et qui est le dernier parti que l'on prenne aux cas douteux.

Le lendemain, j'attendis une visite de Beppina; mais toute la journée se passa et Beppina ne parut pas.

A la tombée de la nuit, j'allai me promener autour du palais de la Marchesina. Je passai d'abord devant la façade, puis gagnai la place San Marco et inspectai les derrières du bâtiment.

Tous les volets étaient fermés, même ceux de la chambre de la marquise.

Je rentrai dîner, et, à huit heures, revins voir si quelque chose était changé : chose surprenante, il n'y avait de lumière nulle part; le palais restait sombre, et avait un air désert qui me donna une mauvaise impression.

Je sais à peine quelques mots de patois milanais, mais je parle l'italien sans accent : je m'adressai à une brave femme qui sortait d'une maison voisine et lui demandai mon chemin, puis, par parenthèse, j'ajoutai :

— Quel est donc ce beau palais inhabité que je vois là?

— Le palais Lanfredi. Il n'est pas inhabité d'ordinaire, mais la famille est partie ce matin.

— Peut-on le louer?

— Oh! certainement non. Du reste, vous pouvez voir le portier. Il n'y a que lui qui soit resté.

Après tout, je ne risquais rien à m'adresser au palais. Si l'on me cherchait, on savait certainement où me prendre, et dans les quelques mots qu'on me répondrait, je trouverais probablement un renseignement qui me serait utile.

Je fis le tour et frappai à la grand'porte. On ne répondit pas. Je frappai encore une fois, deux fois : toujours inutilement. Mais un voisin d'une maison en face traversa la rue et vint me demander :

— Que voulez-vous?

A tout hasard je répondis :

— La comtesse Lanfredi.

— La comtesse est partie hier, et le reste de la famille aujourd'hui.

— Pour longtemps?

— Qui le sait!

— Mais le portier?

— Bah! il dort, ou il n'ouvre pas parce qu'il a peur.

— Peur de quoi?

— Il suffit : ce ne sont pas mes affaires.

— Mais où sont-ils? où peut-on leur écrire?

— A leur terre de Monzi. C'est certainement là qu'ils sont.

L'homme qui me parlait avait l'air besogneux d'un artisan

ou d'un petit employé comme il y en a tant en Italie. A tout hasard j'essayai de cette clef qui, s'il faut en croire le roi Philippe, ouvre tous les cœurs. Je lui mis deux lires dans la main, et répondis :

— Je vous remercie beaucoup de votre politesse. Bonne nuit!

Mais je ne m'éloignai pas. L'effet fut merveilleux.

— Je voudrais vous en dire plus long, reprit l'homme, mais il ne faut jamais avoir la langue trop longue... il est certain qu'il y a eu des affaires fâcheuses... la comtesse est revenue ce matin, et elle et le comte ont emmené de force la marquise.

— Ah! Mme la marquise?

— Oui, la marquise Certaldi. On a fait partir la Beppina chez elle, sans lui permettre de voir personne.

Ici l'homme s'arrêta.

Je repris d'un air indifférent :

— Pouvez-vous me dire seulement si Monzi est trop loin pour que j'y aille, ou s'il vaut mieux que j'écrive?

— Cela dépend du temps qu'a votre Seigneurie. Monzi est sur les bords du lac de Garde. C'est là qu'est le château...

Ici une voix de femme cria :

— Antonio!... viens donc!... Qu'est-ce que tu fais là?

Et une femme d'une trentaine d'années, d'une figure désagréable et rusée, éclairée par la lampe de cuivre qu'elle tenait au-dessus de sa tête, apparut dans l'embrasure d'une porte.

— Je vous remercie, dis-je à Antonio : c'est tout ce que je voulais savoir. Bonne nuit!

Je m'éloignai d'un air indifférent. Pendant ce temps, la voix de la femme s'élevait, querelleuse et irritée.

J'en conclus d'abord que la vie du seigneur Antonio n'était peut-être pas de celles dont on dit qu'elles sont une suite de joies et de fêtes, et ensuite que, dans la conjoncture actuelle, il semblait vouloir se dispenser de faire part à sa douce moitié du petit profit qu'il venait de faire.

A l'hôtel, je pris mon *Guide* et cherchai Monzi, que je trouvai indiqué à trois kilomètres de Salo, au bord du lac de Garde.

Salo ayant de quatre à cinq mille habitans, je n'avais qu'à y descendre et à gagner de là Monzi à pied, en touriste.

Cependant la conversation que je venais d'avoir m'avait paru on ne peut pas plus intéressante, et bien volontiers je l'eusse reprise. Je me promis donc de me promener le lendemain dans le même quartier, à l'heure où les employés se rendent à leur travail.

Le hasard me servit au delà de mes espérances, et, à neuf

heures un quart, la première personne que je rencontrai, à quelque distance du palais Lanfredi, fut le seigneur Antonio, se rendant à ses affaires d'une vitesse modérée, en redingote râpée et en chapeau de soie roux.

On a dit que la vue de celui qu'il a obligé est toujours douce aux regards de l'homme. Je crois qu'on pourrait dire avec tout autant de raison qu'aux regards de l'homme est on ne peut pas plus douce la vue de celui qui lui a procuré un bénéfice.

Le seigneur Antonio eut un aimable sourire, et moi, homme courtois, je m'arrêtai.

Je tirai tout de suite mon exorde des entrailles du sujet :

— J'espère, dis-je, que je ne vous ai pas causé d'ennuis pour le petit service que vous m'avez rendu, et que j'ai bien mal récompensé, du reste?

Il y avait là, je ne dirai pas odeur de chair et de festin, mais une allusion discrète à la perspective possible d'une nouvelle gratification, qui rendit mon interlocuteur extrêmement attentif, et ce fut de l'air le plus gracieux qu'il répondit :

— Bah! les femmes sont toutes les mêmes... il faut avoir patience...

Et ici, il eut un clin d'œil tout à fait scélérat.

— Je voulais seulement vous demander...

— Tout ce que vous voudrez, Excellence... Mais avançons seulement un peu, et mettons-nous à l'abri.

Ainsi fut procédé, et j'eus en quelques minutes des informations satisfaisantes. Fidèle à ma parole, je ne fis pas la moindre question sur la marquise Certaldi. Je mis cette fois une belle pièce de cinq francs dans la main de maître Antonio, et nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre.

Le jour même, j'avais un costume de velours gris, faisant une excellente tenue de touriste, un feutre à larges bords, comme en portent les artistes, et tout un attirail de portefeuilles, de cartons et d'albums.

Le lendemain, je partis pour Salo, et le soir, à cinq heures, bien enveloppé dans un manteau italien, j'arrivais à Monzi avant la tombée de la nuit.

Le château fut vite trouvé : beau bâtiment, un peu massif, de grand caractère et d'aspect rébarbatif. Construit sur une pointe de terre, il était entouré par le lac de trois côtés, et, avec son étroit passage sur la terre ferme, avait dû être autrefois un bon poste, facile à défendre.

J'attendis que la nuit fût venue, et alors examinai tout à mon aise.

Cela fait, j'avisai une auberge qui me parut vide, les paysans

et les ouvriers n'étant pas revenus du travail, et j'entrai en enfonçant mon chapeau un peu plus encore sur mes yeux.

Je me fis servir du vin du pays, et, à la lueur d'une mauvaise lampe, me mis à corriger un dessin que j'avais ébauché.

Naturellement, l'aubergiste vint regarder par-dessus mon épaule. Je fis l'éloge du château comme belle construction de la Renaissance, et m'informai s'il y en avait d'autres aux environs. L'homme était bavard et curieux comme tous les aubergistes possibles, et me demanda si je comptais rester dans le pays. Je dis que je partais le lendemain pour Vérone, et de là pour Venise. Il m'indiqua quelques autres châteaux, puis revint à celui de Monzi, la « Rocca » comme il l'appelait, suivant l'usage.

Je demandai s'il était possible de le visiter.

— Oui, dit-il, en temps ordinaire,... mais la famille vient d'arriver, et il n'y a plus moyen en ce moment.

— Qu'est-ce que cela peut leur faire? Ils n'occupent certainement pas tout le château.

— A coup sûr, mais il paraît qu'on ne laisse entrer personne.

— Ils sont donc bien nombreux?

L'hôte me regarda, mais en ce moment j'éloignais un peu mon dessin, en penchant la tête et en fermant les yeux à demi, et j'étais si absorbé qu'il était impossible de concevoir des soupçons.

— Non, dit-il; il n'y a que la comtesse et sa fille, et puis le comte et un ami.

— Singulières gens.

Je me remis à dessiner.

— Oui, dit l'aubergiste, singulières gens! Ils sont arrivés tous avec un air mystérieux. D'habitude, ils préviennent; mais cette fois, ç'a été une vraie surprise. Il a dû se passer quelque chose: les domestiques aussi ont un air mystérieux! Enfin, c'est leur affaire.

Ici, il se dirigea vers la cuisine, et comprenant que je ne saurais rien de plus, je répondis philosophiquement :

— Comme vous dites, c'est leur affaire... Faisons le compte,

Je payai, refermai mon album, et pris congé d'un air de bonne humeur.

— Votre Seigneurie ne reste pas dans le pays?

— Non, je vais à Brescia.

— Pas à pied, j'espère?

— *Chè!* Je prends la voiture à Salo. Bonne nuit!

— Bonne nuit, Excellence.

Le lac était pour moi le plus précieux des secours. Le lendemain, je me procurais une barque et un batelier, et je commençais à faire des promenades en suivant les rives.

J'avais un prétexte tout naturel pour me costumer moi-même

en matelot du pays, puisque je faisais aussi la manœuvre, et je n'eus garde de n'en pas profiter.

Mon homme, qui passait toutes ses nuits à la pêche, ne demandait pas mieux que de me laisser le soin du bateau et de dormir sur ses filets. Il en résulta que j'étais complètement libre et que je pus, à l'aide de ma jumelle de campagne, observer le château de Monzi avec le plus grand soin, tout en me tenant à certaine distance.

Il me fut impossible de rien découvrir, de rien remarquer qui pût m'indiquer la chambre de la marquise.

J'avais une ressource : c'était de venir le soir, et, grâce à la variété des lumières, de tâcher de deviner ce qui m'intéressait.

Mon pêcheur avait un autre petit bateau très léger qu'il me loua le soir, à la place de l'autre dont il avait besoin pour la pêche, et à huit heures j'étais à cinquante mètres de la « Rocca » de Monzi, caché par l'obscurité et observant les fenêtres avec tout le soin possible.

Je vis des lumières s'allumer tour à tour çà et là.

Une d'elles attira mon attention. Elle était à une fenêtre à balcon du second étage, au coin Est du château.

Ce n'était pas une lumière de bougie, mais bien de lampe, une lumière dont on se sert pour passer la soirée chez soi, et elle se distinguait complètement de celles que je voyais aux autres fenêtres. Celles-là étaient, les unes, celles du salon, les autres, celles que les domestiques ont pour préparer les chambres. Celle-ci était fixe et ne fut pas déplacée une seule fois. A dix heures, elle s'éteignit.

Le lendemain, à six heures, caché dans ma barque, derrière le rideau de saules d'un repli de terrain, je guettais la fenêtre en question.

Vers sept heures un quart, je vis un des petits rideaux blancs se soulever, puis la fenêtre s'ouvrit, et une tête blonde que je reconnus avec la dernière certitude se montra un instant dans l'entre-bâillement des battans.

J'avais emporté une petite trompe de cuivre, de celles qu'on emploie à la chasse pour se « hucher » dans les fourrés. J'en tirai un son bref, un peu bizarre, mais qui avait chance d'attirer l'attention, et c'est ce qui eut lieu.

Je vis la marquise tourner la tête de mon côté, comme si elle cherchait la cause de ce bruit singulier ; mais ce ne fut que le mouvement d'un instant, et elle quitta la fenêtre.

J'eus beau attendre, elle n'y revint plus. Je finis par abandonner mon poste, et, en rasant la rive, je regagnai Salo.

Le soir, à huit heures, j'étais, comme la veille, à cinquante

mètres de la fenêtre. Je vis la lampe s'allumer, mais ce fut tout. J'entendis sonner neuf heures, dix heures, et je me disais que c'était encore une soirée de perdue, quand, environ un quart d'heure après, je vis une ombre s'approcher de la fenêtre. On resta ainsi quelque temps, et enfin la fenêtre s'ouvrit.

Je tenais ma jumelle braquée, et j'étais assez près pour bien voir. C'était la marquise.

Le même son que la veille retentit. Cette fois, elle en parut frappée, et, ouvrant tout à fait la fenêtre, sortit sur le balcon.

Je donnai un nouveau son de trompe, mais étouffé, à peine perceptible ; puis, voyant que ses regards se portaient de mon côté, cherchant à percer l'obscurité, je frappai deux ou trois coups d'aviron faciles à entendre.

Elle comprit, et, se reculant un peu, agita son mouchoir ; et à ce mouvement si simple, si naturel, il me sembla que je recevais la plus affectueuse caresse, et je sentis mon cœur se fondre.

En un instant, par la puissance de l'imagination, j'eus sous les yeux la marchesina, non telle que la distance, courte cependant, et l'obscurité me la laissaient entrevoir, mais telle qu'elle m'était apparue chez elle, fixant sur moi son beau regard plein d'une expression touchante...

Elle rentra dans sa chambre en faisant un geste que j'interprétai par : « Je vais revenir. » Bientôt, en effet, elle reparut sur le balcon, et s'appuyant à la balustrade, sembla regarder en bas avec attention.

L'examen dut être satisfaisant, car, relevant la tête de mon côté, elle me fit signe d'approcher. Je répondis par quelques coups d'aviron, et crus voir qu'elle était arrivée à distinguer ma barque. J'approchai tout contre la berge, et alors, se faisant un porte-voix de ses mains, elle me dit, aussi haut que la prudence le permettait :

— *Verrò giù!*

— *Quando?*

— *Mezz'oretta!*

— *Va bene!*

Le temps me parut de la longueur qu'on imagine : je ne faisais pas un mouvement, et regardais seulement en l'air avec inquiétude. Jamais l'absence de l' « astre brillant des nuits, » pour parler comme messieurs les poètes, n'a été désirée avec plus de ferveur.

Je finis par distinguer un léger craquement du gravier ; je me baissai dans la barque, et à cinq pas de moi vis sortir d'un massif une svelte forme blanche. Je me levai, et saisis une main que je collai sur mes lèvres.

Je ne sais ce que la marquise me dit ; je l'attirai par le bras, et très vite :

— Venez!

Quelques minutes après, nous étions à demi-encâblure du rivage. Le respect de la vérité m'oblige à reconnaître que, de mon bras replié, j'entourais les épaules de ma belle amie, et que je pris ses deux mains dans mon autre main.

— Quelle joie! vous voilà donc retrouvée?

— Et vous aussi? Comme j'ai attendu!

— Vous m'attendiez donc?

— Sans doute! C'est pour cela que Beppina vous a écrit.

— Mais je n'ai rien reçu!

— Vous n'avez rien reçu? Alors il est arrivé un malheur! Et comment êtes-vous ici?

— A force de recherches.

— Quoi! vous m'avez trouvée sans être aidé par personne?

— Sans doute. Cela vous étonne?

— De vous rien ne m'étonne!

Ah! cette fois, le beau front, j'en suis sûr, s'appuya à mon épaule, et, n'osant le baiser, j'y appuyai, moi, ma joue.

— Comme je suis heureuse! reprit-elle. Je n'ai jamais, de toute ma vie, ressenti une joie pareille!

— Chère Bianc..., chère marchesina!

— Vous aviez bien dit d'abord. Appelez-moi Bianca.

— Non. Je ne veux pas vous appeler ainsi.

— Vous n'aimez pas mon nom?

Involontairement mon bras s'arrondit plus ferme autour d'elle.

— Quel que fût votre nom, je l'aimerais dès qu'il serait le vôtre.

— Alors pourquoi?

— C'est trop familier.

— Mais vous êtes mon ami?

Je relevai la tête en éloignant mon visage du sien.

— C'est justement parce que je suis votre ami que je dois m'en montrer digne. Parlons de vous maintenant. Que s'est-il donc passé?

— Que ma mère et mon frère m'ont menacée d'un scandale, bien plus, de vous faire arrêter si je ne quittais pas Milan, et j'ai cédé pour gagner du temps. J'étais certaine de vous tenir au courant, mais je me demande ce qui est arrivé à cette malheureuse Beppina.

— Vous êtes sûre d'elle?

— Oh! vous ne connaissez pas les Romagnols!

— Et quelle vie avez-vous ici?

— La vie délicieuse que vous pouvez imaginer: entre ma

mère, mon frère, dont je m'occupe peu, après tout, et enfin son aimable ami le Principino, qui est descendu à la Rocca, et me charme tout le jour de l'explication de sa flamme.

— Mais comment votre mari supporte-t-il tout cela?

Il y eut un silence.

— Ne parlons pas de lui, dit-elle enfin: c'est la seule grâce que je vous demande.

— Soit !

— Si, cependant, j'ai autre chose à vous demander. Puis-je vous faire une question?

— Certainement.

— Vous m'avez promis de ne jamais vous informer qui je suis. Avez-vous...

— Tenu ma parole? J'aurais pu, en cherchant à vous retrouver, apprendre quelque chose sans le vouloir. Cela n'a pas eu lieu. Je m'y suis pris de façon que votre nom ne soit que prononcé, sans aucune explication. Je n'ai rien appris sur vous.

— Ni sur... sur mon mari?

— Pas plus sur lui que sur vous.

Elle eut un mouvement ravissant de tendresse et de confiance, et se rapprocha de moi.

— Merci, je suis bien contente !

Puis, comme ayant une dernière hésitation :

— Cela est bien certain, n'est-ce pas? Je puis vous croire?

Cette fois j'éprouvai une certaine impatience.

— Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. Ne me le demandez pas une fois de plus, je ne répondrais pas!

Il y eut un silence.

— Je vous ai blessé, dit-elle enfin : il faut me pardonner ; j'ai été si durement éprouvée !

— Oui, mais c'est votre défaut habituel : vous y retombez toujours, et je ne vois pas entre nous de bonne harmonie qui puisse durer : sans cesse vous douterez, et moi je le supporterai de moins en moins : tous deux nous en souffrirons.

— Ne soyez pas si sévère! J'admets que vous grondiez, mais au moins que même dans cette gronderie on sente encore l'affection!

— Je crois que vous ne comprenez pas combien vous me froissez par ces soupçons. Ils indiquent une méfiance incurable. Là où il n'y a pas de confiance il n'y a pas d'amitié possible. Si vous avez souffert, moi j'ai le droit de dire que ma vie n'a pas été précisément un résumé des bonheurs de ce monde : avec cette disposition qui vous est habituelle, je le répète, nous serons malheureux tous les deux!

— C'est votre avis?

— Oui, c'est mon avis. Je dois avouer enfin que ce soin extrême que vous mettez à me dérober la plus légère information sur votre personnalité finit par me surprendre un peu, et j'arrive à m'en demander la cause. Loin de moi la pensée de vous offenser, mais je ne puis que je ne me dise qu'il doit y avoir dans votre vie ou dans les conditions de cette vie quelque chose de bien particulier, puisque vous me le cachez d'un tel soin que cela finit par éveiller mes soupçons, ce qui m'est on ne peut plus pénible, car je sens en même temps combien vous m'êtes chère. (Ici il y eut encore un joli mouvement affectueux qui la fit se serrer plus près de moi.) Quelle étrange créature vous faites! Vous me jugez bien mal si vous croyez que quoi que ce fût pût m'éloigner de vous dès que ce serait franchement avoué, et que... et que ce ne serait pas une de ces choses qui ne se peuvent admettre! Car enfin je vous aime bien vraiment; mais, vous le savez, il faut entre nous l'estime la plus complète, l'estime absolue!

Je parlais, malgré tout, avec un accent d'amertume : au fond de moi commençait à gronder une irritation que je contenais de mon mieux, mais qui devait se deviner au son de ma voix, et dont je sentais que, malheureusement, la Marchesina devait souffrir, sensible et tendre aux reproches comme je la connaissais.

A ma grande surprise, ce fut d'un ton très gai qu'elle me répondit :

— Encore une fois, chassez toutes ces vilaines idées : ce que vous avez à faire est si simple!... Avoir confiance, rien d'autre! Est-ce donc si difficile?

— C'est-à-dire avoir pour vous ce que vous n'avez pas pour moi, ou plutôt en moi, la confiance.

— Et si cette confiance vous grandit à mes yeux? Si elle vous assure... à jamais..., de ma part, une affection entière, dévouée, dont vous n'avez aucune idée, tant elle sera illimitée? Croyez-vous que je vous veuille tromper? que je n'aie pas autant que vous le souci d'établir entre nous cette confiance entière, je le dis encore, qui a peut-être été le vœu le plus naïf, mais aussi le plus beau de ma jeunesse? Tout enfant, j'ai caressé de beaux rêves : élevée près d'un père qui m'adorait, et qui m'avait inspiré un si haut respect que ce que j'avais pour lui n'avait plus de nom, tant cela devenait également une sorte d'adoration, mais tout admirative, mon imagination s'était fait dès longtemps un idéal, — oui, je suis sûre que cela fait sourire votre raillerie française, — un idéal auquel je donnais sous bien des côtés la perfection morale, le haut caractère de mon père. — Je vous l'ai dit le premier jour, physiquement vous lui ressemblez, et mon espérance la plus chère, c'est de retrouver entre vous des traits communs de carac-

tère et surtout d'âme. Il a été tout ce que j'ai aimé enfant et jeune fille : c'est probablement encore bien naïf ou bien vieux... disons le mot, bien démodé, mais cela est ainsi, et doit être ainsi... M'en voulez-vous encore, dites, mon noble ami?... Ou ne commencez-vous pas de voir qu'en agissant comme je fais, je vous prépare peut-être une somme de joies comme bien peu d'êtres en ont connu, tant elles sont belles, élevées et pures!

Et de mon bras replié je serrais plus étroitement ses épaules, tandis que, lui posant doucement ma main sur la joue, j'attirais sa tête sur mon cœur! Ma poitrine se serrait, et en même temps une torpeur délicieuse coulait dans mes veines.

Il est certain que les joies les plus pures sont aussi les plus exquises, puisque à les vouloir définir nous ne trouverions que des comparaisons — tirées des choses du ciel!

Sur ces entrefaites, et pour la première fois, il se fit une trouée aux nuages, et une vague lueur éclaira le paysage : — le lac tranquille, au loin de hautes collines, et, se détachant en noir, majestueux, le château avec ses deux tours d'angle.

Tout à coup, je regardai à deux reprises avec angoisse, et, serrant la marquise contre moi, levai le bras et lui désignai le jardin du château :

— Voyez! dis-je.

Debout, bien en vue, une haute figure qui semblait avoir les bras croisés se tenait immobile sur la berge.

La marquise tressaillit.

— Le Principino!

— C'est probable. Reste à savoir s'il nous a vus.

Lentement, sans bruit, je manœuvrai les avirons de manière à changer de place ; mais, presque aussitôt, le ciel s'obscurcit de nouveau, et tout retomba dans les ténèbres.

— Je suis sûre qu'il nous a vus, dit la Marchesina, ou, tout au moins, il m'aura vue traverser le jardin. Puis, s'il a eu des soupçons, il a pu mettre ma mère en campagne, savoir si j'étais chez moi. Une chose, cependant, m'étonne: c'est qu'il soit seul. Ma mère et mon frère devraient être avec lui.

Je ne répondis pas: un bruit venait d'attirer mon attention.

— Chut! écoutez!

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Un bruit de rames. Il y a au moins quatre rames : — dans deux minutes on sera sur nous. Y a-t-il des pêcheurs dans cette partie du lac?

— Non.

— C'est certain?

— Certain.

Je repris les avirons et me mis à ramer en coupant le lac pour gagner le repli de terrain et les saules qui m'avaient déjà servi d'observatoire. L'inquiétude avait doublé mes forces, et j'atteignis la rive avant que le bateau que j'entendais ne passât à notre hauteur.

Enfin il y arriva : la marquise et moi tâchions de percevoir le moindre son.

Il vint jusqu'à nous un bruit de paroles, — la marquise crut reconnaître la voix de son frère et me le dit.

— Vous ne m'en voyez nullement surpris, répondis-je. Ils auront couru sur la rive et pris un bateau très en avant pour nous couper le chemin, pensant bien nous avoir dépassés : l'idée était bonne.

La nuit était si sombre que nous entendions le bruit des rames et des conversations, sans cependant rien voir.

J'amarrai ma barque à un tronc d'arbre, je dis à la marquise de ne pas bouger, doublement cachée qu'elle était, et sautant à terre, remontai en courant, vers le château. J'avais pris la précaution de mettre une chaussure de toile, et mes pas ne faisaient aucun bruit. Je m'arrêtai à une petite distance de la pointe de terre où commençait le jardin, et j'écoutai.

J'entendis le bateau aborder, puis ce qui me parut être des demandes et des réponses, et je reconnus la voix du Principino. Ensuite tout redevint silencieux.

Je revins vers ma barque et racontai le résultat de mon exploration.

J'étais beaucoup plus ému que la Marchesina, qui parlait du ton le plus tranquille.

— Il est certain, dit-elle, que je suis découverte. C'est le moment de prendre un parti ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait toujours en venir là : autant vaut que ce soit maintenant.

— Que comptez-vous faire ?

— Aller demander l'hospitalité au couvent de Sant'Agnese in Monte. C'est un asile sûr, honorable, et demain je ferai le reste.

— Y connaissez-vous du monde ?

— L'abbesse est une cousine de mon père, du côté vénitien, et tiendrait tête à toute la province ; elle déteste très particulièrement ma chère mère et même mon noble frère. Une seule chose m'embarrasse pour le moment. C'est à cinq lieues, cinq bonnes lieues d'ici, — et jamais je ne pourrai faire cela à pied.

— Ceci n'est rien. L'aubergiste de Sesto a un cheval et une voiture dont je me suis déjà servi, et qu'il sera enchanté de me louer. Mais êtes-vous décidée à une démarche aussi décisive et

qui va vous faire une situation intenable? Que de reproches je me fais, moi, à présent!

— Je suis décidée à recouvrer ma liberté. Quant à vous, ne vous faites pas de reproches : sans vous, je serais restée dans une quasi servitude : je vous dois donc ma délivrance. Je suis prête : partons!

Je l'enveloppai dans mon plaid, et nous prîmes la route de l'auberge de Sesto.

Quand nous fûmes arrivés dans le voisinage, la marquise resta à m'attendre près d'une fontaine, et j'allai seul à l'auberge.

Quelques paysans s'étaient attardés à faire bombance et à boire, et, quoiqu'il fût minuit passé, l'hôte était encore levé. Je fus frappé du singulier regard qu'il jeta sur moi quand j'entrai.

Il n'avait plus la figure avenante et empressée de l'aubergiste qui fait accueil à un bon client : c'était maintenant la physionomie défiante, soupçonneuse, d'un homme sur ses gardes. Mais pourquoi?

Quand je lui demandai sa voiture, au lieu du sourire de plaisir habituel, il n'y eut qu'embarras et mauvaise volonté : sa voiture avait besoin de réparations, et quant à son cheval, il n'y avait pas à y songer; il avait été attelé toute la journée.

J'étais stupéfait. J'insistai, et plus j'insistais, plus l'homme semblait devenir méfiant. Je sentais la colère me gagner, d'autant que cette scène avait des témoins. Les paysans dont j'ai parlé s'étaient arrêtés de boire et me regardaient avec un étonnement qui n'avait rien d'ailleurs d'offensant. Les paysans italiens n'ont pas le mauvais esprit qu'on voit en d'autres pays, et on ne trouve pas chez eux de sentimens d'envie ou de jalousie, toujours prêts à triompher quand un homme d'une autre condition que la leur se trouve dans l'embarras.

Je ne leur avais donné qu'un coup d'œil, et, en désespoir de cause, j'allais partir, quand la façon singulière dont un de ces hommes m'examinait attira mon attention.

C'était le plus âgé d'entre eux, et il paraissait que le vin, au lieu de lui avoir coloré la face et délié la langue, l'avait assombri.

Il pouvait avoir de quarante-deux à quarante-cinq ans : petit, sec, nerveux, l'air endurci par le travail, sa figure avait une expression d'énergie remarquable, si prononcée même, que l'absence de barbe, — il était, comme bien des paysans italiens, soigneusement rasé, — ne modifiait en rien ce caractère de sa physionomie.

Chez ses compagnons, il y avait de l'étonnement et de la curiosité : chez lui, autre chose. Il m'observait de l'air d'un homme qui prenait intérêt à ce que je faisais.

Je dis encore quelques mots à l'aubergiste d'un ton tel qu'il ne répliqua pas, et je sortis. En fermant la porte, je me tournai vers le paysan dont je viens de parler, et nous échangeâmes un regard si significatif cette fois que, la porte fermée, je ne fis que quelques pas, sûr qu'il allait venir me rejoindre.

Cela ne manqua pas. En s'approchant de moi, ses premiers mots furent :

— Votre Seigneurie connaît le prince ?

— Oui, et vous ?

Il frappa le mur de l'auberge de son poing fermé, et d'une voix sourde :

— Moi aussi, Excellence !

Rien d'autre : en vérité, cela suffisait.

— Que savez-vous ? pourquoi l'hôte me refuse-t-il sa voiture ?

— Un domestique vient de venir à la hâte apporter un ordre du prince. J'ai cru saisir qu'on vous a entendu causer près du lac et qu'on est à votre poursuite.

— Bien. Voulez-vous m'aider ? Pouvez-vous me fournir une voiture ?

— Oui, j'ai un ami pas très loin d'ici qui en a une.

— Eh bien ! procurez-la-moi, vous serez bien payé.

Il haussa les épaules :

— Votre argent m'est égal !... Ce qu'il me faut, c'est d'abord que vous me garantissiez des suites, car ce sont des gens puissans.

— Je ne veux pas vous tromper. Je suis étranger, et ne puis rien pour vous que vous donner de l'argent.

Il me regarda avec surprise.

— Votre Seigneurie est homme d'honneur !

— Mais... assez !

— Cela suffit. Allons !

En ce moment la porte de l'auberge se rouvrit, et un paysan cria :

— Oh ! Gigi, viens donc !... Ne pense donc plus à toutes ces folies-là ! Viens-tu ?

— Non, dit mon compagnon.

— *È matto !* dit le paysan. Et la porte retomba.

— Avant de vous suivre, repris-je, il faut que j'aille voir si rien n'est arrivé.

— Où ?

— A la fontaine. Venez avec moi.

A cinquante pas de la fontaine, je le laissai et allai rejoindre la Marchesina.

Il n'y avait plus personne. J'eus beau explorer les alentours, appeler : rien. J'eus un moment de désespoir.

Puis je courus à Luigi.

— Qu'y a-t-il, Excellence?

— Enlevée, partie!...

— Qui?

— La jeune femme que je voulais emmener.

— Ah! comme jadis la Rosaura!

— Qui?

— La Rosaura, ma fille!

Ses yeux flamboyaient dans la demi-obscurité; mais, comme il avait son sang-froid, il fit ce que je n'avais pas songé à faire, et examina le terrain.

— Il y a eu des chevaux ici et une voiture. Voyez! Y a-t-il longtemps que vous l'aviez laissée?

— Le temps d'aller à l'auberge: vous avez vu!

— Voulez-vous les poursuivre?

— Si je le veux! Est-ce possible?

— Oui, la route fait un grand tour, à cause des infiltrations, et ils sont forcés de gagner le petit pont pour passer le ruisseau. En coupant, nous y serons bien avant eux.

— Partons!

Nous prîmes le pas de course, et en dix minutes nous arrivâmes au pont.

Mon compagnon examina la route:

— Il n'y a que deux ornières de roues; j'en étais sûr, ils n'ont pas encore passé. Du reste...

Il se coucha et mit l'oreille contre terre.

— Ils sont encore loin.

— Bien. Maintenant, à l'ouvrage!

Ici mon ancien métier militaire me servait: j'examinai le pont, puis les planches.

— Que voulez-vous faire, Excellence?

— Vous allez voir.

Je regardai autour de nous et courus à une palissade; je tâtai les pieux et en arrachai deux; j'en donnai un au paysan.

— Faites comme moi!

J'introduisis la pointe de mon pieu dans une des fentes du plancher, et fis une pesée, Luigi m'aida: en un instant, trois planches vieilles, mal fixées, eurent cédé, et le pont se trouva hors d'usage.

Je cachai les planches et dis:

— Gardez votre pieu, c'est une arme. Maintenant, entendons-nous: vous allez vous poster en avant, et quand la voiture arrivera, sans trop vous approcher, afin qu'on ne vous reconnaisse pas, vous crierez: « Prenez garde! arrêtez-vous, — il y a eu un accident! »

L'homme se mit devant moi.

— Je suis prêt, à servir Votre Seigneurie, mais à une condition : c'est qu'ensuite elle m'aidera à son tour.

— A quoi ? à vous sauver ?

— D'abord, mais j'ai surtout un compte avec quelqu'un.

— Le Principino ?

— Oui. Si Votre Seigneurie, qui est riche et puissante, me promet de m'aider ensuite, moi je vais l'aider maintenant !

— Franchement, je ne puis pas prendre part à votre vengeance : je ne veux pas me mêler de vos vengeances italiennes.

— Oh ! pour cela, je suffis ! Je ne voudrais même pas qu'on s'en mêle. Ce que je demande c'est que Votre Seigneurie m'aide à échapper aux suites.

— D'abord, quel droit avez-vous ?

Il hésita ; puis, les dents serrées :

— J'avais un ménage, une femme, une fille...

Ici il eut presque un sanglot.

— Il m'a enlevé ma fille ; ma femme est morte de chagrin ; j'ai tout vendu... je me suis mis à boire : aujourd'hui je suis ruiné et perdu !

— Je ferai ce que vous me demandez, mais pas autre chose.

— C'est promis, Excellence ?

— Promis, et je tiendrai... Maintenant revenons à notre plan. La voiture forcément va s'arrêter... puis probablement retourner.

— Oui, pour aller chercher l'autre pont.

— Savez-vous conduire ?

— J'ai été piqueur quinze ans chez le frère du prince, c'est comme cela !...

— Il faudrait faire descendre le cocher.

— Surtout le prince, s'il est là, de façon qu'il n'y ait plus que la dame dans la voiture. Je leur dirai de venir examiner le pont ; ils descendront : s'ils ne sont que deux, un bain dans l'Ischia leur fera du bien.

— Diable ! Et s'ils se noient ?

— Il n'y a pas de danger, il n'y a pas assez d'eau en ce moment. Pendant qu'ils se dépêtreront, je monte sur le siège, vous sautez dans la voiture, et nous serons loin avant qu'ils puissent nous poursuivre. Maintenant, s'ils sont trois... Alors, ma foi, à la grâce de Dieu : nous nous en tirerons comme nous pourrons. Voyez-vous autre chose à faire ?

— Non, et je n'ai pas le temps de chercher. Qui prendrez-vous des deux ?

— Le cocher... de près le prince me reconnaîtrait. Du reste, une bonne poussée suffira, et comme la berge est haute, ils ne

remonteront pas facilement. Je les entends! Est-ce décidé?

Le souvenir de la course sur la place San Marco et du couteau tombé me revint à l'esprit :

— Oui. Mais s'ils nous voient deux...

— Cachez-vous là. Comme signal, je dirai... je dirai : *Per sant'Antonio!* Surtout, pas d'hésitation, Excellence! Nous jouons gros jeu!

Je m'agenouillai derrière un buisson. Mon compagnon se mit devant le pont, bien en vue.

La voiture arrivait grand train. Quand elle fut à cinquante pas, Luigi se mit à jurer, à pousser des exclamations, et cria :

— N'allez pas plus loin, bonnes gens! Le pont est rompu!

Il y eut un cri de femme, et une voix irritée, que je supposai être celle de la comtesse, s'adressa au cocher.

— Ne va pas plus loin, Menico! ne bouge pas!

La vérité est que Domenico ne songeait nullement à bouger, et au contraire tenait ferme ses chevaux.

— Quelle plaisanterie, cria de sa voix impérieuse le Principino! nous avons passé ici il y a une demi-heure! Il faut que je voie cela...

Et il sauta sur la route.

— C'est de ta faute, Bianca, reprit la comtesse furieuse; c'est pour toi que nous voici dans le danger!

Une voix jeune, que je reconnus avec bonheur, répondit d'un ton très tranquille, mais je ne pus distinguer les paroles.

Ici Luigi s'adressa au cocher :

— Descends donc toi-même, tu verras si tes roues peuvent passer.

— Tiens mes chevaux, répondit Domenico : je viens!

Lui et le Principino se baissèrent et examinèrent, comme ils purent, le pont, et la comtesse, craignant probablement pour sa sûreté personnelle, quitta aussi la voiture.

— Cela me paraît dangereux, reprit Luigi, oui, *per sant' Antonio!*

Ce qui suivit se passa avec la rapidité de la pensée. Le cocher, saisi par le cou, culbuta par-dessus la rampe, et moi, me ruant, avec une force énorme, sur le Principino, courbé à l'angle de la berge et du pont, je l'envoyai faire une chute de deux mètres dans l'Ischia. Luigi sauta à la tête des chevaux, les fit tourner, et grimpa en un clin d'œil sur le siège, pendant que je m'élançais dans la voiture, en disant ce seul mot :

— Bianca!

Les chevaux partirent à fond de train, la comtesse se mit à

hurler, et je sentis deux bras m'entourer le cou et un visage baigné de larmes s'appuyer contre le mien.

Au bout d'une traite assez longue, la voiture s'arrêta; Luigi descendit et vint à la portière.

— Un mot, Excellence! Voulez-vous prendre les rênes un instant? — J'ai changé de route deux fois, et on ne viendra pas vous chercher ici. Je suis de retour dans un quart d'heure juste!

Ceci était dit très bas.

— Où allez-vous?

— Régler un compte. Prenez les rênes de façon à repartir sans retard si je ne revenais pas. Mais s'il y a un Dieu, je reviendrai!

Je sautai à terre.

— Merci, Excellence.

— Allez, Luigi, puisque vous le voulez! Je vous attends.

— Chacun ses droits, Excellence!

Je tranquillisai la marquise en quelques mots, et, monté au siège, je pris les rênes.

Six à sept minutes se passèrent. J'avoue que la sueur me coulait dans les mains.

Un silence profond, — pas d'autre bruit que celui des branches d'un petit arbre que le vent faisait battre sur la capote de la voiture.

Tout à coup, — au milieu du calme de la nuit, — un cri sinistre, lamentable, éclata au loin, et nous arriva, apporté par le vent.

— Avez-vous entendu? dit la marquise. Mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Rien, quelque ivrogne qui s'amuse.

— C'est impossible! Partons! je vous en prie! J'ai peur!

— Remettez-vous, nous allons partir.

Et littéralement je sentais que mes mains trempaient les rênes de sueur.

On n'entendait plus rien. Encore cinq minutes, — un froissement de broussailles à droite de la route, puis un homme bondit jusqu'à la voiture.

— Vite, Excellence, descendez : je prends les rênes!... La voix de Luigi avait un accent étrange, et il était nu-tête. — Où allons-nous?

— A Sant' Agnese in Monte.

— Cela va bien, Excellence!

Et nous repartîmes au galop.

. . . . . .

Madame Caterina Correr, abbesse de Sant' Agnese, m'attendait dans son cabinet, debout, à trois pas de son fauteuil.

Elle m'examina d'un regard froid et sérieux, et répondit par quelques mots de politesse à mes premières paroles de salut, puis elle s'assit, et me désigna un siège.

Elle sonna ensuite, et dit à la sœur qui se présenta :

— Prévenez Mme la marquise que le comte de R*** est là et qu'elle se prépare à venir quand je l'appellerai.

Puis elle attendit.

— Le hasard, dis-je, m'a mis en relations avec Mme la marquise, pour qui j'ai le dévouement le plus entier, et vous ne trouverez pas ma présence ici trop singulière si vous songez que ces relations nous ont entraînés dans des incidens fort sérieux. Je suis l'ami le plus respectueux de votre cousine, et j'ai, je crois, le droit de venir m'informer d'elle.

— Ma jeune cousine a été bien imprudente, et je ne puis l'excuser qu'en songeant à son âge et à une vie d'ailleurs peu heureuse.

— Il ne semble pas, madame, que de vos paroles se dégage rien de bien flatteur pour moi? répondis-je froidement.

L'abbesse me regarda avec surprise :

— Il n'y a rien dans ce que je dis de défavorable pour vous : je vois la conduite de ma cousine comme une femme de mon expérience peut la voir, et comme ma parenté m'en donne le droit; mais personnellement, vous n'êtes pour rien dans ce blâme, monsieur le comte... Vous habitez la France?

— Oui, madame : je suis Français.

— Et d'ancienne famille, je le vois?

— Oui, madame. Ma famille est alliée aux plus anciennes familles de mon pays.

Il y eut un silence. L'abbesse attendit, et voyant que je n'ajoutais rien, elle agita la sonnette :

— Priez Mme la marquise de venir.

Je m'étais promis d'être de sang-froid, parfaitement maître de moi; mais quand je revis ce doux visage pâli par les émotions et la fatigue, quand je vis se fixer sur moi ce joli regard, j'éprouvai une émotion dont je me sentis honteux. Je baissai les yeux, et prenant la main qu'elle me tendait, je m'inclinai, les lèvres serrées, sans trouver un mot.

— Voilà un silence plus éloquent que tout! dit la voix grave de l'abbesse.

Je me tournai vers elle : sa figure sévère avait pris une certaine expression de bienveillance. Je me levai et, sans hésitation, pris sa main qu'elle m'abandonna d'ailleurs et, la portai à mes lèvres.

— Voici le premier mot favorable, madame, et je vous remercie!

La marquise, d'abord pâle, était devenue très rouge.

— J'ai, dit-elle, tant à vous demander de me pardonner que je n'ose commencer.

— Vous pardonner?

— Ma cousine a été si imprudente! ajouta l'abbesse.

Il y eut un silence.

Le visage de la marquise passait par toutes les impressions; enfin, brusquement, comme lorsqu'on se décide à franchir un abîme :

— Je m'appelle la marquise Certaldi, et suis veuve depuis trois ans!

Et voyant ma surprise et la joie qui malgré tout s'y mêlait :

— Me pardonnez-vous mon secret, et ma défiance qui a failli vous coûter la vie?

— Ah! de tout mon cœur, mais sans y rien comprendre!

— Ma cousine, dit l'abbesse, a été tellement entourée, obsédée, et d'hommages qu'elle savait ne s'adresser qu'à sa grande fortune...

Ici je me redressai, et je l'avoue, fort sottement; mon visage prit une expression passablement dédaigneuse.

En même temps, la Marchesina, arrêtant l'abbesse du geste, s'écriait d'un ton de reproche :

— Oh! cousine! cousine!

Mais madame Caterina Correr n'était pas une femme qui se laissât arrêter, et elle savait, quand elle voulait, assaisonner ses grâces.

— Et de quoi donc pourriez-vous vous offenser, monsieur le comte, si je déclare que ma cousine a eu si bonne opinion de vous que de croire que seul vous valiez qu'on tentât l'épreuve, parce qu'elle pensait que seul vous en sortiriez vainqueur? et si j'ajoute que moi, sa vieille parente, sachant tout ce que je sais maintenant, j'estime qu'elle a bien pensé et bien fait?

Je m'inclinai, mais malgré tout, j'éprouvais une impression désagréable, et ne me sentais pas maître de m'en délivrer.

— Madame, repris-je en m'adressant à l'abbesse d'un ton toujours froid, vous venez de me révéler la seule cause qui pût mettre une barrière entre Mme la marquise et moi. Ce qui serait pour d'autres un sujet de joie, et Dieu sait si je les plaindrais d'être capables de sentir ainsi, n'est pour moi qu'une raison de mésaise. J'estime qu'une union n'est possible que dans des conditions d'égalité de fortune complètes, et lorsqu'il n'en est pas ainsi, il faut que la supériorité de situation appartienne à l'homme qui doit toujours, partout, garder le rôle prépondérant. Quand le contraire a lieu, ce n'est qu'au détriment de sa dignité.

L'abbesse ne répondit pas. Elle me regardait avec attention; puis, s'adressant à la marquise, elle dit simplement :

— Tu avais raison, c'est tout ton père!

Je n'étonnerai personne si je déclare que cette sorte de compliment indirect fit plus d'effet sur moi que toutes les explications possibles; je sentis mes traits se détendre.

L'abbesse se leva et vint à moi : je me levai aussi naturellement; elle me prit par la main et me mena à sa cousine.

— Voyez, dit-elle, ce que vous faites!

Et, levant la vue, je regardai ma noble amie, ce que je n'avais plus osé faire, et la vis toute pâle et les yeux couverts de pleurs.

— Voulez-vous, demanda-t-elle, que j'abandonne ma fortune à mon frère?

— Sant' Agnese! ce serait du beau! interrompit l'abbesse, et se tournant vers moi : — Allons! Comte, faut-il qu'on vous demande votre main?

— Et le monde, madame! que dira-t-il?

— Le monde est un sot!

— Du reste, j'ai moi-même une fortune honorable, mais qui ne peut se comparer à ce que vous dites.

Je faiblissais, et en ce moment, ayant, pour mon malheur, ou plutôt, pour mon grand bonheur, regardé encore la marquise :

— Ah! m'écriai-je, je ne puis pas vous voir ainsi : pardonnez-moi! Dieu sait si je vous aime! Daignez-vous m'accepter?...

Et pour la première fois, franchement, la belle tête blonde vint s'appuyer sur ma poitrine, et moi, lui pressant les deux mains, je couvris ses cheveux de baisers, en disant :

— Comme je suis heureux!

— Et moi!...

— Allons, ajouta l'abbesse, ce scélérat d'Achille peut faire une croix sur ton bien!

Achille était le frère de la marquise, — et il est certain qu'un mois après nous lui donnions lieu de faire cette croix sur le bien de sa sœur.

. . . . . .

. . . . . .

Luigi Angioleri, après être resté quelque temps caché à Trieste, avait passé en Amérique. Il y a établi un restaurant très achalandé, et que fréquentent tous les Italiens des environs, pleins d'admiration pour la façon dont il a vengé son honneur.

La sympathie dont il est l'objet et le sentiment que, avec ses idées italiennes, il a rempli son devoir, ont commencé sa guérison ; elle a été achevée par la présence de sa fille.

Ma femme et moi, en dépensant quelque argent, et surtout aidés par l'infatigable Beppina (à qui, grâce à Dieu, rien n'était arrivé, et dont j'ai retrouvé à Milan la lettre arrivée trop tard), avons fini par découvrir cette malheureuse fille, qui végétait, servante, dans un trou de village. Beppina, qui a un cœur excellent, a eu pour elle des soins maternels, et quand elle a été un peu refaite, nous l'avons envoyée à son père : le changement de pays et de milieu ont fait merveilles, sa santé a repris, et elle est maintenant heureuse.

Angioleri, qui fait d'excellentes affaires, m'a renvoyé depuis longtemps les fonds que je lui avais donnés. Je n'ai pas voulu lui refuser ce plaisir : je sais d'autres moyens de le récompenser.

Sa fille Rosaura lui a fait un tel éloge des soins de Beppina, de la bonté de son cœur (Beppina, qui a trente-trois ans, est *un bel pezzo di donna*), qu'il a envoyé dernièrement sa photographie, demandant si elle voudrait l'accepter comme mari, et venir le retrouver.

Beppina, en sa qualité de Romagnole, admire beaucoup Angioleri. Ma femme et moi lui avons dit que nous nous chargions de sa dot, — et il est positif qu'en ce moment on prépare chez moi un modeste trousseau.

. . . . . .

Jamais, avant le départ d'Angioleri, nous n'avons parlé, sur ma volonté expresse, de ce qui s'était passé entre lui et le Principino. J'ai su, par le cocher de la comtesse, la scène bien courte qui eut lieu.

Angioleri parut sur la route que le Principino et la comtesse avaient prise pour regagner à pied le château, suivis du cocher.

Il barrait le chemin. Le Principino s'arrêta, et entre eux s'échangea ce dialogue bien caractéristique :

— *Sor Principe, son l'Angioleri!*

— *Chè!... Briccone!...*

— *E mi pago!*

Ce fut alors que retentit le cri affreux qui parvint jusqu'à nous.

CHARLES DE BERKELEY.

DE LEOBEN A CAMPO-FORMIO

I

LES PRÉLIMINAIRES DE PAIX

En identifiant l'établissement définitif de la République et le gouvernement de la France par le parti républicain, avec la conquête des limites naturelles, le Comité de salut public de l'an III et la Convention s'étaient engagés à vaincre l'Europe ou à la diviser par des associations de partage; à isoler l'Angleterre; et à la contraindre, par l'invasion, la révolution et la ruine, de subir une paix qui donnerait à la France le port d'Anvers et lui livrerait la Hollande. C'était la guerre; cette guerre, par cela même qu'elle suspendait au sort des armées les destinées de la République, préparait nécessairement la suprématie du général, victorieux et pacificateur, qui réaliserait ce grand rêve national : la limite du Rhin et la fin de la Révolution. En désignant Bonaparte pour imposer, par les armes, la domination de la majorité conventionnelle, dans les nouveaux conseils; en l'appelant au premier poste de l'armée de l'intérieur; en lui confiant le commandement de l'armée d'Italie, destinée à porter contre l'Autriche les coups décisifs, le Comité de salut public l'avait désigné pour être cet homme-là. Avant que Bonaparte eût conçu l'ambition de s'emparer du pouvoir, il vit les avenues du pouvoir s'ouvrir devant lui; ses victoires en Italie, son habile et fructueuse exploitation de ses conquêtes, firent de lui, en quelques semaines, le premier personnage de l'État, le connétable de la République et l'architrésorier du Directoire. Son prestige grandit d'autant plus que, du

côté de l'Allemagne, la République éprouvait plus de mécomptes. L'armée de Moreau avait dû se replier, à l'automne de 1796; elle était réduite à vivre des reliefs de l'armée d'Italie.

Le Directoire commença à tout craindre de ce jeune homme dont il s'était obligé à tout espérer. Ce conseil, très médiocre, était non seulement rempli de contradictions dans ses vues, mais de rivalités entre ses membres. Sous l'impression de la retraite de Moreau, condamnés à redouter un succès qui les mettrait à la merci de Bonaparte, autant peut-être qu'une défaite qui les vouerait à l'animadversion populaire; voyant grandir en France une impatience « d'en finir », dont profitaient les ennemis de la République; effrayés à très juste titre par l'approche des élections d'un tiers des deux conseils, les Directeurs s'accordèrent, un moment, pour désirer la paix avec l'Autriche et tourner ensuite toutes les forces de la République contre l'Angleterre. Les uns y vinrent de parti pris, pour se conformer aux vœux de l'opinion, par prudence aussi et par crainte d'amener les armées à s'emparer de l'État; les autres s'y résignèrent pour gagner du temps et par expédient. Parmi les premiers était Carnot, obsédé par les souvenirs de la Terreur, réfugié, pour ainsi dire, dans la Constitution, et disposé à se contenter de la Belgique et du Luxembourg. Letourneur opinait comme Carnot, par discipline et par hésitation. Barras et Reubell voulaient la guerre et la limite du Rhin : Barras pour conserver le pouvoir avec les profits et les plaisirs qu'il y trouvait; Reubell par esprit de suprématie, par esprit fiscal, l'esprit romain du comité de l'an III, dont il demeurait le représentant tenace et convaincu. Larevellière-Lépeaux, par haine de Carnot, suivait Barras qu'il méprisait et Reubell qu'il goûtait peu. Il votait avec eux, taisant, par orgueil, des idées que d'ailleurs il était incapable de tirer au clair et se réservant de montrer dans ses Mémoires, un quart de siècle après l'événement, qu'il n'avait rien compris au drame où il figure. Comparse solennel, dans les coups de théâtre (1), il s'excuse, devant l'histoire, d'avoir été dupe de Bonaparte : il a été dupe de ses propres illusions, ce qui est plus fâcheux pour un littérateur à prétentions de moraliste et de politique. Carnot attendait de Bonaparte le désintéressement civique; Barras en attendait des subsides; Reubell, des territoires à exploiter et à troquer; Larevellière exigeait davantage, et l'on s'explique qu'il ait été le plus déçu : des révolutions en Ita-

(1) Les *Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, imprimés depuis 1873 et connus des historiens par l'exemplaire du dépôt légal qui se trouvait à la Bibliothèque nationale, ont été récemment publiés. 2 vol. in-8°; Paris, Plon. Voyez l'étude de M. de Vogüé dans la *Revue* du 1er février.

lie, de la soumission en France, plus encore de vertu civique que de génie militaire, en un mot et, selon le langage du temps, un conquérant qui serait Alexandre pour le compte du Directoire et Cincinnatus pour son propre compte.

Ils trouvaient tous qu'il prenait trop de place et se poussait trop vite aux usurpations. Pour le surveiller, démêler ses desseins, contenir son impétuosité et l'empêcher de se rendre maître des négociations après s'être rendu maître de la guerre, les directeurs envoyèrent en Italie, au mois de novembre 1796, le général Clarke. Cet officier devait demander des passeports pour Vienne et tâcher d'amorcer avec l'empereur une négociation pacifique. L'armée d'Italie avait conquis le Milanais, Modène et les Légations. Le Directoire n'avait pas alors d'autres vues sur ces pays que d'en faire un marché à échanges diplomatiques, après en avoir fait un champ à réquisitions. « L'intérieur est dégarni de troupes, écrivaient les directeurs le 25 novembre; les côtes de l'Océan seront à peine gardées après le départ du général Hoche, dont l'expédition — en Irlande — emploiera presque tout ce qui s'y trouve de disponible. Notre principal intérêt s'est constamment dirigé vers l'Italie... L'Italie est le gage de la paix (1). »

I

Clarke arriva à Milan le 29 novembre 1796 (2). Né d'une famille irlandaise réfugiée, élève gentilhomme à l'école militaire, ancien client du duc d'Orléans, il avait fait campagne en 1792; la Terreur l'éloigna de l'armée; il reprit du service après Thermidor et entra dans les bureaux militaires du Comité de salut public, où Carnot, qui l'employa, se prit d'amitié pour lui. C'était un bel homme d'une trentaine d'années, distingué, de tenue élégante, ayant l'usage du monde et des affaires. Grand travailleur, instruit, ambitieux, entiché de noblesse, probe sur l'article de l'argent, rude avec ses inférieurs, souple aux puissans, ne se ménageant point dans le dévouement, mais se dévouant à son intérêt plutôt qu'à celui de son chef; ne se donnant pas à demi, mais se reprenant tout entier, et sans transition, il se croyait destiné à une brillante carrière; il était impatient de sa fortune et se piquait de percer

(1) J'ai employé constamment, pour cette étude et celles qui suivront, les manuscrits des Affaires étrangères ; la *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, publiée en 1829; la *Correspondance de Napoléon Ier*.

(2) *Mémoires* de Thiébault, de Miot, de Marmont, de Bourrienne; *Histoire d'Italie* de Botta; Franchetti, *Storia d'Italia*, t. I; Stendhal, *Vie de Napoléon;* Peyre, *Napoléon Ier et son temps;* Revue critique, 1867, article de M. Lot sur M. Lanfrey, t. I.

vite en servant bien et à propos. Le moins républicain des officiers, négociateur d'état-major et diplomate à cheval, il arrivait tout glorieux de sa mission; il possédait le secret de Carnot, sinon celui du Directoire; il se sentait plénipotentiaire; il allait, du premier coup, démasquer et remettre dans le rang ce petit Corse infatué qui s'emportait vers la fortune avec une ridicule impertinence. Il s'en flattait du moins. Il ne connaissait pas plus le petit Corse qu'il ne se connaissait lui-même. Il était né serviteur et serviteur trop zélé; il allait abandonner Carnot pour Bonaparte, comme il devait, plus tard, abandonner Bonaparte pour Louis XVIII. Dès le premier salut, il reconnut son maître.

Tout, en Bonaparte, était fait pour surprendre, séduire, subjuguer. Un journal de Paris, *le Républicain français*, disait déjà de lui : « Il semble au-dessus de l'homme. » Tel il paraissait à ceux qui l'abordaient pour la première fois, isolé dans son armée par la déférence générale, et se détachant, au premier plan du tableau, devant le groupe des héros qui, bon gré mal gré, commençaient de lui faire cortège. Il imposait l'obéissance; devant lui, on se sentait toujours en service et toujours en sous-ordre. Il harcelait son interlocuteur de questions nettes, laconiques, précipitées. Son attention se portait aux plus menus détails; elle n'y passait que pour revenir à l'ensemble qu'il embrassait toujours. Nul embarras chez lui à paraître ignorer ces renseignemens techniques qu'il réclamait avidement; si la demande étonnait, le parti qu'il tirait de la réponse étonnait davantage et imposait. Il apprenait les affaires en les parlant comme il avait appris la grande guerre en la faisant. Ses discours étaient péremptoires, ses déductions évidentes. Tout en son langage était force et précision, tout était commandement dans son attitude. Il disait « ma politique », comme il disait « mon armée ». A ce ton de supériorité naturelle se joignait la confiance de sept mois de merveilles : le Piémont assujetti, le Milanais conquis, la Toscane inféodée, Rome tremblante, Naples prosternée, trois armées impériales battues, et toute l'Italie, depuis huit jours, remplie des combats d'Arcole. Clarke sortait de Paris, où tout était cabales mesquines, commérages, conflits d'incertitude, embûches et trébuchemens de brouillons. Il fut ébloui et devina que sa carrière dépendait de cet homme. Bonaparte flaira le courtisan et le fascina.

Au bout de trois jours, Bonaparte connaissait les instructions de Clarke et avait pénétré le jeu du Directoire. « La lassitude de la guerre, lui dit Clarke, se fait sentir dans toutes les parties de l'intérieur de la République. Le peuple souhaite ardemment

la paix; les armées murmurent hautement de ce qu'elle n'est point faite. Le Corps législatif la veut et la commande, pour ainsi dire, n'importe à quelles conditions... Nos finances sont nulles... l'agriculture réclame des bras... La guerre accroît chaque jour une immoralité presque universelle, qui pourrait, par la suite, renverser la République. Enfin, tous les partis, harassés, veulent la fin de la révolution... Nous n'avons ni police intérieure, ni gendarmerie... Il faut donc la paix, et, pour retrouver l'enthousiasme qui nous a fait vaincre, il faut que nos ennemis éloignent la conclusion et qu'il n'y ait personne en France qui ne soit convaincu que le gouvernement a voulu une paix raisonnable et qu'elle a été rejetée par l'ambition ou par la haine de nos principes. Le moment de négocier est donc venu. » Bonaparte n'avait pas encore reçu de notes aussi vivantes sur l'état des esprits en France. Il craignait encore une réaction des passions irréligieuses et de cet ancien esprit de propagande qui ne séparait pas le triomphe de la République de l'anéantissement de l'Église romaine. Clarke le rassura. « Manquerait-il à la gloire de Bonaparte de conquérir Rome? lui dit-il. Non, sans doute, puisque cette conquête s'est faite et a été consolidée le jour où l'armistice, qui nous en livrait les chefs-d'œuvre, les richesses, et qui en séparait les peuples de Bologne, de Ferrare, etc., a été signé... Faire exécuter les conditions de cet armistice... répond à tout... Serions-nous arrêtés par l'envie de conquérir Rome? Quelque glorieux que soit cet avantage, j'ose dire qu'il ne serait que momentané. Nous avons manqué notre révolution en religion. On est redevenu catholique romain en France, et nous en sommes peut-être au point d'avoir besoin du pape lui-même pour faire seconder chez nous la révolution par les prêtres, et, par conséquent, par les campagnes qu'ils sont parvenus à gouverner de nouveau. »

Finir la Révolution, donner la paix, réconcilier les Français entre eux, y employer l'influence du clergé, c'était pour Bonaparte le chemin du pouvoir. Si l'extraordinaire identité des vœux et des besoins du peuple français avec les moyens de sa propre fortune ne s'était jusqu'alors dessinée que confusément dans son esprit, elle dut lui apparaître ce jour-là dans toute son évidence. La route se découvre; Bonaparte la parcourt du regard dans toute son étendue; il s'y porte, et sans désormais perdre un instant de vue le but encore lointain à atteindre, il règle, avec sa décision et sa précision habituelles, les mesures immédiates d'exécution. La première, c'est la paix. Il va la prendre en mains; mais à quelles conditions le Directoire est-il disposé à la conclure, ou plutôt à

la ratifier quand Bonaparte l'aura conclue? Sur cet article, Clarke se montre aussi explicite que sur le précédent.

Le Directoire entend assurer à la France les « limites constitutionnelles », c'est-à-dire les pays réunis par décrets de la Convention, en octobre 1795 : la Belgique, l'évêché de Liège, le Luxembourg; s'il est possible d'y joindre une partie ou la totalité des pays allemands de la rive gauche du Rhin, le Directoire estimera avoir fait un coup de maître. Comme il n'est pas assez victorieux ni assez fort pour imposer la paix, il l'achètera. C'est, en réalité, un pacte d'échange qu'il s'agit de négocier. La République s'engage délibérément dans l'ornière de la vieille Europe. Pour forcer les monarchies à reconnaître la révolution accomplie, le Directoire, après le Comité de l'an III, ne trouve pas d'autres combinaisons que celles que les monarchies ont employées, en 1792 et 1793, pour empêcher la révolution de s'accomplir. La coalition se dénouera, ainsi qu'elle s'est nouée, par des contrats de *trocs*, d' « indemnisations » et d'arrondissemens. Et comme il n'y a point de terrains vagues en Europe, comme il n'y a plus de Pologne à démembrer, que l'Empire turc est trop loin des prises, ce sont les territoires d'Allemagne et d'Italie qui serviront aux transactions républicaines, comme ils devaient servir aux transactions monarchiques. Les peuples demeurent la matière politique, divisibles comme ils sont imposables. Ceux d'Allemagne devront s'estimer trop heureux de passer de la domination des princes ecclésiastiques sous celle des princes laïques. Sécularisation est synonyme, pour les directeurs, de progrès des lumières. Le Directoire s'informe des qualités politiques des Italiens conquis; il demande si Milan, Reggio, Bologne, Ferrare, sont « vraiment mûres pour la liberté », capables de se défendre par elles-mêmes ou disposées à se soumettre à l'Autriche : c'est affaire de calcul, non de principe. Suivant ses besoins, le Directoire restituera le Milanais à l'Autriche ou le constituera en république. Il en sera de la Bavière, avec laquelle il a signé, le 7 septembre, une convention non encore ratifiée d'armistice, comme de Venise avec laquelle il n'est pas en guerre. « Vous connaissez, avait-il dit à son envoyé, les torts réels et graves de Venise à notre égard. » Les peuples de la Terre ferme passent pour disposés à la liberté : selon les occurrences, on pourra les affranchir et les joindre à la République lombarde.

« Ce système de compensations — avait dit au général Clarke le ministre des relations extérieures, Delacroix — admet une multitude de combinaisons que vous pouvez effleurer dans vos conversations afin de démêler quelles sont celles qui plairaient davan-

tage. » Et il les esquisse. L'une consisterait à donner à l'Autriche la Bavière, le Haut Palatinat, Salzbourg, Passau, en échange de tout ce qu'elle possède en Italie; à transporter en Allemagne les ducs de Modène et de Toscane; à transporter les Bavarois dans une partie des États du pape et à former du reste des républiques réunies ou alliées avec la République lombarde. Le roi de Prusse mettrait peut-être peu de bonne grâce à se prêter à ce projet. « Le moyen de le lui faire adopter serait de lui fournir un ample dédommagement; lui satisfait, tout le reste serait réduit au silence. » Il est, ajoutait Charles Delacroix, une multitude d'autres combinaisons que vous formerez beaucoup mieux que moi... « Le point capital, c'est de persuader à la maison d'Autriche qu'elle obtiendra davantage et plus promptement en traitant avec la République seule. »

Ainsi spéculaient des hommes qui avaient voté successivement la renonciation aux conquêtes, l'affranchissement des peuples, et l'extermination des rois. Bonaparte n'avait prêté aucun de ces sermens téméraires, et les raisons d'État auxquelles les conventionnels revenaient après de si singuliers détours, étaient chez lui toutes directes et spontanées. Il écoutait les confidences de Clarke de la même oreille que Frédéric de Prusse aurait écouté les insinuations d'un émissaire du cardinal Fleury, proposant de rompre la « pragmatique » et de régler le partage de la monarchie autrichienne. Il arriva très vite à cette conclusion que, pour faire la paix, il s'agissait moins encore d'écraser les Autrichiens que de conquérir assez de provinces italiennes pour les satisfaire. Il se sentit les mains libres et d'autant plus maître des affaires qu'il se jugeait capable d'accomplir avec suite ce que le Directoire ne savait que commander avec confusion. Clarke en eut l'impression. Après deux semaines passées au quartier général, cet Irlandais, très avisé, n'était déjà plus qu'un sous-secrétaire d'État de Bonaparte. « Il est l'honneur de la République, écrivait au Directoire, le 7 décembre, le futur duc de Feltre. Il est craint, aimé et respecté des Italiens. Tous les petits moyens d'intrigue échouent devant sa pénétration. Il a un grand ascendant sur les individus qui composent l'armée républicaine, parce qu'il devine ou conçoit d'abord leur pensée ou leur caractère et qu'il les dirige avec science vers le point où ils peuvent être le plus utiles... Je le crois... sans autre ambition que celle de la gloire qu'il s'est acquise... La constitution est son guide... Bonaparte sera mis par la postérité au rang des plus grands hommes. »

II

Parmi les combinaisons du Directoire, il en était une que Bonaparte n'entendait exécuter à aucun prix : c'était la restitution de la Lombardie. Rendre Milan aux Autrichiens, leur livrer les Légations, ce serait leur abandonner quelque chose de sa gloire et quelque chose de son sang. Ce sang italien bouillonne sourdement en lui. L'indépendance de l'Italie n'est pas dans sa pensée une simple expression de chancellerie : c'est une parole vivante, nourrie des passions de trois siècles. Mais Bonaparte estime, comme autrefois Richelieu, que l'Italie sera indépendante si elle passe de la domination autrichienne à la tutelle française. C'est l'évolution, toute personnelle chez lui, de l'esprit de magnificence des anciennes guerres royales, devenu l'esprit d'expansion de la Révolution française. Il s'éprend de la régénération de l'Italie comme la grande Catherine s'était éprise de l'affranchissement des chrétiens d'Orient. Un vieux routier de la diplomatie française, élevé comme presque tous les contemporains à l'école de Frédéric, l'incite à ces pensées et les lui traduit en forme classique. C'est Cacault, qui gère à Rome les affaires françaises et y observe les manœuvres de la cour papale. Cacault a été un des premiers indicateurs et fournisseurs de faits qui aient servi Bonaparte, pareil à ces vieux officiers qui suivaient les jeunes princes dans les camps et enseignaient la routine des chemins battus à ceux qui devaient renouveler la face de la guerre. Pour lire ces lettres de Cacault, comme il convient, c'est-à-dire comme elles furent écrites et comme les lisait Bonaparte, il faut enlever le vernis superficiel des formules et dépouiller les mots du sens que leur avait attribué, pour un temps, la rhétorique parisienne. On n'avait jamais plus parlé de sensibilité qu'au temps de la Terreur; on ne parla jamais plus de la liberté des peuples qu'au temps du Directoire. Cette liberté est pour Bonaparte un instrument de conquête : créer des Républiques, former des États, relever les ruines dans toute une grande région de l'Europe et y renouveler avec les souvenirs de Rome, les grands pouvoirs des proconsuls romains, voilà de quoi tenter son ambition. Il s'exalte à ces idées d'une sorte d'enthousiasme césarien. Ainsi se forme un lien entre l'intérêt de sa gloire et l'émancipation de l'Italie, comme il s'en formait un entre son arrivée au pouvoir et la fin de la Révolution en France. Rien d'incompatible d'ailleurs entre ces desseins et les conditions coutumières de la politique européenne.

« Vous avez pris, général, écrivait Cacault le 27 et le 29 octobre,

un parti excellent et qui ne convenait qu'après la conquête assurée et après avoir mis tous les peuples à l'abri de la crainte des Autrichiens, c'est celui de révolutionner enfin décidément et de former des légions italiennes. Vous êtes maître des pays habités par les meilleures espèces d'hommes qu'ait l'Italie... L'établissement de la liberté et de bonnes républiques, depuis Milan jusqu'au royaume de Naples, est sans doute ce qui peut le mieux assurer nos intérêts en Italie et contenir, dans les limites, d'un côté le roi de Naples, et, de l'autre, la puissante Allemagne... Si la paix avec le roi de Naples est signée, tout l'État ecclésiastique est en votre pouvoir; il est conquis d'avance et tout entier à votre disposition... Il faut laisser Rome se préparer, par le spectacle environnant, à la révolution qui s'y fera en dernier lieu. Le colosse de Rome est moins difficile à détruire qu'on ne pense. » Cependant un congrès des quatre cités de l'Émilie : Modène, Reggio, Bologne, Ferrare est convoqué à Reggio pour la fin de décembre. Bologne se constitue en république, au chant de *Veni Creator*, et députe son président, Aldini, vers Bonaparte. C'est un unitaire et l'un de ces Italiens emportés vers l'avenir, qui, n'ayant pas encore de frontières, réclament déjà Rome capitale. « L'Italie, dit Aldini, ne sera libre que quand elle sera indépendante, et indépendante que quand elle sera unie. Elle doit tout faire pour l'unité. » C'est aller trop vite et surtout trop loin, au gré de Bonaparte. Il estime qu'avant de se déclarer unitaires, il faut se montrer unis ; que l'esprit de rivalité séculaire des provinces et des villes est trop invétéré pour qu'on songe à former une république italienne. « De bonnes républiques », selon le conseil du prudent Cacault, voilà ce qui lui convient, et ce qui, par suite, doit convenir à l'Italie. Elles formeront des foyers de nation et d'État, que l'on étendra par rayonnement, selon les convenances. En attendant, la France, les ayant suscitées, sera forcée de les défendre ; défendues par la France, elles demeureront à sa discrétion ; et le Directoire, qui voudrait les garder à l'état de conquête pour en trafiquer plus aisément, ne pourra plus en faire marché quand, en son nom, mais en dépit de ses ordres, Bonaparte les aura constituées. Il se hâte donc, et ce sera sa politique durant toute cette extraordinaire campagne de l'an V (septembre 96 à à septembre 97), de précipiter les événemens afin d'opposer, partout et à tout le monde, des faits accomplis.

« Il y a, dans ce moment-ci en Lombardie, trois partis, écrit-il au Directoire, le 28 décembre : 1° celui qui se laisse conduire par les Français ; 2° celui qui voudrait la liberté et montre son désir avec quelque impatience ; 3° le parti ami

des Autrichiens et ennemi des Français. Je soutiens et j'encourage le premier, je contiens le second, et je réprime le troisième. » Le congrès de Reggio se réunit. Un ci-devant gentilhomme, futur duc de l'Empire et pair de France, Marmont, y représente Bonaparte. La République cispadane est proclamée, et elle fraternise avec les députés de la République lombarde. « Ce ne sera pas en vain, disent les Lombards, et nous allons prouver à la face de l'Univers que ces peuples nés sous le même ciel, ont la même force de volonté, la même hauteur d'imagination, la même profondeur de prudence. » Le congrès acclame Marmont, c'est « la part de la hauteur de l'imagination »; puis il députe vers Bonaparte, c'est la part de « la profondeur de prudence ». Les Cispadans, comme le Directoire à Paris, comptent sur son bras, pour faire de grandes choses en leur nom et à leur profit. « Faites, général, que votre ouvrage soit immortel comme vous-même. » Bonaparte leur répond, le 1er janvier 1797 : « La misérable Italie est depuis longtemps effacée du tableau des puissances de l'Europe. Si les Italiens d'aujourd'hui sont dignes de recouvrer leurs droits et de se donner un gouvernement libre, l'on verra un jour leur patrie figurer glorieusement parmi les puissances du globe; mais n'oubliez pas que les lois ne sont rien sans la force. »

Le même jour il écrit à un Italien; il se loue de l'évêque de Bergame, et il ajoute : « Je me convainc tous les jours d'une vérité bien démontrée à mes yeux, c'est que si le clergé de France avait été aussi sage, aussi modéré, aussi attaché aux principes de l'Évangile, la religion romaine n'aurait subi aucun changement en France. » Bonaparte suit de loin l'ouvrage de Hoche dans l'Ouest. Rien, pense-t-il, ne serait plus populaire en France que le rétablissement du culte catholique, sans Églises privilégiées, sans clergé propriétaire, sans moines opulens, sans abbés oisifs. Rien ne tentera plus Rome que l'occasion offerte de reconquérir la France. Si Rome refuse de comprendre ou soulève des obstacles, la peur en triomphera. La même peur, mêlée d'avidité, a soumis la Sardaigne; elle contiendra Naples. Reste à payer l'Autriche. Bonaparte, dans cette première sagesse, qui fut chez lui comme une fleur précoce du génie, incline peu à payer la maison d'Autriche en Allemagne : concentrer les territoires dans l'Empire, c'est prendre à rebours la tradition française; la France gagnerait moins à s'étendre vers le Rhin qu'elle ne perdrait à arrondir l'Autriche et la Prusse. Il faudra donc indemniser l'Empereur en terre italienne, et comme Bonaparte exclut les républiques qu'il a prises en tutelle, il n'a plus le choix. La so-

lution s'impose. Venise paiera la paix de la République française et la constitution des républiques italiennes. Le nom de république, que porte le gouvernement de Venise, n'est pas fait pour l'arrêter. Il sait que le Directoire déteste autant les oligarques qu'il admire et recherche le roi de Prusse. Après Rome, il n'y a point en Italie de gouvernement que les Directeurs voueront, avec plus de mépris, à l'anéantissement, après l'avoir condamné avec plus d'avidité à l'exploitation. Il connaît, mieux que personne, « les torts réels et graves de Venise ». Le moment venu de châtier cette « puissance perfide », il en sera de cette république comme du pape : « Le droit de la guerre, et les circonstances politiques décideront alors », ont dit les Directeurs à propos de Rome. Ils sont prêts, comme l'était le Comité de salut public à partager le Portugal avec l'Espagne. Les habitans des États vénitiens ne sont point d'une autre espèce; ils ne jouissent point de grâces d'état. Bonaparte s'occupe donc de préparer les circonstances.

Sous prétexte de rompre des menées dangereuses pour la sûreté de son armée, il occupe une partie des dépendances de Venise sur la terre ferme. Il y laisse les émissaires lombards agiter les bourgeois des villes et propager la révolution. Les oligarques laissent le clergé fanatiser le peuple des campagnes et prêcher le massacre des Français. Entre les Croates qui les ravagent d'un côté, les républicains qui les dépouillent de l'autre, effarés, énervés, n'osant ni s'armer, de peur de représailles, ni désarmer par crainte d'une surprise, les gouvernans de Venise traînent, dans les incertitudes et les duplicités, une neutralité que personne ne considère, parce qu'elle est fallacieuse, et que personne ne respecte parce qu'elle est inerte. L'occupation de Bergame les consterne. Bonaparte est sûr que, pour un temps, ils ne bougeront pas, et il a désormais avec eux un procès ouvert.

Savait-il, en agissant de la sorte que, selon l'expression de Charles Delacroix, aucune compensation « ne plairait davantage » à la cour de Vienne; que Venise était dans les prétentions de cette cour et dans ses convoitises; que l'Autriche nourrissait contre cette République des « droits anciens » et se préparait, comme lui, des griefs nouveaux; qu'elle avait déjà trafiqué de Venise avec la Russie; que l'arrangement qu'il offrirait à l'empereur pour le faire sortir de la coalition était l'un de ceux que Catherine II avait employés pour l'y retenir? Rien ne permet de le supposer. Les projets de 1782 et le traité du 3 janvier 1795 n'ont été dévoilés que très récemment, et le secret n'en avait alors percé nulle part. Mais Bonaparte pressentit cette combi-

naison de la diplomatie autrichienne, comme il devinait les mouvemens des armées impériales. La même conformité se marquait encore entre les calculs de sa politique et ceux de la politique autrichienne qu'entre les besoins de la nation en France, les aspirations des Italiens et son ambition.

III

A Vienne (1), celui qu'on appelait le « Baron de la guerre, » par opposition au « Prince de la paix » de Madrid, ne désespérait pas encore, sinon d'écraser la République, au moins de tirer de la Révolution française des avantages aussi grands que ceux qu'il avait tirés des révolutions de Pologne. La cour et la ville, qu'il « redoutait plus que toute la fureur de l'ennemi, » inclinaient aux accommodemens, par mollesse et par incapacité de vouloir quoi que ce fût, avec suite, même leur propre salut. Thugut se disait que, si on laissait faire Bonaparte, ce général aurait bientôt une armée de cent mille hommes et révolutionnerait toute l'Italie; on ne pourrait plus l'en déloger. Il croyait possible, par un nouvel effort, de rompre le charme et de tourner en déroute ces victoires qu'il estimait, comme on l'avait longtemps fait à Vienne de celles de Frédéric, des victoires d'aventure et des méprises du hasard. Il envoya le 5 décembre à Allvintzi l'ordre de reprendre la campagne et de la pousser avec toute son énergie. Il professait, du reste, le plus profond mépris pour les gouvernemens d'Italie : la conduite impolitique « incohérente, inepte, déshonorante, » de la cour de Naples; l'équivoque de la neutralité de Venise; l'inconsistance, la poltronnerie de Rome : « Ces messieurs... voudraient tout uniment que Sa Majesté combattît pour tous, les défendît tous, sans qu'il leur coûtât rien, lorsque par leur imprudence et leur couardise, ils ont gâté leurs propres affaires... » L'Autriche se défendra elle-même, elle les défendra par ricochet, ils la paieront, en écus, si les Français leur en ont laissé, en terre, dans tous les cas. Thugut ne distingue point entre la terre sacrée du Saint-Siège et la terre profane de Venise. Toutes seront également bonnes à prendre et à garder : « Pourvu qu'Allvintzi continue à avoir quelque succès, j'espère avec con-

(1) Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution*, trad. française, t. IV, liv. III, Leoben; Vivenot, *Thugut, Clerfayt; Correspondance de Thugut avec Colloredo;* Bailleu, *Preussen und Frankreich von* 1795 *bis* 1807, t. I; *Mémoires* de Marmont, de Chaptal, de Landrieux; Artaud, *Vie de Pie VI;* Séché, *les Origines du Concordat;* Trolard, *De Montenotte à Arcole, de Rivoli à Magenta;* Bonnal, *Chute d'une république.*

fiance que nous réussirons à faire peut-être de bonnes affaires du côté de l'Italie (1). »

C'était l'esprit des ordres envoyés à Allvintzi le 5 décembre. Mais le 9, tout change de face. Le bruit de la mort de Catherine II se répand à Vienne. « Nos désastres seraient à leur comble! » s'écrie Thugut. Le 10, la nouvelle est confirmée. Les dispositions du grand-duc héritier sont connues : Catherine soufflait la guerre, si elle ne la soutenait pas, et contenait Frédéric-Guillaume, si elle ne le combattait point. Paul est tout à la paix et tout à la Prusse. En même temps, on annonce que Bonaparte va recevoir des renforts. Thugut est atterré : « Sans armée, sans finances, avec tous les désordres intérieurs de notre administration », que faire, sinon en imposer par le ton et l'attitude? L'Autriche ne peut plus espérer d' « indemnisation » en Orient; le dernier projet de partage tombe avec Catherine. Peut-on faire fond sur les conventions de 1793, et attendre de Paul Ier, inféodé à la Prusse, qu'il force cette cour, malgré son intérêt évident, à livrer la Bavière à l'empereur? Thugut ne le pense pas. Il ne voit donc plus de gain possible que du côté de l'Italie : Venise et les Légations. Il se cramponne à cette espérance; mais il ne tient point Venise, et l'armée française occupe les Légations. Toutefois, Venise, en laissant Bonaparte mettre garnison à Brescia et à Vérone, a fourni un prétexte de représailles, et Thugut, comme Bonaparte, a son procès ouvert contre cette république. Quant aux Légations, c'est à Allvintzi d'en chasser les Français. Wurmser tient encore Mantoue, et tant qu'il la tient, Bonaparte sera en suspens, compromis, perdu peut-être.

Sur ces entrefaites, arrive l'avis de la mission de Clarke; ce général demande des passeports pour Vienne. Thugut, jugeant que ce voyage n'aurait pour objet que d'espionner et d'intriguer, ne veut point le permettre; il veut encore moins envoyer un plénipotentiaire à Paris, où le Directoire vient de faire ses preuves de courtoisie diplomatique en éconduisant Malmesbury « à coups de pied dans le derrière! » Mais comme il faut occuper le tapis, en attendant qu'Allvintzi ait frappé des coups décisifs, Gherardini, ministre de l'empereur à Turin, s'abouchera avec Clarke, et le colonel de Vincent sera adjoint, pour les questions militaires, à ce négociateur d'apparat. Pour ménager l'opinion européenne et les peuples d'Allemagne qui réclament la paix et se soucient peu des « bonnes affaires » de l'Autriche en Italie, pour capter surtout, en France, le parti modéré et paralyser le Directoire, on tiendra des conférences solennelles, on dressera des protocoles osten-

(1) Lettre à Colloredo, 20 novembre 1796.

sibles, on parlera très haut des droits de l'humanité et du fléau de la guerre. En fait, l'empereur écrit à Allvintzi, le 5 janvier 1797, de faire lever le siège de Mantoue et de rejeter Bonaparte derrière le Mincio. Chemin faisant, il s'emparera, sur les terres de Venise, de Peschiera, de Vérone et d'autres positions avantageuses : « Vous ne sauriez admettre qu'on élève vis-à-vis de nous une prétention que l'on n'a pas trouvé à propos de soutenir contre l'ennemi. » Si Venise éprouve le désir de se plaindre, elle députera vers la cour impériale à Vienne. Quant au pape, il a demandé, pour commander ses troupes, un général autrichien. L'empereur lui envoie le général Colli, mais Allvintzi ne correspondra avec lui que sur les affaires militaires; il s'abstiendra particulièrement de rien découvrir des projets que l'empereur forme pour l'avenir. Si les troupes impériales occupent Ferrare avant celles du pape : « Vous exécuterez les ordres éventuels dont vous êtes muni... » Ces ordres, en date du 12 novembre, étaient fort analogues à ceux qu'en 1792 et 1793 l'empereur avait donnés aux généraux qui venaient délivrer le roi de France et rétablir la monarchie française : « L'intention de Sa Majesté est que la province de Ferrare ne soit regardée, pour le présent, que comme un pays abandonné aux Français par le pape dans sa convention d'armistice, recouvré ensuite par les armes autrichiennes, dont l'occupation est motivée par la raison de guerre et la convenance des opérations militaires. » Le pays sera administré militairement; le nom du général commandant en chef « tiendra dans tous les actes la même place que celui du légat du pape... Si quelque personne se présentait, de la part du pape, pour se remettre en possession de Ferrare, le général commandant en chef ne souffrira point... qu'elle continue à séjourner dans le pays... Les mêmes principes peuvent être appliqués à la province de Bologne. » C'est ainsi que l'Autriche entendait l'œuvre de la Restauration: elle l'entendit encore de la même façon en 1814. Venise était la proie désignée; quant aux Légations, elles demeureraient vraisemblablement à qui les tiendrait au moment de la paix, et Allvintzi s'occupait de les conquérir. Bonaparte entreprit de lui barrer le chemin, et, une fois encore, sa fortune et la paix de la République furent jetées au sort d'une bataille. Ce fut depuis son entrée en campagne, en mai 1796, jusqu'à son dernier combat, en juin 1815, la condition de Bonaparte. Il n'eut jamais de sécurité durant les trêves, et, dans la guerre, il fut toujours condamné à vaincre ou à tout perdre.

Cependant, les partisans du pape, ceux des anciens gouvernemens, payés par les nobles, soutenus par les moines, appelaient

aux armes le petit peuple des villes et les paysans excités contre l'étranger qui pillait leurs églises, blasphémait leurs saints et saccageait leurs granges. « Italie, misérable Italie, lève-toi! Prenons les armes de Fabius, de Camille, de Scipion, de Sforza et de Colonna, de Doria et de Farnèse. Il est encore temps de sauver la plus respectable, la plus glorieuse et la plus belle partie de l'Europe, la reine des nations! Aux armes! Aux armes! contre l'ennemi avare et impie! » Invasion des Gaulois et invasion des Français, Brennus et Charles VIII, tout était bon à enflammer les imaginations. Un succès des armées autrichiennes leur eût rendu le courage; la Toscane eût été entraînée, Gênes se révoltait, le Piémont reprenait les armes, Naples se remettait en mouvement, et partout le paysan se faisait assassin. Une Vendée plus hostile et plus irréductible que l'autre, étant non seulement anti-jacobine, mais anti-française, couvait partout sous les pas des soldats français. C'était l'étrange destinée de la Révolution, aussi bien sous la forme républicaine que sous la forme impériale, de s'associer avec les princes, de gagner à sa cause les nobles amis des lumières, les bourgeois instruits, la jeunesse ambitieuse, tout ce qui constituait, dans l'ancienne Europe, la société éclairée, et de succomber sous les coups de ces masses populaires, de ces masses nationales qu'elle avait déchaînées en France à l'assaut de la monarchie et qui l'avaient fait triompher de l'étranger. On l'avait vu, dès la première sortie des armées, en Belgique en 1792; on le revit en Italie dès 1796, puis en Espagne. C'est qu'au fond et malgré l'alliance qui s'était formée entre les jacobins et le parti populaire, la Révolution se propageait en Europe comme elle avait commencé en France, œuvre de philosophes et de propriétaires, faite pour la diffusion des idées, la liberté de pensée, la liberté du travail, la liberté des personnes et la liberté des biens : partie de l'abolition du régime seigneurial, elle devait trouver son accomplissement dans le Code civil. Les pays pauvres, ceux où la propriété n'était point divisée, où les paysans n'étaient que des ouvriers ruraux, où les peuples habitués à obéir, assez doucement traités d'ailleurs par leurs maîtres, étaient trop peu émancipés pour désirer une existence plus libre, ne voyaient dans le conquérant « libérateur » qu'un ennemi de leur indépendance, de leur repos, de leur religion. « Nous remarquâmes, écrivait un soldat après l'insurrection d'une ville d'Italie, que dans cette révolution il n'y avait que la petite populace. » Les séditions éclataient çà et là, sournoises, imprévues, sauvages, sanguinaires. Une défaite, et l'armée, affamée, était massacrée dans sa retraite. Bonaparte eût connu les horreurs

et les désastres qu'éprouva Macdonald en 1799. C'est pourquoi il frappait sans cesse des coups de prestige, réprimait la révolte avec une énergie implacable et, la soumission faite, essayait de pacifier la Vendée italienne comme Hoche avait pacifié l'autre, en imposant la discipline à ses troupes et en ménageant le clergé.

Quand il reprit la campagne, il semblait épuisé. « Il ne pouvait plus monter à cheval sans un effort de courage, suivi d'un complet abattement. Ses amis le crurent empoisonné ; lui-même eut cette idée... Ses joues, caves et livides, ajoutaient encore à l'effet mesquin de sa petite taille. Les émigrés disaient, en parlant de lui : « Il est jaune à faire plaisir », et on buvait à sa mort prochaine. » Mais il possédait alors ce qu'il n'avait plus à la Moskowa et à Waterloo, le ressort de la jeunesse. Il se raidit. *Decet imperatorem stantem mori* (1). Trois chevaux moururent de fatigue sous ce cavalier rongé de fièvre. Allvintzi l'attaqua, le 14 janvier 1797, sur le plateau de Rivoli. Il y eut dans cette bataille une heure très critique : 45 000 Autrichiens environnèrent 17 000 Français. Les Autrichiens s'avançaient en colonnes. Bonaparte, concentré, avec de l'artillerie, discerna la plus redoutable de ces colonnes et la culbuta. Les autres s'ébranlèrent, et l'assaut tourna en débandade. « Un pas, une demi-heure d'énergie et l'ennemi, écrasé par le nombre, ne trouvait plus de retraite... » écrivait Allvintzi le 16 janvier ; « un moment, moment brillant pour les armes autrichiennes, le salut de notre patrie et le sort de toute l'Italie parut décidé... » Bonaparte, laissant Allvintzi s'en aller vers les montagnes, à la suite de ses troupes, se porta sur Mantoue ; le 3 février, Wurmser, réduit aux dernières extrémités, capitula et sortit de la place avec les honneurs de la guerre. L'Autriche n'avait plus pied en Italie, et comme l'avait prévu Thugut, la prise de Mantoue mettait l'État pontifical à la merci du vainqueur.

Débarrassé encore une fois des Autrichiens, au moins pour quelques semaines, sachant Venise tremblante et impuissante, Bonaparte se hâta d'en finir avec Rome qu'il voulait arracher à la fois à l'influence autrichienne et au fanatisme impolitique du Directoire. « La prise de Mantoue, disait, dans ce temps-là même, Reubell, tracera de nouvelles opérations à Bonaparte : une des colonnes qui servait au blocus de cette ville se portera sur Trieste et l'autre sur Rome. Ce sont deux opérations de finances qu'on a besoin de réaliser avant le commencement de la campagne prochaine. » Reubell en évaluait le produit à 68 millions de livres. Il y avait surtout le fameux trésor de Notre-Dame de Lorette,

(1) Stendhal, *Vie de Napoléon*.

qui miroitait aux yeux des conquérans depuis 1793, et qui ne tentait pas moins les Autrichiens, très dévots catholiques, que les républicains iconoclastes. « Il sera, écrivait Wurmser au sortir de Mantoue, peut-être encore temps de nous emparer de ce trésor qui doit enrichir la France; cela fera le même effet chez nous, si nous la prévenons. »

Le pape n'observait point les conditions de l'armistice; il avait appelé un général autrichien; ses agens prêchaient la révolte aux peuples; il correspondait avec la cour de Vienne et conspirait la perte des Français. Bonaparte avait intercepté des correspondances significatives; il était instruit par Cacault des manœuvres de la Curie. Il avait tous les prétextes et tous les motifs de rompre l'armistice et de marcher sur Rome. Mais ce n'était point pour l'anéantir : il lui suffirait de démembrer l'État pontifical et d'assujettir la cour.

Il voulait conserver le pape avec une ombre de prestige; il en avait besoin pour affermir sa domination en Italie, surtout pour gagner la France. Hoche avait apaisé et rallié la Vendée avec quelques pauvres prêtres de campagne; que ne ferait pas Bonaparte avec tout le sacré collège, avec le pape lui-même? Les Romains avaient spéculé sur sa défaite; il allait leur apprendre comment il savait user de la victoire. Ils se réconfortaient d'allusions historiques. « Il n'est pas arrivé, disaient-ils, depuis Charlemagne, que les Français aient eu la domination de l'Italie. » Les temps de Charlemagne allaient reparaître, et Bonaparte n'avait pas besoin que Cacault lui rapportât ces propos des prélats, pour que l'image du grand empereur surgît, devant ses yeux, sur ces routes de l'empire romain qu'il parcourait à son tour. Il avait lu, et bien lu, l'*Essai sur les mœurs;* il y avait appris que les droits du pape sur Rome valaient ceux des autres monarques, c'était la force qui les avait établis et la force qui les pouvait détruire. Il connaissait cette phrase qui pressait sa mémoire comme une prophétie que tout semblait le destiner à accomplir: « Charlemagne, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne et de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vint à Rome à la fin de l'année 799. Léon III le proclame empereur d'Occident... Voilà donc le fils d'un domestique, d'un de ces capitaines francs que Constantin avait condamnés aux bêtes, élevé à la dignité de Constantin... »

Ses lettres le montrent constamment occupé du rôle que peut jouer l'Église dans les États, et du concours qu'elle peut apporter au pouvoir. Il avait écrit, le 22 janvier, à Cacault de quitter Rome; le même jour il écrivait au cardinal Mattei : « Nous

touchons au dénouement de cette ridicule comédie. Vous êtes témoin du prix que j'attachais à la paix... Quelque chose qui puisse arriver, je vous prie d'assurer Sa Sainteté qu'elle peut rester à Rome sans aucune espèce d'inquiétude. Premier ministre de la religion, il trouvera, à ce titre, protection pour lui et son Église... Mon soin particulier sera de ne point souffrir qu'on apporte aucun changement à la religion de nos pères. » Il le proclame en entrant à Bologne le 1er février; mais, en même temps, il déclare que tout village où l'on sonnerait le tocsin sera brûlé; les municipaux seront fusillés; toute commune où un Français serait assassiné payera une contribution et livrera des otages; les prêtres qui transgresseront les préceptes de l'Évangile, « seront traités militairement ». De Forli, où il séjourna le 3 et le 4 février, il fait encore écrire à Rome, par l'archevêque : Bonaparte n'est pas un Attila; Pie VI ne doit point redouter sa présence; mais s'il s'avise de quitter Rome, la ruine entière de l'Église en sera la conséquence. Un abbé, Fume, se chargea du message.

Colli, découragé par l'attitude piteuse des troupes qu'il doit commander, se retire devant les Français. Le 5 février Bonaparte entre à Ancône; le 9, il envoie Marmont à Lorette s'emparer du fameux trésor. Le trésor est vide. Marmont ne trouve que la madone qui est en bois, et on l'envoie au Directoire. Il y en avait une autre à Ancône, qui passait pour miraculeuse; elle ouvrait, disait-on, les yeux et les fermait, ce qui, en Italie, passait pour un signe considérable. Bonaparte se la fit apporter, la palpa pour voir s'il n'y avait point quelque mécanisme caché. Les yeux ne bougèrent point. Il rendit la statuette aux chanoines, avec le diadème en perles fines dont elle était ornée, et les peuples ne surent ce qui devait les effrayer davantage, des sacrilèges des Français ou de l'inertie de la madone. Il y avait dans le pays un grand nombre de prêtres français proscrits. Bonaparte les rassure et les encourage. « Ces prêtres nous sont fort attachés, écrit-il au Directoire, et beaucoup moins fanatiques que les Romains... Ils sont très misérables... Les trois quarts pleurent quand ils voient un Français... Je tirerai de ces gens-là un grand parti en Italie. » Il n'ajoute pas : en France; mais c'est à la France surtout qu'il songe.

Il semble que toute sa destinée fermente en germe dans cette campagne. Le grand rêve qui a traversé l'esprit de Sieyès et du Comité de salut public : les Anglais chassés de la Méditerranée, la Méditerranée lac français, s'empare de son imagination et ne cessera plus de l'obséder. Il visite le port d'Ancône, il voit l'Adriatique, et son esprit l'emporte au delà de cette mer; il voit

l'empire ottoman qui croule, un partage imminent, l'Égypte, la route des Indes, l'Angleterre partout poursuivie et partout anéantie. Le 10 février, il écrit au Directoire ; « La ville d'Ancône est le seul port qui existe, depuis Venise, sur l'Adriatique; il est, sous tous les points de vue, très essentiel pour notre correspondance avec Constantinople; en vingt-quatre heures on va d'ici en Macédoine. » Et le 15 : « On va de là... en dix jours à Constantinople. Mon projet est d'y ramasser tous les juifs possibles... Il faut que nous conservions le port d'Ancône à la paix générale et qu'il reste toujours français; cela nous donnera une grande influence sur la Porte ottomane, et nous rendra maîtres de la mer Adriatique, comme nous le sommes, par Marseille, l'île de Corse, de la Méditerranée. » Il le pense; cet article demeurera le premier dans le grand dessein de domination qui se forme dès lors en lui. Mais, avant tout, il veut traiter avec Rome.

Il sait par expérience que si on peut battre les Autrichiens, on les détruit difficilement; ils ne fuient jamais loin et reviennent toujours. Il apprend qu'une nouvelle armée, avec le meilleur des généraux de l'empire, marche vers l'Italie : c'est l'archiduc Charles, que la retraite de Moreau et le désarroi de l'armée française du Rhin ont rendu disponible. Bonaparte n'a donc que le temps de soumettre Rome, d'assurer ses derrières et de remonter vers le nord. Il multiplie les menaces et les sommations. Le 13 février, il écrit à Mattei; il exige un plénipotentiaire dans les cinq jours. Il ne songe pas à faire dans Rome une entrée triomphale. « La prise de Rome, dit-il plus tard à Chaptal, m'aurait fait perdre vingt jours dont l'archiduc Charles aurait profité. On traite toujours plus favorablement avec un souverain qui n'a pas quitté sa capitale qu'avec celui qu'on a forcé d'en sortir. »

Les conseillers de Pie VI le pressaient de fuir, mais ils le faisaient par peur et nullement par machiavélisme. Ils tremblaient pour leurs biens et pour leurs personnes. Ils emballaient et déménageaient avec frénésie. Ce « pillage public » terrifie le peuple qui, voyant les seigneurs se mettre à l'abri et emporter leur argent, se demande qui fournira les otages et paiera les contributions au vainqueur. La foule se réfugie dans les églises, les madones remuent les yeux : c'est, pour la foule, maintenant que Bonaparte est aux portes, l'avis que l'on doit se soumettre. Au milieu de ces Quirites effarés, toujours provençal, toujours brouillon, toujours retentissant, l'abbé Maury devenu évêque de Montefiascone, pense aux lauriers du cardinal de Retz : il réclame un régiment et se commande une cuirasse.

Le pape ne peut se résoudre à aucun parti. Il se méfie des

Autrichiens qui, une fois entrés dans les Légations, n'en sortiront plus; il se méfie du Bourbon de Naples qui n'offre des secours que pour avoir un motif d'occuper Bénévent; il redoute de trouver ses prétendus alliés plus exigeans que l'ennemi même. Cet ennemi d'ailleurs passera comme l'orage, et les alliés demeureront; ce qu'on livrera de terre aux Français, les Français l'abandonneront tôt ou tard, comme ils ont fait au temps de Charles VIII et de Louis XII; ce que les Autrichiens et les Napolitains prendront, étant de bonne prise, impériale et royale, Rome ne le recouvrera jamais. Cependant l'excès de la peur finit par l'emporter, et Pie VI consent à fuir. Mais à peine les ordres sont-ils donnés qu'arrivent les émissaires de Bonaparte; leurs insinuations offrent à Pie VI un prétexte pour revenir au parti qui convenait le mieux à sa faiblesse. Il demeure, avouant ingénument « qu'il se sentait soulagé d'un grand poids, car il partait la corde au cou ». Il écrit, le 12 février, à « son très cher fils le général Bonaparte », lui envoie son salut apostolique avec sa bénédiction, et lui annonce des plénipotentiaires.

Bonaparte les reçoit le 19, à Tolentino, debout, entouré de son état-major. Il exige la cession des Légations et d'Ancône, la renonciation à Avignon et au Comtat, la rupture de toute alliance avec les ennemis de la République, la fermeture des ports aux Anglais, le paiement de quinze millions dus encore en vertu de l'armistice, quinze autre millions, des chevaux, 200 000 livres et une amende honorable pour le meurtre de Basseville, la livraison des objets d'art et manuscrits promis par l'armistice, le maintien de l'Académie de France, le traitement de la nation la plus favorisée en matière de commerce, la livraison à la France du général autrichien Colli et le bannissement du cardinal Albani. A ces dernières clauses, déshonorantes pour eux, les Romains déclarèrent qu'ils aimaient mieux rompre que d'y souscrire. « Soit, s'écria Bonaparte, le traité sera rompu, et ce sera par votre faute ! » Devant eux il donna l'ordre aux troupes de se mettre en marche. Mattei se jette à ses pieds, Bonaparte en était venu à ses fins : il était « juge du pape », comme l'avait été Charlemagne. Il avait d'ailleurs le goût de la magnanimité et il en savait le prix; il possédait cette sensibilité d'État qui est la grande séduction des puissans; il ressentit le frisson de la gloire, il fut ému, il lui convint de le paraître. Il releva le cardinal, renonça à la clause, et le traité fut signé. Bonaparte écrivit au Directoire : « Trente millions valent pour nous dix fois Rome, dont nous n'aurions pas tiré cinq millions, tout ayant été emballé et envoyé à Terracine... cette vieille machine se détraquera

toute seule... Je n'ai point parlé de religion parce qu'il est évident que l'on fera faire à ces gens-là par la persuasion et l'espérance beaucoup de démarches qui pourront être alors vraiment utiles à notre tranquillité intérieure. Si vous voulez me donner vos bases, je travaillerai là-dessus... »

Ainsi d'étape en étape et comme de vision en vision, son histoire se projetait à ses yeux : d'Ancône, il avait entrevu l'expédition d'Égypte, de Tolentino il dessine le Concordat. Le traité fit grand effet dans les pays conquis et dans les villes émancipées. Milan, qui avait déjà fêté la victoire de Rivoli et l'anniversaire du 21 janvier, affichait la haine fanatique de l'Église catholique et du Saint-Siège. Un archiprêtre prêcha contre l'infaillibilité, un ci-devant moine fit un discours pour le divorce, une jeune fille s'offrit à qui lui apporterait la tête de Pie VI; on abolit les noms des saints, on composa un catéchisme qui contenait cet article : « Je crois à la République française et à Bonaparte son fils; » le 25 février, on donna, dans la salle de l'Opéra, un grand ballet symbolique de l'histoire de l'Église romaine et de sa confusion finale. Bonaparte comptait peu sur ces danses, ces discours, ce catéchisme et ces Iphigénies de carrefour pour défendre l'Italie. De nouveaux soucis l'assiégeaient. L'archiduc avançait et Clarke, arrivé à Tolentino, le 18 février, avait reçu un gros courrier diplomatique du Directoire.

IV

Le Directoire ne fut jamais plus près d'être sage que dans cet hiver de l'an V; c'est que jamais il n'eut plus peur : au dehors peur de la défaite qui serait un écroulement, au dedans peur de l'opinion qui réclamait la paix et qui allait, aux élections prochaines, se manifester souverainement. Il persista, en conséquence, à se renfermer dans les « limites constitutionnelles. » Le ministre des relations extérieures, Delacroix, écrivit le 30 décembre au général Clarke : « Je pense comme vous que notre intérêt et une saine politique demandent que le gouvernement français attende encore pour se prononcer sur le sort de l'Italie; qu'une décision prématurée pourrait former un grand obstacle à la paix; qu'un peuple aussi dépourvu d'énergie, esclave des préjugés les plus dégradans, soutiendrait assez mal le rôle de peuple libre; qu'il sera toujours temps de l'affranchir absolument ou de lui assurer une constitution plus heureuse et plus libre, au moment où nous traiterons de la paix de l'Italie. » Les Directeurs voulaient alors les garder « invinciblement comme le gage

de la paix. » Le 16 janvier 1797, ils y renoncent. La République, écrivent-ils à Clarke, restituera les pays occupés sur la rive gauche du Rhin, elle restituera la Lombardie, elle évacuera l'Italie par étapes, elle ne s'opposera pas à ce que l'empereur s'agrandisse en Allemagne; pour décider l'Autriche, le Directoire mettra Thugut en demeure d'opter entre un million de livres ou la révélation du secret de ses correspondances et de ses pensions, en France, sous Louis XV et sous Louis XVI. « Ces propositions sont l'*ultimatum* du Directoire; vous les trouverez peut-être trop restreintes. Mais le besoin de la paix est si grand dans toute la France, ce cri est si universel, la pénurie de nos moyens pour continuer la guerre est si absolue, qu'il faut bien s'y borner. » Ils concluent: « l'intention du Directoire est que le général Bonaparte soit dans la confidence de toutes vos opérations, que vous fassiez tout de concert avec lui ». Barras deux jours après, le mande à Bonaparte, en lui annonçant un renfort de 30 000 hommes.

Mais le 25 janvier arrive à Paris un courrier d'Italie annonçant la victoire de Rivoli, 23 000 prisonniers, 60 canons. 24 drapeaux pris à l'ennemi. Bonaparte, qu'on disait mourant, ressuscite et avec lui la confiance, et aussitôt après la présomption du gouvernement. Les Directeurs venaient d'apprendre l'échec de l'expédition d'Irlande et la dispersion de l'*Armada*. L'Italie leur offre une occasion de revanche. Ils la saisissent avec éclat. Les députés se rendent en foule au Luxembourg et félicitent le Directoire. « Cependant, écrit un agent étranger qui assistait à la scène, la phrase la plus généralement répétée, au milieu de cette allégresse, était celle-ci : « Nous avions bien besoin de cet événement, car véritablement nous commencions à être découragés; vive Bonaparte ! » La modération eût peut-être sauvé, sinon le pouvoir des Directeurs, au moins la constitution républicaine. Mais cette constitution est le souci secondaire des Directeurs : la République, c'est eux, et pour la conserver dans leurs mains, ils se rejettent aveuglément dans la politique qui, mettant tout l'État à la merci des victoires de Bonaparte, lui livrera inévitablement l'État. Ils mandent, le jour même, à Clarke d'insister pour l'indépendance de la Lombardie; ils lui mandent surtout de ne « faire et de n'accorder aucune proposition sans l'aveu de Bonaparte. » Clarke n'est plus que le négociateur de paravent. C'est avec Bonaparte que la correspondance d'affaires va se poursuivre. Et, avant tout, l'affaire la plus urgente. « Les indemnités que nous avons à retirer de l'État de l'Église assurent, pour un temps considérable, le service administratif, lui écrit Barras, le

27 janvier; mais nous avons encore des ressources ouvertes dans l'État de Venise. L'exemple des ennemis, la partialité que les Vénitiens ont montrée pour eux, et les griefs que nous avons contre cette puissance nous dispensent de ménager son territoire. » Quant au pape, c'est le grand point de dissidence entre les Directeurs et le général. Ils ne comprennent pas plus sa politique qu'ils n'ont d'abord compris celle de Hoche. Le culte romain, écrivent-ils à Bonaparte, le 3 février, est l'obstacle le plus dangereux à l'affermissement de la constitution française; c'est à Bonaparte de l'abattre en éteignant le flambeau du fanatisme en Italie et en détruisant le centre de l'unité romaine. Toutefois même sur cet article qui les passionne le plus, ils s'en remettent encore à lui : « Ce n'est point, au surplus, un ordre que donne le Directoire exécutif; c'est un vœu qu'il forme... Quel que soit le parti que vous croyiez devoir prendre dans cette circonstance, et quelle qu'en soit l'issue, le Directoire exécutif n'y verra jamais de votre part que le désir de servir avantageusement votre pays... Il s'en rapporte au zèle et à la prudence qui vous ont constamment dirigé... »

Telles sont les nouvelles que Clarke apporte à Bonaparte le 18 février. Bonaparte en conclut que le traité de Tolentino sera ratifié comme l'ont été et comme le seront tous les faits accomplis qu'il imposera au Directoire. Il a l'opinion pour lui en France, et il est plus résolu que jamais à donner la paix. Il sait que le Directoire, s'il lui en laisse le temps, la rendra indéfiniment impossible, élevant, à chaque succès, des exigences qui nécessiteront des succès nouveaux, et laisseront toujours le sort de l'État en suspens jusqu'à la prochaine bataille. Cette conduite, qui sera la sienne plus tard et qui entraînera sa ruine, il en discerne alors le péril, et il veut l'éviter. Il traitera; il voit le Directoire disposé à des concessions, au moins provisoires, sur l'article du Rhin; il imagine que l'émancipation du nord de l'Italie flattera l'imagination des Français comme elle flatte la sienne. Venise, décidément, sera la rançon du Milanais. Le Directoire trouve légitime l'invasion et le dépouillement de cette république; Bonaparte fera un pas de plus : après l'avoir rançonnée, il la démembrera. Il y préparera le Directoire en lui montrant que cette « extension » de ses projets est le seul moyen de transiger avec l'Autriche; il y préparera l'opinion en multipliant les griefs et en poussant la querelle de façon à rejeter tous les torts sur les Vénitiens. Par un mélange d'hostilités qu'il provoquera pour motiver des représailles, de séditions qu'il suscitera afin de les réprimer, de complots qu'il soufflera afin de paraître les déjouer, il donnera au public français l'impression que cette oligarchie

perfide a d'elle-même appelé sa ruine et qu'elle ne mérite pas plus d'égards qu'une province du Saint-Siège ou un territoire ecclésiastique d'Allemagne.

Ce parti pris, il laisse Marmont et Cacault surveiller à Rome l'exécution du traité; il laisse Clarke parlementer, à Florence, avec le grand-duc de Toscane, puis échanger, à Turin, des notes dilatoires, avec Gherardini. Il remonte vers le nord, résolu à prévenir l'archiduc. Ce prince a perdu l'occasion de prendre l'armée française à revers, par le Tyrol, pendant l'expédition de Rome; cette occasion, Bonaparte ne la lui offrira plus. Le 6 mars, Bernadotte arrive avec les renforts tirés de l'armée du Rhin: 30 000 hommes sur le papier, en réalité 19 000 combattans, qui portent les forces totales de Bonaparte à 67 000 Français et 7 000 Italiens, en tout 74 000 hommes.

Chemin faisant, il machine contre Venise : il active la force des choses, il précipite les occasions, et prend ses mesures pour en profiter : des agens obscurs creuseront la mine; la lâcheté, l'avidité, la peur, le fanatisme feront le reste. Le général Victor a l'ordre de se tenir avec 10 000 hommes prêt à occuper les États de la République. Bonaparte déclare aux Vénitiens qu'il ne souffrira pas que l'ordre soit troublé derrière lui, et dans le même temps, ses émissaires préparent les désordres dont il annonce la répression. Venise s'y prête. Les intrigues se croisent au milieu du carnaval macabre qui se continue tout l'hiver. « Cette République touche à sa fin, écrit l'agent français, Lallement, à Bonaparte; le gouvernement n'a plus de ressorts; les peuples sont arrivés au mépris, et il ne faut plus qu'une étincelle pour allumer l'incendie. On ne nous aime pas, mais le mot de liberté, que nous prononçons avec enthousiasme, retentit partout... et ces vieux aristocrates... ne font que précipiter le moment de leur chute. » Si Bonaparte se rapproche, ils tremblent et se font supplians; si Bonaparte s'éloigne et paraît en péril, les émigrés français, qui s'étaient mis à l'ombre, se répandent dans les cafés, sur les places, annoncent la déroute des Français et « distribuent de l'argent aux soldats esclavons, en les excitant au massacre des Jacobins. » Les agens de Bonaparte les secondent, à leur façon, en grossissant la petite faction révolutionnaire, dite des « patriotes », dont les francs-maçons, quelques nobles émancipés, des bourgeois riches, la jeunesse remuante, forment le noyau. Et selon les nouvelles de la guerre, les deux partis, le premier beaucoup plus nombreux que le second, se menacent d'extermination.

Le ci-devant conventionnel, futur préfet de l'Empire, Salicetti

est un des plus ardens meneurs de cette besogne. Il y est fort aidé par un certain Landrieux, officier d'aventures, boute-feu d'ancien régime, qui a mis son adresse et son audace cyniques au service de la Révolution. Il s'est organisé à Milan, sous le nom très significatif de « comité de police », une véritable agence de propagande. Landrieux en est l'intermédiaire principal avec les patriotes de Venise. Il joue double jeu, joue à coup sûr et empoche double salaire, dénonçant aux oligarques les complots ourdis par lui-même contre eux, et les entraînant, par la peur qu'ils en ressentent, à des mesures téméraires qui les perdront. « Tous les rois, tous les généraux ont fait de même », rapporte Landrieux, qui se piquait de grandes manières politiques et connaissait son histoire du XVIIIe siècle.

Les Lombards sont tout prêts à servir d'instrumens. A peine constitués en république, ils rêvent déjà d'étendre leurs frontières et de s'agrandir jusqu'à l'Adriatique. Le Comité de police se réunit le 9 mars. L'un des membres, Porro, sorte de Brissot cisalpin, porte la parole et conclut : « L'avilissement des Vénitiens les a fait sortir de la balance de l'Europe... Certainement l'Autriche tentera de les réunir à ses États. Et pourquoi ne les prendrions-nous pas? Fondons notre État... soyons les premiers, soyons les plus hardis! » Mais, ajoute cet Italien circonspect, « notre république naissante doit conserver son honneur ; il y aurait trop de risques à le perdre. Ne compromettons pas non plus l'armée française. Entamons par un travail de cabinet cette haute entreprise. Il est impossible que Bonaparte n'approuve pas nos efforts pour l'aider à remplir entièrement sa promesse envers nous. » Un journaliste, Salvatori, révèle que le citoyen Landrieux a lié, « avec une activité singulière, tous les fils d'un soulèvement général ». Si nous, Italiens, prenons Venise, poursuit-il, et si nous la réunissons à la république italienne, l'Autriche criera, mais ne s'opposera pas, persuadée qu'il lui sera plus facile, le cas échéant, de nous en reprendre un morceau que de le prendre directement sur Venise. C'est la conséquence « de ce que les souverains appellent le droit public. »

Le lendemain, 10 mars, Bonaparte reprend campagne. En partant de son quartier général de Bassano, il adresse à son armée une proclamation qui donne le ton des futurs bulletins de l'Empire. Il s'habitue à parler en souverain et à publier ses desseins sous forme de manifestes. 14 batailles, 70 combats, 2500 canons, 100 000 prisonniers, l'armée nourrie par les contributions, 30 millions versés au Trésor, les musées enrichis de chefs-d'œuvre, deux républiques, la Cispadane et la Transpadane,

fondées, deux rois, un grand-duc, le pape arrachés à la coalition, les Anglais chassés des ports, l'Adriatique ouverte à la France, la Macédoine sous ses prises, voilà ce qu'a fait l'armée d'Italie. « Mais vous n'avez pas encore tout achevé... Il n'est plus d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la maison d'Autriche... L'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'empereur... La maison d'Autriche se trouvera réduite au rang des puissances secondaires où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages de l'Angleterre. » Puis, se prémunissant contre un revers, voulant surtout disposer les esprits à recevoir comme une œuvre de salut public le traité qu'il jugera de son intérêt de signer, il écrit au Directoire : « Il est impossible qu'avec 50 000 hommes je puisse suffire à tout... Si on me laisse accabler, je n'aurai d'autre ressource que de me retirer en Italie, et tout sera perdu. »

Tout fut sauvé encore une fois. Admirablement secondé par Masséna, Bonaparte battit les deux armées autrichiennes, et força l'archiduc à se replier sur la route de Vienne. Il s'avance au cœur des États autrichiens; mais s'il ne frappe pas de terreur la cour de Vienne, il est en péril. Que l'empereur soulève ses peuples, qu'il rappelle une partie de ses troupes d'Allemagne, qu'il se mette lui-même à la tête de son armée, Bonaparte, affaibli par les garnisons qu'il a laissées sur son passage, sans ligne de retraite assurée, peut être anéanti. Il ne peut s'en tirer que par une « sommation militaire » qui épouvantera les Viennois, et lui permettra, comme le dit Marmont, « de réaliser ses avantages, de sortir d'une position équivoque et soumise à de grandes chances contraires. » Le 21 mars, de Klagenfurt, il adresse à l'archiduc une belle lettre ostensible et très pathétique; elle se termine par cette phrase que Frédéric eût signée et que Voltaire eût applaudie : « Je m'estimerais plus fier de la couronne civique que je me trouverais avoir méritée que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. »

Cependant Venise se livre. Aux séditions fomentées par les émissaires milanais et français, répondent les insurrections des paysans et de la populace des villes. Les troupes françaises soutiennent les « patriotes démocrates » qui veulent renverser l'oligarchie; les paysans et le petit peuple réclament l'ancien gouvernement. Voyant les « patriotes » mêlés aux Français et aux Milanais, ils massacrent tout et pillent à l'aveugle aux cris de : Mort aux Jacobins! Le Sénat de Venise laisse ses boutefeux allumer l'incendie et ne fait rien pour l'éteindre; il attend les événemens et se prémunit, à toute aventure : il députe vers les

Alpes des représentans chargés de féliciter, suivant les conjonctures, soit Bonaparte, soit l'archiduc. Bonaparte écrit, le 5 avril, au Directoire : « Le gouvernement de Venise est assez généralement haï dans tout le continent; il serait possible que la crise actuelle produisît son entière destruction. » Et constatant que les agens du gouvernement de Venise prêchent la guerre aux Français, il écrit à Pesaro : « La nécessité de veiller à la sécurité de l'armée me fait un devoir de prévenir des entreprises que l'on pourrait faire contre elle. » Deux jours après, le 7, il reçut l'annonce de l'arrivée de plénipotentiaires autrichiens. Ces diplomates pouvaient venir, le terrain était disposé. Ce même jour, l'avant-garde française s'arrêtait à Léoben, à vingt lieues de Vienne. Bonaparte semblait dominer les affaires : il séparait les deux armées autrichiennes qui ne pouvaient plus opérer leur jonction que devant la capitale, et les Autrichiens avaient appris qu'il était dangereux de placer Bonaparte entre deux feux; c'était s'exposer à se faire battre deux fois par lui.

Encore une défaite, et Vienne tombait aux mains des Français. Quand on apprit l'approche de Bonaparte, il y eut une panique. On fit circuler « par ordre de la cour, d'énormes pancartes, chez tous les grands ministres, les grandes maîtresses, dans toutes les antichambres de la famille impériale, portant ordre d'emballer au plus vite et de se tenir prêt à partir. » Thugut, qui seul conservait du courage, essaya de ranimer les esprits en montrant les immenses ressources que l'on pourrait tirer des paysans, de leur attachement à la dynastie et à la religion. La peur l'emporta, et le parti de la paix reprit le dessus. Thugut, tout en la réprouvant, s'était préparé à la négociation, et, dès lors qu'elle était commandée, il s'attacha à la rendre aussi avantageuse que possible. Il jugeait l'armée française du Rhin condamnée à l'immobilité pour quelques semaines au moins; il estimait la position de Bonaparte au moins aussi précaire qu'elle était menaçante. L'Autriche devait en profiter, signer une trêve au lieu de risquer une rencontre qui pouvait être désastreuse, s'arrêter, reprendre haleine, reconstituer ses forces, gagner du temps et, dans la suite, rompre la trêve ou en étendre les avantages au cours des négociations. Il voyait donc les choses comme Bonaparte les voyait, et les mêmes calculs les rapprochèrent.

Le 2 avril, un conseil eut lieu à la Burg, et l'on décida d'envoyer auprès de Bonaparte deux négociateurs, MM. de Bellegarde et de Merveldt, tous les deux militaires. Aussi bien pour imposer dans les conférences, que pour se précautionner au cas où la lutte continuerait, l'empereur fit publiquement appel au dévoue-

ment de ses sujets, proclama l'insurrection en Hongrie, fit ouvrir des bureaux d'enrôlement, enfin déploya tout l'appareil d'une guerre nationale. Un courrier fut adressé à Pétersbourg, réclamant, avec instance, le secours solennellement promis par les traités et toujours différé. Thugut y croyait peu, et il disposait déjà ses filets. Jouant, comme Bonaparte et dans le même temps, du procès qu'il tenait ouvert avec Venise, il releva les infractions de cette république à la neutralité et se plaignit de sa partialité envers les Français. « J'espère, dit-il, à l'envoyé vénitien Grimani, que le Sénat va profiter des révoltes de Brescia et de Bergame pour s'unir à l'Autriche et couper la retraite aux Français. » Les rapports de l'envoyé autrichien à Venise montraient la république s'écroulant, et insinuaient que, le cas échéant, l'empereur pourrait trouver là son indemnité. Les révoltes de Bergame et de Brescia servaient ainsi les deux partenaires de cette astucieuse partie et leur fournissaient, par contre-coup, les prétextes dont ils avaient besoin. Si Venise se décide pour l'Autriche, se disait Thugut, elle contribuera à la destruction de Bonaparte; si elle refuse, son refus fournira le moyen de la détruire.

V

Les généraux Merveldt et Bellegarde rencontrèrent Bonaparte à Iudenburg, le 7 avril (1). Ils s'informèrent aussitôt des conditions possibles de la paix. Bonaparte refusa de répondre tant qu'ils n'auraient pas de pouvoirs pour traiter; puis, au cours de la conversation, évitant de s'expliquer sur l'Italie, il insinua la cession à la France des territoires autrichiens et allemands jusqu'au Rhin. Les Autrichiens se récrièrent: si l'empereur estime la paix impossible, dirent-ils, il sortira de Vienne; il armera ses peuples, et s'exposera, à la tête de son armée, à toutes les chances de la guerre. Sur quoi Bonaparte répliqua que, s'il avait posé l'article du Rhin comme définitif et réservé celui de l'Italie, c'est qu'il admettait la discussion sur cet article-là. Ce propos encouragea les Autrichiens, qui consentirent un armistice de cinq jours et abandonnèrent à Bonaparte des positions qui assuraient son offensive contre Vienne. Ils repartirent le 8 pour rendre compte à leur maître de cette première entrevue. Bonaparte jugea nécessaire d'avertir Clarke, qui était à Turin et sans lequel, d'après les instructions du Directoire, il ne pouvait rien conclure;

(1) Sybel, *loc. cit.*; Hüffer, *Oestreich und Preussen gegenüber der französischen Révolution;* liv. II, *les Préliminaires de Leoben.*

mais il s'arrangea de façon que le courrier partît tard, et ne mît point son honneur professionnel à braver les difficultés de la saison, les mauvais chemins et les torrens débordés.

Vienne s'était prise d'un bel accès d'effervescence. Nobles, étudians, bourgeois se pressaient aux bureaux d'enrôlement. Le 10 avril, l'empereur décréta le *landsturm*, c'est-à-dire la levée en masse. Mack, qui resta jusqu'en 1805 en possession de l'emploi d'oracle officiel en matière militaire, forma un camp retranché sous les murs de la ville. La mise en scène ainsi disposée, Thugut dressa les instructions des plénipotentiaires. A Merveldt, bon officier, mais neuf dans la diplomatie, il adjoignit le ministre de Naples, Gallo, fort bien en cour et qu'il estimait d'ailleurs à sa discrétion. Ils devaient stipuler le principe de l'intégrité de l'Empire, c'est-à-dire refuser l'adhésion de l'empereur à la cession de la rive gauche du Rhin; ils pouvaient abandonner les Pays-Bas autrichiens et la Lombardie, mais ils devaient réclamer, en compensation, une partie des territoires vénitiens ou une partie des Légations. Ainsi, au moment où elle invitait Venise à l'alliance et où elle était encore l'alliée du Saint-Siège, la cour de Vienne cherchait à s'emparer des États du Pape et de ceux de la République.

Bonaparte avait établi son quartier général au château de Léoben. L'Autriche faisait grand état de ses préparatifs. Bonaparte en était déjà informé, et il ne laissait pas de s'en préoccuper; il trouva moyen d'en tirer parti. Ces armemens de l'empereur étaient pour lui un motif de hâter la paix, et, en même temps, un moyen de l'imposer au Directoire. « Le Rhin n'était pas passé, écrira-t-il au Directoire; l'empereur n'attendait que ce moment pour quitter Vienne et se porter à la tête de son armée. S'ils eussent fait la bêtise de m'attendre, je les aurais battus; mais ils se seraient toujours repliés devant nous, se seraient réunis à une partie de leurs forces du Rhin et m'auraient accablé; alors la retraite devenait difficile, et la perte de l'armée d'Italie pouvait entraîner celle de la République... Si je me fusse, au commencement de la campagne, obstiné à aller à Turin, je n'aurais jamais passé le Pô; si je m'étais obstiné à aller à Rome, j'aurais perdu Milan; si je m'étais obstiné à aller à Vienne, peut-être aurais-je perdu la République. »

Cependant il apprend que, le 4 avril, Clarke a signé à Turin un traité d'alliance avec la Sardaigne: le roi promet neuf mille hommes et quarante canons à la République. Il sait, d'autre part, que Hoche se dispose à passer le Rhin. Ces nouvelles lui permettront d'élever le ton, en même temps que l'inaction de Moreau

lui servira d'excuse si le Directoire juge qu'il s'est trop pressé de conclure.

Le 9 avril, il reçoit la visite de Verninac, envoyé de France à Constantinople, qui se rend à Paris et qu'il a désiré entretenir, étendant ainsi la main sur cet ambassadeur comme il l'avait fait sur Cacault à Rome, Miot à Florence, Faypoult à Gênes. Ils parlent de la paix, et tombent d'accord que la France ne peut, sans s'affaiblir et perdre son prestige, restituer le Milanais. Verninac développe de lui-même tous les argumens de Bonaparte : « Rendre le Milanais, c'est remettre sous le joug les trois Légations et Modène ; car comment pourraient-elles se conserver libres, pressées entre Naples, Rome, l'empereur, Venise, également intéressés à leur redonner le gouvernement absolu?... C'est nous discréditer, auprès des peuples, nos véritables alliés... C'est, en s'ôtant les moyens de dominer l'Italie, se priver de très grands avantages commerciaux et politiques... » Comment concilier la gloire et l'intérêt de la République avec la paix que l'opinion réclame en France? Les Vénitiens par leur aveuglement au moment le plus favorable nous permettront de nous accorder avec l'empereur (1). Bonaparte laissa Verninac se flatter de lui avoir soufflé cette combinaison diplomatique. Il était sûr d'avoir en lui un avocat auprès du Directoire. Il envoie, le même jour, Junot à Venise avec une lettre pour le doge : « Croyez-vous que, dans un moment où je suis au cœur de l'Allemagne, je sois impuissant pour faire respecter le premier peuple de l'univers?... Nous ne sommes plus au temps de Charles VIII. » Il exige le désarmement des paysans et l'évacuation de la terre ferme. Il s'adresse aux peuples de ces pays et leur promet de les affranchir. Il mande au général Kilmaine, qui était en relations constantes avec Landrieux et guettait l'occasion d'occuper les places en terre ferme, que Venise doit donner satisfaction dans les vingt-quatre heures, sinon on arrêtera tous les nobles et tous les partisans du Sénat : « Si l'affaire de Venise est bien menée, comme tout ce que vous faites, ces gaillards-là se repentiront, mais trop tard, de leur perfidie. Le gouvernement de Venise, concentré dans sa petite île, ne serait pas, comme vous pensez bien, de longue durée. » Ces instructions données, il écrit, le 9, au Directoire : « Quand vous lirez cette lettre, nous serons maîtres de toute la terre ferme, ou bien tout sera rentré dans l'ordre. »

Le 13 avril, Merveldt arrive à Léoben. La trêve était expi-

(1) Verninac à Bonaparte, 20 avril; il rappelle leur conversation; au Directoire, 23 avril 1797.

rée ; il en demande le renouvellement. Avant d'y consentir, Bonaparte veut savoir si ce renouvellement acheminera vers la paix. Merveldt le lui donne à entendre, et l'armistice est prolongé jusqu'au 19 avril. Bonaparte découvre alors ses conditions. Il présente deux combinaisons : 1° L'Italie paiera la limite du Rhin; l'empereur recouvrera la Lombardie et, en compensation de la Belgique, prendra la Dalmatie, l'Istrie et le Frioul; 2° La France se contentera des frontières constitutionnelles : la Belgique, le Luxembourg, Liège, et renoncera à la limite du Rhin; en échange de la Belgique, l'empereur prendra la Vénétie jusqu'au Mincio, peut-être même Bergame et Brescia. Comme Merveldt s'enquérait des moyens d'exécution, Bonaparte se répandit en propos méprisans sur Venise, dont il serait, dit-il, maître quand il voudrait.

Thugut était familier avec ce genre d'insinuations, et le courrier que lui expédia Merveldt, au sortir de l'entretien, fut le très bienvenu. Conserver un pied en Italie, s'étendre sur l'Adriatique et par là prendre à revers l'empire turc, c'est-à-dire le grand marché futur des partages, c'était une de ses combinaisons favorites. Bonaparte flattait d'autre part ses passions en lui offrant le moyen de déjouer les convoitises de la Prusse : si la France renonçait à la limite du Rhin, Frédéric-Guillaume sortirait de la guerre les mains vides dans l'Empire, où il n'avait plus, depuis longtemps, les mains nettes. Thugut jugea que Bonaparte désirait la paix; que cette paix ne serait, de part et d'autre, qu'un expédient; qu'elle donnerait ouverture à des combinaisons plus étendues et plus fructueuses à qui saurait mettre à profit le temps de l'armistice. Le 15 avril, il envoya aux négociateurs autrichiens cette instruction : renoncer à la Belgique et au Luxembourg ; maintenir formellement l'intégrité de l'Empire, sauf à transiger pour des parcelles, selon les convenances de la France; réclamer la restauration du duc de Modène; réclamer Milan, et si les Français le refusent, réclamer une compensation : cette compensation, aussi bien que celle qui sera due pour la cession de la Belgique, c'est aux Français de l'offrir; s'ils offrent Venise, on s'étonnera qu'ils n'offrent pas de préférence les Légations; on insinuera que si l'empereur prend une partie des terres de Venise, les Légations pourraient indemniser cette république; dans tous les cas, on n'acceptera la terre vénitienne que si les Français en disposent. Ces combinaisons expriment des nuances très subtiles dans l'art d'usurper le bien d'autrui sans pécher contre l'esprit d'État. Le lecteur moderne s'étonnera peut-être de l'étonnement officiel que Thugut prescrit à ses agens pour le cas où Bonaparte n'offrirait pas à l'Autriche

les terres pontificales, et de la différence qu'il fait entre ces terres et celles de la République de Venise : les premières étant bonnes à cueillir, les secondes étant encore trop vertes. C'est ici qu'il faut admirer l'ancien « droit public » dans toute sa fécondité. Bonaparte, s'étant emparé des Légations, les possède par « droit de conquête » ; ce droit entraîne celui d'échange et de cession, ce qui permet, par conséquence juridique, au cessionnaire d'user du droit naturel qu'il a de s'arrondir : mais Venise n'étant point encore conquise, ni Bonaparte n'a « le droit » d'en disposer, ni l'Autriche « le droit » de la recevoir de ses mains.

Le baron de Vincent partit le 15 avril de Vienne avec ces instructions. Les affaires étaient déjà fort avancées à Léoben quand il y revint. Gallo y était arrivé le 14. Bonaparte le perça du premier coup. Il vit en lui un sournois, un important, un timide, qui méditait de tirer quelques marrons du feu pour son maître de Naples. Il le reçut de haut, fit des difficultés pour l'admettre, sous prétexte qu'il était sujet napolitain, puis s'étant de la sorte assuré la supériorité, il consentit à conférer. Il posa en principe *l'alternative*, c'est-à-dire que, dans les actes, l'empereur ne serait pas toujours placé avant la République. Cette question conduisit à celle de la reconnaissance. Les Autrichiens y mettraient des réserves. « La République française, leur répondit Bonaparte, ne veut point être reconnue ; elle est en Europe ce qu'est le soleil sur l'horizon ; tant pis pour qui ne veut pas la voir et ne veut pas en profiter. » Ce dernier propos mit les Autrichiens à l'aise : ils désiraient éviter la reconnaissance et s'assurer les profits de l'association. Les conférences officielles commencèrent le lendemain. Elles se tinrent dans un pavillon, au milieu d'un jardin, neutralisé pour la circonstance, mais environné, de toutes parts, par les bivouacs français. Les négociateurs disposèrent trois projets : tous les trois stipulaient que l'Autriche céderait la Belgique et le Luxembourg, et reconnaîtrait les limites constitutionnelles, ce qui impliquait la réunion à la France de l'évêché de Liège ; la question de la rive gauche du Rhin était renvoyée à la paix de l'Empire. Les trois projets ne différaient que par les « gradations » des indemnités de l'Autriche : ou une partie des États vénitiens, ou la restitution de la Lombardie, ou une acquisition quelconque à déterminer ultérieurement. Ces propositions furent envoyées à Vienne. Bonaparte écrivit, le 16 avril, au Directoire : « Si l'un de ces trois projets est accepté à Vienne, les préliminaires de la paix se trouveraient signés le 20 avril... Si rien de tout cela n'est accepté, nous nous battrons... Jamais... une rivière n'a pu être un obstacle réel. Si Moreau veut passer le

Rhin, il le passera... Il faut que les armées du Rhin n'aient pas de sang dans les veines. Si elles me laissent seul, alors je m'en retournerai en Italie; l'Europe entière jugera de la différence de conduite des deux armées. » Simples précautions diplomatiques: il était décidé à traiter.

Le baron de Vincent arriva, ce même jour, et les instructions qu'il apportait permettaient aux Autrichiens de conclure sans attendre un nouveau courrier. Tout devint facile et tout fut vite réglé. On rédigea des articles patens, destinés à être communiqués, en France, aux conseils, et en Allemagne, à la diète; c'est le masque de la paix future : l'Autriche cède les Pays-Bas et reconnaît les limites constitutionnelles; « la République française fournira, à la paix définitive, un dédommagement équitable à Sa Majesté l'empereur, et à sa convenance »; elle évacuera les États de l'empereur autres que les provinces belgiques; il y aura armistice entre la République et l'Allemagne; il sera tenu un congrès « pour traiter et conclure la paix définitive entre les deux puissances sur la base de l'intégrité de l'empire. » Ces dispositions, si elles avaient un sens, signifiaient que la France évacuerait l'Italie et renoncerait à la rive gauche du Rhin. En réalité, elles préparaient tout le contraire; c'était l'objet des articles secrets, les seuls qui donnèrent lieu à une discussion.

Bonaparte exigea que l'empereur cédât la Lombardie et ratifiât la conquête de Modène par la République. Il offrit, en échange des Pays-Bas et de ces pays italiens, « la partie de la terre ferme de Venise comprise entre l'Oglio, le Pô, la mer Adriatique », plus l'Istrie et la Dalmatie. Les Autrichiens demandèrent comment il obtiendrait cette cession des Vénitiens. Il n'avait qu'à invoquer les précédens du partage de la Pologne, et il aurait pu se dispenser d'expliquer par quels procédés on amène un État à consacrer son propre démembrement. Il tint à se montrer homme de bonne compagnie, au courant des usages des cours et connaissant le fin des choses. La France, dit-il, est en désaccord avec la République de Venise, et ses griefs lui fourniront le prétexte d'une déclaration de guerre, qui mettra tout le monde en règle avec le droit public. D'autre part, la République de Venise cédera à la France les territoires compris entre l'Adda, le Pô, l'Oglio, la Valteline et le Tyrol : ils seront réunis à la Lombardie, en république indépendante. Venise, réduite aux lagunes et aux îles de l'Adriatique, recevra, en compensation de ses pertes, les trois Légations. Les Autrichiens ne se montrèrent résistans que sur l'article de Modène; mais Bonaparte demeura inflexible. Le duc, dit-il, a violé sa trêve avec la République; ses

États sont sous la conquête ; la France ne renonce à exiger la cession de la rive gauche du Rhin que par égard pour l'empereur ; que l'empereur renonce à stipuler l'intégrité de l'Empire, la République lui abandonnera en Italie tout ce qu'il pourra désirer. Ce débat remit tout en question. Les Autrichiens considérèrent que l'armistice serait rompu en Allemagne le 20, que Hoche serait vraisemblablement plus audacieux que Moreau, et pourrait porter des coups redoutables. Bonaparte les menaça de l'arrivée imminente de Clarke qui, s'il venait avant la signature, réclamerait peut-être au nom du Directoire l'abandon de la rive gauche du Rhin. Ces raisons levèrent les dernières hésitations. Les articles furent signés le 18 avril, dans l'après-midi.

Un grand nombre d'officiers français étaient réunis dans le jardin ; ils savaient la négociation très avancée, mais ils ne s'attendaient pas à un aussi prompt dénouement. Bonaparte sortit du pavillon avec Merveldt et Gallo. « Les préliminaires de la paix sont signés : Vive la République ! Vive l'empereur ! » Les officiers répondirent par des acclamations. Il y eut un grand dîner chez Bonaparte, qui affecta, avec les Autrichiens, l'esprit républicain. « On va vous donner de belles récompenses, messieurs, leur dit-il, pour les services que vous venez de rendre ; vous aurez des croix et des cordons. — Et vous, général, répliqua le baron de Vincent, vous aurez un décret qui proclamera que vous avez bien mérité de la patrie ; chaque pays a ses usages et chaque peuple ses hochets. »

VI

Il s'agissait de faire accepter par le Directoire un traité qui, dans ses articles patens, abandonnait cette limite du Rhin tant promise à la France et établissait ces républiques d'Italie, dont le Directoire paraissait faire si bon marché. Bonaparte exposa d'abord les avantages directs de la transaction (1) : les limites constitutionnelles, une République puissante qui donne à la France pied en Italie ; entre cette République et la France, Gênes, qui est sous nos prises, le Piémont qui demeure à notre discrétion. Sans doute on a promis les Légations à Venise ; mais il est probable que le Sénat refusera cette compensation, la jugeant « inconvenante et insuffisante » : les trois Légations demeureront en notre pouvoir, et nous les réunirons à la République lombarde. Nul motif de s'apitoyer sur Venise : son Sénat « est le plus absurde et

(1) *Bonaparte au Directoire*, 19 avril 1797.

le plus tyrannique des gouvernemens; il est hors de doute qu'il voulait profiter du moment où nous étions dans le cœur de l'Allemagne pour nous assassiner. » Entourée d'un côté par l'empereur, de l'autre par la République lombarde, Venise tombera du côté de cette République. Enfin l'empereur est lié à la France, et la République, tenant la balance entre lui et le roi de Prusse, devient l'arbitre de l'Allemagne. Bonaparte termine par cet argument sans réplique : la menace de sa démission, et la menace, plus effrayante encore, d'un retour en France et d'une candidature politique : « Je vous demande du repos... ayant acquis plus de gloire qu'il n'en faut pour être heureux... Ma carrière civile sera comme ma carrière militaire, une et simple... »

Cette lettre était écrite, lorsqu'il apprit qu'une insurrection avait éclaté à Vérone, le 17 : c'est l'horrible massacre de Français et de partisans de la France, qui a mérité, sous le nom de *Pâques véronaises*, d'être associé au souvenir des *Vêpres siciliennes*. D'autre part, Gallo insinue que l'empereur, environnant la ville de Venise, sera conduit à désirer de la prendre et à s'étendre sur la terre ferme; que pour y parvenir, il consentirait à une extension de la France en Allemagne, qu'il ne refuserait pas au besoin de s'y arrondir lui-même : la France, pourrait, comme Bonaparte l'avait bien prévu, remettre sur le tapis la question de la rive gauche du Rhin, et interpréter la clause de l'intégrité de l'Empire comme la Prusse, l'Autriche et la Russie avaient interprété leurs innombrables garanties de l'intégrité de la Pologne. « Les préliminaires, écrit-il au Directoire le 22 avril, seront susceptibles, à la paix définitive, de toutes les modifications que vous pourrez désirer... Les États de Venise vont se trouver à notre disposition... Tous les jours, j'ai de nouvelles raisons de plaintes ; je vais donc chasser toutes les troupes vénitiennes, mettre ces messieurs à la raison et y nourrir mon armée... Moyennant ces précautions, je pense que nous obtiendrons : 1° les limites du Rhin ou à peu près; 2° la République lombarde accrue du Modénais, du Bolonais, du Ferrarais et de la Romagne. » La paix publiée en France, l'état de guerre continuant en Italie et en Allemagne, la limite du Rhin et le bouleversement de l'Allemagne en perspective, l'Italie révolutionnée en partie, une autre Batavie organisée dans le Milanais, objet constant de l'ambition des rois de France; Venise, ses trésors, ses musées, ses arsenaux maritimes à exploiter; des navires et de l'argent, ce dont on manquait le plus; par-dessus tout, le retour de Bonaparte indéfiniment ajourné, c'était plus qu'il n'en fallait pour décider le Directoire à ratifier les préliminaires. Ce fut le con-

seil que lui adressa Clarke. Arrivé le 22 avril, et quoique fort vexé du rôle de comparse auquel Bonaparte l'avait réduit, il écrivit à Delacroix : « Il fallait prendre un parti, et le prendre avec promptitude, c'est ce qu'a fait Bonaparte. Il connaissait mes instructions; les propositions que j'eusse faites n'auraient point été acceptées. Les idées du Directoire exécutif sur la paix continentale et celles de l'empereur différaient essentiellement. Il fallait donc trancher le nœud gordien. Un nouvel Alexandre l'a fait et avec l'intention de servir efficacement la République. »

En attendant les ratifications de l'empereur, Bonaparte redescendit vers l'Italie. Le 25, à Gratz, il rencontra des délégués de Venise chargés de lui offrir les satisfactions qu'il avait réclamées, le 9 avril, dans sa lettre au doge : les satisfactions n'étaient qu'un *en-cas :* affirmation de la neutralité, promesse de cesser les armemens, et de délivrer les « patriotes » emprisonnés. Le jeu de Bonaparte était de pousser les oligarques aux extrémités, de les discréditer en les humiliant, de susciter une révolution démocratique qui ruinerait l'ancien gouvernement, entraînerait l'anarchie et ouvrirait les portes à toutes les interventions. Il exigea le désarmement général des paysans, et le licenciement partiel des Esclavons, l'expulsion du ministre d'Angleterre, le règlement entre les mains des agens français de la succession Thierry qu'il évaluait à vingt millions, l'arrestation des nobles suspects d'avoir provoqué l'assassinat des Français : « J'ai, dit-il, 80000 hommes. Je ne veux plus d'inquisition, plus de Sénat, plus d'alliance avec vous. Je veux vous donner la loi. Vous ne voulez que gagner du temps. Votre gouvernement est vieux, il faut qu'il s'écroule. »

Les délégués repartirent, persuadés que le traité, dont ils ignoraient encore les dispositions, avait décidé de leur sort. Les ratifications autrichiennes parvinrent, le 30 avril, à Bonaparte qui se trouvait alors à Trieste. Il apprit, en même temps, que Hoche avait rompu l'armistice le 13, passé le Rhin le 18, battu les Autrichiens le 18, et que Moreau avait aussi passé le Rhin le 20. La nouvelle des préliminaires allait les arrêter dans leur offensive. « Nous n'aurions pas tardé à vous rejoindre, » lui mandait Moreau le 23 avril. Bonaparte perdait ainsi l'un de ses plus forts argumens en faveur du traité. On lui reprocherait dès lors à Paris d'avoir signé trop vite : quelques jours de plus, et l'on enlevait la rive gauche du Rhin. L'effet des préliminaires était, en partie, manqué. C'était pour Bonaparte un motif de plus d'offrir aux Directeurs, et de leur imposer au besoin, le moyen de développer ces préliminaires et d'en tirer, par la négociation, les avantages qu'il semblait avoir laissés échapper.

Ce dessein impliquait l'occupation de Venise, matière de l'échange futur. De ce côté, les occasions ne manquaient pas. L'affaire de Vérone aurait suffi; il s'en présenta une autre : un corsaire français, le *Libérateur de l'Italie*, voulant forcer le passage du Lido, avait été reçu à coups de canon et capturé; les Esclavons avaient tué le capitaine. C'était un *casus belli* dans toutes les formes. Le Sénat de Venise envoya aussitôt une députation faire amende honorable au quartier général. « Je ne puis vous recevoir, écrivit Bonaparte le 30 avril; vous et votre Sénat êtes dégouttans du sang français. Quand vous aurez fait remettre en mes mains l'amiral qui a donné l'ordre de faire feu, le commandant de la tour et les inquisiteurs qui dirigent la police de Venise, j'écouterai vos justifications. Vous voudrez bien évacuer dans le plus court délai le continent de l'Italie. » Voilà donc leur terre ferme conquise, et, par suite, échangeable dans les règles et selon les précédens des partages classiques.

Restait à étendre sur la ville et sur les lagunes le même droit de guerre. Bonaparte rappelle immédiatement le ministre de France, Lallement : « Le sang français a coulé à Venise, et vous y êtes encore! Attendez-vous donc qu'on vous en chasse?... Faites une note... et venez me rejoindre à Mantoue. » Cela fait, il avertit le Directoire : il avait un plan d'offensive magnifique : « J'aurais traversé les gorges de l'Inn, marché dans la Bavière; j'aurais auparavant levé des contributions sur le faubourg de Vienne. Ce plan a totalement manqué par l'inaction de l'armée du Rhin. Si Moreau avait voulu marcher, nous eussions fait la campagne la plus étonnante et bouleversé la situation de l'Europe... J'ai vu la campagne perdue, et je n'ai pas douté que nous ne fussions battus les uns après les autres... Il faut, avant tout, prendre un parti pour Venise: sans quoi, il me faudrait une armée pour les contenir. Je sais que le seul parti qu'on puisse prendre est de détruire ce gouvernement atroce et sanguinaire; par ce moyen, nous tirerons des ressources de toute espèce d'un pays que, sans cela, il nous faudra garder plus que le pays ennemi. » Il relate, en style de commissaire de la Convention, les massacres de 400 Français, les insultes au drapeau républicain, les violations de neutralité. « Si le sang français doit être respecté en Europe, si vous voulez qu'on ne s'en joue pas, il faut que l'exemple sur Venise soit terrible; il nous faut du sang, il faut que le noble amiral vénitien qui a présidé à cet assassinat soit publiquement justicié! » C'est l'intérêt de Bonaparte de tenir ce discours; mais il éprouve passionnément ce qu'il décide par conseil; sa colère même est politique, et il n'a qu'à

l'écouter pour tenir le langage qui persuadera les Directeurs. Il parle, naturellement, quand il s'emporte, le langage qu'il a, dans sa jeunesse, entendu tenir à ses premiers maîtres en politique, les terribles proconsuls, dont la fureur était devenue une sorte de raison d'État. Ce fond de jacobin et de Comité de salut public reparaîtra chez Bonaparte dans toutes les grandes agitations de sa carrière.

Ses précautions prises, il pousse, selon une expérience qui lui a toujours réussi, l'exécution des mesures qu'il propose au Directoire. Il évacue les États autrichiens, ce qui lui permet d'investir Venise. Le 2 mai, il lance un manifeste où tous ses griefs sont exposés; c'est la guerre. Le 12 mai, sur une injonction du général Baraguay d'Hilliers, le vieux gouvernement de Venise abdique ; un gouvernement provisoire, choisi parmi les patriotes, le remplace. Il n'aura d'autre tâche que d'occuper l'entr'acte et de tenir le devant de la scène jusqu'à la confiscation de la République, mais il remplira d'autant mieux son rôle qu'il le jouera plus ingénument. Je force les lagunes, écrit Bonaparte au Directoire; je chasse de Venise ces nobles, « nos ennemis irréconciliables et les plus vils de tous les hommes... Après une trahison aussi horrible, je ne vois plus d'autre parti que celui d'effacer le nom vénitien de dessus la surface du globe. Il faut le sang de tous les nobles vénitiens pour apaiser les mânes des Français qu'ils ont fait égorger. » Ce discours était tourné de façon à faire tressaillir d'aise tous les anciens conventionnels. Entre la perspective de réunir Mayence avec la plus grande partie de la rive gauche du Rhin, et celle de sacrifier à l'Autriche les débris d'une oligarchie hostile, Bonaparte estimait que le Directoire n'hésiterait pas, et qu'en tous cas les principes n'entreraient nullement dans la balance. Il ne se trompait pas. Le Directoire n'eut qu'une pensée : réunir toute la rive gauche du Rhin à la France et adjoindre à la fois Venise et les Légations à la République lombarde, c'est-à-dire prendre davantage et donner moins que ne le stipulaient les préliminaires. Ce fut le fond des négociations qui s'engagèrent aussitôt et qui se traînèrent pendant tout l'été de 1797.

ALBERT SOREL.

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

IV [1]

L'INDUSTRIE DU FER

Quand les anciens classaient l' « âge de fer » au dernier rang de leur catalogue, comme celui dont l'humanité devait attendre la moindre somme de bonheur, ils ne se doutaient guère que le fer marcherait pour ainsi dire pas à pas avec la civilisation, dont il est la condition indispensable. Et en effet, avec le papier, le fer est la marchandise dont l'usage en notre siècle a le plus augmenté.

A eux deux ces objets, l'un si fragile, l'autre si solide, le papier et le fer, ont été, dans l'ordre moral et matériel, les principaux agens du progrès. Fer, fonte ou acier ont d'ailleurs même caractère que l'époque pratique où ils se sont si prodigieusement développés : plus utiles, ce semble, que beaux. Sous le rapport de l'esthétique, les forgerons de jadis en avaient tiré tout le faible parti dont ils sont susceptibles; les contemporains, à cet égard, n'ont rien innové. Partout où il a évincé le bois et la pierre, le fer, artistiquement, ne les a pas remplacés. Serviteur nécessaire plutôt qu'agréable, il ne sait pas charmer; on l'aime par intérêt, non pour lui-même. Admirable quand il travaille, — une loco-

(1) Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er octobre 1894, et 1er janvier 1895.

motive en action a sa grandeur, un marteau-pilon en marche a sa majesté, — il est vilain au repos. L'architecte essaie-t-il d'en faire des monumens pour récréer la vue, son aspect osseux demeure pauvre, triste et sec. Cependant toute notre existence matérielle repose aujourd'hui sur lui.

I

En même temps qu'il en multipliait l'emploi, le siècle présent a perfectionné la fabrication de ce métal. La fonction et l'organe ont grandi de concert. Il n'existait pas autrefois de population manufacturière pour le fer; jusqu'à la Révolution la fonderie demeura œuvre purement agricole, tandis que beaucoup d'autres branches du travail national, — les textiles par exemple, — avaient déjà pris la forme industrielle.

On possédait une forge au XVIIIe siècle comme on a de nos jours une ferme. Le haut fourneau s'allumait à la fin des vendanges, pour s'éteindre à la récolte des foins. C'était, en pays de minerai, une occupation d'hiver. Le cultivateur se faisait mineur sans beaucoup d'efforts; il grattait, creusait quelque coin propice de son champ. Sa hotte une fois pleine, il allait à la forge voisine en vendre le contenu qu'il versait dans l'orifice du four; puis il repartait la remplir de nouveau. La production de ces fourneaux anciens, hauts d'environ quatre mètres, était en rapport avec cette alimentation rudimentaire. Ils fournissaient de 1000 à 1500 kilos de fonte par jour, tandis que ceux d'aujourd'hui, ayant 24 mètres d'élévation et larges à proportion, rendent quotidiennement 125000 kilos de fonte; — et certaines usines en entretiennent huit ou neuf.

En comparant les livres de métallurgie, depuis la fin du XVe siècle jusqu'au commencement du XVIIIe, on constate que les procédés, d'une date à l'autre, n'ont pas varié. Les forges les plus antiques n'avaient que des soufflets manœuvrés à la main, ou bien, établies sur les hauteurs, elles utilisaient la force du vent pour faire marcher leur soufflerie, par un mécanisme sans doute analogue à celui des moulins. Dès le règne de Louis XII, elles s'installèrent près des cours d'eau, dont elles avaient appris à se servir comme moteurs. Au lieu d'être cantonnées, ainsi que de nos jours, en sept départemens, — dont deux, la Meurthe-et-Moselle et le Nord, produisent à eux seuls les trois quarts du stock annuel des fontes françaises, — les forges de naguère étaient éparpillées sur tout le territoire, recherchant toutefois le voisinage des forêts qui leur procuraient le combustible.

On calculait qu'il fallait 100 kilos de bois pour avoir 17 kilos de charbon et 100 kilos de charbon pour obtenir 34 kilos de fer; soit une consommation de 1 700 kilos de bois pour un rendement de 100 kilos de fer. Une forge moyenne absorbait ainsi à elle seule la production annuelle de 2 000 hectares de forêts. Les plus vastes domaines n'auraient donc pu suffire longtemps à une fabrication un peu active. Cette fabrication, d'ailleurs, les lois en faisaient souvent un privilège : dans la Normandie du moyen âge les « férons » ou barons fossiers avaient seuls le droit d'allumer des fourneaux, et chacun d'eux ne pouvait produire qu'une quantité strictement limitée. La hausse des bois ne tarda pas à rendre ces prérogatives illusoires. Dès le XVIIe siècle, à mesure que les défrichemens augmentaient, beaucoup de forges disparurent. Dans celles qui subsistèrent, la question du combustible, l'achat judicieux des bois, demeura la principale préoccupation du maître; elle exigeait des déboursés énormes. Ces arbres, acquis sur pied, qu'il fallait abattre, carboniser, voiturer, conserver en vastes monceaux, immobilisaient un sérieux capital.

Le prix du fer s'en ressentait. Ce qui coûte aujourd'hui 12 fr. les 100 kilos coûtait, en tenant compte de la valeur de l'argent, 80 francs sous saint Louis ou sous Charles le Sage, 100 francs au XVIe siècle, 90 francs depuis Henri IV jusqu'à Napoléon Ier. Tout contribuait d'ailleurs à cette élévation des prix : non seulement le taux du minerai, qui se payait en moyenne trois fois plus cher que de nos jours, — bien que sa richesse fût identique à celle qu'il possède encore dans les mêmes gisemens, — mais aussi la main-d'œuvre. La forge de Messarge, dans l'Allier, qui produisait 150 tonnes de fer en 1794, employait, au dire du commissaire de la Convention, 500 personnes; de nos jours le dixième de cet effectif serait proportionnellement suffisant. Ce haut prix du métal en paralysait l'usage : le Roussillon passait, au XIVe siècle, pour exporter dans les provinces voisines une certaine quantité de minerai; d'après les comptes du péage, il se trouve qu'il n'en expédiait en réalité qu'une moyenne de *quarante tonnes* par an. Sur le territoire qui correspond à l'ancien département du Haut-Rhin, la vente du fer, qui constituait un monopole, était d'environ 100 000 kilos par an au début du XVIIe siècle. Dans la France contemporaine un district de même étendue ne saurait se suffire à moins de 15 millions de kilos — 150 fois plus qu'il y a trois siècles.

Trois grands consommateurs d'aujourd'hui : chemins de fer, bateaux, machines, n'existaient pas; les besoins d'un quatrième, l'artillerie, étaient insignifians. Encore nos fabricans eussent-ils

été bien empêchés de les satisfaire. Après avoir importé des États de Venise, jusqu'au XVIe siècle, certaines tôles dont elle ne pouvait se passer, la France n'avait encore sous Louis XIII, avant la création de la fonderie du Havre, aucun établissement qui pût l'entretenir de canons. Richelieu, pendant la guerre de Trente ans, les achetait en Angleterre, en Hollande surtout, où ils étaient le meilleur marché. L'agriculture, autre gros mangeur de métal, n'en usait alors presque pas. Les essieux de charrette étaient en bois, les pelles aussi; les roues n'avaient pas de bandages, et les charrues ne consistaient qu'en une sorte de fer de lance, sillonnant les champs d'après la méthode de l'araire des *Géorgiques*.

Hier encore, c'est-à-dire sous Louis-Philippe, bien que la fonte coûtât 300 francs la tonne au lieu de production, — son transport à Paris se payait 45 francs, — ce prix rémunérait si faiblement les maîtres de forges au bois que celles-ci, une à une, s'éteignaient. Grâce aux forges à la houille, et malgré la demande qui n'a cessé d'augmenter, les prix sont tombés au sixième de ce qu'ils étaient en 1840, tandis que la production de la fonte passait, dans le même intervalle, de 350 000 tonnes à plus de 2 millions en 1893. Notre pays cependant, malgré ses progrès contemporains, est déchu du rang qu'il occupait à cet égard il y a trente ans dans le monde, immédiatement au-dessous de l'Angleterre. Celle-ci même, classique fournisseur du globe, a perdu sa prééminence. Son apport de 6 millions de tonnes sur le marché universel est dépassé par celui des États-Unis, qui s'élève à 9 millions. Derrière le Royaume-Uni vient l'Allemagne qui, durant la dernière période, est brusquement montée de 500 000 tonnes à 4 millions et demi. La France n'occupe plus que la quatrième place avec un rendement de moitié inférieur, et à peine triple de celui de la Belgique.

II

Pour nous consoler de l'indigence relative de notre sous-sol, nous pourrions calculer, en prenant pour base l'extraction actuelle et les gisemens exploités, qu'il ne restera plus dans cent ans de minerai de fer en Europe, et que, dans deux cents ans, il n'y demeurera pas un morceau de houille. Mais, — laissant de côté cette préoccupation qui n'a rien d'immédiat, — nous remarquerons que déjà la pénurie de charbon nous oblige à importer le tiers de celui que nous brûlons; et la moitié du minerai qui alimente nos forges vient de l'étranger. La nature nous ayant ainsi peu favorisés, c'est à la perfection du travail, à l'habileté person-

nelle de ceux qui l'ont fondée, qu'est dû chez nous le succès de cette industrie.

Sur les deux millions de tonnes de fonte produites en France, la Meurthe-et-Moselle en fournit 1 200 000; six autres départemens, dont le Nord, la Saône-et-Loire, le Pas-de-Calais, contribuent ensemble pour 600 000 tonnes; le reste du territoire pour 200 000 seulement. Mais le métal qui sort des hauts fourneaux de Flandre ou de Basse-Bourgogne est loin de provenir exclusivement du minerai de ces régions. A côté de celui qu'ils recueillent sur leur propre terrain: fer couleur de rouille, appelé *oolithique* parce que ses grains agglutinés ressemblent à des œufs de poisson, enfermés dans une gangue calcaire; fer *pisolithique*, jaune sale ou terreux, que l'on prendrait pour un tas de petits pois fossiles; avec ces minerais indigènes de qualité et de rendement médiocre, — on n'en retire pas plus de 28 à 35 pour 100 en fonte, — se trouvent associés les minerais apportés des Alpes ou des Pyrénées, d'Espagne et de l'île d'Elbe, d'Algérie surtout, de la célèbre Mokta-el-Hadid, la « montagne de fer ».

Ceux-ci donnent 65 pour 100 de leur poids en un métal incomparable, mais que le transport enchérit au point qu'il ne pourrait, dans les emplois ordinaires, soutenir la concurrence des marchandises de moindre valeur. C'est là un fer, un acier aristocratique destiné à la machinerie, aux canons, au blindage des navires. L'importation du minerai algérien ou espagnol s'élevant à 800 000 tonnes par an, dont le produit en fonte est de 500 millions de kilos, on voit que la part du sol national dans la fabrication française se réduit à peu de chose, en dehors du bassin de l'Est.

Là, le minerai est si abondant et d'une extraction si aisée que, malgré sa faible teneur en métal pur, les forges lorraines n'ont pas eu de peine à l'emporter sur toutes les autres sous le rapport de la quantité. Les mines de fer de la Moselle sont pour la plupart peu profondes; on y entre de plain-pied par une pente douce. Les mineurs travaillent à la tâche par groupes de trois : un chef et deux aides. La roche s'attaque en taillant au pic une tranchée verticale et en faisant sauter, à la poudre, la partie inférieure; un second coup de mine fait tomber la partie supérieure. Le travail est d'ailleurs beaucoup plus délicat qu'on ne le croirait à l'entendre ainsi énoncer; il y faut un long apprentissage. Selon l'adresse de son chef, selon la manière dont il aura foré son trou, un chantier abattra plus ou moins, dépensera plus ou moins de poudre. Ce minerai est chargé par un des aides dans un wagonnet, qu'il pousse jusqu'à la galerie voisine. Il y accroche

un numéro pour servir au règlement du compte, et un cheval conduit ces wagonnets jusqu'à une avenue plus vaste où, selon la configuration du sol et la distance qui sépare la mine des hauts fourneaux, divers systèmes de traction sont mis en usage. Plusieurs établissemens se servent, pour l'adduction du minerai, de chemins de fer aériens : on aperçoit à 12 ou 15 mètres en l'air, pérégrinant solitaires par la campagne et parcourant, de leur propre mouvement, semble-t-il, les kilomètres, des bennes suspendues à un câble sans fin; les pleines, allant à la forge, marchant en sens inverse des vides, qui retournent à la mine; toutes se suivant régulièrement à 25 ou 30 mètres d'intervalle, selon la force de résistance, exactement mesurée, des chevalets, des fils, et de la machine à vapeur qui les actionne.

Dans l'usine la plus importante de l'Est, à Hayange, les mines étant toutes voisines des forges, un ingénieux funiculaire sur rails amène seulement les wagonnets jusqu'à l'entrée de la galerie principale. Ils sont alors pesés sur une bascule et portés à l'avoir collectif des trois ouvriers qui les ont remplis. En moyenne, puisqu'il faut toujours revenir aux moyennes, chaque ouvrier extrait 5 000 kilos par jour et gagne 5 francs, non compris sa dépense de poudre d'environ un franc et les frais de boisage ou autres de la mine, qui coûtent à l'administration un franc par tête. Ces cinq tonnes de pierre à fer, semblable à de la meulière concassée, reviennent ainsi à 7 francs et produiront à peu près 1 600 kilos de fonte au sortir du creuset. Le bon marché du minerai est ici l'un des principaux facteurs de la réussite. Il est compensé par le prix élevé du combustible que l'établissement est obligé d'acheter au loin, bien qu'il possède des mines de houille à proximité.

C'est que tous les charbons ne sont pas propres à se transformer en coke pour la fonte. Ils ne doivent être ni trop gras ni trop maigres. Les forges du bassin de la Loire fabriquent elles-mêmes leur coke, en mélangeant, dans des broyeurs spéciaux, les houilles et les anthracites du pays. La plupart des forges de l'Est, au contraire, doivent payer de 10 à 11 francs pour le transport de mille kilogrammes de coke qui, au sortir des fours de carbonisation du Nord, de Belgique ou de Luxembourg, ne se vendent pas plus de 14 francs. Ce détail montre qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'opinion généralement admise en métallurgie que la tonne de fer, prête à être livrée au commerce, a payé en transports sept, huit et jusqu'à dix fois sa valeur primitive; en d'autres termes que le prix du fer se compose en grande partie de frais de ports multiples. D'où il suit que le plus sûr moyen de

gagner davantage, c'est de réduire au minimum le déplacement des matières premières. Il vaut mieux dans ce dessein se rapprocher du minerai, dût-on s'éloigner du coke; parce que, dans la fabrication de la fonte, il entre ici une tonne de coke contre trois tonnes de minerai, et que par conséquent, l'économie réalisée d'un côté est trois fois plus grande que la dépense effectuée de l'autre.

Ces wagonnets que la mine jette sans discontinuer au dehors, à mesure qu'ils apparaissent à l'orifice, glissant sur les rails, et qu'ils viennent successivement se coller les uns aux autres, un homme les accroche ensemble, et le train se forme. Une locomotive y est attelée et l'emporte à la place d'une égale quantité de wagonnets vides qu'elle ramène de la forge, prêts à retourner séparément sous terre. Ce train de minerai arrive à peine à destination qu'une troupe de déchargeurs s'en emparent, faisant basculer son contenu dans des réservoirs placés en contre-bas de la voie. Ce déchargement, quelque rapide qu'il soit, comporte un premier triage. Suivant leur aspect, les qualités identiques sont réunies dans les mêmes compartimens, pour être isolément employées ou dosées en des mélanges rationnels. En six ou sept minutes, chaque manœuvre a versé quatre ou cinq wagons. Le train vidé repart chercher une nouvelle enfilée de voitures pleines.

Parallèlement à la voie étroite qui amène le minerai se trouve une ligne de largeur normale, raccordée aux réseaux des diverses compagnies de chemins de fer, donnant accès aux arrivages périodiques du coke, dont l'usine consomme 70 wagons par 24 heures. Pour le coke comme pour le minerai, les déchargeurs sont payés aux pièces; mais la première besogne est moins régulière, par suite plus pénible que la seconde. Les heures de presse succèdent aux heures d'inaction, et ces alternatives de surmenage et de *far-niente* sont plus pénibles qu'une opération régulière.

Sous les récipiens où s'accumulent côte à côte le coke et les divers minerais, s'étend une salle basse et vaste infiniment, qui porte l'étage supérieur sur des colonnes de fonte énormes et très rapprochées, liées par un plancher de fer. Ici commence le travail perpétuel, qui ne connaît ni jour, ni nuit, ni fêtes. A la mine, on chôme régulièrement le dimanche, et la journée, si elle commence tôt, finit du moins de bonne heure, vers quatre heures de l'après-midi. Mais, pour l'enfantement du fer, la gestation est continue; le haut fourneau, qui ne se repose jamais, exige qu'on l'alimente sans trêve. Ses entrailles, pour être toujours chaudes, doivent être toujours pleines. Ce géant, qui met au monde toutes les deux

heures une cuvée de 10000 kilos de fonte, et qui, dans le même temps, rejette de ses flancs, chaque fois qu'on les ouvre, environ 20000 kilos de scories qu'il n'a pu assimiler, consomme par conséquent une moyenne de 15000 kilos de matières à l'heure. Il fait ce métier depuis qu'il est debout, jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse. Sa vie dure, en général, quinze ans, sauf accidens. Il ne s'éteint que pour s'abattre, et, comme le phénix, il renaît de ses cendres ; on le rebâtit avec de nouvelles briques, on le rallume et il repart.

Les chiffres qui précèdent s'appliquent à la France ; aux États-Unis, il faut les doubler. Le haut-fourneau du dernier modèle produit, de l'autre côté de l'Atlantique, 250 tonnes de fonte par jour. Non que ses dimensions soient doubles des nôtres, mais il digère plus vite ce dont on le gave ; l'opération marche plus rapidement parce qu'on la pousse davantage ; on souffle plus fort. Ce qui est possible en Amérique où le minerai est plus lourd, ne le serait pas chez nous. Si nos soufflets possédaient la même énergie, ils enverraient tout dans la cheminée.

Six ouvriers, divisés en deux équipes de trois hommes, travaillant chacune 12 heures à tour de rôle, suffisent pour alimenter un fourneau. Quoique plus longue que celle de leurs camarades des autres ateliers, leur besogne est beaucoup moins pénible, très peu intensive et coupée de fréquens repos ; ce qui prouve, entre parenthèses, combien serait superficielle l'application légale d'une journée uniforme à des labeurs qui, dans la même usine, sont si différens. C'est sans se presser, et tout en fumant leur pipe, que les chargeurs de fourneaux roulent une boîte vide sous les réservoirs dont je viens de parler. Ils font jouer un levier, une soupape s'entr'ouvre par laquelle le coke ou le minerai tombe et emplit ce vase de tôle. Ils le poussent ensuite jusqu'à la plate-forme d'un ascenseur qui l'emporte, tandis qu'une autre benne semblable redescend. Et ainsi, depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin.

Suivons ce minerai qui monte. Parvenu au sommet, une grue s'empare de la boîte cylindrique dans laquelle il est contenu et la tient suspendue sur l'orifice du four, pendant qu'un mécanisme spécial enlevant les parois mobiles de dessus le fond, comme un pâtissier enlèverait un moule de dessus un gâteau, la matière s'engloutit d'elle-même en un clin d'œil dans le *gueulard*. C'est le nom que porte la partie supérieure de la *cuve*, où sont introduites les charges. Plus bas se trouvent le *ventre*, les *étalages*, l'*ouvrage* et le *creuset*, cinq parties essentielles d'un haut fourneau, que traversent ensemble, à mesure que leur transformation s'accom-

plit, le combustible, le minerai, et certains calcaires stériles qui leur sont adjoints, analogues à nos moellons de bâtisse, que l'on nomme les *fondans*. Leur unique objet est de mieux assurer la fusion du mélange et de préserver la fonte de l'action du courant d'air.

A son entrée, lorsque le couvercle du four s'est refermé sur lui, le minerai se trouve soumis à une température de 50 à 60 degrés seulement. A mesure qu'il se dessèche, s'échauffe, s'altère et se réduit, il descend vers le *ventre* où les réactions s'accentuent. Dans les *étalages*, le fondant, qui est maintenant de la chaux, forme avec la gangue, ou partie inutilisable du minerai, un silicate fusible qu'on nomme le *laitier;* le fer se combine en même temps avec du carbone et un peu de silicium qui le rendent liquide en l'amenant à l'état de fonte. C'est le moment où il tombe dans le creuset. Il fait alors de 1300 à 1400 degrés de chaleur. Le fourneau, pour résister à une pareille température sans éclater ni se fendre, possède, à l'intérieur de sa première enveloppe épaisse d'un mètre, deux *fausses chemises* en briques réfractaires, distantes l'une de l'autre de 10 centimètres, dont la plus étroite renferme le métal en fusion.

En appliquant son œil au regard de verre, large comme l'objectif d'une lorgnette, ingénieusement combiné pour permettre au maître fondeur de se rendre compte de la marche du travail, on aperçoit, à l'intérieur du cratère de cette espèce de volcan apprivoisé, danser tout blancs, dans une sarabande enragée, les morceaux de coke au milieu d'un lac de fer. Cette agitation, compagne nécessaire de la métamorphose qui s'accomplit, le mouvement forcené de ces choses en train de perdre leur forme, leur substance et jusqu'à leur nom, leur est communiqué par le vent qui entre sans discontinuer, avec une puissance de 500 chevaux-vapeur, et s'introduit entre le *creuset* et l'*ouvrage* grâce à de vastes tubes nommés *tuyères*.

C'est peut-être le côté de la fabrication qui surprendrait le plus les maîtres de forges des temps anciens. Cet air, happé tout à l'heure par les souffleries à même l'atmosphère, vient d'être porté dans des appareils spéciaux jusqu'à 600 degrés de chaleur avant d'être chassé dans les fours. Lorsqu'il y arrive, avec une force capable de balayer un escadron en plaine, il n'est, pour ainsi dire, plus qu'un jet de flamme, promené et rôti comme il l'a été dans des serpentins de fonte, léché de tous côtés par un gaz incandescent. Et le plus curieux est que le gaz n'est autre chose que l'oxyde de carbone, produit par la combustion même du haut fourneau. Il s'en dégage en abondance et est capté, à la partie

supérieure, dans de solides tuyaux qui l'amènent à la soufflerie. Là, il s'allume de lui-même, au contact de celui qui l'a précédé; non seulement il chauffe l'air destiné à activer la fusion du métal, mais il remplace le charbon dans les chaudières des machines à vapeur qui actionnent les soufflets. C'est un calorique gratuit, si généreux et si complaisant qu'on emploie souvent à d'autres usages ce qu'on n'en peut utiliser dans la fonderie. Ainsi le four, sous ce rapport, s'alimente seul : le gaz chauffe et expédie le vent, le vent décompose les matières qui produisent le gaz.

Dans le minerai liquéfié, la division s'opère d'elle-même entre la fonte, que son poids entraîne au fond du creuset et la scorie ou *laitier*, qui surnage. Les ouvriers auxquels incombe le soin d'écumer ce pot-au-feu infernal déplacent avec de longues barres de fer la *plaque de gentilhomme*, espèce de soupape protégée intérieurement par du sable amoncelé; ils poussent une pièce mobile, la *dame*, et la lave, trouvant une issue, s'écoule au dehors, en ruisseau d'un rouge si vif qu'on a peine à soutenir sa vue, pour aller tomber dans des bassins énormes où elle ne tarde pas à se solidifier.

Cette marmite en tôle, doublée de briques, où s'accumulent ainsi huit à neuf mille kilos de pierre en fusion, est emportée, une fois pleine, par la locomotive qui va jeter son contenu au *crassier*. Le *crassier*, dépotoir des ordures de la forge, a commencé par être un simple tas de cendres noires; de mois en mois, d'année en année, il a grossi, recevant tous les quarts d'heure un nouvel envoi de matières. Il s'est élevé, élargi; c'est aujourd'hui une véritable montagne qui s'étale à quelque distance et modifie le relief naturel du sol. On lui a donné la forme d'un remblai de 3 kilomètres de long, de 40 mètres de haut et de 60 mètres de large au sommet, sur lequel sont posés les rails. La locomotive gravit la pente, poussant sur un wagon sa boîte de scories devant elle. Au point d'arrivée, elle lance vers le bord du talus le wagon qui bascule, et le liquide de tout à l'heure, figé maintenant, se précipite dans le vide sous la forme d'un pudding large de 3 mètres, à l'écorce noire, dont on voit la nuit s'ouvrir les entrailles de feu, lorsqu'il se casse en roulant vers la vallée.

Cette lave, quoique refroidie, fermente encore durant des années; elle se rallume souvent d'elle-même. Le sol que l'on foule là-haut est tiède, échauffé par une lente combustion souterraine, et parfois il s'y forme des crevasses inattendues où s'effondre une locomotive. Les plantations d'arbres vivaces, que l'on tente d'incruster sur les flancs du *crassier*, pour les soutenir et empêcher

les éboulemens, ne s'acclimatent qu'après plusieurs essais infructueux. Cette substance minérale, qui a passé par la flamme, brûle les racines qu'on lui confie. Elle est très longue à redevenir terre, à acquérir la capacité de nourrir les végétaux.

III

Le haut-fourneau est débarrassé de ses scories à des intervalles inégaux, suivant l'appréciation du contremaître : la sortie de la fonte est plus régulière. Toutes les deux heures environ, on débonde le creuset, en retirant un tampon d'argile qui le bouche, et le jet de feu liquide s'élance, d'aspect en tout semblable pour le profane à celui du *laitier*, recueilli comme lui dans des récipiens mobiles. A ceux-ci toutefois on ne laisse pas le temps de se refroidir. Une locomotive les conduit en hâte à l'usine contiguë, où leur contenu va se transmuter en acier.

En trente heures, ce minerai que nous avons vu sortir des flancs de la colline, sous forme de roche, est fondu, coulé, converti, laminé. Il nous apparaîtra bientôt transformé en rails de chemin de fer. L'acier, que l'on fabrique aujourd'hui si aisément, en si grande quantité et à si peu de frais qu'il a évincé le fer de tous les emplois où ce dernier n'est pas indispensable, était jadis une préparation de pharmacie, très coûteuse à obtenir, dont il n'existait dans le commerce qu'un stock insignifiant et qui, par suite, était d'un prix inabordable. Le kilo se vendait 2 à 3 francs de notre monnaie aux XVIIe et XVIIIe siècles, — une partie venait d'Allemagne et d'autres pays étrangers ; — il vaut actuellement 0 fr. 12. Il y a cinquante ans à peine, il coûtait 0 fr. 50 ; enfin il n'y a pas quinze ans, lorsque l'on commençait à substituer le rail d'acier au rail de fer, — on sait qu'aujourd'hui il n'y a plus de « chemins de fer », mais seulement des *chemins d'acier*, — les compagnies du Nord et de l'Ouest s'estimaient très heureuses de payer ces rails à raison de 0 fr. 23 le kilogramme.

La première baisse de ce métal avait été la conséquence de l'abaissement proportionnel des prix du fer. Dès 1785 les Anglais avaient, les premiers, su tirer le fer de la fonte par le *puddlage* dont je parlerai plus loin. Les guerres de l'Empire, paralysant les relations entre les deux pays, la routine des maîtres de forges, et surtout les préjugés du commerce à l'endroit de ce fer nouveau, avaient retardé l'introduction en France des procédés d'outre-Manche, qui ne passèrent le détroit que sous la Restauration et ne se développèrent que sous Louis-Philippe. Ce système d'ailleurs ne supprimait pas la vieille hiérarchie du travail métal-

lurgique, qui obligeait la fonte, avant de prétendre au grade supérieur d'acier, à stationner dans l'état intermédiaire de fer. Cet échelonnement fut aboli en 1853 par Bessemer, qui inventa la promotion directe de la fonte à l'acier; et démocratisa celui-ci au point que, dans un avenir peu éloigné, il se cotera sans doute plus bas que le fer. Cette révolution s'explique : non seulement le passage immédiat à l'acier économise la dépense du charbon qu'exigeait la façon du fer, mais, dans certaines usines de l'Est, la main-d'œuvre d'une tonne de fonte revient à 3 fr. 75 pour être transformée en acier, au lieu de 12 à 15 francs qu'elle coûterait pour être transformée en fer. L'écart, quoiqu'en partie atténué par certains frais supplémentaires de fabrication des fontes destinées aux aciéries, demeure néanmoins considérable. Si le fer n'offrait pas cet avantage, fort apprécié des forgerons, d'être plus facile à souder, plus commode que l'acier, par sa dureté moindre, à s'adapter dans les campagnes aux mille besoins de l'agriculture, ses jours à coup sûr seraient comptés.

Des diminutions de prix, analogues à celle que je viens d'indiquer, sont obtenues chaque année dans l'industrie moderne par l'emploi d'un nouvel outillage : ainsi, en 1893, la substitution du cubilot au creuset, pour la fonte malléable, a permis au Familistère de Guise d'abaisser de 107 à 67 francs le coût des 100 kilos de chaudronnerie qu'il livre au public. Pour une marchandise aussi importante que l'acier, c'était une découverte grosse de conséquences, que l'idée d'un affinage pneumatique consistant à faire passer, à travers le bain de fonte, un courant d'oxygène qui brûle les élémens étrangers du fer.

Il devait sembler éminemment paradoxal, à première vue, que de l'air froid, pénétrant dans la fonte en fusion, pût en élever encore davantage la température. Comme il arrive toujours en cas pareil, la théorie scientifique du procédé ne fut faite qu'après que la pratique en eut été trouvée, après de longs tâtonnemens. Ces tâtonnemens furent coûteux. L'inventeur était riche : avant de réussir il mangea 7 millions en expériences, — toute sa fortune, puis celle de son beau-frère, qui s'était associé à lui. — Le gros du problème une fois résolu, Bessemer avait constaté que son fer, au cours de l'opération, conservait de l'oxyde dissous qui le rendait cassant. Il s'aperçut alors que, si les minerais employés par lui contenaient une proportion appréciable de manganèse, comme ceux de Suède par exemple, l'acier était meilleur. De là lui vint l'idée d'ajouter du manganèse pur, importé d'Allemagne ou d'outre-mer, autant qu'il en faudrait pour que cette substance, plus oxydable que le fer, fît passer l'oxyde à l'état

métallique et annihilât par là même ses inconvéniens. Moyennant cette addition si simple de 7 kilos de manganèse, par 1000 kilos de fonte, le succès fut complet.

Pour la France cependant il n'était pas encore d'une très grande utilité, parce que la plupart de nos minerais nationaux contiennent une notable quantité de phosphore. Les fontes phosphoreuses que l'on en tirait, le fer qui en provenait, étaient d'une valeur médiocre. Impossible d'en obtenir un acier marchand. Telle était la situation lorsqu'en 1879 un pauvre clerc de notaire anglais, nommé Thomas, qui suivait à Londres des cours publics de métallurgie, trouva la formule pratique de déphosphoration des fontes. L'idée première appartenait à l'un de nos compatriotes, M. Grüner, professeur à l'École des mines de Paris, qui, dans ses ouvrages, l'avait plusieurs fois suggérée. Mais il n'avait pas construit d'appareil, et toute la difficulté résidait dans l'application du principe scientifique.

On savait déjà que la chaux, mélangée à la fonte phosphoreuse dans une proportion déterminée, accaparait la totalité du phosphore avec lequel elle se combinait, et dont l'acier se trouvait ainsi purgé. Mais en même temps, par une réaction chimique, cette chaux faisait fondre les briques qui formaient le revêtement intérieur du convertisseur. L'idée semblait excellente et impraticable. Un Français, nommé Ponsard, qui avait essayé d'en tirer parti, venait d'échouer, lorsque Thomas imagina de remplacer la chemise de briques par un enduit de *dolomie*, sorte d'asphalte composé de goudron et de magnésie, — qui doit son nom à un savant du premier Empire, le marquis de Dolomieu, — et qui, n'offrant à la chaux aucune prise, est presque inaltérable. Le métal ainsi obtenu porte en langage technique le nom d'acier *basique*, tandis que celui de Bessemer est appelé *acide*. Mais tous deux se valent, et cette désignation de laboratoire ne sert qu'à distinguer leur fabrication.

Informé de la découverte, M. Schneider se rendit aussitôt à Londres; il était cependant en retard de vingt-quatre heures. La veille l'inventeur avait vendu l'exploitation de son procédé dans le nord de la France à un Belge, M. Tasquin, moyennant la faible somme de 50 livres sterling — 1250 francs — sur laquelle il s'était immédiatement payé une bouteille de champagne et un paletot. Le président du Creusot acquit toutefois, pour 25000 francs, le droit d'appliquer cette méthode dans ses usines; mais, lorsqu'il s'agit de l'étendre aux districts de l'Est, MM. Schneider et de Wendel durent racheter 800000 francs à M. Tasquin ce que celui-ci avait obtenu pour 1250 francs. Quant à M. Thomas,

quoiqu'il soit mort jeune, quelques années plus tard, — il n'avait que 28 ans en 1879, — succombant à la maladie de poitrine qui le minait, il eut le temps de profiter largement de son succès par la vente de divers brevets dans les deux mondes. En une seule région de l'Allemagne, la cession de son idée lui rapporta 3 millions. De leur côté, les maîtres de forges qui surent assurer à leurs établissemens, pour sa durée légale, le monopole de cette méthode tombée depuis un an dans le domaine public, n'eurent pas à regretter leur initiative. Le groupe d'Hayange, en particulier, lui doit un prodigieux essor.

Grâce au nombre imposant des fourneaux allumés, il arrive à l'aciérie à peu près toutes les vingt minutes une bassine de 10000 kilos de fonte. Naguère on la versait directement dans le convertisseur; aujourd'hui, suivant une coutume importée d'Amérique, on procède à un mélange préalable : dix bassines sont successivement vidées dans un vase qui contient 100000 kilos de fonte liquide. Comme un négociant de Bercy qui coupe dans ses foudres des vins de plusieurs provenances, ou mieux comme un grand agriculteur qui marie ensemble le lait des vingt ou trente vaches de ses étables, l'industriel obtient un métal plus homogène, plus régulier, en rassemblant ainsi la traite brûlante de ses divers creusets.

La fonte, soutirée ensuite, et dosée par portions uniformes, va subir sa deuxième incarnation : sous une halle immense apparaissent rangés le long du mur, à mi-hauteur, six ou sept obus gigantesques; ce sont les *convertisseurs*. Leur base semble une écumoire, percée d'une masse de petits trous, par lesquels entrera le vent avec une force de 1700 chevaux-vapeur, correspondant à une poussée de 2 kilos par centimètre carré. La puissance de la soufflerie est assez grande pour que ce vase, dont le fond est ainsi troué, ne perde pas une goutte de la fonte liquide qu'il contient; 11500 kilos de cette fonte, jointe à 2000 kilos de chaux et à 80 kilos de manganèse, vont produire en quelques minutes 10000 kilos d'acier.

Le convertisseur, pour recevoir son chargement, avait pris une position horizontale. Un coup de sifflet se fait entendre; il se redresse; on donne le vent. Tous les mouvemens de ce mastodonte de fer lui sont imprimés par un mécanicien, immobile à nos côtés, à l'une des extrémités de la salle, devant un clavier de robinets, de leviers et de ressorts, qu'il pousse alternativement du bout du doigt suivant les signaux qui lui sont transmis. Le métal entre aussitôt en ébullition, sous l'action de l'oxygène de l'air, et pendant trois minutes un bruit terrible, tonitruant, se fait entendre;

c'est la combustion du silicium. A ce bruit se joint, durant les huit minutes suivantes, une flamme qui, par la gueule de l'appareil, s'échappe rugissante et tellement vive que, même en plein midi, les objets environnans projettent des ombres noires sur les murs de l'usine. C'est la combustion du carbone. Puis la flamme s'éteint, le bruit cesse; on ne voit plus sortir qu'une fumée rougeâtre, intense. C'est le phosphore qui brûle. Enfin l'appareil s'incline majestueusement vers nous et, à ce moment, il en sort un bouquet de feu d'artifice, un éventail formidable d'étincelles. L'opération est terminée; une autre recommencera tout à l'heure dans le convertisseur voisin.

Celle-ci a duré en tout de 14 à 15 minutes, avec une précision mathématique. Si on la prolongeait davantage, on brûlerait du fer, il y aurait perte; si l'on cessait trop tôt, l'acier serait imparfait. Cet acier liquide est immédiatement versé dans les lingotières, sortes de moules d'une fonte spécialement préparée pour cette destination.

Quant au résidu de 3 500 kilos environ, demeuré dans la cornue, il représente maintenant une richesse : ce sont les « scories de déphosphoration », avidement recueillies par l'agriculture, pour qui elles constituent un engrais de premier ordre. Ces blocs immenses seront broyés en une poussière assez fine pour que les plantes auxquelles on l'offrira puissent absorber vite, et sans en rien perdre, sa teneur en phosphore. Quelques aciéries se livrent elles-mêmes à ce travail de mouture; la plupart vendent leurs scories phosphoreuses à des intermédiaires qui, pour en tirer profit, ont fait à l'envi les uns des autres une publicité avantageuse aux détenteurs de cet engrais. Si bien que ce phosphore, naguère odieux aux industriels de la métallurgie, non seulement ne les gêne plus, mais leur rapporte. Les 2000 kilos de chaux introduite dans le convertisseur n'ont coûté que 28 francs. Les 3500 kilos de scories phosphoreuses qui en sortent sont vendues, brutes, environ 80 francs. Ici d'ailleurs le bénéfice du maître de forges n'est qu'apparent; le gain réel est pour l'ensemble des consommateurs. L'arrivée d'un nouvel engrais artificiel sur le marché tend à faire baisser les prix de cette marchandise indispensable aux agriculteurs; et le profit des usines sur cet engrais leur permet de réduire, d'un chiffre correspondant, le prix de la tonne d'acier livrée au commerce.

Le rôle de ces « sous-produits », l'art d'accommoder les restes, est toujours une partie bien curieuse de l'organisation contemporaine, — à Paris, la Compagnie du gaz y trouve le plus clair de ses dividendes. — On m'a montré, aux forges de Jœuf, une sorte

de bassin, de douve malpropre, où se jette un ruisseau d'eau noire : il procure un revenu net de 24000 francs par an. Cette eau, provenant des forges où elle se charge d'oxyde de fer, allait il y a quelques années se perdre directement dans la rivière voisine. Il a suffi de construire ce trou bétonné, qu'elle traverse en s'y reposant, pour capter gratis une quantité rémunératrice d'oxyde.

IV

L'usine de Jœuf, d'un rendement annuel de 150000 tonnes, est située en Meurthe-et-Moselle, à quelques pas de la frontière allemande. Elle appartient à ce groupe d'Hayange, dont une partie malheureusement a cessé en 1871, par le traité de Francfort, d'appartenir à notre pays, et que j'ai pris pour point de départ de cette étude parce qu'il est le plus important de toute l'Europe, non pas tant par les 13000 ouvriers qu'il occupe que par l'énormité de sa production. Son contingent représente à lui seul 500000 tonnes de fonte, c'est-à-dire une quantité égale au quart de toutes les usines françaises réunies.

Les directeurs-gérans de cette association, MM. Henri et Robert de Wendel, — ce dernier vice-président, avec M. Henri Schneider, du Comité des forges de France, — offrent aussi cette particularité d'être les doyens des métallurgistes français. Ce fut en 1705 qu'un Wendel, gentilhomme lorrain, leur ancêtre direct, se rendit acquéreur d'Hayange. Depuis près de deux siècles, ses descendans y font du fer. Ignace de Wendel, commissaire des manufactures et capitaine d'artillerie, contribuait aussi en 1789 à la création de la fonderie royale du Creusot. François de Wendel, son fils, enseigne de vaisseau à la fin de l'ancien régime, se trouva revenir d'émigration en 1808, avec 30 louis pour toute fortune, juste au moment où l'industriel qui avait acheté nationalement son usine durant la période révolutionnaire, venait de tomber en faillite. Rentré, moyennant une somme de 30000 francs que lui avancèrent des amis, dans le domaine patrimonial, il entreprit, pour le gouvernement de Napoléon, la fabrication du matériel de guerre. Dans les mêmes salles où l'on étame aujourd'hui pacifiquement du fer-blanc pour les boîtes de conserves alimentaires, là où s'agitent, silencieuses, des ouvrières semblables aux femmes d'Orient, la tête enveloppée tout entière de linges blancs qui ne laissent apercevoir que leurs yeux, — précaution indispensable dans leur métier, — on travailla sans relâche jusqu'à 1814 à fournir les armées de l'Empire d'essieux et de boulets.

Ce genre de commandes venant à cesser brusquement en 1815, il fallut s'ingénier à trouver autre chose. Les Anglais, beaucoup plus avancés que nous alors, se montraient peu disposés à vulgariser leurs méthodes sur le continent pour s'y créer des concurrences. François de Wendel fit son petit « Pierre le Grand »; il passa le détroit et s'engagea en 1817 comme simple ouvrier dans plusieurs usines britanniques. Il en rapporta cet affinage du fer à la houille, le *puddlage*, qu'avait inventé au siècle précédent un forgeron, aïeul des futurs comtes Dudley. Il y apprit aussi la construction des laminoirs actuels, — avec les anciens on pouvait seulement rondir le fer, mais non l'étirer. — Par un étrange contraste ce personnage, si novateur en industrie, l'était fort peu en politique. Député ultra-royaliste de l'arrondissement de Thionville, sous la Restauration, un libéral lui faisait l'effet d'un jacobin, et il apportait la même ardeur dans la défense de ses idées que dans le progrès de ses manufactures. Il eut un jour à la chasse, avec son cousin M. de Serre, ancien ministre de Louis XVIII, une discussion politique si vive que, séance tenante, en plein bois, les deux interlocuteurs envoyèrent chercher des épées et se battirent comme des jeunes gens.

A la mort de François de Wendel (1825), Hayange ne produisait que 15000 tonnes de métal, mais ce métal revêtait des formes innombrables. Chaque forge avait encore son rayon de vente restreint et alimentait ce rayon de tous les articles possibles en fer, tôle ou fonte : depuis les casseroles et les croix de cimetières, jusqu'aux bandages et aux mors de brides. Au début de l'industrie des voies ferrées et des besoins de marchandises nouvelles, vers 1845, la transformation des usines commença. La recherche du bon marché fit enfin délaisser, dans les hauts fourneaux, le charbon de bois vendu jusqu'à 120 francs la tonne, auquel se substitua le coke qui en coûte présentement 25. Sous la direction de M. Charles de Wendel, associé à sa mère, femme d'une rare intelligence, les forges atteignirent en 1872 un rendement annuel de 180000 tonnes. Ce succès métallurgique n'avait pas suffi à l'activité des propriétaires d'Hayange; ils y joignaient dans le voisinage diverses exploitations houillères.

Un jour même, par suite de causes politiques, ce côté de leur industrie fut sur le point de prendre un énorme développement. L'anecdote mérite d'être contée; elle peut servir à l'histoire. En 1866, au moment où la guerre allait éclater entre l'Autriche et la Prusse, tandis que les deux pays marchandaient à l'envi l'un de l'autre l'alliance de la France, le gouvernement prussien s'avisa tout à coup qu'il était propriétaire sur la rive gauche du Rhin, à

Sarrebruck, de mines de charbon dont on peut apprécier l'importance par ce double détail qu'elles ont rapporté, dans la seule année 1874, 31 millions de francs, et qu'elles valent aujourd'hui encore une centaine de millions. Il résolut de les vendre et, comme il semblait fort pressé de trouver un acquéreur, il se contenta d'en demander 25 ou 27 millions. La Société de Wendel, avec qui il était disposé à traiter, se mit en mesure de réaliser les fonds, aidée de divers capitalistes parisiens. Mais tandis que les pourparlers continuaient et que la guerre austro-prussienne suivait son cours, le cabinet de Berlin se refroidissait, puis élevait des prétentions nouvelles. Bref, le lendemain de Sadowa, l'affaire fut brusquement rompue par le ministre du roi Guillaume. Sans prétendre tirer de ce détail plus qu'il ne comporte, il est certain que, si la province rhénane avait dû être cédée à la France, les bien domaniaux qui y étaient situés fussent passés de droit d'un pays à l'autre ; au contraire, vendus d'avance à des particuliers, par mesure de bonne administration du gouvernement prussien, ce dernier, malgré la cession, en gardait légitimement le prix.

Si la société d'Hayange qui, par un pieux souvenir, porte maintenant cette raison sociale : « Les petits-fils de François de Wendel, » a pris un essor aussi rapide, elle le doit certainement à l'usage du procédé Thomas et Gilchrist, mais aussi et surtout à l'extraordinaire activité des deux frères qui la dirigent. Doués des qualités opposées, ils se complètent l'un l'autre. Le premier, ingénieur et industriel prodigue l'argent à propos, augmente le matériel, les moyens de fabrication ; le second, commerçant et financier, a le don de la vente, il fait rentrer avec profit les capitaux. MM. Henri et Robert de Wendel ont compris que la spécialisation était le secret du succès d'une manufacture moderne. Ils se sont attachés à ne faire qu'un petit nombre d'articles : ceux où le prix de la matière première importe plus que la perfection de la main-d'œuvre, les rails par exemple, l'acier en barres ou en lingots, le fil de fer. Et, comme le bassin de la Moselle est à ce point de vue spécialement bien placé, ils sont devenus sans rivaux pour la quantité du métal jeté en pâture au vieux monde.

V

Le Creusot, au contraire, tient la tête pour la variété des produits autant que pour le fini du travail. Ce méthodique et splendide entassement d'usines, couvrant 400 hectares et occupant 15000 hommes, outillées pour soulever tous les poids, dompter

toutes les résistances, mettre sur pied n'importe quelle machine, triturer et pétrir par ses pilons ou dans ses fours des blocs formidables, dociles comme la glaise sous le pouce du sculpteur, cet établissement vraiment national du Creusot, qu'un Français ne visite pas sans orgueil, est, comme le précédent, l'œuvre de l'intelligence et du labeur obstiné de deux hommes.

Un acte de 1507 sanctionne l'amodiation, *au Crosot*, d'une terre à tirer du charbon, « moyennant trois *francs* deux gros pendant six ans. » C'est en effet au charbon, plus qu'au fer, que doit le jour cette ville de 30 000 âmes, naguère hameau perdu dans un site aride, au milieu des montagnes qui séparent le bassin de la Saône de celui de l'Arroux. Au siècle dernier on appelait ce lieu « la Charbonnière ». La houille, exploitée par les procédés de jardinage indiqués ci-dessus, n'était extraite qu'à faible dose et l'un des propriétaires, le « père Dubois », en laissait prendre sur son terrain, vers 1750, la charge de six chevaux ou de quatre bœufs « moyennant un écu de six livres et autant de vin qu'il en pourrait boire... »

La houille, proscrite des villes au moyen âge, entraînant même, à Paris, condamnation à l'amende ou à la prison pour les maréchaux-ferrans qui l'employaient, accusée de vicier l'air, de jaunir le linge dans les armoires, de provoquer des maladies de poitrine, etc., commençait à être mieux appréciée. Une société se fonda au Creusot en 1784, ayant à sa tête les sieurs Perrier et Bettinger et, parmi ses principaux actionnaires, le roi Louis XVI. Son but était, avec la mise en valeur des mines que l'on venait de découvrir, l'établissement d'une fonderie de fer au *coak*, initiative hardie dont il n'existait pas d'autre exemple dans tout le royaume.

Quatre hauts fourneaux étaient en marche; une machine à vapeur du système Watt avait été installée, et la forge se préparait à étendre ses relations à distance, grâce au canal du Centre qui allait être livré à la navigation, lorsque la Révolution éclata. Pendant vingt ans, l'usine se borna à fondre des canons, des boulets et des bombes. Les quatre lions de fonte, placés à Paris sur le perron de l'Institut, furent peut-être la seule commande pacifique faite à l'établissement par l'État, durant la période impériale. Soit que ces fournitures fussent peu rémunératrices, soit que le mélange du minerai local, qui ne pouvait être employé seul, avec des fontes étrangères, ait été trop onéreux, un déficit chronique eut bientôt fait disparaître le capital, remplacé par un passif qui croissait à chaque exercice. Lorsqu'en 1818 la société Perrier, qui cherchait depuis dix ans à liquider, eut enfin trouvé un acqué-

reur en la personne de M. Chagot, elle avait pour son compte englouti 14 millions au Creusot.

M. Chagot, à son tour, quoiqu'il n'eût payé les forges que 900 000 francs et qu'il possédât comme industriel une compétence attestée par la création des mines de Blanzy et du Montceau, auxquelles son nom demeure attaché, ne réussit pas davantage. Le travail ne manquait pas; la fonderie fournit notamment sous cette direction les tuyaux pour le gaz de Paris et la machine de Marly; mais la concurrence anglaise écrasait ses prix, et la constituait en perte. Pourtant une société anglaise, à laquelle elle passa la main en 1826, ne fut pas plus heureuse. Conduite par MM. Manby et Wilson, — ce dernier père du député du même nom, gendre de M. Grévy, — elle ranima d'abord le Creusot par ses procédés plus économiques et plus expéditifs de fabrication. Puis les débouchés manquèrent et finalement, comblée de médailles et de récompenses par diverses expositions, après avoir mangé 11 millions de francs, elle faisait faillite. Ce triple échec d'une entreprise, plus tard si fructueuse, n'est pas un fait isolé. Le duc de Raguse perdait à la même époque des sommes considérables dans les forges de Châtillon, et M. Aguado dans celles de Charenton près Paris.

Le Creusot devenait, en 1836, la propriété de MM. Eugène et Adolphe Schneider. Le premier, jusque-là maître de forges dans les Ardennes, à Bazeilles, apportait les connaissances techniques; le second, totalement novice en industrie et qui, neuf ans plus tard, mourut prématurément d'une chute de cheval, avait obtenu à titre de commandite de la banque Seillière, où il était employé, une partie des 2 600 000 francs que coûtèrent les usines. « Notre tort, disait M. Eugène Schneider, à son retour d'un voyage en Angleterre où il avait été étudier le moyen de se passer des Anglais, est d'avoir mis la théorie pure à la place de la pratique guidée par la théorie, et d'avoir trop pensé au système sans avoir assez pensé à la perfection d'exécution. »

Voici bientôt soixante ans que cette puissante dynastie des Schneider pense à « la perfection d'exécution ». Après le père, mort en 1875, le fils, M. Henri Schneider, longtemps associé à ses travaux; après le fils, le petit-fils, investi récemment sous la présidence effective de son père du titre et des fonctions de directeur. Que cette hérédité, avec son cortège de traditions, dont le Creusot offre l'image, ait été pour beaucoup dans la glorieuse carrière qu'il a parcourue, qui songerait à le nier? On n'en peut toutefois rien conclure, puisque c'est toujours par un hasard surprenant qu'il se rencontre en une famille deux ou trois hommes capables de se succéder dans un emploi aussi difficile; c'est à

peine en général si l'homme le plus distingué par son génie peut se flatter que son héritier sache exercer avec honneur l'humble profession de rentier.

Le Creusot est à présent parvenu au point de n'être plus égalé dans le monde que par deux ou trois établissemens métallurgiques : Krupp en Allemagne, Bethlehem et André Carnegie aux États-Unis. Il possède, pour son usage exclusif, 300 kilomètres de voies ferrées, 1 500 wagons, 30 locomotives; ce qui ne l'empêche pas de payer annuellement pour 9 millions de francs de transports à la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. Ses machines peuvent développer une force totale de 15 000 chevaux-vapeur ; la moyenne d'une forge française n'est que de 540. Aussi trouvons-nous ici réunis, dans des ateliers mitoyens, à peu près tous les grands travaux possibles en fer : matériel d'armement, de navigation, de mines et manufactures, constructions métalliques et appareils d'électricité.

Les décrire tous serait embrasser un tel morceau de l'industrie contemporaine qu'il y faudrait consacrer beaucoup plus que ces quelques pages. Suivons tout au moins les transformations principales de la matière. Lorsque l'acier, au sortir du convertisseur, est coulé dans les lingotières, il commence aussitôt à se figer et apparaît, au bout de quelques minutes, sous l'aspect d'un lingot rouge encore. En cet état il n'a de solide que l'écorce; le centre du bloc demeure mou et même liquide. Si l'on prétendait le travailler immédiatement, cette écorce casserait, le métal en fusion jaillirait sous les presses, se perdrait, et causerait les plus graves accidens. On le laissait donc arriver à un refroidissement complet, puis, au moment de s'en servir, on le réchauffait à nouveau dans un four spécial. Depuis quelque temps on a trouvé moyen d'économiser la main-d'œuvre et le combustible exigé par cette manipulation, en invitant le lingot à récupérer lui-même sa chaleur sans aucun frais.

Suivant l'application raisonnée d'un phénomène physique très simple, le même qui exige du feu pour faire de la glace, on porte directement le lingot dans une boîte en briques hermétiquement close. La température ne tarde pas à s'égaliser dans la masse, entre le milieu et les parois. Le dégagement de chaleur, produit par le métal liquide qui se refroidit, suffit à relever assez le degré de l'atmosphère pour que l'acier, qui était entré noir, en sorte rouge et désormais dur, au dedans comme au dehors.

Le lingot est aussitôt conduit sous un premier laminoir, qui l'amincit et l'allonge, le reçoit trapu et le rend svelte. Chaque passage entre ces rouleaux, qui l'avalent d'un côté et le vomissent

de l'autre, lui fait perdre en épaisseur quelques centimètres, lui fait gagner quelques mètres en longueur. L'allée qui règne au milieu de la salle est sillonnée ainsi par de longs serpens de feu, qui glissent ou s'élancent en s'effilant, pour revenir brusquement sur eux-mêmes, happés de nouveau par la machine inexorable, surveillés par une ligne d'ouvriers armés de pinces, attentifs à remettre dans le droit chemin ceux qui par hasard s'en écarteraient. Et le mouvement de va-et-vient continue jusqu'à ce que, réduites à la dimension et au profil voulu, des cisailles mécaniques morcellent de place en place ces barres flexibles, qui vont aller grossir les tas voisins.

Si le spectacle de la traînée rapide des rails, des poutrelles à plancher, est saisissant, celui de l'éclosion du fil de fer est d'une grâce suprême : projeté par les lèvres du laminoir, il semble se jouer capricieusement dans l'espace, décrit des courbes folles, trace des arabesques incandescentes, infiniment variées, enfin s'enroule à terre, lassé, avec de jolis mouvemens d'étoffe qui s'affaisse. Ce fil rouge est traître pourtant, et les ouvriers ne le perdent pas de vue un instant. S'il venait, dans son trajet d'un appareil à l'autre, à sauter par-dessus le piquet de sûreté qui le maintient à distance, il couperait en deux le malheureux pris entre lui et la machine, comme un fil de chanvre coupe une motte de beurre. Aussi ce genre de travail, qui paraît très simple, exige-t-il au contraire un apprentissage très long, où réussissent seuls ceux qui l'ont commencé presque enfans.

L'acier fabriqué par le procédé Bessemer convient parfaitement à ces divers usages. Pour les tôles, — depuis les feuilles aussi minces que du papier jusqu'aux plaques de 2 et 3 centimètres d'épaisseur; — pour le matériel de guerre; pour la confection des machines; et en général pour tous les objets dont la valeur se compose de main-d'œuvre autant ou plus que de matière, on emploie l'acier Martin-Siemens. Il se fabrique au Creusot une égale quantité de l'un et de l'autre. Avec le système Bessemer on ne peut essayer le métal avant la coulée, pour y faire, s'il y a lieu, les corrections nécessaires. L'opérateur n'a qu'un moyen d'action : l'air atmosphérique qu'il insuffle en quantité et avec une pression variable. Avec le procédé Martin, il possède en outre la faculté de cuisiner son mélange à sa guise. Il y introduit, en proportion plus ou moins forte, soit du gaz comburant, soit de l'oxygène, représenté par des vieilles ferrailles et des rognures produisant de l'oxyde de fer, soit du carbone sous la forme de fonte très carburée.

Il est bon de remarquer ici que les divisions traditionnelles,

représentées par ces mots : fer et acier, sont en train de disparaître. Il n'existe plus guère, à vrai parler, ni acier ni fer; mais seulement des composés diversement carburés, le fer contenant moins de carbone que la fonte, l'acier en ayant davantage que le fer. Et cependant, malgré les progrès de la science, il est un élément imparfaitement connu encore dans la fabrication de l'acier Martin, c'est la proportion du carbone qui se perd, par rapport à celui qui agit efficacement. On n'a là-dessus que des données empiriques! Dans ce pot-au-feu métallurgique, qui bout à une température portée par l'invention de Siemens à environ 2 000 degrés centigrades, il faut puiser, de temps à autre, une cuillerée de la sauce infernale et la goûter... avec les yeux, pour s'assurer que les condimens utiles y existent dans la mesure désirable. Cette fusion minutieuse de l'acier Martin explique que les 20 tonnes de ce métal, obtenues toutes les dix heures dans chacun des fours, reviennent au maître de forges à 40 pour 100 plus cher que l'acier Bessemer.

Ce qui vient d'être dit sur la limite indécise qui sépare le fer de l'acier justifie l'existence des sept catégories de fer qui sortent du Creusot, depuis le *résistant* jusqu'au *nerveux* et à l'*aciéré*. Tous sont produits par agglutination, non par fusion comme les aciers. C'est même cette différence d'origine qui peut maintenir encore quelque démarcation entre l'acier et le fer : l'un pouvant se comparer à une boule de glace, l'autre à une boule de neige comprimée. Les fours à *puddler*, d'un mot anglais qui signifie masser ou pétrir, servent à cette compression. Ils sont divisés en deux compartimens : dans l'un commence l'opération par le réchauffage de la fonte; dans l'autre elle s'achève par le malaxage. Une cloison double, dite « petit-hôtel », sépare ces fournaises mitoyennes, et, pour que les parois de terre réfractaire ne brûlent pas, on fait passer perpétuellement dans ces couloirs de l'eau qui entre froide et ressort chaude, quand elle ressort. Une partie se vaporise en route. Il se perd chaque jour dans l'usine quatre millions de litres, que l'on ne retrouve pas. Heureusement l'eau ne manque pas au Creusot : à elle seule la Saint-Laurent, pompe d'épuisement de la mine qui a coûté 2 millions de francs, enlève 1 000 litres par coup de piston à 400 mètres de profondeur.

La charge d'un four à puddler est de 220 kilos de fonte, qui rendront environ 195 kilos de fer. Au moment où cette fonte commence à devenir pâteuse, le puddleur, armé d'une espèce de crochet appelé *rable* ou *ringard*, l'agite sans trêve, pour en exposer toutes les parties au feu, qui la dépouillera de son carbone. Son expérience est telle qu'il juge la chaleur à l'œil. Quoique à peine

vêtu, il est bientôt couvert de sueur : un aide le remplace. Les ouvriers ici doivent être jeunes et vigoureux; ce sont d'ailleurs les mieux payés de l'usine. Ils gagnent en moyenne 10 francs par jour, mais ils les gagnent bien. Le puddlage est, de toutes les besognes, la plus pénible : on a tenté de la faire mécaniquement, et l'on se sert en effet de fours où le ringard est mis en mouvement par des engrenages. Mais la machine travaille en ce cas spécial moins bien que l'homme, et ce procédé ne convient qu'aux fers de seconde qualité.

Après vingt-cinq ou trente minutes d'un brassage énergique, le puddleur, courbé vers la porte du four, rassemble les grumeaux de fer à mesure qu'ils apparaissent, pour confectionner la *loupe*, sorte de bloc qu'il saisit avec des tenailles et jette sur un chariot. Portée aussitôt sous un marteau-pilon, cette masse informe commence à prendre tournure, obéissant ainsi que du mastic à la pression répétée, au *cinglage* comme on l'appelle, des 4 000 kilos de cet instrument. La boule laisse échapper de son sein 10 à 15 pour 100 d'impuretés qu'elle contenait encore. Ce déchet jaillit en paillettes de feu, si abondantes et si dangereuses que les ouvriers se doivent protéger contre elles par une véritable armure : brassards de tôle et masque de laiton.

VI

De ces aciers, de ces fers maintenant achevés, d'autres parties de l'usine vont s'emparer tour à tour pour leur donner une destination définitive : les uns vont modestement devenir rivets ou boulons, bandages de roues ou ressorts de sommiers élastiques; les autres seront locomotives, navires, ponts suspendus, machines à toutes fins et de toutes forces, au service de l'énergie moderne. Ils seront aussi machines-outils, servant à fabriquer d'autres machines, échelon initial de la hiérarchie d'esclaves métalliques, constituée par les 40 000 moteurs français qui fournissent ensemble un travail équivalent à celui de 30 millions d'hommes.

Ces aciers et ces fers ne seront pas tous employés aux arts de la paix. La guerre prélève sur eux sa dîme stérile et choisit pour sa part les plus beaux morceaux. Elle en tire ses canons, elle en fait les cuirasses de ses vaisseaux ou de ses forteresses. Jadis, au temps où les princes engageaient des salariés pour se battre en leur nom les uns contre les autres, certaines provinces, certains pays où poussaient les meilleurs soldats et les moins chers, obtenaient la vogue. Il s'y établissait de beaux marchés d'hommes de guerre; on y achetait à son choix des reîtres ou des « gens de

pied. » L'Allemagne fut ainsi, au XVIe siècle, la place de recrutement de la chrétienté. Avec le service obligatoire et gratuit, la chair à canon ne coûte plus rien aux États modernes, mais les canons leur coûtent bien davantage; et, si les individus ne sont plus blindés en face de l'ennemi, ce sont aujourd'hui les bâtimens militaires, sur terre et sur l'eau, qui portent des armures défensives. De là une industrie nouvelle... Nous sommes ici chez un des grands fournisseurs de l'artillerie internationale. Le Creusot possède une des brillantes clientèles belliqueuses du globe; je vois fraterniser dans ses ateliers tout ce qui sert à envoyer des coups ou à les parer, à attaquer ou à se défendre : une coupole marine de 40 centimètres d'épaisseur pour le gouvernement roumain, des pièces analogues pour le Chili, des canons de 9 mètres pour le Japon, d'autres plus loin pour la Chine. Seulement le manufacturier, en livrant les engins aux belligérans, n'y peut joindre une notice sur la manière de s'en servir, comme font les marchands de jouets. La plupart des Orientaux ne possèdent que des notions encore sommaires sur la mécanique. Dans les bureaux de dessin du Creusot, où travaillent 100 ingénieurs, il est de maxime courante qu'une pièce dessinée est une pièce faite; tellement la théorie en est précise, tellement les ouvriers sont rompus à son exécution pratique. Mais, lorsqu'il s'agit de commandes chinoises ou même japonaises, il faut, pour les délégués de ces pays, peu familiers avec la lecture du dessin, dresser au préalable des plans en relief.

Lorsqu'on parcourt ces chantiers, où l'extrême minutie des instrumens s'allie à la toute-puissance, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque tristesse en songeant à l'injustice avec laquelle des accusations légèrement portées sont parfois accueillies par l'opinion irréfléchie du public. On se souvient que la carène en tôle de certains torpilleurs sortis du Creusot et mouillés depuis quelques mois dans le port de Toulon, ayant été reconnue piquée et défectueuse, la tribune et la presse imputèrent ces avaries à un vice de construction. Ce vice paraissait difficile à admettre pour qui connaît les prescriptions très strictes, imposées par l'administration, et dont un ingénieur de la marine résidant à demeure à l'usine, avec un personnel spécial, est chargé de surveiller l'application. L'État du reste ne manque pas d'examiner avec une sage lenteur les marchandises qui lui sont destinées, puisque la machine du *Magenta* est restée quatre ans et celle du *Courbet* sept ans dans les ateliers, complètement finie, prête à être livrée. Dans l'affaire des torpilleurs il fut démontré, après enquête approfondie, que les précautions étudiées *d'après le port de Cherbourg*, avaient été, non seulement inefficaces, mais nui-

sibles dans le port de Toulon, pour des coques de bateaux amarrés dans un bassin où se jettent les égouts de la ville et où l'eau corrosive agit d'autant plus efficacement sur le fer qu'elle n'est pas renouvelée par la marée.

Pour établir et manœuvrer des objets de dimension et de poids tels qu'un canon de 15 mètres de long, pesant 120000 kilos, on devine quel outillage est nécessaire. Il y a quelques années, le matériel destiné à l'artillerie a été doublé ; il va l'être encore. Chacun se rappelle, pour l'avoir vu à l'Exposition de 1878, le facsimilé du marteau-pilon de 100 tonnes. Un marteau pesant 100000 kilos, tombant d'une hauteur de 5 mètres, c'est-à-dire ayant une force de choc de 500000 kilos et représentant, avec son enclume et son bâti, un ensemble de près de 1 300 tonnes de métal, semblait, il y a seize ans, devoir donner des coups suffisans : il paraît que non, puisque M. Schneider, en vue de changer les conditions du forgeage, va porter à 125 tonnes cet outil, qui, présentement, n'a que trois rivaux dans le monde et qui bientôt n'en aura plus.

Le marteau de 100 tonnes est déjà dépassé par sa voisine, la grue roulante de 150 tonnes, mue par l'électricité, qui soulève et transporte en se jouant des fardeaux invraisemblables. Il semble enfin bien peu de chose devant les presses hydrauliques de 2000 et 4000 tonnes — 4 millions de kilos — chargées de l'étirage et du cintrage des grosses pièces. La perfection, la vigueur de ces outils ne garantissent pas toujours des échecs : il faut souvent fondre les canons deux ou trois fois avant de les réussir. Une plaque de blindage vendue 2 fr. 50 le kilo paraît bien payée lorsqu'on multiplie ce chiffre par les 30000 kilos qu'elle pèse, ce qui en porte la valeur à 750000 francs : quand on envisage les détails et les déboires de la confection de ces boucliers contemporains, leur prix n'a plus de quoi étonner.

Avant de se laisser modeler au gré de l'homme, ces formidables morceaux d'acier doivent être rechauffés dans un four à gaz, durant 40 heures de suite, à une température de 1 500 à 1 800 degrés. Lorsqu'on les croit finis, une simple fente les rend parfois inutilisables ; ils sont mis au rebut comme « bocage, » bon à casser et à refondre pour des emplois vulgaires.

J'ai vu traiter sous mes yeux une de ces plaques, dans laquelle le contremaître avait remarqué une bouffissure légère, produite par du gaz emprisonné sous la surface. On abattit les briques du four, on en sortit le bloc, dont la chaleur rayonnante nous étouffait à vingt mètres de là. On recouvrit sa surface de nombreuses housses en tôle, pour en pouvoir approcher, ne laissant visible qu'une étroite place où était le siège du mal.

Puis trente hommes armés de tiges de fer et se relayant — les mêmes ne pouvaient tenir plus d'une demi-minute — se ruaient sur cette masse de toutes leurs forces, fouillant sa petite plaie, creusant afin d'arracher la paille ou le grain d'acier moins bon qui s'y était indûment logé. Cette interruption d'une heure allait occasionner peut-être un supplément de frais de 500 ou 600 francs pour cet objet. Mais aussi c'est au prix de pareils efforts, de pareils scrupules, que le Creusot, quand il mène ses produits concourir dans les polygones, a la douce satisfaction de leur voir décerner partout le premier rang.

Ces travaux n'exigent pas moins de délicatesse que de force : les outils si variés des ateliers de construction ont beau accomplir avec conscience la besogne dont on les charge, ils ne sauraient se passer de la direction soutenue d'ouvriers très experts. C'est le cas des machines à forer, à raboter, aléser, cintrer, etc. Le découpage des tôles se fait à tout petits coups successifs ; le *fraisage* obtient, avec un mouvement rotatif, une usure artificielle et imperceptible. Il ne faut pas moins de quinze jours pour percer un arbre de marine de 9 à 10 mètres de long ; les grandeurs, dans cette tournerie, sont effrayantes de précision, mesurées au *centième de millimètre* avec la « roue Palmer », instrument qui sert à apprécier les dimensions microscopiques. La tolérance accordée, en plus ou en moins, n'excède pas 4 ou 5 « centièmes de millimètre. » Le moulage, pour les objets destinés à être fondus dans ces fosses énormes qui semblent des cathédrales renversées, demande des soins analogues. Tantôt il faut se servir de sable réfractaire, tantôt d'un composé d'argile, de charbon, d'étoupe et de crottin de cheval. Dans ce dernier moulage, suivant la nature de la terre employée, blanche, rouge ou grise, l'ouvrier doit calculer d'avance l'écart exact, variant de 5 à 15 millimètres par mètre, que prendront à la coulée ces matières différentes, écart nécessaire pour permettre l'échappement des gaz.

VII

Une étude de la métallurgie actuelle serait trop incomplète si l'on négligeait d'envisager, à côté des progrès matériels, la situation économique de ceux qui s'adonnent à cette industrie comme capitalistes et comme travailleurs.

Pour les premiers, avouons-le d'abord, s'ouvre un avenir immédiat peu encourageant. Il se fonde des usines nouvelles, la production tend à augmenter sensiblement. Cependant la consommation reste et doit rester assez stationnaire d'ici quelque temps. Les chemins de fer, ainsi que la grande machinerie, sont en ma-

jorité construits. La fabrication des rails et des locomotives a disparu dans plusieurs usines. D'autre part l'exportation a beaucoup décru. Sur une production totale de 150000 tonnes, le Creusot n'en exporte pas plus de 10000 : divers pays traversent une crise financière ; d'autres, où nous trouvions des débouchés fructueux, ont appris à s'outiller eux-mêmes, comme la Russie ou les États-Unis. Ils ne sont plus nos cliens ; bientôt sans doute ils seront nos rivaux. Or les commandes de l'étranger avaient absorbé jusqu'ici une portion notable de notre activité : la compagnie de Fives-Lille, par exemple, qui ne fabrique pas le fer et se borne à le mettre en œuvre, mais qui occupe le premier rang dans sa spécialité, a, depuis sa fondation en 1861, exécuté des charpentes et des ponts métalliques tonnant ensemble 181 millions de kilos. Là-dessus il n'y a pas eu plus de 81 millions pour la France ; tout le reste a passé la frontière. Ces sources de richesses sont menacées de tarir...

Mais laissons l'avenir ; voyons le présent et le passé le plus proche : un certain nombre de forges sont très prospères, les unes parce qu'elles ont eu la bonne fortune d'exploiter quelque temps un monopole, — c'est le cas des usines de l'Est, — les autres parce qu'elles ont eu *depuis une date reculée* une direction à la fois audacieuse et économe. Le Creusot est de ce nombre ; c'est uniquement à ce facteur qu'il doit son succès. Créée au capital de 4 millions en 1837, la société « Schneider et compagnie » a été portée par des versemens successifs, de 1847 à 1873, à 27 millions divisés en 75000 actions, dont la valeur originelle est de 360 francs. Ces actions sont aujourd'hui cotées, à la Bourse de Lyon, aux environs de 2000 francs, et ont touché, pour les derniers exercices, un dividende de 96 francs nets.

L'acheteur primitif reçoit donc aujourd'hui un intérêt de 26 pour 100 de sa mise, mais il ne le reçoit que depuis fort peu de temps et il n'est nullement certain qu'il le conserve toujours. Jusqu'en 1891, le revenu de l'action ne dépassait pas 80 francs ; avant 1880, il n'atteignait en moyenne que 50 francs, et pendant les quinze années qui suivirent la fondation, il fut des plus modestes. En 1848 la situation était encore très périlleuse. Si l'on considère le Creusot *depuis son origine*, en soudant aux 27 millions de la compagnie actuelle les 30 millions qui avaient été risqués et perdus par trois couches de capitalistes malheureux, le bénéfice global de l'entreprise devient moitié moindre. Il s'agit pourtant du plus gros succès connu, d'une société dont le président est traité dans la presse, à la mode américaine, de « roi du fer ». Ce dividende, il ne nous est pas permis de l'analyser, d'en faire connaître la substance. Mais si l'on décomposait les élémens qui, en

face d'un chiffre de ventes d'environ 55 millions de francs, constituent le profit de 8 millions obtenu l'an dernier, on verrait quelle somme d'efforts il représente. Ainsi une partie de cette somme provient d'intérêts pris à propos dans des forges éloignées qui ont joui depuis quelque temps d'une situation exceptionnelle mais transitoire.

Ces grandes exploitations, si solidement assises que le public se les figure volontiers garnies d'un revenu naturel à chaque automne, comme aux rosiers chaque printemps poussent des roses, ne subsistent au contraire que par l'ingéniosité constante de ceux qui les dirigent. Quelque magnifique que soit la rémunération de ceux-ci, elle n'est pas excessive. Lorsqu'ils prétendent mériter un salaire tout à fait hors de proportion avec celui de n'importe quels employés, ils ont raison : vénalement, leur prix n'est pas comparable. Les hommes qui ont été les chevilles ouvrières des principaux organismes de notre époque, n'ont jamais été payés trop cher, parce que leur capacité a été extrêmement avantageuse à leur patrie.

Les différens services d'une usine métallurgique un peu compliquée, quoiqu'ils soient dotés, de même que les comptoirs des grands magasins, d'une autonomie parfaite, qu'ils s'achètent les uns aux autres leurs matières premières et se vendent leurs matières fabriquées, — de sorte que la Forge est débitrice des Hauts Fourneaux et créancière de la Construction, — non seulement ne font pas tous fructifier également le capital qu'ils exigent, mais plusieurs ne procurent aucun revenu, et quelques ateliers se soldent en perte. Si l'on persiste à les maintenir, c'est que, pour renoncer à une fabrication, il faut être sûr qu'elle ne reprendra jamais. Le personnel exercé, l'entraînement, sont si onéreux à établir! Impossible de s'arrêter une heure! La transformation permanente de l'industrie du fer exige des renouvellemens complets de matériel ; il reste aujourd'hui très peu d'outillage ayant vingt ans de date. Il a été dépensé au Creusot, en améliorations, une somme égale au triple du fonds social. C'est uniquement à cette épargne que l'institution doit sa puissance, et de sa puissance seule elle tire son revenu. Si les premiers metteurs en œuvre s'étaient hâtés de jouir, il aurait fallu, pour agrandir l'affaire, augmenter le capital, et l'ensemble des souscripteurs n'aurait aujourd'hui qu'un très faible dividende.

C'est le cas de beaucoup d'établissemens, parmi les mieux administrés, auxquels les circonstances premières n'ont pas été favorables. Qui voudra parcourir les annuaires de la Chambre des agens de change de Paris et de Lyon, où sont consignés le revenu et la valeur des principaux titres métallurgiques depuis

un quart de siècle, apercevra les actionnaires dans une posture peu enviable. On y voit des aciéries, comme celles de Denain et Anzin, qui marchent depuis quarante ans sans avoir distribué un centime. Celle de Trignac (Loire-Inférieure), où la grève a fait quelque bruit il y a deux ans, a déboursé 32 millions, et, après quinze ans de luttes pendant lesquelles elle a payé 21 millions de salaires, sans que le capital eût produit aucun intérêt, a renoncé au fer, qui la mettait en perte.

On peut regarder comme normale la répartition de 6 pour 100 du capital versé... par les compagnies qui répartissent quelque chose; le revenu moyen des sommes engagées dans la métallurgie est bien plus bas, attendu que beaucoup de compagnies ne répartissent rien du tout. Il en est ici comme pour l'extraction de la houille où, en regard de 174 mines en gain, figurent 123 mines en perte. Ces faits sont importans à connaître : « l'odieux capital », qui passe pour un richard sans entrailles, n'est souvent qu'un mendiant auquel personne ne s'intéresse. Loin qu'il « s'engraisse des sueurs du peuple, » selon la métaphore hardiment banale, c'est souvent le peuple qui « s'engraisse des sueurs » du bailleur de fonds; puisque l'ouvrier touche un salaire, dont il peut économiser et placer une partie, pendant que les économies antérieures du capitaliste sont jour à jour dissipées par l'usine. Sait-on quelle est, d'après une statistique officielle, la situation exacte de l'industrie minérale française, dans son ensemble? En compensant les gains et les pertes, le bénéfice net annuel ressort *à 265 francs par ouvrier occupé*. De sorte que, si toutes les mines de fer et autres — sauf les houillères — étaient purement confisquées demain par l'État collectiviste, sans aucune indemnité pour les propriétaires; si le même État, par droit de conquête, s'emparait aussi du matériel; s'il n'en résultait aucune perturbation sociale susceptible de paralyser l'exploitation; si la discipline demeurait aussi rigoureuse, la gestion aussi prudente, l'initiative aussi éveillée; en supposant tout ce qui précède, et en admettant des salaires et des frais généraux identiques, chaque ouvrier toucherait 265 francs en plus de ce qu'il reçoit aujourd'hui dans cette industrie.

Quoiqu'il n'ait pas été fait de calcul analogue pour la métallurgie proprement dite, je ne crois pas téméraire d'avancer que la situation y est à peu près semblable, avec cette différence que le salaire moyen y est plus élevé, parce que la proportion des femmes employées est moindre qu'ailleurs. Au Creusot, où la main-d'œuvre absorbe 18 millions de francs, la part de chaque ouvrier est de 1400 francs en moyenne, et, si l'on défalque les apprentis, de 1500, auxquels se joint la somme consacrée par la

direction aux œuvres philanthropiques (retraites, logemens, etc.) formant une dépense de 136 francs par tête.

La plupart des travaux se faisant à la tâche, l'ouvrier est payé suivant son mérite. Les individus débutent dans l'état d'égalité où la nature nous fait naître : diversement pourvus d'intelligence et de vigueur physique. Le personnel se classe lui-même par une sélection automatique. Au sortir de l'école primaire les enfans entrent à l'école spéciale fondée par M. Schneider. Le rêve d'une instruction intégrale donnée, ou du moins offerte, à l'universalité des citoyens est réalisé dans cette ruche industrielle. Il n'est si petit ouvrier qui n'ait suivi des cours assez complets pour devenir ingénieur. Aussi plusieurs le deviennent-ils et dirigent des services voisins de ceux où leurs pères sont employés comme simples compagnons. Le plus grand nombre des fonctions les mieux rétribuées de la manufacture est ainsi réservé aux « enfans de la balle. » Le Creusotin n'émigre guère, — 99 pour 100 des ouvriers sont du pays : — de même on immigre peu chez lui.

M. Schneider n'est pas trop fâché, j'imagine, de cet isolement. C'est une intéressante et très noble figure que celle de ce personnage bienfaisant et autoritaire, monarque absolu, aussi pénétré de ses devoirs qu'il est attaché à ses droits. Pour lui, la solution du problème social est tout entière dans l'encyclique du Saint-Père : *De conditione opificum*. Il n'hésite pas à dire qu'il y a bien des mauvais patrons et à montrer en quoi ils sont mauvais. Le « bon patron », homme tellement juste que les ouvriers ont pris en sa justice une entière confiance, cherchant à satisfaire leurs besoins, à soulager leurs misères, s'occupant de leur avancement intellectuel et moral, voilà le type qu'Henri Schneider s'est proposé pour modèle, voilà le modèle qu'il est lui-même.

Sa famille le seconde dans cette œuvre; un détail piquant le montrera. La métallurgie offre peu d'ouvrage aux femmes; beaucoup ne trouveraient pas dans la localité, depuis surtout que la dentelle en est disparue, le supplément de ressources nécessaires à leur ménage. Mme Henri Schneider s'est mise en quête d'un autre travail; elle a acclimaté la confection des tricots et, se constituant le mandataire de ces épouses, mères ou filles d'ouvriers, elle ne craint pas d'aller vendre périodiquement, dans un ou deux centres commerciaux, au mieux des intérêts que sa situation la met à même de défendre, les produits dont tous ces braves gens l'ont chargée. Que ces procédés de père de famille aient acquis l'amitié de son personnel à ce patron qui, l'an dernier, faisait cadeau à la ville d'un hospice de 2 millions, on en a plusieurs preuves : peu d'agglomérations usinières sont aussi pai-

sibles; 4000 ouvriers sur 12000 — le tiers de l'effectif — comptaient, en 1889, plus de 20 ans de services; 1500 étaient occupés depuis plus de trente années. Cette stabilité n'a rien de la résignation de l'homme qui « broute » là où le sort l'attache. Vienne le scrutin, il est peu de députés nommés à moins de frais que M. Schneider, quoique sa politique ne doive pas être, semble-t-il, celle de ses électeurs.

Il est donc des cas où la concorde peut être maintenue entre l'employeur et l'employé, où la tête et le bras ne se font pas la guerre. Les bras peuvent se convaincre ici de la capacité des têtes; tout ingénieur sortant de l'école est astreint à un stage de six mois comme ouvrier. Le fils de l'ingénieur en chef, sorti le 17e de l'École centrale, a débuté manœuvre aux fours Martin. D'un autre côté, le travail manuel prend hautement conscience de son mérite, de sa dignité. Nous sommes dans le chantier de montage, là où huit hommes en quinze jours bâtissent une locomotive. Onze heures sonnent, c'est le moment du déjeuner. Les marteaux s'arrêtent de frapper; le silence s'établit en un clin d'œil. Chaque ouvrier dépouille ses vêtemens de travail, les enferme dans son placard, savonne méticuleusement ses mains et sort, en costume presque soigné; c'est un gentleman. C'est à tout le moins un « infâme bourgeois ».

Bourgeois de naissance, ouvrez-lui vos rangs, mais ne vous flattez pas que, le jour où tous les ouvriers seront ainsi entrés dans la bourgeoisie, les luttes de classes cesseront. Oui, le niveau s'élève et s'élèvera; le nivellement cependant ne s'opérera pas; or le malheur d'un grand nombre consistera toujours uniquement dans la vue du bonheur extrême de quelques-uns. S'il y avait des hommes immortels, la mort ne serait-elle pas beaucoup plus triste pour les autres? Si personne, comme a dit Pascal, « ne s'est jamais affligé de n'avoir pas trois yeux, » c'est apparemment parce que personne ne les a jamais eus; du jour où un Français, sur 10000, posséderait ce troisième œil, les 9999 autres seraient inconsolables aussitôt de ne plus en avoir que deux.

Vte G. d'Avenel.

LE NOUVEAU ROMAN

DE M. SUDERMANN

Es War, par M. Hermann Sudermann. 1 vol. in-18; Stuttgard, 1895, Cotta.

Après M. Gerhardt Hauptmann, voici que M. Hermann Sudermann a parmi nous son heure de vogue. Le théâtre de la Renaissance a donné l'une de ses pièces, *Magda* (*Heimat*), et une excellente traduction vient de nous présenter le premier de ses romans : *La Femme en gris* (*Frau Sorge*). Comme M. Hauptmann, qui partage avec lui l'honneur d'occuper le premier plan de la scène littéraire de son pays, M. Sudermann est un astre du nouveau règne. Mais, tandis que l'auteur des *Tisserands* réussissait surtout auprès de la jeune école et soulevait le bruyant enthousiasme des fondateurs de la *Scène libre*, M. Sudermann gagnait d'emblée la faveur du grand public : d'un jour à l'autre, son nom devenait célèbre ; les éditions de ses livres se succédaient avec un bel élan ; ses pièces atteignaient, sur les divers théâtres de l'Allemagne, à un chiffre inconnu de représentations : ce qui, comme il convient, lui valait l'impopularité des cénacles, où l'on n'admet les « grands hommes » qu'à condition qu'ils restent inconnus. Attaqué violemment par les uns, fêté par les autres, ayant en tout cas l'art d'attirer l'attention et de la retenir, il s'est fait en quelques années une situation littéraire à laquelle, depuis longtemps, aucun de ses compatriotes n'était parvenu. Les meilleurs, en effet, parmi les écrivains de la génération précédente, — les Gotfried Keller, les Gustave Freytag, les Spielhagen, les Paul Heyse, les Wilbrandt, — s'ils ont conquis l'estime générale par la continuité de leurs louables efforts, s'ils ont remporté même avec telle de leurs œuvres, le *Grüne Heinrich* ou *Doit et Avoir*, des succès plus éclatans, n'ont jamais passionné la foule des lecteurs de ro-

mans ou des amateurs de théâtre. M. Sudermann, lui, a eu cette chance, — ou ce mérite, — dès la *Femme en gris*, qui parut à beaucoup marquer l'aurore d'une sorte de réveil littéraire. Sans parler de deux brillans recueils de nouvelles, son second roman, le *Sentier des chats*, peinture dramatique et puissante de l'Allemagne orientale après 1813, a retrouvé le même accueil, qui n'a pas manqué non plus à un petit récit haut en couleurs, *les Noces d'Yolanthe*. Pendant qu'il s'affirmait ainsi comme romancier, il abordait le théâtre avec une fortune égale. L'*Honneur* a le mérite d'avoir introduit sur la scène — avec une puissance qui n'a peut-être pas été égalée — ces questions de famille et de société auxquelles l'école de la *Scène libre* s'attaque de préférence. *Heimat*, qui vint ensuite, souleva des discussions tout aussi violentes et des enthousiasmes tout aussi décidés. Une œuvre d'un autre genre, *la Fin de Sodome*, — histoire d'un artiste dévoré et ruiné par le « monde », — parut en revanche marquer un temps d'arrêt dans cette marche triomphale. La *Bataille des papillons*, qu'on a applaudie à Vienne et sifflée à Berlin le 6 octobre dernier, n'aura peut-être pas un meilleur sort. Mais le romancier s'est chargé de réparer l'échec du dramaturge : la presse allemande vient de saluer comme un événement la publication toute récente de l'énorme roman qui porte le titre sibyllin de *Es war* (titre que nous traduirons par *le Passé*). C'est à ce dernier livre que nous voudrions nous arrêter un instant, après avoir marqué brièvement le sens général de l'œuvre, déjà considérable, dont il fait partie.

Ce qui frappe d'abord, dans cette œuvre, c'est son unité. Elle roule à peu près sur un thème unique : le désaccord entre l'individu et la famille. Les héros de M. Sudermann sont tous nés dans un milieu qui ne leur convient pas, avec lequel ils sont en continuel désaccord, et ils se débattent, soit pour échapper à la tyrannie de ce milieu hostile, soit pour se mettre en harmonie avec lui. Tantôt ils sont supérieurs à leur famille, qui les écrase; tantôt ils lui sont inférieurs, et elle souffre par eux : en tout cas, il sont toujours *autres*, ils sont *différens;* et cette différence engendre une série de conflits qui sont souvent d'un haut intérêt moral et social et constituent, en tant que matière romanesque, une sorte de nouveauté. En effet, on reconnaîtra que ce thème des luttes de famille, surtout provoquées ou exaspérées par des rivalités ou des changemens sociaux, n'est point banal : il se dessine depuis peu dans notre société qui n'a plus la fixité d'autrefois, où l'on voit de soudaines successions de fortunes faites ou d'ambitions réalisées transformer avec une extrême rapidité les

positions matérielles et sociales. Aussi, la littérature ne l'a-t-elle guère encore exploité, surtout avec la persistance, la ténacité, l'espèce de logique passionnée qu'y apporte M. Sudermann. Le seul fait de l'avoir découvert et dégagé révèle un observateur capable d'une vision personnelle, directe, du monde social. L'art avec lequel il le développe, le ramène, le varie, est bien celui d'un écrivain habile, — trop habile, disent les adversaires, — et qui d'année en année le devient davantage. Justement, cette « habileté » est ce que les « jeunes » reprochent à M. Sudermann : ils lui en veulent d'avoir possédé d'emblée, trop complètement, son *métier* d'écrivain ; ils le blâment de faire *trop bien* ce qu'il fait, d'avoir la main trop adroite, trop alerte, trop preste ; ils regrettent de ne pas trouver dans ses pièces de précieuses maladresses, dans ses romans, les gaucheries de composition que les Allemands semblent affectionner depuis *Wilhelm Meister*. M. Sudermann habille ses idées et les arrange un peu à la façon des Latins ; il sait composer, il sait écrire, il ne dédaigne pas les procédés de notre vieille rhétorique. C'est là, certainement, une des causes de son triomphe, car le public allemand, tout en laissant la critique protester contre nos « recettes, » en a toujours subi l'ascendant. Mais on ne peut s'étonner que l'usage qu'il en fait le désigne aux attaques des esthéticiens et des philosophes qui tiennent aux traditions littéraires de leur race, même quand ils affectent de s'en émanciper.

Justifiées ou non dans le cas qui nous occupe, ces critiques ont leur raison d'être. Il est éternellement vrai que, selon un mot fameux trop juste pour être jamais banal, c'est l'homme avant tout que nous cherchons et que nous aimons en l'écrivain : quand l'art excessif de celui-ci nous cache celui-là, nous entrons en méfiance. Il y a en nous un instinct secret, — besoin de vérité, répugnance à nous laisser émouvoir par des fictions mensongères, — qui proteste contre la virtuosité poussée trop loin : elle nous paraît un trompe-l'œil, elle sort du règne de l'art pour tomber dans celui de l'artifice. L'emploi fréquent du mot *sincérité*, dans la critique d'aujourd'hui, traduit très bien cette disposition de notre esprit. Nous disons d'une œuvre qu'elle est *sincère*, quand elle nous paraît exprimer d'une façon directe et simple l'âme de son auteur, c'est-à-dire sa sensibilité particulière, sa conception personnelle de la vie ; nous disons qu'elle n'est *pas sincère*, quand nous croyons deviner qu'elle a été composée de parti pris, dans le dessein de produire un certain effet calculé d'avance, ou en tenant trop de compte des résistances, des habitudes ou des préjugés supposés des lecteurs. Le cas est fréquent, d'écrivains qui ont commencé par être *sincères*, puis qui ont cessé

de l'être, quand, ayant épuisé le fonds naturel de leurs idées et de leurs sensations, ils continuent à l'exploiter pour faire des livres; quand ils répètent avec effort ce qu'une force intérieure les avait poussés à dire, ou plus simplement, quand, arrivés à une possession trop complète de leur moule, ils y coulent avec indifférence des matières étrangères qu'ils n'ont point d'abord pris la peine de s'assimiler : en un mot, quand à la création succède la fabrication. A partir du moment où ce changement s'est accompli, et bien que parfois le succès leur reste fidèle, leur action réelle sur l'âme des lecteurs diminue et la valeur de l'œuvre qu'ils exécutent va baissant toujours.

Cette qualité précieuse de la sincérité est évidente dans la plupart des écrits de M. Sudermann ; et c'est précisément parce qu'elle en manque elle-même, étant aveuglée par ses partis pris d'école, qu'une certaine critique lui a reproché d'en manquer. Lisez, par exemple, *la Femme en gris:* la bonne foi de l'auteur vous attirera plus encore que son talent, vous vous sentirez gagnés par une fraîcheur, une spontanéité, une émotion communicatives, qui ne trompent pas. Vous retrouverez, je crois, la même impression dans l'*Honneur* et dans *Magda*, malgré des dénouemens conventionnels, imposés par les exigences de la scène, consentis pour satisfaire au besoin qu'ont les spectateurs de tout pays de quitter leurs stalles sans conserver aucune préoccupation importune sur le sort des personnages auxquels ils se sont intéressés. C'est, si l'on veut, une concession : mais dans combien de chefs-d'œuvre ne la retrouve-t-on pas ! Le théâtre vit de conventions : pourquoi s'irriter contre la nécessité de « finir, » à laquelle les esprits les plus indépendans sont bien forcés de se soumettre ? J'avouerai qu'à ce point de vue, *la Fin de Sodome* et la *Bataille des papillons* (pour autant que j'en puis juger par les comptes rendus des journaux, cette dernière comédie n'étant pas encore publiée) m'ont moins satisfait. Dans *la Fin de Sodome*, l'auteur arrange son sujet, le complique, le pousse au noir, y introduit des élémens d'intérêt factice. Dans la *Bataille des papillons*, il baisse le ton auquel il nous avait accoutumés, sans renouveler pour cela son habituel sujet : il tente de nous faire rire avec les mêmes thèmes dont il s'était jusqu'à présent servi pour nous émouvoir ; et il n'y réussit guère. Qu'il m'entende bien : je ne le blâme point d'avoir fait une comédie ; je sais que toutes les questions ont deux faces, quand elles n'en ont pas davantage ; j'admets que les mêmes passions ou les mêmes vices peuvent être tragiques ou comiques, selon la manière dont ils se présentent ou le point de vue d'où on les observe : la jalousie, par exemple, a ses Othello et ses Georges Dandin ; l'avarice, ses Harpagon et

ses Grandet. Ce que je comprends moins, c'est que le même écrivain, dont l'âme ne peut se déplacer, les observe sous des angles par trop divers. Dans le fait, ce qui nous plaît dans la nouvelle pièce de M. Sudermann, ce sont les scènes où, tout à coup, le drame dont il a l'instinct sort de la comédie où il est maladroit. Nous assistons sans y prendre beaucoup de plaisir aux intrigues compliquées de Mme Hergentheim, qui est veuve, pauvre, ambitieuse, pour placer avantageusement sa fille aînée; notre intérêt se réveille quand, à la fin, ses plans ayant échoué, l'intrigante grandit et crie sa longue misère à l'homme riche qui faisait peindre des éventails à ses filles et dont l'une d'elles, la plus adroite et la pire, avait failli faire un beau-père :

— Savez-vous ce que coûte une livre de margarine ? Même ça, c'est cher, monsieur Winkelmann ! Et vous payez six marks une douzaine d'éventails ! Et il faut une demi-journée pour en faire un... Et les toilettes ! Il faut pourtant que des jeunes filles soient habillées... Et avec tout ça, monsieur Winkelmann, vous avez été notre bienfaiteur. Avant, nous faisions de la lingerie... Ah ! si vous aviez vu comme nous crevions de faim !... Et encore avant, quand les enfans étaient toutes petites... Je gagnais alors pour tout le monde... Oh ! alors, alors !... Et si le bon Dieu me disait : « Recommence ! » je recommencerais tranquillement tout... la misère... tendre la main... être mise à la porte, tout... tout !... »

On ne refait pas sa nature. M. Sudermann a le sens du drame que son instinct le pousse à saisir dans la vie, que son talent fait jaillir dans ses œuvres; il ne réussit pas quand il cherche la comédie.

Il est revenu au drame dans *le Passé*.

Ce gros livre, d'une composition très serrée, un peu touffue, parfois un peu prolixe, est l'effort le plus considérable que M. Sudermann ait encore tenté. Quelques-uns de ses motifs rappellent les ouvrages précédens. Il trahit la persistance des mêmes préoccupations, mais il a plus d'ampleur, du moins dans les intentions; il vise plus haut. On dirait que l'auteur a voulu reprendre et résumer, avec plus de force, tout ce qu'il a dit jusqu'à présent, de manière à nous donner, pour ainsi dire, la somme de ses pensées, de ses expériences, le résidu de sa philosophie. En parcourant l'œuvre, nous verrons jusqu'à quel point il a réussi dans cette tentative.

Le personnage qu'il a choisi pour héros, Léo von Sellenthin, est un gentilhomme de cette Prusse Orientale qu'il aime à décrire, un vrai *Junker*, qui, à première vue, nous paraîtra un exemplaire assez médiocre de l'humanité. Il est vulgaire et bru-

tal, égoïste, inconscient, despote. Il ne connaît d'autres lois que celles de son bon plaisir : comme il a du tempérament, on peut prévoir que ceux qui l'approchent auront à souffrir de ses fantaisies, rarement innocentes. Il est coureur, mangeur, buveur; sa devise est : « Être brave, et ne jamais se repentir. » Devise commode, qui lui permet de supporter allégrement le mal qu'il a causé. Ayant passé par la double école des corps universitaires et de l'armée, il n'a pu que développer sa brutalité naturelle, qui se manifeste en toute occasion. Au moment où le récit commence, il revient des pampas, où il a passé quatre années, à la suite d'un scandale que nous allons rapporter; et il en revient, comme il l'explique à son intendant, lequel a abusé de son absence, en *desperado*, en « homme qui a appris cette grande sagesse, que dans le monde il n'y a rien à perdre pour lui, s'il ne se préoccupe pas des petits moyens et s'il est toujours prêt à donner pour ce qu'il vaut son corps et sa vie, ne s'agît-il que d'un bouton de culotte... ; » capable de tout, pourrait-on croire, décidé à jouir des biens qu'il va retrouver, mangeant et buvant abondamment les boissons et les victuailles nationales dès qu'il a posé le pied sur le sol de la patrie, l'esprit aussi libre que s'il n'y avait pas dans son passé une terrible histoire. Car ce jeune viveur, qui ne manque pas d'une certaine bonhomie, est presque un criminel : il a tué en duel le baron de Rahden, le mari de sa cousine et amie d'enfance, Félicitas, dont il était l'amant. La cause du duel est restée secrète : on a prétexté une querelle de jeu; mais des bruits compromettans ont couru parmi les hobereaux de la contrée.

Sellenthin a un ami intime, Ulrich de Kletzingk, qui ne lui ressemble en rien : un homme doux, réfléchi, timide, effacé, de cœur dévoué, d'âme pure. Comment ces deux êtres si différens se sont-ils pris d'amitié l'un pour l'autre? M. Sudermann a négligé de nous le dire, mais l'attraction des contraires est un phénomène assez fréquent pour que nous ne nous en étonnions pas. En partant, après son duel, Léo a recommandé à Ulrich sa famille, ses affaires, et sa cousine Félicitas, que son départ laissait malheureuse et compromise, bien que passant pour innocente. Résolu à s'acquitter sans réserves de tous ces devoirs, Ulrich lui a dit :

— De toi à moi, il n'y a pas de secret. As-tu été l'amant de Félicitas?

Il a répondu non. Son ami n'a pas un instant douté de sa parole. En sorte qu'il a épousé Félicitas.

Ce mariage est le plus gros souci de Léo : profondément attaché à Ulrich, il craint que la femme ne trouble cette amitié;

et, dans le fait, il lui sera difficile, à ce qu'il semble, de fréquenter chez celle dont il a rendu le fils orphelin. Le plus simple, ce sera de conserver à Kletzingk toute sa vieille amitié, mais de ne pas le voir, et surtout, de ne pas voir sa femme. Le temps, en passant, se chargera d'arranger les difficultés. C'est bien là la solution qu'adopte Léo, non sans mélancolie. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est impossible.

En effet, son secret n'a pas été aussi bien gardé qu'il l'a cru : le baron de Rahden, en mourant, a confessé la véritable cause de son duel au pasteur Brenkenberg; d'autre part, une faiblesse de Félicitas a également éclairé les soupçons de la sœur aînée de Léo, Johanna. Cette Johanna, veuve d'un mari vicieux et mauvais dont elle élève la fille, Hertha, qu'on rêve de marier à Léo, est tombée dans une sorte de mysticisme rigoureux et maussade. Elle est constamment tourmentée par la pensée du crime de son frère, qui *doit être expié :* son point de vue est tout juste l'opposé de celui de Léo, qu'elle se propose, d'accord avec le pasteur, d'amener au repentir. Il ne s'agit pas d'ailleurs pour eux d'un repentir inefficace. Léo a l'occasion et la possibilité, après tout le mal qu'il a fait, de faire un peu de bien : il peut défendre la paix et l'honneur de son ami, que compromettent les imprudences et la légèreté de Félicitas, en coquetterie avec tous les hobereaux de la contrée. Son devoir, c'est d'intervenir et de sauver ce ménage menacé : il a barre sur son ancienne complice; au lieu de s'éloigner d'elle pour préserver sa propre tranquillité, il faut qu'il la sermonne, qu'il la réconforte, qu'il la protège contre elle-même. Un tel rôle ne rentre point dans son caractère; peut-être pourtant l'acceptera-t-il, si l'on parvient à éveiller, dans son âme rebelle, le sentiment de sa faute et le désir de la racheter. Et voici que reparaît, sous une forme aussi nouvelle qu'ingénieuse, le thème habituel de M. Sudermann. Léo, le *Junker* intrépide qui ne regrette jamais rien, le *desperado* qui n'admet pas d'obstacle à sa volonté, ne tarde pas à être ébranlé par les influences contraires dont il est entouré : sa mère, sa petite sœur Elly, qui a seize ans, Hertha, qu'on voudrait lui donner pour femme, par tout ce qu'elles disent, par tout ce qu'elles font, sèment le trouble dans son cœur robuste; les sermons du pasteur fourmillent d'allusions qui lui mettent peu à peu l'âme en peine. Johanna, bientôt, l'attaque en face : des remords inconnus se lèvent en lui, il n'est plus sûr de rien, une sourde angoisse l'envahit, ses pensées s'obscurcissent, ses actes deviennent incertains, presque incohérens. Il veut secouer cette obsession, et cherche un appui là même où il est combattu, auprès du pasteur qui l'a vu grandir, qui l'appelle d'un nom d'amitié, et dont il connaît les faiblesses.

Mais c'est en vain qu'il essaie d'endormir la conscience pastorale à l'aide de bonnes bouteilles : Brenkenberg boit, trinque, se grise, et ses propos n'en portent que plus juste. La scène est curieuse, brillamment exécutée. On nous permettra d'en détacher un fragment, qui donnera une idée exacte et de la pensée et de l'art de M. Sudermann.

« ...Il remplit les verres. Le vieillard but avec avidité. Son visage prenait un ton de cuivre et ses sourcils broussailleux montaient et descendaient.

« C'était dans cette disposition qu'il débitait ses tirades les plus originales. A la table du feu baron, où il avait servi de boute-en-train, les hôtes commençaient à se tordre de rire dès que ces signes s'annonçaient.

« Léo put alors espérer connaître la plus sincère opinion de son vieil ami sur sa situation.

— Mets donc le prêtre de côté, lui dit-il, et cause avec ton Fritz comme un homme et pécheur cause avec son pareil. Que penses-tu de ma faute, et comment pourrais-je m'en libérer?

« De nouvelles flammes jaillirent de dessous les épais sourcils du pasteur. Ses mâchoires remuèrent vivement, comme s'il eût voulu broyer cette question difficile comme un caillou entre ses dents d'ivoire.

— Vois-tu, Fritz, commença-t-il, parfois, par un jour clair,— je veux dire quand il fait clair dans cette vieille cervelle, — je m'imagine que je suis le bon Dieu. Ou plutôt, je me demande ce qui peut bien se passer dans sa tête quand, de son ciel, il abaisse ses regards sur nous, pauvres gens... Je me dis qu'il nous a faits tels que nous sommes : comment peut-il alors nous punir de nos péchés qui sont son œuvre?... Si tu écrivais cela à mon cher Consistoire, Fritzchen, je perdrais ma place, malgré ton patronage... Aussi garde-le plutôt pour toi... Et pour me rendre cette fiction plus claire, j'ai dans la forêt de pins, derrière Wengern, une fourmilière. Je m'assieds dessus, les jambes écartées : c'est un spectacle sublime, Fritzchen... et je m'imagine que je suis le dieu de cette fourmilière... Pourquoi cela ne pourrait-il pas être, puisque à côté de l'empereur d'Allemagne il y a bien un prince de Schleiz-Greiz-Lobenstein?... Sous moi, on fourmille, on travaille, on se querelle, on se dispute à mort... Je contemple, et je souris. Là-dessous se commettent sans doute beaucoup de péchés. Ce qui importe, me dis-je, c'est qu'on ne pèche que dans une certaine mesure, car, sans cela, ce serait la ruine de ma belle fourmilière. Et je me dis encore : Ainsi sourit le Seigneur Dieu aux péchés des hommes, qui ne sont autre chose que des con-

firmations de ses lois. Il en a besoin, comme il a besoin des vertus : autrement il ne les aurait pas créés.

« Léo poussa un soupir de soulagement. Il ne s'était pas attendu à une interprétation si indulgente de la part du raide et vieux zélateur.

« Mais ce dernier refroidit aussitôt son enthousiasme :

— Ne te réjouis pas encore, dit-il, nous ne sommes pas au bout. Pourquoi il en est ainsi, nous ne pouvons pas le savoir : la case de notre entendement est trop étroite. Mais pour que le péché ait réellement son bon côté, comme la vertu, et que le pécheur ainsi que le juste se courbent sous la même loi, Dieu a édifié l'ordre de la grâce... C'est-à-dire que chaque homme a droit à une mesure de péché déterminée, qu'il ne peut pas dépasser, sans quoi l'édifice entier s'écroule... Et c'est pourquoi il a institué le cercle suivant : Pécher, se repentir, faire pénitence, être absous, et là-dessus, avec une force nouvelle d'homme purifié, recommencer à pécher; cela se passe ainsi partout... Tout reste donc dans l'ordre, et chacun s'en tient à la mesure de péché qui lui est nécessaire, pour mettre son Adam en harmonie avec la loi chrétienne. Conclusion : Le péché fait partie de la vie, mais le péché sans la repentance, c'est la mort.

« Léo bondit et se mit à marcher à grands pas :

— Et c'est pour cette plaisanterie que tu veux me chauffer l'enfer? cria-t-il.

— L'ordre de la grâce n'est pas une plaisanterie, répliqua le vieillard. Léo est de retour, m'a dit ta sœur certain matin; il rit, il s'amuse, il se réjouit, tandis que moi je reste écrasée sous le poids de sa faute. Est-ce permis? Non pas, ai-je répondu, nous allons le prendre. Car il faut qu'il se repente...

— Tu mens, cria Léo, en frappant du poing sur la table, ce qui fit danser les verres... Le repentir n'est pas nécessaire... Du moins pour moi... La force a sa propre morale, comme la faiblesse... Toi, tu dis : Pécher, se repentir, pécher de nouveau. Moi, je dis : Pécher, ne pas se repentir, faire mieux.

— Si cela se pouvait, ricana le vieillard.

— On l'aurait pu. J'avais arrangé tout cela... Il y a longtemps que j'étais au clair avec moi-même. Tu ne comptes donc pas pour une pénitence de vivre à côté de mon unique ami comme s'il n'existait pas dans ce monde? Car je m'y étais résigné. Mais toi et les femmes en avez décidé autrement : vous m'avez poussé dans un chemin creux dont je ne vois pas l'issue et dans lequel on ne peut reculer... Chaque pas en avant est un mensonge... Chaque regard m'apporte une nouvelle angoisse... Quand je ne me repentais pas, j'étais gai, fort et brave, et maintenant il

y a une goutte étrangère dans mon sang: elle se répand et empoisonne lentement tout mon être... Je le vois et je suis impuissant... Je tremble quand je pense à ce qui peut encore survenir... Voilà ce que vous avez fait avec votre maudit repentir.

— Il faut se repentir, Fritzchen, murmura le vieillard en vidant son verre.

— Bien! mais s'il le faut, — il passa derrière le pasteur et le saisit par les deux épaules, — pourquoi ne m'avez-vous pas laissé porter seul ma faute? Pourquoi me lancez-vous contre cette femme, à qui d'ailleurs — comprends-moi bien — je ne veux faire aucun reproche, car j'ai plus péché envers elle qu'elle envers moi? Pourquoi m'avez-vous ainsi travaillé et préparé, de sorte que je me suis trouvé sans défense quand elle est venue mendier ma complicité? Elle n'avait plus rien à chercher dans ma vie, ni moi dans la sienne, et maintenant il me semble que je suis de nouveau lié à elle. Cela appartient-il aussi au repentir, ce que vous m'avez obligé à faire?

— C'en est le premier degré, appelé *contritio* ou écrasement, dit sérieusement le vieillard.

— Ne me parle pas comme aux petits enfans! gronda Léo. Je te le demande encore une fois : Pourquoi me lances-tu contre elle?

« Le vieillard s'essuya le front et se tut. Sa tête devenait lourde.

— Rappelle-toi, poursuivit Léo. N'était-ce pas une idée de ma sœur?

— Quelle... sœur? fit rêveusement le vieillard; et, soudain réveillé, il s'écria :

— C'est juste, c'est très juste! C'est elle qui en a eu la première l'idée, et elle avait raison : une idée lumineuse, une idée bénie... Car il y a deux âmes à sauver, Fritzchen. Et ce n'est pas peu de chose.

— Alors sauvez-les, par le triple nom du diable, mais chacune à ses propres risques et périls.

— Tu ne comprends pas, Fritzchen... *Similia similibus*, c'est une vieille sentence... Jésus-Christ s'est fait homme pour être le sauveur des hommes. Tu as poussé cette âme à l'abîme, il n'y a que toi qui puisses l'en retirer... et toi avec elle, car il est écrit dans l'Épître aux Romains... ou est-ce dans celle aux Corinthiens, Fritzchen?...

« Il vida son verre et oublia là-dessus la sentence qu'il avait eu l'intention de citer. Plus difficilement s'assemblaient ses pensées, plus la solution du problème qu'il cherchait lui semblait aisée.

— L'histoire est toute simple, Fritzchen, dit-il; tu peux l'apprendre par cœur : Ou tu ne te repens pas, alors le diable vient

te chercher; ou tu te repens, alors le diable ne vient pas te chercher... Si tu ne peux pas te rappeler cela, je l'écrirai pour toi... Donne-moi à boire, Fritzchen. Ce vin est ex-cel-lent. Et si tu avais peut-être un petit pain au saumon... »

L'excellent pasteur continue à boire, à manger, à pérorer; et quand, tout à fait ivre, il commence à ronfler, le remords est entré dans l'âme de Léo de Sellenthin. C'en est fait désormais de sa belle insouciance: il est hanté par le sentiment de sa faute, il va vouloir l'expier.

Hélas! et sa bonne volonté ne servira qu'à lui préparer une nouvelle chute, car Félicitas l'aime encore, — si tant est que ce soit de l'amour. En tous cas, elle ne résistera pas à la tentation d'exercer sur un amant repentant son charme pervers et irrésistible. Elle feint d'entrer dans ses vues: c'est pour Ulrich et pour leurs familles qu'ils se réconcilient; en se revoyant, comme s'il n'y avait pas entre eux de terrible secret, ils accomplissent un lourd sacrifice. Mais, dès leur première rencontre, ils évoquent imprudemment ce passé qu'ils ne peuvent anéantir et qui les rapproche. Comment, d'ailleurs, ne l'évoqueraient-ils pas? Il faut bien qu'ils en parlent pour s'en repentir. Ils mettent en commun leurs regrets, leurs remords, leur désir de mieux faire. Mais ce qui est sincère chez Léo n'est que feinte chez Félicitas, qui est une dangereuse comédienne. Ils se sont à peine revus qu'ils *flirtent* déjà. Tout ce qu'ils disent les ramène à l'amour, et sans cesse ils sont amenés à rappeler leurs résolutions, qui déjà chancellent :

— ... Non, sérieusement, continua-t-elle, des milliers de psychologues ont déjà dit que l'amour n'est qu'une guerre... La femme s'irrite de la convoitise de l'homme et ne voudrait pourtant pas s'en passer. L'homme s'irrite de la résistance de la femme et ne peut pas admettre qu'elle se rende sans lutte... Que c'est stupide... et vulgaire!... Et quand tout, tout est passé, qu'il ne reste plus que le souvenir du rêve de quelques belles heures...

— Et le repentir, ajouta-t-il, sombre.

« Elle le regarda, effrayée.

— Tu es cruel, murmura-t-elle en enroulant un ruban de sa robe autour de son doigt.

— Je voulais simplement te rappeler, répliqua-t-il, que tout n'est pas entre nous comme cela devrait être.

— Comme si je ne le savais pas! soupira-t-elle.

— Tu parles comme si nous étions des païens, des artistes ou des bohèmes, continua-t-il. Cela ne s'applique pas à nous... Nous sommes faits d'un tout autre bois... Il est vrai que nous avons

aussi le sang chaud... nous ne l'avons que trop... et que l'occasion fait le larron, comme il en a été pour nous... Mais nous avons un knout toujours levé sur la nuque : c'est notre maudite conscience protestante...

— Ne parle pas de conscience, je t'en prie...

— Et on nous a insufflé une dose suffisante de sentiment du devoir.

— Ah! pourquoi nous gâtes-tu la première heure amicale que nous passons ensemble? fit-elle.

— Nous n'avons plus à passer ensemble d'heures amicales, répliqua-t-il durement.

« Elle joignit les mains :

— Mon Dieu, je sais... je sais bien. Ce que je disais tout à l'heure, c'était pour forcer ma propre conscience et t'égayer un peu... A quoi nous sert-il de nous plaindre l'un à l'autre de notre commune misère?

« Il se tut. Ne défendait-elle pas le point qu'il avait lui-même défendu, tandis qu'il se laissait maintenant dominer par la conscience de sa faute, comme elle l'avait été? Il n'y avait que quelques minutes qu'il ne redoutait rien plus que des doléances, et c'est lui qui les provoquait de nouveau.

— Tu as raison, Lizzie, dit-il, nous devons rester de sang-froid et nous épargner les reproches, car on ne peut rien changer aux fautes anciennes. Mais que l'enfer nous prenne si nous oublions dans quel dessein nous avons conclu ce nouveau pacte de complicité! »

Léo se débat de son mieux. Mais Félicitas l'enveloppe d'un réseau de séductions nouvelles, qu'elle tisse avec une diabolique habileté. Le point faible de son ami, elle le comprend, c'est ce repentir qui n'est point dans sa vraie nature, qui détend et dissout son énergie. Elle l'exploite : elle aussi, se repent! et c'est une occasion d'évoquer à tout propos le souvenir de la faute passée. On prie ensemble : cela rapproche. De semaine en semaine, Léo s'attendrit davantage. Une absence d'Ulrich lui enlève son meilleur appui. Il succombe. Et voici que cette seconde faute amène une seconde catastrophe.

Pour pouvoir poursuivre en toute liberté ses plans de séduction, Félicitas avait éloigné son enfant, comprenant bien que la présence continuelle du fils de sa victime eût été pour Sellenthin une solide sauvegarde. Elle a donc envoyé le petit Paul en pension, très loin, oubliant que la terrible Johanna lui avait fait jurer « sur la tête de son fils » qu'elle serait désormais une épouse fidèle. Or, Paul est un petit être sentimental, doux et plaintif,

que dévore la nostalgie de la maison, qui meurt d'ennui, qui supplie, en des lettres désolées et touchantes, qu'on vienne le chercher ou qu'on le rappelle. On ne l'écoute pas. On le condamne même à passer dans son institution les vacances de Noël. Et, comme la veille de Noël est une journée très remplie, la caisse de jouets qu'on lui destine ne part pas à temps. L'enfant se sent abandonné, se désespère : il s'enfuit dans le froid, dans la neige. Une fluxion de poitrine se déclare et l'emporte en peu de jours, sans que sa mère l'ait revu.

C'est alors que se révèle toute la sécheresse d'âme, tout l'égoïsme, toute la lâcheté de Félicitas. Tandis que la mort du petit Paul désole Ulrich et achève de remuer jusqu'au désespoir la conscience tourmentée de Léo, elle joue la comédie, elle feint des crises de nerfs, elle jongle avec du poison, elle avale une petite dose de morphine avec beaucoup de sirop de framboise, conservant d'ailleurs toute sa liberté d'esprit, calculant ses larmes, ses palpitations et ses égaremens pour amener son complice à ses fins, c'est-à-dire à s'enfuir avec elle. Léo ne l'aime plus, s'il l'a jamais aimée, mais il se sent rivé à elle par la chaîne de leurs fautes, par ce passé qu'il a voulu expier et qui l'a reconquis, par les deux morts que leur amour a coûtées. Il finit par lui proposer de partir et de mourir ensemble. Elle feint d'accepter, bien résolue à éviter la mort. Mais il se méfie, il la presse, et, comme elle le croit armé, elle appelle au secours. Son cri amène Ulrich, qui voit et qui devine :

« Léo ne sentit aucun effroi, aucun étonnement. « A présent, il sait, » pensa-t-il. Et il n'éprouva plus qu'une espèce de curiosité froide de ce qui allait se passer.

— Parle, dit Ulrich d'une voix qui lui était étrangère : comment en es-tu là?

« Il semblait grandir, grandir toujours.

— Parle, parle donc! répéta la voix étrangère.

— Il a voulu me tuer, gémit Félicitas, agenouillée devant lui. Parce que... je ne voulais pas... faire... sa volonté. Alors il a voulu me tuer.

« Les poings de Léo s'agitèrent. Il fit un pas en avant, comme pour l'écraser. Mais le regard d'Ulrich l'arrêta.

— Ne l'écoute pas! bégaya-t-il. Je suis là. Tue-moi!

« La haute figure d'Ulrich chancela. Une longue main osseuse s'appuya contre la porte.

« Va-t-il supporter cela? » se demandait Léo, prêt à s'élancer pour le soutenir.

« Mais Ulrich se domina.

— Pas ici! dit-il. Nous nous rencontrerons demain, dès qu'il fera jour.

— Bien. Où?

— Dans l'île de l'Amitié, Léo.

— Bon. Dans l'île de l'Amitié... »

C'était le lieu très cher où ils avaient vécu les meilleures heures de leur enfance. Léo est bien décidé à ne pas se défendre. Mais il n'en aura pas l'occasion : il trouve son ami, que les émotions ont brisé, évanoui sur la neige. Il le réchauffe, il le soigne, il le ramène, après une explication que le pauvre homme a la force d'écouter, — et la noblesse de comprendre. Plus tard, Ulrich pardonne : il quitte sans haine la femme qu'il a aimée et l'ami qui l'a trompé, en donnant à celui-ci le conseil d'épouser la petite Hertha. Le drame est fini, le repentir a porté ses fruits : Léo oubliera les ruines qu'il a causées, et, dégagé de l'oppression qui pesait sur lui, consolé par une affection nouvelle de l'amitié qu'il a perdue, il retrouvera, avec le printemps qui commence, son insouciante bravoure à jouir de la vie...

Tel est, dans ses grandes lignes, ce vaste roman, dégagé des épisodes qui le ralentissent un peu plus peut-être qu'il ne serait indispensable. Si mon analyse en donne une idée exacte, l'impression qui s'en dégage doit demeurer incertaine et flottante, ce qui n'est pas nouveau dans l'œuvre de M. Sudermann. Rappelez-vous *Magda :* une jeune fille, cœur généreux, tête folle, esprit hardi, a quitté la maison paternelle, où elle étouffait parmi des préjugés trop étroits pour elle, sous un bât qui lui faisait mal, et qu'elle a brisé. A coup sûr, c'est là un acte insolite, qu'il convient de blâmer en principe. Mais enfin, étant donné ce qu'est Magda et ce qu'est sa famille, on ne peut s'empêcher de la comprendre, de l'excuser : elle a agi en femme vaillante, elle a fait preuve de courage et de dignité. On est donc tenté de croire un moment que l'auteur lui donne raison, et que sa pièce est un plaidoyer pour les droits de l'individu, un réquisitoire contre la famille. Cependant cette Magda, dont la fuite en soi nous est présentée comme un acte légitime, a singulièrement abusé de sa liberté une fois conquise : elle promène avec elle, à travers le monde, trop d'accompagnateurs et trop de perroquets; avec le succès, elle est devenue une franche écervelée, ou pis que cela, peut-être. Aussi longtemps qu'on la connaît mal, on est disposé à prendre son parti contre sa famille. Quand on la connaît mieux, on change d'avis. La sévérité que lui témoignait son vieux père apparaît justifiée; on se rappelle ce mot d'un mari qui enfermait sa femme, laquelle, une fois veuve, finit très mal : « Je

connais ma pouliche, je sais qu'il ne faut jamais lui rendre la bride... » Que devient donc la thèse entrevue au début? Incertaine, hésitante. On ne sait plus si M. Sudermann est du côté de Magda ou du côté de son père; on ne sait plus s'il plaide pour les droits ou contre la tyrannie de la famille et de l'autorité paternelle. On demeure en présence d'un théorème étudié avec soin, mais auquel manque le C. Q. F. D. qui semble nécessaire à la fin de tels exercices. Peut-être l'auteur l'a-t-il voulu ainsi, sachant que les questions qu'il aborde sont extrêmement complexes, qu'elles comportent plusieurs solutions entre lesquelles il est bien difficile de choisir. Il n'en est pas moins vrai que sa thèse se transforme entre ses mains, et que le spectateur ne sait pas dans quel sens conclure.

Or, il en est de même dans *le Passé*. Nous voyons nettement que M. Sudermann a soulevé la grosse question de l'expiation par le repentir, qu'il a même posée d'une façon très précise dans l'entretien de Léo von Sellenthin et du pasteur Brenkenberg; nous nous demandons dans quel sens il l'a résolue, si c'est dans celui de la morale chrétienne ou dans celui de la morale indépendante, — et nous ne savons pas.

Songez donc : Sellenthin rentre au pays quatre années après les tragiques incidens qui l'en ont chassé. Il est un criminel, la correction du duel n'en pouvant à nos yeux excuser le motif. Mais il a l'esprit tranquille : le passé est bien passé; les survivans du drame d'autrefois ont commencé une nouvelle vie; il n'y a nulle raison pour que cette deuxième existence ne se développe pas tout indépendante de celle qui l'a précédée. Félicitas, qui n'était pas une honnête femme, ne l'est point devenue : elle trompe son second mari, qui pourrait fort bien ne s'en apercevoir jamais et vivre heureux auprès d'elle. Quant à Léo, il lui serait commode, tout en rétablissant la bonne marche de ses affaires, d'interrompre ses relations amicales avec Ulrich, lequel ne pourrait s'en étonner. Cette rupture d'une vieille et profonde amitié serait la seule conséquence de l'ancienne faute : car le pasteur Brenkenberg, moyennant quelques bouteilles de vin de la Moselle ou du Rhin, renoncerait aux allusions épineuses; et Johanna se laisserait dévorer par ses complexes sentimens sans violer le secret qu'elle possède. « Ne rien regretter, et faire mieux » : la pratique de cet adage marqué au coin de la mondaine sagesse préparerait aux divers personnages du roman une existence normale et sans secousses; d'autant plus que de nouvelles années s'écouleraient, amassant l'oubli et, pour ainsi dire, réparant l'irréparable. On ne ressusciterait pas M. de Rahden : mais sa mort n'aurait pas d'autres conséquences que si la cause en avait été, réellement,

une querelle de jeu. Mais voici que le repentir arrive, préparé par les discours du pasteur, provoqué par l'intervention de la mystique Johanna. Et le repentir cause de pires catastrophes que la faute elle-même : des innocens paient pour les coupables; le petit Paul meurt dans la tristesse et dans l'abandon; le malheureux Ulrich subit les plus cruelles tortures. Puis, à la dernière page, on revient au point de départ : Léo va retrouver sa véritable nature, reprendre sa devise et sa vie heureuse; Félicitas, irrémédiablement compromise, aura vraisemblablement l'existence à laquelle elle est propre, et dont elle ne souffrira guère. Il faudra que les remords soulevés s'apaisent, que le passé s'oublie : il y a plus de mal causé, voilà tout, plus de fautes commises. Le repentir, en passant comme un orage sur ces existences que le hasard avait mêlées, n'a ennobli que l'âme pure d'Ulrich, qui n'avait rien à regretter. Les autres demeurent ce qu'ils étaient : Félicitas, souillée, perverse et dangereuse; Léo, égoïste, sensuel et insouciant.

Je n'ignore point ce qu'on peut répondre à ces objections : que la valeur des lois morales ne dépend pas de leurs résultats, et que nous ne pouvons échapper aux suites logiques de nos actes. Que le repentir soit une force bienfaisante ou nuisible, qu'il répare bienveillamment les ruines du passé ou qu'il en prépare de nouvelles pour l'avenir, il n'en vient pas moins après la faute, fruit naturel de notre conscience coupable, ou résultat artificiel des longs siècles d'éducation chrétienne qui nous ont faits ce que nous sommes. Notre monde social et moral est actuellement organisé de telle sorte, que nous ne pouvons violer aucune de ses lois sans être entraînés à en violer d'autres. C'est en vain que nous nous révoltons contre cette fatalité : elle nous domine et nous ne saurions lui échapper. En principe, bien entendu; car, dans l'ordre pratique, il n'en est pas toujours de même, et la réalité nous montre que l'adultère, par exemple, ne se résout pas d'habitude aussi tragiquement que dans le livre de M. Sudermann. Avec son insouciante brutalité, avec sa robustesse de *Bursch* intraitable, son scepticisme facile, son entraînement de *desperado*, sa volonté ferme de jouir de la vie sans se laisser troubler par de vains regrets, Léo von Sellenthin pouvait nous paraître plus apte qu'aucun autre à éviter les suites logiques et déprimantes de la faute. Il en est cependant victime : ce fort ne sait pas mieux résister que les faibles. Sa sœur, dévote, maladive, exaltée, l'emporte sur lui : quelques paroles d'elle éveillent le tourment assoupi, raniment le remords vaincu; la raison du pasteur, bien qu'elle vacille volontiers autour des bouteilles, réduit son orgueil; il est poussé, malgré lui, dans le cercle dont il affectait de dédaigner l'attrac-

tion ; il tombe plus bas et plus mal que d'autres, qui n'auraient eu ni sa belle humeur, ni son insolent parti pris de bravade. — Avec cette interprétation, disparaît la thèse que nous avions cru distinguer. Le roman y gagne peut-être en signification et en hauteur. M. Sudermann n'y démontre plus une vérité, — sur laquelle du reste il semble plutôt hésitant et perplexe ; il se contente de nous livrer un récit saisissant, dramatique, dont l'intérêt dépasse la simple exposition des faits et se reporte sur leurs causes, — sur l'enchaînement même de nos actes dont le mystère sera toujours l'attrait le plus haut de nos curiosités.

On peut ajouter qu'il a traité son sujet avec un art très ferme. M. Sudermann, — nous l'avons déjà remarqué, et *le Passé* confirme notre observation, — paraît destiné à introduire dans la littérature de son pays quelques-unes au moins de nos formes, une part de notre rhétorique, surtout l'art de *composer*, c'est-à-dire d'arranger les parties d'une œuvre et de les combiner en vue de l'effet de l'ensemble. Les succès qu'il a remportés sur la scène allemande et ceux qu'il remporte parmi nous, nous appartiennent donc un peu : il n'est point, comme d'autres que nous avons trop fêtés, un véritable étranger, un « barbare » qui nous étonne si fort, que nous sommes enclins à prendre notre étonnement pour de l'admiration. Il est presque un des nôtres ; et, s'il nous révèle des mœurs différentes, une conception de la vie et une sensibilité qui sont bien d'un autre pays, du moins nous les montre-t-il sans nous effaroucher. Il n'arrive pas en révolutionnaire : ce qui ne l'empêche point d'apporter du « nouveau » ; mais il y met de la discrétion : ce dont il faut lui savoir gré.

ÉDOUARD ROD.

LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

ET L'ANTHROPOLOGIE

Une science nouvelle est aujourd'hui en formation, qui a pour objet la psychologie des peuples. Mais, sous l'empire de préoccupations politiques, on s'est efforcé, d'abord en Allemagne, puis en France, de confondre l'étude des nationalités avec celle des races. Il en est résulté une sorte de fatalisme historique qui assimile le développement d'un peuple à celui d'une espèce animale et tend à absorber la sociologie dans l'anthropologie. En outre, ceux qui transforment ainsi en guerres de races les guerres des sociétés ont l'intention de légitimer par là, au sein du « genre *Homo* », le droit du plus fort. Ce n'était pas assez de la « lutte pour la vie » entre les blancs et les noirs ou les jaunes; certains anthropologistes ont imaginé aussi la lutte pour la vie entre les blonds et les bruns, entre les crânes longs et les crânes larges, entre les vrais Aryens (Scandinaves ou Germains) et les Celto-Slaves. C'est une nouvelle forme du pangermanisme. La couleur même des cheveux devient un étendard et un signe de ralliement : malheur aux bruns! Les batailles qui ont eu lieu jusqu'à ce jour sont un jeu, paraît-il, auprès de la grande bataille qui se prépare pour les siècles prochains. On « s'égorgera par millions, dit un anthropologiste, pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique. » C'est à ce signe, remplaçant le *Shiboleth* de la Bible, que se feront les reconnaissances de nationalités. Certains sociologues entonnent aussi l'hymne à la guerre, comme M. Gumplowicz (1), M. Gustave Le Bon. Ainsi se répand jusque dans notre pays la théorie allemande qui, au nom

(1) Voyez sur le livre de M. Gumplowicz, *la Lutte des Races*, dans la *Revue* du 15 janvier 1893.

d'une supériorité de race, veut changer les rivalités politiques ou économiques en haines de sang et qui, par là, ne fait que rendre les guerres encore plus inexpiables. Les guerres, en effet, ne sont plus des duels entre soldats de profession dirigés par des politiques de profession, pour des motifs plus ou moins abstraits, lointains, et impersonnels : ce sont des soulèvemens de peuples entiers contre d'autres peuples, au nom d'une hostilité prétendue constitutionnelle et héréditaire. La politique offre l'écho tour à tour tragique ou comique de ces théories ; car, pour les politiciens, tout argument est bon. Il y a une douzaine d'années, des délégués albanais vinrent protester dans les cabinets d'Europe contre la cession de l'Épire au gouvernement hellénique ; leur *Memorandum* avait été rédigé sous l'inspiration de l'Italie, qui compte l'Albanie parmi ses provinces *irredente;* on y lisait : « Pour comprendre que les Grecs et les Albanais ne peuvent vivre sous un même régime, il suffit d'examiner la structure tout à fait différente de leurs crânes : les Grecs sont brachycéphales, tandis que les Albanais sont dolichocéphales, et manquent presque complètement de la protubérance occipitale. » Cette politique soi-disant « scientifique » n'avait oublié que deux points : le premier, c'est que les Italiens sont eux-mêmes, dans l'ensemble, une nation brachycéphale ; le second, c'est que les Albanais le sont aussi, ne leur déplaise ! Mais, pour un politicien, deux bonnes erreurs font une vérité.

La psychologie peut-elle ainsi confondre la constitution physique et mentale d'une race humaine avec le caractère acquis et progressif d'une nation ? — Problème qu'il importe d'examiner, en un temps où la civilisation semble prendre pour idéal une nouvelle barbarie. Recherchons donc quelles sont les bases anthropologiques des caractères nationaux et la part légitime qu'il faut faire aux races : nous reconnaîtrons peut-être une fois de plus que l'histoire humaine ne saurait se ramener à l'histoire naturelle.

I

Toute science en voie de formation est, comme la jeunesse, orgueilleuse, tranchante, facile à l'enthousiasme, et précipitée dans ses conclusions. L'anthropologie et parfois même la sociologie en fournissent des exemples. Rien n'égale l'audace d'affirmations qui se fondent précisément sur les données les plus incertaines, mais nouvelles ou nouvellement étudiées. Le progrès général de l'humanité, — a dit un des dogmatiques de l'anthropologie « darwiniste », savant d'ailleurs très distingué et remueur d'idées, — exige l'extermination par le fer ou la faim, l'extinction des races

dont l'évolution est lente et l'humeur pacifique : au siècle prochain, « les derniers sentimentaux verront de copieuses exterminations de peuples. » Il ne faut plus se contenter de dire que la force prime le droit, en ce sens que tout droit aurait pour origine une manifestation de la force; il faut aller plus loin : « La force existe; nous ne sommes pas sûrs de l'existence du droit (1). » Le parti pris de certains darwinistes touche au fanatisme et, quand il s'agit des applications sociales, à la férocité. Peut-être feraient-ils bien de se mettre d'accord entre eux avant de damner sur terre la majorité de l'espèce humaine.

On nous parle sans cesse de races à propos de peuples, quand on devrait simplement parler de types, c'est-à-dire de certaines combinaisons de caractères. Les combinaisons sont variables, les caractères des vraies races sont permanens. Il y a bien un type français, un type anglais, allemand, mais non une race française, anglaise ou allemande. Si l'on veut faire une division de l'Europe d'après les races, a dit excellemment l'anthropologiste même auquel nous faisions allusion tout à l'heure, « je défie qu'on puisse jamais poser une borne frontière. » Les races composantes, en effet, sont à peu près les mêmes dans toute l'Europe, sauf quelques élémens tatares à l'est. Les peuples ne sont, selon le mot de M. Topinard, que des produits de l'histoire. Il n'y a plus aujourd'hui de souches humaines qui se trouveraient à l'état tout primitif d'homogénéité des bandes primordiales (2).

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les mélanges de races ou de sous-races identiques offrent des proportions diverses, et que cette diversité de types n'est pas sans influence sur la constitution moyenne ou tempérament moyen de chaque peuple. Aussi les partisans de la « lutte des races » ont-ils dû se reporter au sein même de chaque nation pour tâcher d'en séparer et d'en apprécier les parties composantes.

Avec la plupart des anthropologistes, — notamment avec

(1) *Revue d'anthropologie*, t. II, p. 145, cours libre fait par M. de Lapouge à la Faculté de Montpellier.

(2) Un mathématicien, M. Cheysson, a montré qu'en France, à raison de trois générations par siècle, s'il n'y avait pas eu de croisemens consanguins, chacun de nous aurait dans les veines le sang d'au moins 20 millions de contemporains de l'an 1000. Si l'on remonte à l'époque de Jésus-Christ, on dépasse le chiffre de 18 quintillions. Pour exprimer le nombre de même nature correspondant à l'époque interglaciaire, il faudrait couvrir de chiffres la surface du globe. De ces nombres impossibles, on a déduit mathématiquement cette conséquence que des croisemens innombrables ont dû intervenir, que tous les habitans d'une même localité, d'une même province, d'une même nation ont nécessairement des ancêtres communs. C'est la parenté de fait entre les concitoyens. Cette parenté dépasse même les bornes des nationalités : Allemands, Français, Anglais ont une multitude d'ancêtres communs et appartiennent à des mêmes souches. Mais alors, que devient la politique des « races », prônée par certains anthropologistes ou sociologistes?

MM. Broca, Virchow, Lagneau, Zaborowski, Hamy, Topinard, Collignon, Verneau, Carrière, Hovelacque, Manouvrier, de Lapouge, Otto-Ammon Livi, Beddoe, etc., — nous admettons qu'on peut se rendre un compte approximatif des sous-races les plus importantes qui entrent dans la composition de chaque population et en déterminent le *type* anthropologique. Remarquons d'abord que la distinction des races ou sous-races humaines doit se faire beaucoup moins par la couleur de la peau que par les caractères morphologiques, surtout ceux du crâne et du cerveau. La couleur est une harmonie séculaire qui s'est établie avec le climat, et qui est aujourd'hui préformée au sein même des germes : climat chaud et humide pour les noirs; froid et humide pour les blancs; sec pour les jaunes et les bruns. Ce qui importe bien davantage, c'est la forme allongée ou élargie du crâne, sa capacité, la forme du nez, des pommettes, de la poitrine, la hauteur de la taille, etc. D'après ces caractères, les populations blanches sont un mélange de deux élémens principaux, auxquels certains anthropologistes veulent appliquer avec Linné des étiquettes caractéristiques.

Voici d'abord l'*Homo Europæus;* dont la « diagnose » ancienne est, pour le *pur sang :* blanc de teint, sanguin de tempérament, musclé, aux longs poils blonds ou roux, yeux bleus clairs, léger, subtil, inventeur, — *albus, sanguineus, torosus, pilis flavescentibus prolixis, oculis cœruleis, levis, argutus, inventor.* Grand et puissant, il a le visage long, le nez étroit, droit ou convexe, le cou long, le corps et les membres longs : « tout son développement est en longueur. » Pour compléter le signalement, les savans contemporains y ajoutent un indice céphalique d'environ 0,74 (1). Ce nombre indique un crâne relativement long ou dolichocéphale. Puis vient l'*Homo Alpinus* de Linné, qui a juste les caractères physiques et psychiques opposés : teint brun, cheveux bruns ou châtains, yeux bruns, crâne large et médiocrement long (brachycéphale), nez concave, moyennement large, visage large, taille moyenne ou petite, développement surtout en largeur. Les populations jaunes sont, dit-on, principalement composées de deux élémens : d'abord un nouveau type : l'*Homo Asiaticus* (Linné), jaune de teint, mélancolique de tempérament, raide, poils noirs, yeux noirs, enclin à révérer, avare, — *luridus, melancholicus, rigidus, pilis nigricantibus, oculis fuscis, reverens, avarus,* type encore dolichocéphale et, au moral, très intelligent; 2° *Homo Alpinus*, déjà nommé, brachycéphale. Ce dernier a une influence

(1) Placez la pointe d'un large compas sur le front, l'autre pointe sur la nuque, vous avez la longueur cranienne; placez ensuite le compas dans la ligne des deux oreilles de manière à obtenir la largeur maximum; divisez alors la largeur par la longueur, et vous aurez l'indice céphalique.

très marquée en Asie, notamment en Chine, où il est intervenu, en conquérant, dit-on, et où il aurait, à en croire M. de Lapouge, « glacé » la civilisation indigène de l'*Homo Asiaticus*.

En Europe subsiste, à côté de l'*Homo Europœus* et de l'*Homo Alpinus*, un type que l'on a appelé *Homo Mediterraneus* ou, avec Bory, *Homo Arabicus*. L'analyse ethnique, en effet, découvre d'abord dans toute l'Europe un vieux fonds qui représente le résidu des races contemporaines du mammouth et du renne, ainsi que de celles de la pierre polie. Ce sont les bruns à tête longue, d'une taille assez petite, au nez busqué ou brisé. On les appelle race méditerranéenne, parce qu'ils dominent dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée, dans toute l'Afrique du Nord, dans la péninsule ibérique, sur la côte ligure, dans l'Italie méridionale et en Sicile. Ils sont beaucoup plus rares dans l'Italie moyenne et dans la France méridionale. Le Sémite proprement dit se distingue des autres Méditerranéens ou dolicho-bruns, par « une taille plus haute, le nez brisé et la sécheresse générale des formes. » La plupart des Méditerranéens seraient d'ailleurs croisés avec des tribus noires du nord de l'Afrique.

La seconde couche ethnique que les anthropologistes nous montrent en Europe est la race à crâne large ou brachycéphale, dont nous parlions tout à l'heure : *Homo Alpinus*. Ce sont les mêmes populations que Broca a proposé d'appeler Celto-Slaves. Suivant Ephore, contemporain d'Alexandre, la Celtique comprenait l'Espagne jusqu'à Cadix, la Gaule au nord des Cévennes et du bassin du Rhône, une portion considérable de la Germanie, la vallée supérieure et moyenne du Danube, le versant sud des Alpes Rhétiques et Carniques jusqu'à l'Adriatique et presque toute l'Italie septentrionale. C'est précisément là que se trouvent encore les Celto-Slaves : le témoignage de l'antiquité confirme donc celui de la science moderne. On suppose (sans preuves) que les Celto-Slaves vinrent d'Asie vers la fin de la période quaternaire ; on leur assigne même parfois une origine plus ou moins mongolique et on les appelle alors du nom vague de Touraniens (1). La Haute Asie nous offre, prétend M. de Lapouge (qui depuis a changé d'avis), de vraies masses de Savoyards et d'Auvergnats « attardés dans leurs migrations. » Ces brachycéphales auraient introduit en Europe les bestiaux et les plantes de l'Asie (2). D'où qu'ils viennent, les Celto-Slaves constituent

(1) Un anthropologiste wurtembergeois, M. de Holder, a voulu caractériser ainsi les prédécesseurs à crâne arrondi des Germains en Allemagne.

(2) A quoi on objecte : 1° la brachycéphalie est moindre et moins répandue en Asie qu'en Europe ; 2° les brachycéphales n'auraient pu arriver à l'époque du bronze qu'en passant par la Sibérie et la Russie, et justement on n'y trouve guère que des

aujourd'hui la majorité de la population européenne. Le massif alpin de l'Europe centrale et ses abords, monts d'Auvergne, Vosges, etc., en sont presque exclusivement peuplés : Bas-Bretons, Auvergnats, Cévenols, Savoyards, Vosgiens, la plupart des Suisses, Bavarois, Roumains, Albanais. Leurs « nappes immenses » s'étendent sur la Russie et l'Asie du nord, où ils ont conservé leurs idiomes propres « ouralo-altaïques », tandis qu'ils ont adopté partout ailleurs les langues indo-européennes. Reste la troisième couche, formée de la race blonde à crâne allongé, vulgairement appelée aryenne, et que Linné nommait plus proprement : *Homo Europœus*. Elle se trouve dans le nord-ouest, où elle est en voie d'extinction, et elle n'existe dans le reste de l'Europe « qu'à l'état sporadique ou de croisement complexe (1). » Les anthropologistes ont proposé de nombreux exemples d'analyse ethnique : leurs tableaux ont pour but de faire saisir la différence de composition d'une même population suivant les couches sociales et suivant les temps, ainsi que l'affinité des différens types anthropologiques avec « certaines conditions sociales. » C'est à l'aide de nombreux documens de ce genre qu'on a essayé de constituer une « anthropologie des classes », d'ailleurs assez douteuse. La loi qui s'en dégagerait, selon quelques-uns — notamment selon M. de Lapouge et M. Ammon — c'est que, partout, les classes supérieures de nos sociétés sont plus riches en élémens à crâne allongé —, les classes inférieures en élémens à crâne large. Les couches sociales révéleraient ainsi, par leur superposition même, les diverses couches historiques : ici les conquérans et seigneurs, là les conquis, inférieurs, prétend-on, en intelligence et en énergie (2). Prenons pour exemple les analyses faites par M. de Lapouge sur l'ancienne société montpelliéraine : nous y voyons que les classes supérieures étaient dolichocéphales, en comparaison des classes inférieures. En outre, la bourgeoisie était plus riche en élémens méditerranéens, c'est-à-dire en dolichocéphales bruns. Ces deux phénomènes se rencontrent, prétend-on, dans tous les cas semblables. Une autre loi, plus généralement admise, c'est que, depuis les temps préhistoriques, les brachycéphales tendent à éliminer les dolichocéphales, par l'invasion progressive des couches in-

dolichocéphales à cette époque, ou en passant sur le corps des Assyriens, chose historiquement impossible.

(1) Voir, outre les travaux de Broca, de MM. Bertrand, Lagneau, Topinard, les études publiées par M. de Lapouge dans la *Revue de sociologie*, 1893 et 1894, dans la *Revue d'anthropologie*, 1887-1888 et dans l'*Anthropologie*, 1888-1892; Beddoe, *Races of Britain*, et *Anthropological History of Europe*.

(2) Ajoutons que les vainqueurs, comme l'a montré M. Collignon, occupent généralement la plaine et les vallées, tandis que les vaincus ont été refoulés dans les montagnes ou sur les côtes extrêmes de l'Océan.

férieures et l'absorption des aristocraties dans les démocraties, où elles viennent se noyer.

On avait jadis donné le nom d'*Aryens* aux dolichocéphales blonds, parce que les langues et coutumes dites aryennes paraissent s'être développées à l'origine chez des peuples où dominait la race blonde. Mais c'est ici que le philosophe peut se donner le spectacle des incertitudes historiques et surtout préhistoriques. Après avoir fait venir les Aryens d'Asie en Europe, on les fait venir aujourd'hui d'Europe en Asie. Depuis Wilser, inventeur de la théorie nouvelle, on s'efforce de dissiper ce que M. Salomon Reinach appelle « le mirage oriental » — peut-être pour y substituer un mirage occidental. Chacun propose sa contrée de prédilection comme berceau de la race dite indo-européenne. Selon un des plus récens et des plus ingénieux auteurs d'hypothèses, M. Penka (1) les Aryens seraient le produit du climat scandinave. Ce sont les frères des Méditerranéens à crâne long, mais modifiés et pâlis, sans doute par le climat humide du nord (2).

(1) *Herkunft der Arier;* et *Origines Aryacæ*, Vienne, 1886, Prochâka.

(2) Reportez-vous à l'époque quaternaire; le nord-ouest de l'Europe formait alors un énorme massif, qui recouvrait en partie les mers aujourd'hui découvertes, la moitié de la mer du Nord et une zone à l'ouest de la Norvège. Les masses de vapeur apportées par le Gulf-Stream répandaient une brume épaisse et douce sur la région scandinave, et venaient se condenser sur l'espèce d'Himalaya septentrional dont elles alimentaient les glaciers. Sous ce climat humide et froid — mais, grâce au Gulf-Stream, moins froid que la présence des glaces ne le fait supposer — l'ancienne race à crâne long, appelée race de Néanderthal, a dû subir, selon M. de Lapouge, des modifications d'aspect et de tempérament. L'humidité continue de l'air obstrue les pores de la peau, retarde la circulation des humeurs, diminue la force du système vasomoteur, émousse la sensibilité, prédispose à la lenteur du tempérament flegmatique. Sur un sol marécageux et boisé, au milieu de la brume, sous un ciel chargé de nuages épais, interceptant les rayons lumineux et chimiques (à ce point que la photographie y devient difficile), une race d'abord plus ou moins sèche et brune a pu acquérir une forte dose de flegmatisme. Le résultat visible aurait été une décoloration générale, se traduisant par une peau très blanche, des cheveux blonds, des yeux pâles. — Par malheur, il reste fort douteux que la Scandinavie fût, comme le croit M. de Lapouge, habitable à l'époque quaternaire. De plus, en dépit du climat qui devrait les pâlir, Esquimaux et Lapons s'obstinent à rester très bruns. Aussi cette idylle scandinave est-elle contestée. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la race blonde venait du Nord et qu'elle était, comme disent les Grecs, « hyperboréenne », du moins par rapport à la Grèce.

On invoque aussi des raisons philologiques qui semblent établir l'origine hyperboréenne des prétendus Aryens. Le mot « mer » et même le mot navire, par exemple, étant identiques dans toutes les langues aryennes, les premiers Aryens ont dû vivre en contact et en « familiarité » avec la mer. Ils ne peuvent donc être venus, comme on l'a cru longtemps, des hauts plateaux du Pamir et du nord de l'Asie. Ils ne sont pas venus davantage de la Caspienne ni de la mer Noire. Les noms du saumon et de l'anguille, en effet, sont identiques chez tous les Aryens; or ces poissons sont étrangers aux deux mers dont nous parlons et aux fleuves qui s'y jettent. Seules, la Scandinavie et la région maritime de l'Allemagne présentent tout entières la faune et la flore des proto-Aryens, c'est-à-dire les animaux et les plantes dont les noms sont restés identiques dans les diverses langues aryennes. — Pourtant, ici encore, il faut demeurer en défiance. Les linguistes ont trop d'imagination; ils ont prétendu

Les admirateurs de la race blonde européenne, fleur de l'humanité, prétendent que c'est elle qui a produit le grand mouvement intellectuel autrefois attribué aux Aryens d'Asie. Dans l'Extrême-Orient, à une époque très reculée, on trouve les Chinois en contact avec des populations blondes de haute taille qui occupaient alors la Sibérie (1). Dans l'Inde, les brahmanes de pure race semblent se rattacher à la même famille dolicho-blonde. Il subsiste encore en ce pays des tribus guerrières blondes à crâne long; il y en a aussi dans le Pamir. La Palestine était occupée par des Amorites blonds quand elle fut envahie par les vrais Sémites, et le fonds blond dut subsister longtemps (2). Les monumens de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, montrent fréquemment des personnages de haut rang ayant le même type. Les Tamahou de l'ancienne Égypte sont blonds. Les peintres égyptiens nous représentent les Hellènes blonds à tête longue et de haute taille (3). Ce type héroïque de la Grèce, qui succéda aux Pélasges dolicho-bruns, méditerranéens, était identique à celui de nos Gaulois, des Germains, des Scandinaves. Homère parle sans cesse des Achéens à la belle chevelure et, pour lui, cela signifie une chevelure blonde, car il n'a pas une seule épithète admirative pour les bruns. Tous ses héros sont grands, blonds et aux yeux bleus, sauf le troyen Hector, qui était sans doute de race « méditerranéenne » et qui fut vaincu. Au premier chant de l'*Iliade*, Minerve saisit Achille par ses blonds cheveux; au vingt-troisième, Achille offre en hommage sa blonde chevelure aux mânes de Patrocle. Ménélas est blond. Dans l'*Odyssée*, Méléagre, Amyntas, sont blonds. Virgile donne des cheveux blonds à Minerve, à Apollon, à Mercure, à Camerte, à Turnus, à Camille, à Lavinie, et même, ce qui n'est pas invraisemblable, à la Phénicienne Didon. Les amoureux et amoureuses d'Anacréon, de Sapho, d'Ovide, de Catulle, sont blonds. Blondes encore presque toutes les femmes des temps héroïques. De même pour les dieux et les déesses : l'Olympe grec ressemble, trait pour trait, à l'Olympe scandinave. Vénus est blonde. Le dieu hellène par excellence, — celui en qui la Grèce a personnifié son génie intel-

reconstruire une langue proto-aryenne qui est en grande partie fantaisiste. De plus, les preuves par la non-identité d'un mot dans un groupe de langues sont toujours faibles, car d'anciens termes peuvent avoir disparu. Par exemple, tous les Aryens ont désigné la main gauche par des euphémismes, différenciés de langue à langue, et la droite par des dérivés de *dac*, montrer. Faut-il en conclure, demande M. Reinach, que les Aryens, avant la séparation, ne possédaient que la main droite?

(1) Un savant anthropologiste japonais prétend que les hautes classes du Japon descendent en grande partie d'Accadiens, voisins des Chaldéens. Toujours est-il que l'élément mongolique est moindre au Japon.

(2) Sayce, *Ethnographie de la Palestine*.

(3) De nos jours, l'indice céphalique est monté, chez les Grecs, de 76 à 81.

lectuel et la beauté typique de sa race, le dieu de la lumière et le dieu des arts, inspirateur souverain des oracles, — Apollon a les cheveux blonds, les yeux bleus, une taille élevée. Minerve, cet autre « Verbe » de Jupiter, personnification féminine de la sagesse grecque, a dans ses yeux tout l'azur et toute la profondeur de la mer. Les Néréides et les Nymphes sont blondes. Diane est blonde. Jusque dans les royaumes infernaux, Rhadamante est blond.

On nous dira que le blond, étant plus rare, dut être à la mode. N'a-t-on pas fait aussi de Jésus un blond, de la Vierge une blonde, sans compter tous les anges blonds? Les femmes romaines ne teignaient-elles pas leurs cheveux en blond pour imiter les Germaines et les Gauloises? — Sans doute, mais un passage capital du physionomiste grec Polémon, cité par M. Salomon Reinach, représente les Grecs purs et de haute classe comme « grands, droits, aux épaules larges, à la peau blanche et aux cheveux blonds (1). » Selon M. Morselli, dans ses leçons d'anthropologie, il suffit de parcourir une galerie artistique contenant des tableaux à partir de la Renaissance pour y voir le nombre des individus blonds, surtout chez les femmes, très supérieur à celui des bruns. C'est l'impression que nous avons nous-même rapportée des Musées d'Italie. Enfin on a soutenu que l'aristocratie romaine, comme la grecque, était blonde : souvent les noms l'indiquent : Flavius, Fulvius, Ahenobarbus, Sylla et Tibère sont représentés comme blonds. Le vieux Caton était roux. Virgile, d'origine gauloise, était blond. Tite-Live était un Kymri. Au moyen âge, les hautes classes étaient incontestablement, en France et à l'étranger, de race gallique ou germanique, c'est-à-dire dolicho-blonde. Les Celtes à tête courte, plus ou moins bruns, de taille moyenne, formaient en Gaule la masse inférieure de la population; les Gaulois proprement dits, à tête longue, aux longs cheveux blonds, aux longs corps blancs, représentaient la race conquérante, de même que, plus tard, les Francs (2). Selon M. Durand de Gros, les familles nobles qui subsistent encore en France à un état de pureté

(1) Les Allemands ont noté, dans Virgile, cette description d'un personnage d'aspect entièrement germain et ayant même un nom germanique, Herminius :

Catillus Iolan
Ingentemque animis, ingentem corpore et armis
Dejicit Herminium, nodo cui vertice fulva
Cæsaries nudique humeri.

On sait que les Francs et les Germains attachaient d'un nœud leur longue chevelure, qui retombait en arrière.

(2) M. Soubies a publié à Halle (1890) un livre sur l'idéal de la beauté masculine chez les anciens poètes français des XIIe et XIIIe siècles. L'idéal physique était le type aristocratique : taille élevée, épaules larges, poitrine développée, taille mince, pied voûté, peau blanche, cheveux blonds, teint coloré, regard vif, lèvres vermeilles.

relative sont plus ou moins blondes; sur le plateau central, où les brachycéphales abondent, elles forment contraste avec le reste de la population. On a été jusqu'à soutenir que les « fléaux de Dieu » qui marchaient à la tête des hordes turques et mongoles étaient, d'après les portraits qu'en font les historiens, des blonds à tête longue, de notre race (1). En Russie, et surtout en Pologne, les masses populaires sont des Celto-Slaves, ou des Finnois et des Tatares à tête courte et à taille moyenne; mais les classes gouvernantes, qui descendent des fondateurs scandinaves, des Normands et des Germains, sont grandes et blondes. En Allemagne et en Angleterre, la vieille couche celtique est recouverte d'une couche germanique et scandinave. Presque toutes les familles souveraines d'Europe, même en Espagne et en Italie, offrent encore aujourd'hui le type aryen. Dans ces deux derniers pays, la proportion des blonds est beaucoup plus grande pour l'aristocratie que pour le peuple.

Jusqu'ici, la théorie offre à coup sûr de l'intérêt et n'est pas sans valeur comme thèse historique : on peut l'accepter, en attendant qu'on démontre le contraire, comme on prend un remède pendant qu'il guérit (2). Mais, que l'origine des Gaulois, des Grecs, des Germains, des Scandinaves soit européenne ou asiatique, ce qui importe au psychologue, c'est de déterminer le caractère, la valeur intellectuelle et morale des trois principales races dont le mélange, à doses inégales, a fini par constituer les diverses nations européennes. Par malheur, si l'origine de ces races est déjà hypothétique, leur constitution mentale l'est encore bien davantage. On ne peut que la conjecturer d'après le rôle historique des diverses races, qui lui-même est déjà conjectural. Écoutons cependant ce qu'on croit pouvoir nous affirmer.

II

Dans son ensemble, dit-on, la race méditerranéenne et sémite est très intelligente; par son caractère moral comme par ses

(1) Pourtant Attila, de race finnoise et ouralo-altaïque, nous est représenté par Jornandès avec un nez épaté, des yeux petits et enfoncés dans une grosse tête, un teint basané.

(2) Pour éclairer ces questions, qui intéressent à la fois la sociologie et l'ethnographie, il serait très désirable que le ministre de la guerre fît faire en France ce qu'on fait en Italie et ce que fait pour son compte M. le Dr Collignon : des mensurations anthropologiques sur les conscrits au moment de la revision, capacité cranienne, indice céphalique, forme du nez, couleur des cheveux, des yeux, etc. Ce serait un document de haute importance pour la statistique. De même dans les écoles et les lycées. Il n'est pas indifférent de savoir les modifications que peut subir la population française et dans quel sens elles se produisent.

traits morphologiques, elle « approche » de ce qu'on est convenu d'appeler la race aryenne ; elle aurait cependant, prétend-on « moins de supériorité. » Pourquoi moins? on ne le dit pas.

Quant au brachycéphale celte ou slave, il serait, au moral, pacifique, laborieux, frugal, intelligent, prudent, n'abandonnant rien au hasard, imitateur, conservateur, mais sans initiative. Attaché à la terre et au sol natal, il aurait de courtes vues, un besoin d'uniformité, un esprit de routine qui le rend rebelle au progrès. Facile à diriger, aimant même à se sentir gouverné, il aurait été toujours le « sujet né » des Aryas et des Sémites.

La race blonde au crâne allongé est la préférée des psychologues anthropologistes : elle a, disent-ils, une sensibilité vive, une intelligence rapide et pénétrante, jointe à l'activité et à l'indomptable énergie. Race « turbulente, égalitaire, entreprenante, » ambitieuse, insatiable, elle a des besoins toujours croissans et s'agite sans cesse pour les satisfaire. Elle sait mieux gagner et conquérir que garder sa conquête. Si elle acquiert, c'est pour dépenser toujours davantage. Ses facultés intellectuelles et artistiques s'élèvent facilement « jusqu'au talent et au génie. »

Ajoutons que, selon MM. Lombroso, Marro, Bono, Ottolonghi, la proportion des blonds serait très faible parmi les crétins et les épileptiques. Chez les Piémontais, la proportion des criminels bruns serait le double de celle des criminels blonds, bien qu'un tiers seulement de la population soit brun. Si on ajoute les rouges aux blonds, le phénomène est encore plus accentué, en dépit du proverbe sur les rouges. En revanche, pour les crimes de luxure, on nous dit que les blonds l'emportent. Malgré le vague de cette psychologie des races, on croit pouvoir conclure que le classement des peuples civilisés est à peu près proportionné « à la quantité d'élémens dolichocéphales blonds qui entre dans la composition de leurs classes dirigeantes. »

Les mêmes anthropologistes essaient de montrer que les progrès du droit et de la religion suivent ceux de la race à tête longue. La région du droit coutumier, en France, coïncide avec celle du maximum de population blonde, pure ou mélangée. C'est là que l'élément gaulois proprement dit, c'est-à-dire blond, était le plus intense lors de la conquête romaine et s'est maintenu (en s'altérant) jusqu'à l'invasion germanique. De même, les populations blondes sont protestantes : l'Irlande celtique, la France redevenue en grande partie celtique, l'Allemagne du Sud remplie de Celtes, l'Italie devenue brachycéphale, l'Espagne avec ses Celtibères, la Bohême, la Pologne et ses Slaves sont catholiques.

De toutes ces prémisses, on ne prétend dégager rien de moins qu'une nouvelle « conception de l'histoire! » La question consis-

terait désormais à mesurer la valeur respective des deux grands élémens des peuples civilisés, — l'un dolichocéphale, l'autre brachycéphale, — et l'histoire générale se confondrait avec celle de leurs propres rapports. En France, par exemple, l'élément blond, très nombreux à l'époque gauloise, s'est maintenu en décroissant dans les familles aristocratiques et dans certaines masses de population, mais il est presque éliminé aujourd'hui par la prédominance du type brachycéphale dans les croisemens et par l'effet des conditions du milieu, qui favorisent davantage la race à crâne large. La lutte inconsciente de ces deux races expliquerait, selon M. de Lapouge, l'histoire presque entière de notre pays : la Révolution française est « le suprême et victorieux effort des populations touraniennes. » Mais nous paierons cher leur victoire, selon les prophètes de mauvais augure, et le plus sombre avenir nous attend. En Angleterre, c'est l'inverse : l'élément brachycéphale a presque disparu. Heureuse Angleterre! L'hégémonie militaire et économique est entre les mains des populations aryennes dans l'Allemagne du Nord, mais le gros de l'Allemagne est brachycéphale : la prospérité n'y est donc que « factice ». L'élément supérieur, c'est-à-dire blond, y est tellement distinct des masses touraniennes que la décadence viendra « sûre et rapide » le jour où le gros aura dévoré l'élite. La question de l'avenir dépend essentiellement de la sélection sociale, et sa solution est fournie par cette loi générale : « De deux races en compétition, la plus inférieure chasse l'autre. » Partout où les dolicho-blonds se mêlent aux bruns, leur nombre va diminuant. Pour arriver à un résultat différent, il faudrait une « sélection intentionnelle » qui, au moins en Europe, est impossible, avec notre double tendance à la ploutocratie et au socialisme. L'existence mécanique d'une société socialiste est ce qui convient le mieux à nos Chinois d'Europe. Le barbare, selon les anthropologistes de l'école aristocratique, n'est donc pas aux confins du monde; il loge « au rez-de-chaussée et dans les mansardes. » L'avenir de l'humanité ne dépend pas du triomphe éventuel des peuples jaunes sur les peuples blancs; il est dans la lutte sur place des deux types « noble et servile ». Il est possible que l'Europe tombe aux mains des jaunes, des noirs même, par conquête militaire ou par immigration de cause économique, mais, le jour où ce fait se produira, « le grand duel sera déjà terminé. »

Telle est l'apothéose des Aryas dans le passé, et leur anéantissement dans l'avenir, que nous décrivent quelques anthropologistes. S'ils se bornaient à attribuer dans l'histoire un rôle de haute importance aux Européens du Nord, leur théorie pourrait se soutenir : les invasions des Aryens ou prétendus tels sont bien connues. Mais ils vont plus loin : ils veulent établir, dans un même

pays, des barrières de races entre les classes mêmes. Leur arrière-pensée, c'est que le blond à crâne long, l'*Homo Europæus* de Linné, n'est pas de la même « espèce » ni de la même origine que les autres, notamment que l'*Alpinus* : ce ne sont donc plus seulement les blancs qu'on prétend étrangers aux nègres, ce sont les blonds qui deviennent étrangers aux bruns. Or, c'est là, selon nous, une supposition toute gratuite et de la plus haute invraisemblance. Il n'y a pas de région, si petite soit-elle, où l'une de ces prétendues « espèces » existe sans l'autre. Les crânes longs, larges et moyens se rencontrent dans chacun des grands embranchemens appelés des noms vagues et peu scientifiques de races blanches, races jaunes, et races noires. Sur toute la terre, ils vivent les uns à côté des autres. En Europe, les dolichocéphales ont apparu les premiers, sous la forme des *Méditerranéens*. On en dirait autant dans les autres parties du monde si on n'avait établi (jusqu'à nouvel ordre) que le type brachycéphale nègre d'Océanie, appelé Negrito, et le type brachycéphale nègre d'Afrique, essentiellement caractérisé par les Akkas, ont tous « la physionomie de types très anciens (1). » Comment donc attacher une telle valeur à un allongement de crâne qui se retrouve dans toutes les grandes races d'hommes et dans toutes les contrées? Il y a là simplement deux variétés peu distantes d'un même type. — Non, répond-on, car, depuis une infinité de siècles, les croisemens n'ont pu effectuer de fusion. — Mais, au contraire, la fusion est fréquente : étant donnés des indices céphaliques de toutes sortes, il est clair que vous aurez à un bout de l'échelle des « dolichos », à l'autre des « brachys », et au milieu, des intermédiaires où les deux caractères ont fusionné. De même, vous aurez des nez gros, petits, larges, étroits, aquilins, etc.; vous aurez des yeux tantôt noirs, tantôt bleus, gris, etc.; on n'en peut conclure une différence d'origine primordiale fondée sur les formes *extrêmes* des nez ou sur les couleurs extrêmes des yeux. Il n'y a là que des hérédités de famille au sein d'une même espèce, parfois même des jeux du hasard. Pour expliquer la simultanéité universelle des crânes longs et des crânes larges, on nous assure que les premiers, actifs et guerriers, ont entraîné partout avec eux les seconds, passifs et laborieux; les uns étaient l'état-major, les autres étaient les soldats. Pure hypothèse, dont l'histoire ne fournit aucune confirmation! Admettons-la cependant; s'ensuit-il que l'état-major et les soldats, qui se ressemblent de tous points, sauf par l'indice céphalique et la couleur des cheveux ou des yeux, soient deux races et même deux espèces irréductibles? Le « dimorphisme » est

(1) M. Topinard, *Anthropologie*, p. 161.

une explication beaucoup plus naturelle : on doit s'y tenir jusqu'à preuve du contraire, et la preuve incombe aux adorateurs des blonds. Si le terme d'Aryens est « pseudo-historique », les étiquettes d'*Homo Europæus* et *Homo Alpinus* sont pseudo-zoologiques; et nous craignons fort que Linné et Bory n'aient ici cédé à la manie des classifications à outrance.

Maintenant, au point de vue de la psychologie, la différence de longueur entre les crânes a-t-elle l'importance qu'on veut lui attribuer? Maint anthropologiste prudent le nie, par exemple M. Manouvrier. Si la forme allongée avait tant de conséquences pour l'intelligence et la volonté, comment se ferait-il que les nègres, en majeure partie, soient dolichocéphales, — ces nègres en qui on ne veut pas reconnaître des frères? — Accusera-t-on encore l'*Homo Alpinus*, celte ou slave, d'avoir « glacé » leur civilisation? On répond que les nègres doivent être une « déviation » d'un type dolichocéphale primitif; mais alors ils redeviennent nos frères, malheureux sans doute, mais nos frères. On a prétendu aussi (d'autres ont dit le contraire) que l'enfant est plus dolichocéphale, la femme également; ce qui, d'après les théories en faveur auprès de nos anthropologistes, indiquerait une infériorité; on a même dit que la dolichocéphalie de certains criminels était un retour à la sauvagerie primitive; mais alors, comment la même dolichocéphalie devient-elle un signe de supériorité chez les classes aristocratiques? Et les singes? sont-ils brachycéphales? « Quelques degrés de plus » dans l'indice céphalique sont une mesure bien grossière. Les Bruxellois ont pour indice 77 à 78 et sont plus dolichocéphales que les Prussiens à 79; leur sont-ils pour cela supérieurs « d'un degré? » Les Sardes sont très dolichocéphales à 72,8, les Arabes d'Algérie à 74, les Corses à 75,2, les Basques espagnols à 77,6. Nous ne voyons pas que l'allongement de leurs crânes leur ait beaucoup servi. Les Sardes, en particulier, ont été d'une stérilité remarquable. Les Suédois représentent la plus pure race scandinave; quelque intelligens qu'ils soient, ils ne dominent pas le monde. Des différences de longueur ou de largeur cranienne qui, nous l'avons vu, se retrouvent au sein de toutes les races d'hommes et dans tous les pays, ne sauraient être la raison essentielle de la supériorité et du progrès moral. D'ailleurs, selon M. Collignon, l'indice céphalique peut varier de dix degrés dans une même race : à lui seul, il est donc un signe insuffisant.

Voyez, dans le détail, la description psychologique des trois prétendues races distinctes. Nos anthropologistes en conviennent d'abord, le Méditerranéen et le Sémite se rapprochent tellement de l'Hyperboréen que des nuances seules les distinguent. En fait, si

les Grecs héroïques d'Homère furent généralement blonds, quelle preuve a-t-on que, plus tard, les grands génies de la Grèce l'aient été? Les Sophocle, les Eschyle, les Euripide, les Pindare, les Démosthène, les Socrate, les Platon, les Aristote, les Phidias le furent-ils tous également? Quant à la longueur du crâne, les bustes de grands hommes conservés par l'antiquité nous montrent des têtes de toutes formes. Socrate, en particulier, est fortement brachycéphale.

Aux Sémites proprement dits on accorde, parmi les Méditerranéens, une place d'honneur. Et certes, la race à qui nous devons notre religion n'est pas méprisable. Aussi, tandis que les uns prédisent le triomphe final des Aryens, les autres leur écrasement futur par la masse des Celto-Slaves et Touraniens, d'autres nous annoncent « la République universelle gouvernée par les Juifs, race supérieure (1). » Seuls, dit-on, les Juifs peuvent vivre sous tous les climats sans rien perdre de leur « prodigieuse fécondité. » Le docteur Boudin, dans son *Traité de géographie et de statistique médicales*, déclare les Juifs réfractaires aux épidémies. Ils sont privilégiés de même pour l'intelligence ; ce n'est pas seulement dans les affaires d'argent qu'ils sont supérieurs; ils réussissent en tout ce qu'ils entreprennent. Déjà M. Gougenot des Mousseaux avait annoncé la « judaïsation des peuples modernes. » Qu'arriverait-il des Aryens si le rêve de M. Dumas dans *la Femme de Claude* venait à se réaliser pour les tribus d'Israël? Mais toutes ces suppositions ont pour principe la conception des Juifs comme une race pure; or, elle ne l'est nullement. Ils présentaient déjà autrefois différens types : les Palestiniens étaient des métis d'Aryens et de Sémites; aujourd'hui, il y a des Juifs blonds, bruns, dolichos, brachys, grands, petits. Les Juifs portugais diffèrent des Juifs allemands ou polonais. Le type « aquilin » est aussi répandu en dehors d'eux que chez eux. Ce ne sont pas deux types juifs, mais dix types juifs qu'admettait Renan. Si les Juifs forment une entité, dit M. Topinard, cette entité n'est pas une « race naturelle », mais simplement « un groupe de l'histoire ou un groupe religieux. » On a jadis parlé bien à tort des races de la linguistique; les races de la religion en seraient le pendant; et il en est de même des races de la psychologie. Ce qui fait la vraie force des Juifs, ce n'est pas la longueur du crâne, c'est l'esprit juif qu'on entretient sous ce crâne, c'est l'éducation juive, c'est l'entente juive, l'alliance juive, qui les fait pénétrer partout et se soutenir partout.

Seuls, d'après certains mesureurs de crânes, les brachycéphales

(1) C'est le titre d'une publication de M. E. Dupont, Paris, 1893.

seraient les parias de l'humanité blanche. Tandis que Méditerranéens, Sémites, Aryas s'équivalent à peu près, les Celto-Slaves, eux, seraient bien au-dessous des autres. Pourquoi ? Selon M. Grant Allen, le Celte a « la constitution de fer, l'ardente vigueur, la passion indomptée du danger et de l'aventure, l'imagination fiévreuse, l'éloquence abondante et un peu fleurie, la tendresse de cœur et l'inépuisable générosité. » Ce portrait, dû à un Anglo-Saxon et inspiré par le souvenir du Celte Tyndall, est-il celui d'une race déshéritée ? Selon Renan, les Celtes ont à la fois la réflexion et la naïveté ; ils sont sans doute attachés à la tradition, par des raisons historiques et géographiques, mais ils ont un ardent amour du beau immatériel, un penchant à l'idéal tempéré par le fatalisme et la résignation. Timide et irrésolu devant les grandes forces de la nature, le Breton est familier avec les esprits d'un monde supérieur : « Dès qu'il a obtenu leur réponse et leur appui, rien n'égale son dévouement et son héroïsme. » Les anthropologistes mêmes qui ont imaginé l'épopée des blonds concèdent aux Celto-Slaves une intelligence souvent « égale à celle des Aryas les plus intelligens. » Et en effet, il est difficile de soutenir qu'Abélard, Descartes, Pascal, Mirabeau, Lesage, Chateaubriand, Lamennais, Renan (pour ne parler que des Français) aient manqué d'intelligence. Parmi les Slaves, Pierre le Grand, qui d'ailleurs avait du sang allemand dans les veines, a le teint très brun, les yeux et les cheveux très noirs, les pommettes saillantes, peu de barbe et de moustaches, le type mongoloïde, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir beaucoup d'intelligence, avec beaucoup de vices, tout comme la blonde Allemande d'Anhalt, Catherine II. Malgré cela, on prétend que les Celtes et les Slaves, dans l'ensemble, ont fourni moins de génies et surtout moins de volontés puissantes. Le fait est difficile à vérifier, pour ne pas dire impossible. Si l'intelligence celtique et même slave peut souvent *égaler* l'intelligence scandinave ou germanique, il est bien probable que ce sont des circonstances historiques, géographiques ou autres qui, en fait, ont favorisé telle race plutôt que telle autre sous le rapport des talens. La Bretagne, par exemple, l'Auvergne et la Savoie n'étaient pas des centres commodes pour la mise en relief des génies, ce qui ne les a pas empêchées d'en produire. Quant à la puissance des volontés, comment la répartira-t-on ? La Bretagne a vu naître Olivier de Clisson, Duguesclin, Moreau, Cambronne, La Tour d'Auvergne, Surcouf, Duguay-Trouin, Lamothe-Piquet, Ducouëdic ; ces hommes manquaient-ils de volonté ? Et si les dolichocéphales ont *en général* la volonté plus violente, les brachycéphales plus patiente et plus entêtée, y a-t-il là la base d'une classification « zoologique » ? Ni en général, ni en particulier, un

mouton n'est un loup, et c'est pour cela qu'ils sont zoologiquement distincts.

Fût-il vrai que, dans l'histoire, les génies et les volontés énergiques sont plus fréquens parmi les crânes allongés, ce fait n'aurait pas son explication la plus naturelle dans une différence de race ou d'origine. Les conquérans ont été à coup sûr des hommes hardis et souvent féroces : ils se sont établis partout non en vertu d'une véritable supériorité intellectuelle ou morale, mais, très souvent, en vertu même de leur brutalité. Une fois établis, ils ont alimenté les classes dominantes, et comme celles-ci avaient tous les moyens de montrer les talens qu'elles pouvaient contenir, comment s'étonner que les génies, pendant de longs siècles, soient surtout nés au sein des aristocraties ? On n'en peut conclure que ce soit la forme du crâne qui les ait déterminés.

Selon M. de Candolle, la carte de répartition des hommes de valeur géniale en Europe est ponctuée d'une manière peu dense par rapport à tout le reste, mais la ponctuation a pour axe visible la ligne partant d'Édimbourg et arrivant à la Suisse. Un second axe de répartition, moins important, commence au-dessous de l'embouchure de la Seine et va rejoindre obliquement la Baltique, en coupant l'autre vers Paris. En dehors de ces deux grandes taches allongées, des points isolés et de plus en plus espacés sont éparpillés par toute l'Europe. La haute et la moyenne Italie, la vallée du Rhône, l'Allemagne du Sud et l'Autriche présentent des traces de centres secondaires, comme celui où naquirant Haydn, Mozart, mais la tache du Nord, à elle seule, comprend les quatre cinquièmes. Là-dessus, les anthropologistes font observer que la carte des élémens dolichocéphales blonds correspond à peu près à cette carte de la répartition des hommes de génie. Pourtant, répondrons-nous, il y a en Écosse un fond celtique; en Suisse, le nombre des talens est très supérieur à la proportion des dolichocéphales. On explique ce dernier fait, il est vrai, par l'énorme quantité de familles géniales qu'implantèrent en Suisse les réfugiés de France. Une troisième carte, celle des grands centres de la civilisation et de la densité de la population, coïncide aussi approximativement avec les deux autres, si bien que la tache principale comprend Londres, Paris, la Belgique, la Hollande, la basse Allemagne et Berlin. — Soit, dirons-nous encore, mais le problème final est de savoir où est la cause, où est l'effet. Est-ce parce que la civilisation et la population sont au maximum qu'il y a, avec plus de culture et de débouchés, plus de talens visibles ; ou est-ce parce qu'il y a plus de talens que la civilisation est plus grande ? Est-ce parce que les blonds dominent qu'il y a plus d'industrie, de commerce, de science, etc., ou est-

ce parce que la civilisation, qui fut d'abord méridionale et orientale, voyage aujourd'hui vers l'ouest et le septentrion, passant à des races moins épuisées? La statistique, elle aussi, est pleine de « mirages », et toute conclusion est ici prématurée.

Quand les Hellènes commencèrent à se répandre sur les deux rives de la mer Égée et que Rome n'était pas née encore, quand les Germains n'avaient d'autres demeures que les « sombres forêts » dont parle Tacite, les jaunes pouvaient se considérer comme la première race du monde. C'est sur leur domaine que passait « l'axe » des supériorités. Plus tard, il passait par Athènes, l'Asie Mineure et la Sicile : qu'était alors le fameux axe Londres-Paris-Berlin? Les Grecs n'auraient-ils pas pu se prétendre d'une autre race que nous, barbares hyperboréens? Et de fait, ils le prétendaient. Plus tard encore, l'axe des génies passait par Rome. Où passera-t-il dans mille ans? Nous l'ignorons.

Sur 89 novateurs, révolutionnaires, etc., on nous signale vingt crânes larges, saint Vincent de Paul, Pascal, Helvétius, Mirabeau, Vergniaud, Pétion, Marat, Desmoulins, Danton, Robespierre, Masséna, etc., contre une liste plus ou moins authentique de 69 dolichocéphales bruns et surtout blonds : François Ier, Henri IV, Louis XIV, Jeanne d'Arc, Bayard, Condé, Turenne, Vauban, L'Hopital, Sully, Richelieu, La Rochefoucauld (qui était du reste très brun), Molière, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, Malherbe, Bossuet, Fénelon, le Poussin, Diderot, Voltaire, Buffon, Rousseau, Condorcet, Lavoisier, Grétry, Berthollet, Lagrange, Saint-Just, Charlotte Corday, Napoléon Ier (qui avait les yeux bleus), etc. Mais combien un Pascal vaut-il de Condorcet ou de Saint-Just? En outre, Descartes était un brun à tête large, avec toute l'apparence celtique. Ces listes, où le pêle-mêle est trop visible, laissent une place énorme à la fantaisie.

On suppose (car c'est pure hypothèse) que la puissance de caractère est sous la dépendance de la longueur du cerveau. Quand le crâne, dit-on, n'atteint pas 0,19, un peu plus ou un peu moins suivant la taille du sujet et l'épaisseur des os, la race manque d'énergie, d'initiative et d'individualité. Au contraire, la puissance intellectuelle serait liée à la largeur du cerveau antérieur. — Mais alors, les brachycéphales devraient avoir plus d'intelligence et être plus féconds en génies, au moins d'ordre intellectuel. Le rapport des deux dimensions craniennes, en dehors des cas extrêmes et anormaux, nous semble un moyen d'évaluation bien grossier, surtout quand il s'agit d'une différence d'un ou deux degrés. Ce qui est vraisemblable, c'est que le développement de la civilisation exige à la fois une certaine longueur et largeur normales du cerveau, et, si la largeur va croissant sans

que la longueur normale diminue, on a une sous-brachycéphalie croissante, compatible avec la supériorité.

En Europe, continue-t-on, la France exceptée, un homme de la classe supérieure en vaut, d'après les calculs de M. de Candolle, huit de la classe moyenne, au point de vue de la fécondité en talens, et il en vaut six cents de la classe inférieure. En France, il en vaut vingt des uns et seulement deux cents des autres. Les classes extrêmes en France sont donc supérieures aux classes correspondantes du reste de l'Europe; la classe moyenne en France est inférieure et l'est devenue de plus en plus depuis cent ans ; la bourgeoisie du XVIIIe siècle valait quatre fois plus que la nôtre. Notre bourgeoisie actuelle a cependant tous les moyens de manifester ses talens, quand elle en a. — Soit ; mais, si elle ne le fait pas, est-ce parce que son crâne devient moins oblong, ou n'est-ce pas plutôt que, en vertu des circonstances historiques de son évolution, elle a dû s'attacher trop à l'argent, se montrer moins désintéressée, moins élevée dans ses aspirations? Quant au peuple de France, si, tout en étant très supérieur à celui des autres pays, il manifeste encore deux cents fois moins de talens que l'aristocratie, l'explication la plus simple n'est-elle pas dans les difficultés que les talens trouvent à percer? Est-il aisé à un maçon de révéler le « poète mort-né » qu'il a peut-être en lui ? A un ferblantier ou à un menuisier, de montrer ses talens d'orateur, de penseur, d'homme d'Etat? L'esprit ne souffle pas « où il veut », mais où il peut. La proportion même des talens dans nos masses populaires est tout à leur honneur, quelque « celtiques » ou même touraniennes qu'elles puissent être.

On soutient encore que les hommes à tête longue, et surtout les blonds, ont un caractère religieux très prononcé, ce qu'on explique par quelque « *accident* de développement. » Au contraire, les Celto-Slaves, malgré leur « infériorité » générale, auraient cette supériorité particulière, prétend-on, d'être beaucoup moins religieux. Qui ne sent encore l'arbitraire de toute cette psychologie? D'abord, nous ne saurions admettre la prétendue supériorité des races irréligieuses, s'il en existe. La religion est l'étape première de l'idéalisme, le premier effort de l'homme pour se dépasser lui-même, pour franchir l'horizon borné du monde visible. En outre, la répartition des races religieuses en Europe est des plus contestables. Les Celtes de notre Bretagne sont-ils moins religieux que leurs voisins les Normands? Les Slaves de Russie passent-ils pour incrédules? De même, la légèreté, la gaîté celtiques sont-elles visibles dans la rêveuse et contemplative Bretagne que nous décrit Renan, ou encore dans l'Auvergne, ou encore chez les brachycéphales d'Alsace, ou chez les placides et lourds Celtes de Bavière?

Autre exemple : les Bretons vrais d'Armorique sont, dit-on, dolichocéphales et de haute taille ; nez saillant, haut et étroit, teint fleuri, cheveux et yeux clairs ; c'était du moins le type breton pur du IVe siècle, dont subsistent encore de beaux spécimens. Les Celtes d'Armorique, au contraire, ont la face large, aplatie, courte, les arcades sourcilières prononcées, et ils sont trapus. A-t-on pourtant remarqué la moindre différence entre ces deux couches ethniques de notre Bretagne, sous le rapport du caractère, des mœurs, des croyances?

Après l'esprit religieux ou irréligieux, — dont les anthropologistes font une supériorité ou une infériorité selon leurs goûts, — on invoque l'esprit guerrier et aventureux des hommes du Nord, pour en faire, cette fois, une supériorité indiscutable. Mais d'abord, les Celtes ont à leur compte, eux aussi, de grandes invasions et de grandes conquêtes : nous avons vu la vaste étendue de l'ancienne Celtique (sans parler de la Chine). Un pareil territoire n'a pas été envahi par des lâches ou par des hommes « passifs ». Après avoir dompté la Gaule, alors occupée par les « indomptables » Ligures, les Celtes refoulèrent ces derniers vers le sud-est et, s'avançant vers la Garonne, gagnèrent l'Espagne pour s'établir sur l'Elbe et former la Celtibérie, vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ. Ils s'étaient également répandus dans l'Armorique et les Iles Britanniques. Si donc l'esprit conquérant et la valeur guerrière, — qu'on retrouve d'ailleurs partout et chez toutes les races, — sont les vrais signes de la supériorité, il est impossible de concevoir les Celto-Slaves comme inférieurs aux Scandinaves et Germains. Quant à déclarer que ces énormes masses de Celtes ont dû nécessairement être conduites par des crânes longs à chevelure blonde, c'est remplacer l'histoire par l'épopée des blonds. Il y a eu une première invasion celtique, probablement brune, et une seconde gauloise (conséquemment de race blonde), voilà tout ce que l'histoire nous apprend.

En outre, la psychologie des Celto-Slaves et Touraniens contient une contradiction fondamentale. Si les masses mongoliques de l'Asie sont des Savoyards attardés, comment nos Savoyards, Auvergnats et Bas-Bretons ressemblent-ils si peu à leurs ancêtres nomades? Le nom de Touraniens désigne les nomades non Aryens, et *toura* exprime la vitesse du cavalier ; or, qui fut moins attaché à la terre, moins « pacifique », moins « tranquille » que les nomades touraniens ? M. Richepin, qui prétend les avoir pour ancêtres (bien qu'originaire d'une famille de l'Aisne), nous a chanté leur « Chanson du sang » :

Avant les Aryas, laboureurs de la terre...
Vivaient les Touraniens, nomades et tueurs.

Ils allaient pillant tout, le temps comme l'espace,
Sans regretter hier, sans penser à demain,
N'estimant rien de bon que le moment qui passe
Et dont on peut jouir quand on l'a sous la main.

Oui, ce sont mes aïeux, à moi. Car j'ai beau vivre
En France, je ne suis ni Latin ni Gaulois.
J'ai les os fins, la peau jaune, les yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

Quelle ne sera pas la déception du chantre des Touraniens s'il apprend le peu de cas qu'on fait aujourd'hui des « Savoyards attardés dans leurs migrations » (1)? Quoi qu'on en pense, il est difficile de concilier la tranquillité savoyarde, bretonne et auvergnate, avec les documens relatifs aux farouches tribus mongoliques, à leurs conquêtes et à leurs pillages. Les conquêtes elles-mêmes, d'ailleurs, ne prouvent rien. Peu de temps après Salamine, la Grèce envahit l'Asie et franchit l'Indus; une colonie tyrienne mit l'Italie à deux doigts de sa perte; les Vandales, que le monde ignorait, parcoururent l'Europe, menacèrent Rome et Byzance; l'Arabie fut sur le point d'inonder l'Europe. Voilà des races de toutes sortes, avec des crânes de toutes formes, qui ont toutes fait la guerre et remporté les mêmes victoires. Rien n'est aussi banal que d'être vainqueur, sinon d'être vaincu.

La difficulté essentielle de la théorie qui fait venir les Aryens des contrées du Nord, c'est d'expliquer la civilisation aryenne. A coup sûr, cette civilisation n'a pas pu naître en Scandinavie, ni en Germanie, ni en Sibérie : il est naturel que les premières civilisations se soient développées dans des contrées plus chaudes et plus clémentes à l'homme. De fait, ce sont toujours des barbares qui sont venus du Nord. Pour tourner la difficulté, il faut donc admettre que ce furent précisément les Celto-Slaves, accourus d'Asie, qui apportèrent la civilisation aux dolicho-blonds du Nord-Ouest. Mais alors, comment les Celto-Slaves sont-ils si méprisables? Et d'autre part, s'ils étaient Touraniens et nomades, comment ont-ils pu être à ce point civilisés? La question revient toujours : Qui a commencé la civilisation? Et rien n'est moins probable, encore une fois, que d'attribuer ce commencement aux sauvages hyperboréens dont les hordes devaient plus tard terrifier l'Empire romain et grec. On voit dans quelle perplexité nous laissent toutes ces histoires avant l'histoire.

Quant à l'effrayant tableau qu'on nous fait de la lutte intestine, préparée par la forme des crânes, entre l'*Homo Europœus* et l'*Homo Alpinus*, c'est un pur rêve d'anthropologiste. L'absorption progres-

(1) Kossuth, lui, avait l'aspect d'un Hun et s'en vantait. Y avait-il bien de quoi!

sive des dolichocéphales dans la masse rend d'ailleurs une telle lutte impossible. Et si l'on répond que ce progrès de la démocratie ethnique, laquelle va du même pas que la démocratie politique, menace l'humanité d'un abaissement universel, nous répondrons à notre tour : — Tout dépend du soin qu'auront ou n'auront pas les démocraties de maintenir dans leur sein une élite naturelle, d'assurer une libre voie à la sélection des supériorités, quelle que soit la forme de leurs têtes. On a eu raison de comparer l'élite d'un peuple à la locomotive, qui seule a un mouvement propre, et la masse à la longue suite de wagons inertes, qui cependant arrivent à rouler aussi vite que la locomotive ; mais rien ne permet d'ajouter que les supériorités, nécessaires pour entraîner tout le reste, soient liées à de légères variations de l'indice céphalique et que l'élévation universelle de cet indice, en aboutissant à élargir toutes les têtes, aboutira à rétrécir tous les esprits.

Les anthropologistes dont nous parlons ne pouvaient manquer de prendre au tragique le croisement de plus en plus universel des têtes longues et des têtes larges ; dans la désharmonie des formes qu'ils croient trouver chez ces « métis », ils voient l'image d'une désharmonie intérieure (1). — Par bonheur, leurs conclusions sont encore ici tout hypothétiques. Les relations des qualités mentales à telles particularités crâniennes sont trop mal déterminées pour permettre de prévoir le résultat des métissages, surtout entre blonds et bruns. Dans les mélanges, les caractères essentiels des types se transmettent chacun pour soi et sans solidarité avec les autres, de telle sorte que le croisement du dolicho-blond et du brachy-brun, par exemple, pourra produire des métis dolicho-bruns et brachy-blonds, outre un petit nombre

(1) Déjà, disent-ils, nous n'apercevons plus dans nos villes que sujets aux yeux clairs et aux cheveux foncés, ou l'inverse ; que visages larges associés à des crânes arrondis ; la barbe est d'un autre type que les cheveux ; « des brachycéphales portent des têtes d'Aryas », usurpation inique ; d'autre part, « de petites têtes de Méditerranéens sont perchées sur des cous d'Aryas plus gros qu'elles et surmontent des troncs gigantesques. » — Qu'eussent dit ces pessimistes en apercevant Mme de Sévigné avec un œil bleu et l'autre noir ? — Dans un instant, continuent-ils, vous verrez la dissymétrie des organes intervenir comme « cause d'extinction des populations métisses. » Au moral, que d'hommes tiraillés par des tendances opposées, qui pensent « le matin en Aryas et le soir en brachycéphales, » changeant de caractère, de volonté, de conduite au gré du hasard ! Voilà le spectacle que donne la psychologie des « sang-mêlés » de nos plaines et de nos villes. On ajoute, pour ces métis des blonds et des bruns, comme pour ceux des blancs et des noirs, que « l'égoïsme est leur caractéristique, » ainsi que « l'inconstance, la vulgarité, la poltronnerie. » Le Celte a déjà grand souci de sa personne, de ses intérêts, des intérêts de ses proches, de tout ce qui ne dépasse pas son horizon assez étroit. Croisez-le avec un Germain ; l'individualisme énergique de ce dernier viendra renforcer la tendance personnelle du premier ; d'autre part, les instincts germaniques de solidarité humaine seront neutralisés par l'esprit de clocher celtique ; résultante générale : égoïsme chez les métis. — Telle est la chimie anthropologique des caractères.

de types reproduisant fidèlement les types originaux. Le résultat final, à travers les siècles, est la répartition presque égale des couleurs entre les diverses formes de crânes. M. Collignon l'a constaté pour les conscrits du département des Côtes-du-Nord ; M. Ammon, pour ceux du duché de Bade. Les yeux bleus et les cheveux blonds des anciens Germains subsistent chez les Badois, tandis que la dolichocéphalie a presque disparu. Une race a ce que M. Collignon appelle des caractères forts ou résistans, qu'elle tend à imposer presque indéfiniment à ses métis, même éloignés (tels les yeux bleus pour la race septentrionale), et des caractères faibles, persistans, qui se laissent facilement éliminer dans les croisemens. Un caractère très fréquemment rencontré peut donc cependant n'être qu'adventice ou surajouté ; les yeux bleus ne prouvent pas que la tête soit dolichoïde. La couleur peut subsister lorsque la forme du crâne change. De même, il est probable que les qualités de structure cérébrale, auxquelles sont liées les qualités psychiques héréditaires, tendent, par l'effet des nombreux croisemens, à se dissocier peu à peu d'avec la longueur du crâne et à se répartir entre les diverses formes de crânes, comme celles-ci entre les diverses couleurs d'yeux et de cheveux. Tout ce qu'on a pu dire de plus plausible sur les croisemens, c'est qu'un père de beaucoup d'intelligence sans persévérance, par exemple, et une mère très persévérante avec peu d'intelligence, auront chance d'avoir des enfans d'un des quatre types suivans : 1° reproduction du père, 2° reproduction de la mère, 3° intelligence et persévérance réunies, ce qui assurera le succès (*si qua fata aspera...*), 4° peu d'intelligence et peu de persévérance, type destiné à l'insuccès et à l'élimination finale.

Qu'il y ait dans nos sociétés contemporaines beaucoup d'hommes déséquilibrés, nous ne le nions pas. Y en a-t-il plus qu'autrefois ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que les causes physiques de déséquilibration sont beaucoup moins les croisemens de Celtes et de Germains que l'extension progressive de l'alcoolisme et d'autres maladies, l'abus du tabac, le séjour des villes, le manque d'une bonne hygiène, la vie sédentaire, le surmenage, etc. ; mais les principales causes sont morales : lutte et contradiction des idées, des sentimens, des croyances religieuses et irréligieuses, des théories politiques et sociales, licence de la presse, pornographie, excitations de toutes sortes, etc. L'indice crânien est étranger à tous ces maux.

Comme remède, cependant, on nous propose, en s'inspirant des théories de M. Galton et de M. de Candolle, une « alliance aryenne ». Les Aryens et leurs métis peu éloignés se chiffrent, nous dit-on, par une trentaine de millions, tant aux États-Unis

qu'en Europe, mais cette faible minorité représente presque toute la puissance intellectuelle du genre humain; quand elle voudra faire usage de ses forces et de son « audace typique », l'*audax Iapeti genus* fera ce qui lui plaira : les Juifs donnent l'exemple de la facilité avec laquelle une race peut « s'isoler tout en étant ubiquiste », former un même peuple tout en habitant vingt pays. Il s'est établi déjà en Amérique des associations en vue d'une aristocratie conventionnelle qui éviterait tout croisement impur, toute « souillure », donnerait des primes, des bourses et des dots aux sujets les plus parfaits, aux familles les plus fécondes en talens, c'est-à-dire, pour employer le terme de M. Galton, les plus « eugéniques ». — Nous doutons fort du succès de la nouvelle caste, et nous doutons surtout de son utilité. S'il est fort compréhensible que les blancs hésitent à se noyer dans les populations noires, ou même jaunes, il l'est beaucoup moins que les dolichocéphales blonds, pour une supériorité problématique de forme crânienne et de couleur des cheveux, prétendent former une humanité au sein de l'humanité même. En Europe, au moyen âge, les classes nobles se disaient japhétiques, pour se distinguer du peuple des campagnes, que l'on déclarait chamite. L'opposition des Aryas et des Celto-Slaves est du même genre. De plus, si les croisemens sont en effet dangereux entre races trop distantes, comme la blanche et la noire, ils sont plutôt utiles entre deux variétés aussi voisines que les têtes longues et les têtes larges. Ce sont les anthropologistes eux-mêmes qui nous ont appris que les couches les plus élevées des sociétés par l'intelligence et le talent s'épuisent vite, deviennent moins fécondes, soit volontairement, soit par une involontaire usure des facultés génératrices au profit des facultés intellectuelles, soit par la démoralisation qu'entraîne souvent une situation de fortune privilégiée, soit enfin par une de ces « évolutions régressives » qui ont conduit tant de grandes familles à l'imbécillité finale et à la folie. C'est un résultat que M. Jacoby avait mis en lumière et sur lequel, à son tour, M. Gustave Le Bon a insisté. Une supériorité dans un sens ne s'obtient, trop souvent, qu'au prix d'une infériorité et, sans doute, d'une dégénérescence dans d'autres sens. En admettant qu'on ait exagéré les dangers des unions restreintes à une seule et même caste ou classe sociale, il demeure vrai que, depuis les origines de la civilisation, des croisemens innombrables ont eu lieu, que nous avons tous dans nos veines du sang de blonds et du sang de bruns, du germanique, du celtique et du méditerranéen, que le mélange va croissant avec la civilisation, et qu'en définitive l'humanité ne paraît pas déchoir avec les siècles qui la « brunissent ».

Au reste, s'il y a des enthousiastes du crâne long, il y a aussi

des partisans du crâne large. M. Anoutchine, qui est Slave, soutient la supérioriorité des brachycéphales; retournez-vous, de grâce. D'autres pensent, avec Virchow, que, si la tête s'élargit et doit s'élargir encore davantage avec le temps, c'est pour donner place à tout ce que le progrès des connaissances l'obligera de contenir. La forme arrondie est celle qui permet de loger, dans le moindre espace, le plus de masse cérébrale. Cependant, ajoutent-ils, le volume du cerveau ne pourra pas gagner trop notablement, pour des raisons d'équilibre de la tête et d'harmonie de ses parties : les lobes antérieurs pourront grossir, mais seulement jusqu'à ce que l'axe de gravité passe au milieu même de la base du crâne ou un peu en avant; plus avant encore, les yeux se trouveraient gênés, enfoncés sous le crâne. Tous les anthropologistes s'accordent d'ailleurs à admettre qu'en fait la dolichocéphalie sera remplacée par une brachycéphalie universelle. Le progrès va-t-il donc à reculons, depuis les dolichocéphales préhistoriques des cavernes jusqu'à nous, qui avons le tort d'élargir nos crânes?

Selon M. Galton, si les bruns vont l'emportant, c'est que la santé est plus grande chez eux, ce qui semble résulter des statistiques relatives à la guerre de sécession en Amérique. Selon M. de Candolle, l'augmentation du pigment chez les bruns suppose une élaboration plus complète et plus de vigueur. Les blonds seraient moins robustes, comme les fleurs pâlies, et seraient obligés par là même d'être plus intelligens; de là une sélection graduelle en faveur de l'intelligence! Que ne fait-on pas accomplir à la sélection? Selon d'autres, les Celto-Slaves l'ont emporté précisément parce qu'ils se sont tenus plus tranquilles que les hommes du Nord et les ont laissés s'entre-détruire; mais, quand la lutte sera portée sur le terrain économique, ils seront battus par les blonds. Selon d'autres encore, les blonds ne pourront pas lutter, même sur ce terrain, parce que le théâtre de la lutte est surtout dans les grandes villes, où les dolicho-blonds accourent, mais pour s'y éteindre bientôt (1).

Impossible de se fier à toutes ces inductions contradictoires.

(1) La dolichocéphalie domine, selon les recherches de M. Ammon, dans les villes par rapport aux campagnes, dans les classes supérieures des lycées par rapport aux classes moyennes, dans les institutions protestantes par rapport aux institutions catholiques (où la brachycéphalie est remarquable dans le duché de Bade). M. Ammon a fait aussi des observations amusantes sur les types des sénateurs badois. Parmi les individus ruraux, les dolicho-blonds, étant d'humeur entreprenante et voyageuse, subissent l'attraction des villes et viennent y chercher leur gain. Par conséquent, les campagnes perdent de plus en plus leurs dolichoïdes et deviennent de plus en plus brachycéphales. Les dolichoïdes, après avoir subi d'une manière particulière l'attraction des villes, y réussissent et parviennent à y prospérer pendant une ou deux générations, mais leur postérité y fond comme la neige au soleil.

L'anthropologie est une science encore trop flottante pour inspirer pleine confiance. Comment accepter des hypothèses psychologiques et sociales fondées sur des hypothèses historiques, fondées elles-mêmes sur des hypothèses anthropologiques? Il est au moins prématuré de précipiter la moitié de l'humanité sur l'autre pour une question de longueur dans la boîte crânienne, et cela avec la certitude de la défaite finale au profit des têtes larges. La loi de fraternité est plus sûre que toute l'histoire, et surtout que la préhistoire. Quant au vrai remède à la déséquilibration sociale, ce n'est pas la formation d'une caste fermée, mais une plus grande attention apportée aux mariages, à la santé physique et morale des futurs époux, un plus grand souci de l'hygiène, une lutte plus opiniâtre et plus effective contre les vices qui compromettent la race même, intempérance et débauche, enfin une diffusion plus large des idées morales, aussi bien dans les têtes germaniques que dans les têtes celto-slaves, chez les Saxons que chez les Auvergnats.

La théorie des types craniologiques nous paraît être le pendant de la fameuse théorie du « type criminel ». M. Lombroso avait raison d'appeler l'attention sur les nombreuses marques de dégénérescence qu'on rencontre chez les délinquans; il avait tort de croire qu'on naît criminel, avec un type immédiatement reconnaissable pour l'œil de l'anthropologiste. Pareillement, les amis des crânes allongés ont raison de nous signaler les nombreuses marques de déséquilibre que fournissent nos sociétés agitées et bourbeuses; mais, quand ils imaginent leur type blond comme le seul véritable *homo*, qui doit au besoin exterminer ses compétiteurs indignes, ils érigent une fantaisie pseudo-scientifique en un nouveau ferment de discorde morale et de découragement civique. Le pandolichoïsme n'est pas, pour l'humanité, une fin plus haute et plus sûre que le pangermanisme ou le panslavisme et autres absorptions des faibles par les forts.

La défaite des hyperbrachycéphales immigrans dans les villes est plus rapide encore: ils disparaissent, en général, sans avoir réussi; ils succombent à la concurrence industrielle et aux séductions de la vie urbaine, que leur manque de volonté les empêche de repousser. (Otto Ammon, *la Sélection naturelle chez l'homme* dans *l'Anthropologie*, 1892.)

M. Georges Hansen, — dans son ouvrage sur les *Trois degrés de développement des populations*, — prouve, par la statistique de villes allemandes, que la population des villes se renouvelle presque complètement par des immigrés au cours de deux générations; et comme ces immigrés sont surtout des dolichoïdes, on peut dire que les villes modernes sont des gouffres où viennent s'engloutir les dolicho-blonds; elles contribuent à les faire disparaître comme y ont contribué les guerres, les croisades, la Révolution française, etc. La lutte industrielle et commerciale, dont les villes sont les principaux centres, serait donc, elle aussi, jusqu'à un certain point une « lutte de races. »

III

Les facteurs ethniques du caractère national ne sont ni les seuls ni les plus importans; les facteurs sociaux, l'uniformité de l'instruction, de l'éducation, des croyances communes compensent et au delà les diversités des familles ethniques (1). Les Sardes méditerranéens n'ont pas d'affinité de race avec les Piémontais-Celtes, les Corses avec les Français, ce qui ne les empêche nullement de vivre en parfait accord. Les Polonais haïssent les Russes, malgré le sang slave qui leur est commun, et ils s'assimilent volontiers avec les Autrichiens. Les Alsaciens sont Français de cœur, malgré leurs traits germaniques. L'Irlande celtique n'aime pas l'Angleterre; mais le pays de Galles, non moins celtique, est presque assimilé; de même pour l'Écosse, celte en très grande partie, et qui, cependant, ressemble si peu à sa vraie sœur, l'Irlande.

M. Gumplowicz, dans un livre bien connu, appelle l'histoire la « lutte des races »; il a beau entendre par là non plus des races véritables, mais de simples groupes sociaux, sa théorie n'en est pas plus scientifique. Ne voir dans l'évolution des sociétés qu'un combat, c'est n'apercevoir qu'un aspect de la question, et le plus primitif, le plus voisin de l'animalité; c'est retomber dans le domaine de la zoologie et de l'anthropologie au moment même où on semblait l'avoir dépassé. Jusque chez les races préhistoriques, le grand mobile du progrès social fut la production en vue de la consommation. Or, la coopération apparut bientôt aux hommes comme le moyen le plus fécond et le plus sûr de produire les choses utiles. La lutte n'était qu'un moyen secondaire et un pis aller. Aussi, dès les temps préhistoriques, outre les armes, dirigées d'abord exclusivement contre les animaux, nous rencontrons une foule d'ustensiles et d'instrumens pacifiques. M. de Mortillet a écrit tout un livre sur les outils préhistoriques de pêche ou de chasse pour montrer combien l'humanité naissante, malgré l'extrême lenteur de ses progrès, s'ingénia à trouver des moyens de production, quels bienfaiteurs inconnus nous eûmes parmi nos ancêtres préhistoriques. La lecture de ce livre repose du roman de guerre perpétuelle et d'universel cannibalisme imaginé par les anthropologistes et par les sociologistes de leur école. On comprend que l'homme n'a pas été, dès le début et partout, la plus féroce des bêtes féroces, celle qui, — exception unique, — n'aurait été occupée qu'à exterminer et à dévorer ses semblables. A l'hosti-

(1) Voir M. G. Le Bon, *les Lois psychologiques de la Vie des peuples*. Paris, Alcan, 1894.

lité se joignit dès l'origine la sympathie. La coopération fit autant et plus pour le progrès que la lutte à main armée, qui elle-même fut remplacée peu à peu par la concurrence pacifique.

La force a eu autrefois et a maintenant beaucoup moins d'importance qu'on ne l'imagine dans la formation des nationalités. Les Turcs ont conquis les Bulgares, les Serbes, les Roumains, les Grecs; ont-ils pu les assimiler? Non, pour bien des raisons, parmi lesquelles on en a noté une curieuse : les Turcs, dit M. Novicow, avaient un alphabet moins parfait que celui des nations par eux vaincues; cela seul leur assurait l'impuissance finale. Est-il vrai que l'unité française soit simplement l'œuvre de nos rois, de la conquête et de la force? N'a-t-on pas soutenu avec raison qu'elle est surtout l'œuvre d'une foule innombrable d'écrivains, de poètes, d'artistes, de philosophes, de savans que la France a produits sans discontinuer depuis quatre siècles? Vers l'an 1200, la culture provençale était supérieure à la culture française : un Toulousain traitait un Parisien de barbare, et avec quelque raison. Si, dit M. Novicow, le mouvement intellectuel du Midi avait marché d'un pas égal à celui du Nord, nous aurions aujourd'hui un Languedoc gémissant sous le joug français comme la Pologne gémit sous le joug russe. Comparez la France à l'Autriche. Dans ce dernier pays, la langue et la littérature allemande n'ont pas réussi à « germaniser » les Hongrois. En France, la langue française a pris une telle avance sur les dialectes locaux, par exemple le provençal, que ceux-ci (heureusement) n'essaient plus de lutter, malgré les Mistral et les Roumanille. Or c'est par la littérature et les sciences que cette victoire de la langue française a eu lieu. « Chez vous, dit M. Novicow aux Français, cela s'appelle instruire les paysans. Dans d'autres circonstances, cela se serait appelé dénationaliser les Languedociens ou les franciser... Le provençal ne ressuscitera plus. Je ne vois pas, cependant, qu'on emploie la baïonnette pour enseigner le français aux Languedociens. » Notre langue se propage d'ailleurs au delà de nos frontières, dans des pays où les baïonnettes françaises n'ont aucune action.

M. Novicow conclut que « l'assimilation nationale est surtout un processus intellectuel. » Mais pourquoi, lui aussi, ramène-t-il l'histoire à une lutte, non plus de races, il est vrai, mais de « sociétés? (1)» L'idée de « concours » est complémentaire de l'idée de « lutte » ; et même, la lutte serait impossible sans un concours préalable entre ceux qui combattent, quelles que soient les armes qu'ils emploient. C'est précisément ce qui fait que la conception darwiniste de l'histoire est unilatérale et incomplète.

(1) *Les Luttes entre les sociétés humaines*, Paris, Alcan, 1893.

IV

A notre avis, quand on étudie l'action des races et même des groupes sociaux à travers l'histoire, on reconnaît que cette action a traversé trois périodes, et c'est là une des grandes lois psychologiques qui, selon nous, régissent l'histoire même.

Plus les races ou les sociétés sont primitives, plus elles ont une action déterminante sur les individus qui les composent; plus, par conséquent, il y a de ressemblances entre ces individus. Hippocrate nous dit que les Scythes ont un type de race, non des types personnels. De même, les Romains trouvaient les plus grandes ressemblances entre les Germains de leur temps. On a souvent cité la parole d'Ulloa : « Qui a vu un indigène d'Amérique les a tous vus. » Humboldt la confirme d'après sa propre expérience. Sans doute, depuis qu'on observe les sauvages de plus près, on aperçoit de mieux en mieux leurs différences individuelles. Même chez les animaux, les chiens par exemple, il y a une grande diversité de caractères : les uns sont ardens, les autres indolens, les uns étourdis, les autres prudens, les uns affectueux, les autres égoïstes ; à plus forte raison quand il s'agit d'hommes. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe entre les membres d'une même tribu sauvage une uniformité *relative*, qui en fait des exemplaires semblables d'un même modèle.

Les différences du volume des crânes existant entre individus de même race croissent avec la civilisation. Il y a des peuplades où ces différences crâniennes sont nulles, tandis que, chez les Parisiens modernes, elles vont jusqu'à 600 centimètres cubes, chez les Allemands jusqu'à 700. Selon Waitz, la ressemblance physique des individus, dans les races peu avancées, a pour parallèle leur ressemblance morale, leur absence d'individualité psychique. L'homogénéité des caractères, dit-il, au sein d'une peuplade nègre, est incontestable. Tous les individus ont les mêmes qualités générales et les mêmes défauts. Dans l'Égypte supérieure, le marchand d'esclaves ne se renseigne pas sur le caractère individuel de l'esclave qu'il veut acheter; il demande seulement quel est son lieu d'origine. Une longue expérience lui a appris que les différences entre individus de la même tribu sont insignifiantes à côté de celles qui dérivent de la race. L'esclave est-il de la tribu des Nubas ou des Gallas, il sera fidèle; est-il un Abyssinien du Nord, il sera traître et infidèle ; est-il de Fertit, il sera sauvage et prompt à la vengeance ; la majorité des autres tribus donnera de bons esclaves domestiques, mais peu utilisables pour le travail cor-

porel (1). On comprend d'ailleurs que, outre l'identité de race, nous avons ici une identité de milieu physique et de milieu moral, c'est-à-dire de religion, de genre de vie ; il n'est donc pas étonnant que les individus d'un même groupe et d'un même milieu soient du même moule par le caractère comme par la constitution.

Mais, d'autre part, les milieux physiques étant différens et les communications mutuelles étant peu fréquentes à l'origine de la civilisation, les divers groupes humains, presque fermés alors, devaient finir par se différencier les uns des autres, par suivre chacun sa ligne propre. La même raison qui établissait alors des ressemblances très grandes entre les individus d'un seul groupe ethnique rendait donc dissemblans les groupes eux-mêmes, en les isolant les uns des autres. Jusque dans des temps aussi voisins de nous que le moyen âge, les diverses provinces de France avaient leur physionomie tranchée : un Picard ne ressemblait guère à un Auvergnat; en revanche, les Picards se ressemblaient entre eux, et tous les Auvergnats.

La seconde période, antithèse de la précédente, est celle où les différences de constitution physique et de caractère moral vont diminuant entre les diverses races ou peuples, mais augmentent entre les divers individus d'une même race ou d'un même peuple. M. Durckheim (2) fait remarquer, par exemple, que les Anglais, en général, ressemblent plus aujourd'hui aux Français qu'autrefois, mais qu'un Français ressemble moins à un autre Français, un Anglais à un autre Anglais. Les différens types provinciaux, dans une même nation, tendraient aussi à devenir moins disparates: un Lorrain ressemble plus aujourd'hui à un Provençal qu'autrefois. Les différences tendent donc à passer surtout dans les individus, dont les caractères se font moins originaux. La race pèse d'un moindre poids sur les membres d'une nation.

A notre avis, l'humanité approche aujourd'hui d'une troisième période, synthèse des deux précédentes, où les ressemblances croissantes n'empêcheront pas les différences croissantes. Toutes les similitudes provenant de la vie sociale augmentent avec la civilisation ; les mêmes idées scientifiques, les mêmes croyances morales et religieuses, les mêmes institutions civiles et politiques se répandent par le monde entier. Les peuples d'une même civilisation tendent donc à se ressembler de plus en plus sous ce rapport. En même temps l'uniformité croissante d'instruction et d'éducation tend à faire passer tous les individus dans un même moule social. Enfin les mélanges et croisemens des familles, des peuples, des races, tendent aussi à généraliser partout un seul et même

(1) Waitz, *Anthropologie der Naturvoelker*, I, 75 et suiv.
(2) Voir *la Division du travail social*. Paris, Alcan.

type d'homme. Les ressemblances iront donc bien en augmentant, et non pas seulement entre les races ou les peuples (comme l'admet M. Durckheim), mais, du même coup, entre les individus. Seulement, à notre avis, ce résultat n'empêchera point l'accroissement parallèle des différences, soit entre les individus, soit entre les peuples. De ce que les cerveaux ont aujourd'hui un plus grand nombre de parties communes, il n'en résulte pas qu'ils ne puissent aussi avoir un plus grand nombre de parties différentes ; tout au contraire, en élevant d'abord, par l'instruction, les cerveaux à un certain niveau plus ou moins uniforme, on leur permet de manifester mieux ensuite leurs ressources propres et leur originalité personnelle. C'est, du moins, ce que devrait produire une éducation qui, au lieu de considérer l'esprit comme un simple vase à remplir, le considérerait comme un outil à forger et à perfectionner. Les conquêtes de la science passée rendent plus rapides et plus faciles des conquêtes nouvelles pour la science à venir; il en est de même des acquisitions intellectuelles et morales pour chaque individu. Le temps passé sous la civilisation mûrit tous les cerveaux, mais les mûrit diversement, comme sous le soleil les grappes d'un certain raisin deviennent dorées et les autres noires : si elles ne se ressemblent pas, elles peuvent se valoir et trouver toutes leur emploi. Cette même loi s'applique aussi, croyons-nous, aux différentes nations : leurs caractères pourront à la fois s'harmoniser par la base, au point de vue moral et social, et se différencier de plus en plus par le sommet. Des traits plus délicats signaleront les physionomies nationales; mais, de même que dans l'art tout se nuance et se subtilise, de même la civilisation intellectuelle et morale admettra des différences de détail qui, pour être moins grossières, n'en seront pas moins utiles au progrès commun. L'accroissement de l'action collective n'empêchera pas non plus l'accroissement simultané de l'action individuelle. Par son intelligence et ses inventions, par ses sentimens et sa volonté, l'individu verra son rôle augmenter avec les siècles.

Concluons qu'il faut se mettre en garde contre les sophismes sociaux tirés de l'histoire naturelle. Ils deviennent, de nos jours, si fréquens et si menaçans qu'on est obligé d'insister sur les théories les plus risquées et les plus arbitraires comme si elles étaient sérieuses ; elles le sont en effet bien souvent dans la pratique. Chez les nations modernes, où l'intelligence joue un rôle croissant, « les sophismes de l'esprit » tendent de plus en plus à engendrer ou à excuser les « sophismes du cœur », avec les guerres intestines ou étrangères qui en sont les sanglantes applications. « En préconisant le régime de la force, a dit l'écrivain russe dont nous parlions tout à l'heure, les publicistes français font le jeu

de l'Allemagne du fer et du sang; leur naïveté et leur aveuglement stupéfient. » Si la théorie de la force, dont nous nous engouons à l'exemple de l'Allemagne, était vraiment celle à laquelle doit aboutir la race dite supérieure, celle-ci n'aurait fait, en vieillissant, que revenir à la morale préhistorique qu'elle pratiqua quand elle était cannibale; sa prétendue supériorité serait un leurre : le sentiment de la justice dans un crâne large est préférable à l'injustice dans un crâne long. D'ailleurs, la justice même est une force, la plus grande peut-être de toutes, et qui se manifestera de plus en plus à mesure que les élémens moraux et sociaux joueront un plus grand rôle dans la civilisation. L'apothéose de la force brutale est un retour en arrière, et l'histoire anthropologique n'est guère qu'un roman anthropophagique. Sans doute, en un siècle qui a perdu l'équilibre ancien sans avoir encore trouvé l'équilibre nouveau, il est naturel de voir réapparaître au grand jour tous les instincts animaux et barbares, qu'une fausse science essaie de légitimer, de réduire en théorie : notre époque se débat en pleine crise d'atavisme. Elle est même, par la rivalité des blancs, des jaunes et des noirs, menacée d'une vraie et dernière lutte de races, qui peut d'ailleurs rester une lutte pacifique; mais il est inadmissible de représenter sous le même aspect la rivalité des Français avec les Allemands, ou celle des Français « nobles » avec les Français « serviles ». Ce ne sont là que des querelles de familles, et l'histoire naturelle n'a presque rien à y voir : c'est l'histoire proprement dite, c'est la science sociale et politique qui peuvent donner l'explication de ces luttes. On a beau nous faire un sombre tableau des « incompatibilités d'humeur » entre les races européennes ou entre les diverses couches ethniques de chaque nation, — incompatibilités qui, dit-on, expliquent nos guerres incessantes, — nous avons montré que ces prétendues « races » sont de simples types psychologiques, dont les conditions cérébrales nous sont encore inconnues et qu'aucune étude des crânes n'eût pu faire soupçonner. Dès lors, ces produits dits « naturels » sont surtout des produits sociaux : ce n'est pas l'hérédité, ce n'est pas le milieu physique qui les a engendrés : c'est principalement le milieu moral, religieux, philosophique. Les « races » sont des sentimens et des pensées incarnés; la lutte des races est devenue une lutte d'idées, compliquée d'une lutte de passions et d'intérêts; modifiez les idées et les sentimens, vous éviterez des guerres prétendues inévitables.

ALFRED FOUILLÉE.

LES NOUVELLES RECHERCHES

SUR

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

II [1]

LES CHARMETTES

Albert de Montet, *Madame de Warens et le pays de Vaud*, 1891. — Mugnier, *Madame de Warens et Rousseau*, 1891. — *Magny et le piétisme romand*, 1891.

Au cours de sa jeunesse aventureuse, Jean-Jacques Rousseau a essayé de beaucoup de métiers. Celui qui lui a le plus souri est celui de maître de musique à Chambéry. Les jeunes filles qu'il y eut pour élèves lui ont laissé de gracieux souvenirs, et il s'est plu à faire une peinture idyllique de la vie qu'il menait au milieu de ce cercle de jolis visages, alors qu'il n'avait pas encore vingt-deux ans. On se demande, — et l'auteur des *Confessions* n'explique pas nettement, — comment ce train de vie qui lui plaisait si fort. et qui devait être charmant en effet, a été interrompu. « Ayant quitté depuis longtemps mes écolières... » dit-il un peu plus loin dans son récit. Il les avait donc quittées, et pourquoi? Leurs familles sans doute avaient cessé de lui demander des leçons.

Rousseau ne savait qu'à moitié la musique, ne l'ayant jamais

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

apprise dans les règles. On s'en était bien vite aperçu. Il ne trouvait à Chambéry que des amateurs comme lui-même, point de maîtres; en sorte qu'il n'y était pas en mesure de remplir les lacunes de ses connaissances, et d'étudier à fond l'art qu'il prétendait enseigner. Après avoir bien débuté dans cette carrière, il était ainsi arrêté, et se trouvait dans une situation fausse et précaire. Puis la maladie était venue, et longtemps l'avait retenu à la maison. Dans ce temps de loisir, il avait beaucoup lu. M. de Conzié, un jeune homme avec lequel il s'était lié, et qui aimait la littérature, lui avait fait partager ses goûts. Rousseau, pendant toute sa première jeunesse, se laissait mener par ceux qu'il rencontrait successivement; et cette fois, le hasard fut heureux.

« M. de Conzié, dit-il, gentilhomme savoyard, jeune et aimable, eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connaissance avec celui qui l'enseignait. Avec de l'esprit et du goût pour les belles connaissances, M. de Conzié avait une douceur de caractère qui le rendait très liant, et je l'étais beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvais. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature et de philosophie qui commençait à fermenter dans ma tête, et qui n'attendait qu'un peu de culture et d'émulation pour se développer tout à fait, se trouvait en lui. M. de Conzié avait peu de dispositions pour la musique; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passaient à tout autre chose qu'à solfier. Nous déjeunions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, et pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse faisait du bruit alors; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres, dont l'un, depuis peu sur le trône, s'annonçait déjà tel qu'il devait dans peu se montrer, et dont l'autre nous faisait plaindre sincèrement le malheur qui semblait le poursuivre. L'intérêt que nous prenions à l'un et à l'autre s'étendait à tout ce qui s'y rapportait. Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le désir d'apprendre à écrire avec élégance et de tâcher à imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étais enchanté. Quelque temps après, parurent ses *Lettres philosophiques*. Quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là. »

On a relevé dans ce paragraphe quelques erreurs chronologiques. Les *Lettres philosophiques* sont antérieures de deux ans aux premières lettres échangées entre Voltaire et le prince royal de Prusse; et quand celui-ci monta sur le trône, Rousseau avait déjà quitté la Savoie. Mais recherchons plutôt dans cette page le

spectacle intéressant d'un grand esprit qui s'éveille en lisant l'œuvre d'un maître, et remarquons le coup d'œil juste et sûr du jeune provincial qui va droit, dans l'œuvre complexe et déjà alors si considérable de Voltaire, à un livre qui est encore aujourd'hui des plus agréables à relire et des plus féconds pour la réflexion : les *Lettres philosophiques* ou *Lettres sur les Anglais*, cette œuvre d'une fraîcheur si vive, qui marque un des tournans de la pensée française, comme le fit, quatre-vingts ans plus tard, *l'Allemagne* de Mme de Staël.

Rousseau entrait dans ses nouvelles études avec un esprit curieux et ouvert, une ardeur juvénile, et une intelligence qui commençait à mûrir. Un « autodidacte » peut aller assez loin dans les sciences et les belles-lettres, et sur ce terrain Rousseau ne se sentait pas arrêté, comme pour l'étude approfondie de la musique. Il se laissa donc aller, comme une eau qui s'écoule où l'entraîne la déclivité du terrain, à ce penchant nouveau que tout favorisait : la conversation de quelques hommes de mérite, comme Chambéry en a possédé toujours; de grandes facilités pour se procurer des livres, avec un flair heureux pour les bien choisir. Le maître de musique s'effaça en lui devant l'étudiant en lettres et en philosophie. C'était l'époque où le petit héritage de sa mère lui permettait d'obéir à son caprice en vivant quelque temps sur l'argent qu'il avait reçu. Quand le souci de l'avenir et d'une carrière à suivre venait le hanter, Rousseau se disait, et il expliquait à son père qui l'interrogeait là-dessus, qu'il se préparait à devenir le secrétaire de quelque grand seigneur ou le gouverneur d'un jeune homme de qualité. C'étaient des projets raisonnables, et en effet on voit Jean-Jacques occuper des postes de ce genre dans les années qui suivirent.

En attendant, il était dans un état de santé qui le mettait en souci. Mme de Warens, qui le soignait maternellement, chercha pour lui, dans les agréables campagnes qui environnent Chambéry, un séjour où il pût jouir de la verdure et du soleil. Ils s'établirent aux Charmettes, sur la pente d'une colline, dans une jolie maison entourée d'un jardin, de prés et de vignes. Jean-Jacques y passa deux fois la belle saison : époque heureuse de sa vie, où il poursuivit et acheva l'entreprise de faire, à 26 ans, et tout seul, les études que ceux qui suivent l'enseignement régulier des établissemens publics font de seize à vingt ans. Assurément il a gagné en originalité à ce long détour, à ce retard dans son développement. Il avait vécu, il avait souffert, et c'est avec une âme déjà éprouvée, un esprit réfléchi, un sérieux précoce, qu'il abordait les hautes études; il voyait toutes choses sous un autre angle et dans une autre perspective que le gros de la troupe,

ceux qui dans leur adolescence avaient suivi tranquillement les leçons de leurs maîtres, et pris la file avec leurs camarades.

On s'est raillé quelquefois du contraste des belles et fécondes théories de l'*Émile*, avec le plein insuccès de l'auteur quand il fut, à Lyon, précepteur des enfans de M. de Mably. Mais auparavant Rousseau avait eu affaire à un bon élève, à lui-même, veux-je dire : c'est là qu'il faut voir ce que valait sa méthode. Il était à la fois le maître et l'élève, et tous deux réussirent merveilleusement. Le plan d'études que Rousseau suivit aux Charmettes sera toujours digne d'être médité.

I

Dans l'état de langueur où vivait Rousseau à ce moment de sa vie, il se croyait menacé de mourir jeune : cette pensée l'attendrissait sans l'assombrir, et dirigeait son esprit vers l'étude de la philosophie religieuse. La *Profession de foi du Vicaire savoyard*, qui fut écrite vingt ans après, était en germe dans les réflexions qui naissaient chez l'étudiant, assis au milieu de la verdure, un livre à la main, que bientôt il ne lisait plus, et cherchant à mettre ses idées en ordre, à accorder les traditions qui lui avaient été enseignées avec les vues des philosophes et leurs systèmes divers, qu'il se fâchait de trouver incompatibles.

Jean-Jacques avait été un enfant intelligent et précoce. Les instructions du pasteur Lambercier, et plus tard les prêches du dimanche, auxquels il assista régulièrement jusqu'à la fin de sa seizième année, lui avaient donné des principes religieux. Genève à cette date était encore une espèce de cité de Dieu où la croyance faisait corps avec le sentiment patriotique. Tout l'entourage du jeune Rousseau était attaché à la foi chrétienne et protestante. Quand il entra dans un atelier de graveur et qu'on dressa son contrat d'apprentissage, son maître promit « de l'élever et instruire en la crainte de Dieu et bonnes mœurs. » Lui-même, avec la docilité de son âge, acceptait sans les discuter les enseignemens des pasteurs. Sans doute, il y avait des incrédules à Genève déjà dans les premières années du XVIIIe siècle. C'est alors que Robert Vaudenet déclarait « qu'il ne croyait ni en Jésus-Christ, ni en la Vierge Marie, ni en la rédemption du genre humain par la mort de Jésus-Christ; — qu'il ne croyait aucune révélation, mais seulement ce que la raison naturelle lui pouvait dicter; » et il ajoutait « qu'il y avait dans Genève quantité de personnes très distinguées et très éclairées qui étaient dans les mêmes sentimens. » De ceci on peut douter : il n'y avait pas sans doute autant d'esprits forts que le prétendait Vaudenet (qui

fut banni de la ville à cause de son incrédulité), et certainement ces idées philosophiques étaient le fait d'individus isolés ou de cercles discrets. Rien n'en avait transpiré dans le milieu où grandissait Jean-Jacques. Jusqu'au jour où il sortit de Genève, personne n'avait attaqué devant lui la religion qu'il entendait prêcher du haut des chaires.

Les *Confessions* donnent un récit assez détaillé du séjour de quatre mois que Rousseau fit à seize ans dans l'hospice des catéchumènes de Turin, quand il eut quitté sa ville natale. Quoique Rousseau entremêle au narré des faits une apologie de sa conduite où il plaide les circonstances atténuantes; quoiqu'on n'ait pour le contrôler que les dates d'entrée et de sortie données par le registre de l'hospice, le tableau paraît vrai et n'est point flatté. Cet épisode fâcheux de sa jeunesse avait laissé à Jean-Jacques des souvenirs profondément gravés, et rien n'est invraisemblable de ce qu'il raconte. A la suite de son escapade, il s'était mis dans le cas d'avoir à se convertir au catholicisme. On l'endoctrina. Il se plaît à parler de la belle défense qu'il fit, à dire comment il embarrassa ceux qui argumentaient contre lui. Mais le fait est que, pendant les vingt ans qui suivirent son abjuration solennelle, on ne le voit jamais jeter un regard en arrière sur l'Église protestante qu'il avait abandonnée. Quand il sortit de l'hospice, il avait pris son parti; il n'avait pas gardé mémoire d'un argument non réfuté, il ne lui restait aucune arrière-pensée indocile. Tout ce qu'il y avait eu de huguenot dans son éducation, dans les idées que lui avaient laissées les conversations, les livres, les sermons de Genève, tout était effacé.

On le voit peu après faire des séjours en pays protestant: à Lausanne, il fait quatre lieues chaque dimanche pour aller entendre la messe dans l'église d'Assens; à Neuchâtel, il écrit à Mlle de Graffenried que la religion catholique est profondément gravée dans son âme, et que rien n'est capable de l'en effacer. Il rentre en Savoie, et on le trouve toujours dans des rapports d'amitié intime et familière avec des curés ou des moines. S'il passe quelques semaines à Cluses, il a pour hôte le révérend père gardien du couvent des Cordeliers. Mme de Warens a un ami, l'abbé Léonard; Jean-Jacques le nomme son oncle, l'abbé l'appelle son neveu; et ils correspondent sous ces noms pendant plus de quinze ans. Quand Rousseau part des Charmettes pour une promenade d'un jour, c'est après avoir entendu la messe qu'un carme est venu dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. S'il s'essaie à quelques expériences de chimie, l'une desquelles faillit lui coûter la vue, c'est qu'un dominicain en a fait dans ses leçons, et lui en a donné l'idée. S'il va à Montpellier, à

Lyon, ses lettres contiennent ses salutations respectueuses, ses très humbles respects pour les révérends pères jésuites. S'il parle de Genève : « Heureux les Genevois, dit-il, s'ils reprenaient la foi de leurs aïeux ! » — Rousseau avait été bon protestant dans sa ville natale, il fut bon catholique en Savoie.

Il y a cependant une remarque à faire. En quelques mois passés à Turin et à Annecy, Rousseau y avait fait la connaissance d'ecclésiastiques distingués, l'abbé Gaime et l'abbé Gâtier, dont il a aimé la haute et noble nature, et qui lui laissèrent de longs souvenirs; tandis que, pendant ses dix années de séjour à Chambéry, il ne trouva pas, dans le clergé instruit et pieux de cette ville, un homme dont les entretiens lui aient paru aussi frappans. C'est qu'il avait rencontré les deux premiers dans des temps de détresse; il avait eu besoin d'eux, et avait été reconnaissant de leur sympathie; leurs paroles, leurs conseils étaient tombés sur un terrain bien disposé. Plus tard, il était plus difficile et moins ouvert. On remarque aussi qu'il ne nomme jamais un écrivain, un docteur de l'Église qui est une des gloires de la Savoie, et dont sans doute il entendit souvent parler : saint François de Sales. Ne l'a-t-il donc pas lu ? Ce n'est pas son vieux langage qui eût rebuté Rousseau : il cite vingt fois Montaigne, qui est d'une époque antérieure. Il faut que ce qui a éloigné Rousseau de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, ce soit justement l'esprit de dévotion du saint évêque. Rousseau avait du respect pour la religion, il n'avait aucun goût pour les pratiques de la piété.

Quand les problèmes philosophiques se posèrent devant lui, quand il eut lu Descartes, Bayle et Voltaire, sa foi et sa raison couraient le risque de se heurter; mais sa foi était celle d'un bon catholique, répétons-le, et sa raison ne trouva aux Charmettes aucun auxiliaire dans quelque sourd instinct de résistance à l'autorité de l'Église, qui fût inné chez le fils des huguenots. Et, à vrai dire, il n'y eut point de choc. Rousseau était laissé à lui-même; ses idées propres se développaient en lui par une sorte de végétation intérieure, sans qu'aucune autorité inquisitoriale vînt le troubler en lui disant qu'il devenait infidèle à l'Église. Six ans plus tard, la foi convaincue de son ami Ignace d'Altuna, et les discussions qu'ils eurent ensemble, le forcèrent à se mettre au clair avec lui-même et à se rendre compte de toute son incrédulité. Aux Charmettes, Rousseau n'était encore qu'un chercheur, et n'allait qu'en tâtonnant; il essayait ses pas, et se retenait toujours d'une main aux enseignemens de la tradition. « Les écrits de Port-Royal et de l'Oratoire, dit-il, étaient ceux que je lisais le plus fréquemment. » Ainsi ses lectures le plaçaient dans un cou-

rant vraiment français; il n'y avait rien qui y sentît le Genevois, le réfugié.

Le protestantisme de langue française avait vu se succéder plusieurs générations de théologiens. Les premiers apôtres de la Réforme avaient publié, pour répandre leurs idées, des livrets, des brochures. Ces opuscules, qui sont maintenant très recherchés par les bibliophiles, étaient déjà des raretés au siècle dernier, et n'étaient pas encore des curiosités : Rousseau ne les a jamais eus entre les mains. — Calvin était venu ensuite, et son coup d'essai, *l'Institution de la religion chrétienne*, qu'il a repris et complété à plus d'une reprise, avait fait de lui l'un des maîtres de la pensée en son temps. Mais ce livre systématique et monumental n'était plus au XVIIIe siècle qu'un gros morceau de théologie surannée : il ne semble pas que Rousseau l'ait ouvert et feuilleté. Qu'eût-il pensé en lisant les premières pages, où Calvin écarte d'un pied dédaigneux les problèmes pour lesquels se passionna le siècle de Diderot ?

Au XVIIe siècle, les professeurs des Académies protestantes de Saumur et de Sedan et, vers la fin de cette époque, les pasteurs chassés de France, et pour la plupart réfugiés en Hollande, avaient compté dans leur sein des hommes distingués, Abbadie et La Placette, par exemple. A Genève, Alphonse Turrettini, que Jean-Jacques enfant a pu entendre prêcher, avait été un homme d'église éclairé et libéral, un professeur et un prédicateur écouté et admiré; Marie Huber avait publié des livres de théologie qui faisaient quelque bruit au temps même où Rousseau étudiait aux Charmettes. Mais qu'est-ce que tout cela auprès des penseurs et des écrivains qui faisaient la gloire de l'Église catholique : un Pascal, un Bossuet, un Malebranche, un Fénelon? Et autour de chacun de ceux-ci, il y avait tout un groupe où se rencontraient des auteurs moins célèbres, oubliés aujourd'hui, estimés en leur temps et à juste titre; hommes d'élite qui reconnaissaient pour maître et pour modèle l'un ou l'autre de ces grands hommes. A côté d'eux, Bayle est le seul théologien protestant qu'on puisse citer, le seul aussi dont on puisse dire avec certitude que Rousseau l'a beaucoup lu.

Rousseau avait ainsi l'avantage de faire des études de philosophie religieuse dans les conditions mêmes où les aurait faites tout homme de son âge en France. Il était en chemin, dit-il, de devenir à moitié janséniste. Cela valait beaucoup mieux, pour son succès futur, que d'être tout à fait protestant. Au temps où il n'avait que douze ans, ses parens avaient agité l'idée de lui faire suivre la carrière des études, de le faire entrer au collège plutôt qu'à l'atelier, et de le préparer pour le saint ministère. Si ce projet eût

été exécuté, Jean-Jacques n'eût été qu'un autre Saurin, avec plus de talent que celui qu'on connaît. Son influence eût été nulle en France et en Europe. Dans l'auditoire de théologie de Genève, au milieu de gens méticuleux, il eût été nourri dans des traditions provinciales, ou plutôt déjà étrangères; il eût été en dehors du mouvement qui entraînait les hommes de son époque; il ne se fût pas si bien préparé à agir sur l'esprit de ses contemporains. Mieux valait d'abord entrer dans leur foule, quitte à s'en dégager ensuite, mais alors en étant familier avec leurs idées, en étant reconnu par le siècle comme l'un des siens.

Une longue expérience historique montre que le protestantisme français, qui est très solide et très estimable, a perdu depuis trois cents ans le don qu'il avait possédé dans ses premiers jours, de susciter une foule de prosélytes et de provoquer des entraînemens. C'est que toute une tradition pèse sur lui, à laquelle le reste du monde est étranger. Rousseau, en s'éloignant de Genève, avait échappé au péril d'être enrégimenté dans une secte sans avenir, et de revêtir un uniforme qui l'eût singulièrement gêné dans son action sur le public et dans le développement de sa pensée même. Simple laïque, il a été pourchassé plus tard par les pasteurs et les consistoires. Qu'eût-il fait au milieu d'eux?

Tout était donc pour le mieux quand Rousseau, sans avoir de maîtres, prenait en main les livres des philosophes de ce siècle fécond qui s'était ouvert avec Descartes :

> Je tâtonne Descartes et ses égaremens;
> Avec Locke, je fais l'histoire des idées;

a-t-il dit dans le *Verger des Charmettes*, petit poème qu'il écrivit alors, et qu'il fit imprimer aussitôt. C'est le premier ouvrage qu'il ait donné au public; il en distribua les exemplaires à quelques amis, qui sans doute lui en firent compliment : ce fut tout le succès de cet opuscule. S'il a passé inaperçu en son temps, il a un grand prix aujourd'hui : non qu'on y trouve de beaux vers, mais on y voit un portrait fidèle de l'apprenti philosophe que Rousseau était alors, ami de l'étude et de la flânerie, ébloui de sa petite science, fier d'entretenir commerce avec de grands esprits comme Leibnitz et Malebranche, étalant des noms d'auteurs, Kepler, Huyghens, qu'il ne connaissait que de seconde main; mais habile à se frayer sa route. Au milieu de ce vagabondage intellectuel, butinant dans tous les sentiers, il se faisait une provision d'idées, et quoique ayant fait ses études sur le tard, il a réussi tout à fait à se familiariser avec leur objet.

Sainte-Beuve terminait un article sur le docte Huet en disant : « Cet homme décidément avait trop lu. Les hommes comme Huet

savent trop. Si le monde se réglait sur eux, on n'aurait plus qu'à se ressouvenir... Ce sont, après tout, les ignorans comme Pascal, comme Descartes, comme Rousseau, ces hommes qui ont peu lu, mais qui pensent et qui osent, ce sont ceux-là qui remuent bien ou mal, et qui font aller le monde. » On s'étonne de voir traiter d'ignorans des hommes comme Descartes et Pascal, qui furent des maîtres de la science, et qui, pour faire leurs découvertes en géométrie et en physique, avaient dû commencer par apprendre tout ce qu'on savait à leur époque; mais pour Rousseau lui-même, le mot de Sainte-Beuve est injuste : on ne doit pas méconnaître le résultat des efforts que l'étudiant des Charmettes a si longtemps continués pour acquérir des connaissances.

Descartes avait habitué les esprits à l'idée qu'il fallait commencer par oublier tout ce qu'on leur avait appris, pour n'avoir plus devant soi qu'une page blanche, sur laquelle il se chargeait d'écrire lui-même, ou de guider la main de ses disciples. L'existence de l'être pensant, l'existence de Dieu venaient bientôt s'inscrire sur cette page : c'était simple, et en deux pas on allait très loin. Cette marche de la pensée séduisit Jean-Jacques absolument; il fut gagné dès le premier jour. Les enseignemens de chacune des Églises auxquelles il avait appartenu avaient été reçus par lui avec la docilité du premier âge, mais il ne s'y était point attaché : son cœur n'y était pas. Il laissa de côté l'idée de dogmes révélés, quand ses lectures lui ouvrirent une autre voie où il pouvait s'engager, et lui montrèrent d'autres perspectives. Il n'y eut pas de lutte en lui : ce fut un vieil habit qu'il posa.

Les systèmes compliqués ne lui plaisaient pas; quelques idées simples étaient ce qu'il lui fallait : il les trouva, il les débarrassa de tout ce qui les enveloppait chez ses auteurs, il y crut d'une foi sincère et durable qui persista toute sa vie. Les grandes lignes de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* flottaient déjà dans son esprit. On peut dire qu'elle date des Charmettes dans tout ce qu'elle a d'affirmatif, tandis que la partie polémique, et contre les Encyclopédistes, et contre la Révélation, se rattache à une époque postérieure dans le développement des idées de Rousseau. A Paris, l'intolérance des esprits forts l'a rebuté; en Savoie, il ne les trouvait pas sur son chemin, et les dévots y étaient pacifiques. Personne ne surveillait et n'entravait le développement de ses idées, et ne l'excitait ainsi à quelque lutte. Il devait suivre sans doute les habitudes religieuses qui étaient celles de tout le monde dans le pays, et qu'un nouveau converti, moins qu'un autre, ne pouvait abandonner. Il allait donc à la messe chaque dimanche. Il croyait de tout son cœur au premier et au dernier article du *Credo*, et il suivait le service avec recueillement. Personne ne lui en

demandait davantage, et il ne se posait pas à lui-même les questions qu'il agita plus tard avec un dévot comme Altuna, ou des philosophes comme Diderot et ses amis. L'assoupissement intellectuel et la paternelle bonhomie des membres du clergé qu'il avait l'occasion de voir, maintenaient le calme fécond de sa vie.

La paix était entière au dehors; mais l'esprit de Rousseau était en travail, et il n'arrivait qu'avec beaucoup de peine à se satisfaire. L'idée d'une mort prochaine venait le hanter, et, ne doutant point de l'existence de Dieu, il avait besoin de se rassurer contre l'idée de sa justice. Il raconte que la dure théologie des écrits de Port-Royal l'épouvantait. « La peur de l'enfer m'agitait souvent, dit-il. Je me demandais : « En quel état suis-je? Si je mourais à l'instant même, serais-je damné? » Selon mes jansénistes, la chose était indubitable. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à jeter des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic. Je me dis : « Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. » Tout en disant ainsi, je jette une pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement, qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre, ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. »

Rousseau ne donne pas le titre de ces livres jansénistes qui, on le voit, lui renversaient quelquefois l'esprit. Mais assurément, à les juger au point de vue catholique, ils étaient de mauvais aloi et de fâcheux effet, puisqu'ils amenaient le lecteur à chercher dans le sort l'assurance de son salut plutôt qu'à recourir aux sacremens de l'Église. Rousseau assure que, par contraste, les visites de deux vieux jésuites qui venaient souvent aux Charmettes lui faisaient grand bien, et que surtout ses entretiens avec Mme de Warens réussissaient à tranquilliser son âme. « En cette occasion, dit-il, maman me fut beaucoup plus utile que tous les théologiens ne l'auraient été. »

Il faut remarquer ce passage et ce qui le suit dans les *Confessions*. Mme de Warens causait volontiers religion et théologie, et Jean-Jacques ajoute qu'il a beaucoup profité de ses entretiens. Le fait est que Mme de Warens, quelles que fussent ses fautes, avait une âme pieuse, habituée de bonne heure à la pensée de Dieu. Rousseau trouva près d'elle ce que n'ont trouvé ni Voltaire auprès de Mme du Châtelet, ni Diderot auprès de Mme de Puisieux ou de Mlle Volland, ni d'Alembert auprès de Mlle de Lespinasse,

ni aucun des philosophes de ce siècle auprès de celles qu'ils aimèrent : quelqu'un avec qui s'entretenir de problèmes religieux et de conceptions théologiques. Qu'un jeune homme destiné comme écrivain à un tel avenir, à un succès européen, se trouvât ainsi, dans ses plus belles années et quand son esprit se formait, en présence d'une femme chez qui les écarts de la conduite n'avaient affaibli en rien la ferveur qu'elle tenait de sa race et de ses maîtres, c'était une rencontre inattendue et fortuite, mais elle était pleine de conséquences. Mme de Warens n'est pas assez connue sous cet aspect : on ne saurait trop insister pour établir ce que je viens d'indiquer.

Longtemps on n'a connu Mme de Warens que par le témoignage de Jean-Jacques. L'auteur des *Confessions* a tout dit sur elle : le bien, le mal, la pitié qu'elle eut pour lui et le charme qui le séduisit dès le premier regard, les séparations, les retours, la longue intimité, les faiblesses et les fautes. La pauvre femme a été livrée sans voile à la curiosité du lecteur. Un seul témoin avait parlé, chacun se crut en mesure de juger : aucune enquête ne fut ouverte. On sait que la première partie des *Confessions* parut en 1780 : l'idylle des Charmettes y avait aussitôt enchanté le public. Les pages où Rousseau l'avait dessinée ont servi de point de départ à de plates supercheries (*Mémoires de Mme de Warens, de Claude Anet*, etc.) qui ne pouvaient qu'égarer l'opinion.

Mais, dans ces dernières années, la vie tout entière de Mme de Warens a été étudiée avec soin par deux érudits distingués. Cette vie a été coupée en deux par sa fuite en Savoie et sa conversion au catholicisme. Pendant vingt-sept ans, Mme de Warens a habité le pays de Vaud; pendant trente-six ans, la Savoie. Ces deux périodes ont fourni matière à deux intéressans ouvrages publiés par MM. de Montet et Mugnier.

M. de Montet a peint avec charme les premières et belles années de la vie de Mme de Warens; il a donné une foule de renseignemens sur la catastrophe qui vint assez brusquement les terminer; il a mis la main sur le plus curieux et le plus véridique des documens : une lettre où M. de Warens, écrivant à son frère, lui fait le récit confidentiel et détaillé de ses infortunes, des entreprises industrielles de sa femme, du désastre financier qui fut la conséquence de son impéritie, des circonstances du départ soudain de la jeune dame (1726) et des dernières entrevues qu'il eut avec elle à Évian et à Annecy. Fouilleur heureux, narrateur fidèle, juge bien informé, M. de Montet a dessiné le cadre et tracé le tableau de la vie de Mme de Warens avec la fidé-

lité que pouvait y mettre un enfant du pays, qui s'était longtemps occupé d'en débrouiller la vieille histoire. Possesseur d'un beau domaine, il connaît à fond, pour la mener lui-même, cette vie de gentilhomme campagnard qui était celle de M. de Warens dans ce pays de prés et de vignes. Il fallait, pour réussir comme M. de Montet, à la fois être familiarisé par de longues recherches historiques avec les particularités de l'organisation ancienne de la contrée de Vevey: lois, coutumes, mœurs locales; être habitué à fureter dans les archives et connaître ces dépôts de vieux papiers dans tous leurs recoins, et, en même temps, compléter à chaque instant ces documens arides par la vue des lieux, par les souvenirs personnels, par toutes les connaissances que donne un commerce ancien et journalier avec la population avenante et laborieuse au milieu de laquelle Mme de Warens a passé sa jeunesse.

M. Mugnier, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, était aussi bien préparé que M. de Montet pour faire une œuvre définitive. L'un et l'autre sont dans leur province au premier rang des érudits. M. Mugnier était déjà connu par d'agréables et solides publications : sur saint François de Sales; sur le mariage de Lamartine; les évêques et les monastères de la Savoie. Le savant magistrat a écrit pour ainsi dire le second volume de la biographie de Mme de Warens. Il s'est attaché à démêler l'écheveau des intrigues qu'elle essaya de nouer à la cour de Versailles, et celui des affaires industrielles où elle usa son crédit et perdit ses ressources; il a retracé le long déclin d'une existence qui avait eu des jours rayonnans. Il a suivi Mme de Warens pendant les années fécondes où des ailes maternelles couvaient un génie ignoré, et pendant ces tristes années où la pauvre femme, vieillie, s'embarrassait dans des entreprises qu'elle ne savait pas mener à bonne fin. M. Mugnier a porté partout la lumière qu'un esprit judicieux et mûr, une expérience consommée, un jugement formé par la connaissance du monde et des hommes, peuvent répandre sur un intéressant sujet.

Quand nous nous sommes associés, il y a huit ou neuf ans, M. de Montet, M. Mugnier et moi-même, afin d'élucider et de résoudre, si possible, tous les problèmes qui se posent à celui qui veut connaître la vie de Mme de Warens, ces collaborateurs et ces amis se partagèrent le terrain comme j'ai dit, et ils me réservèrent l'examen des idées religieuses de l'amie de Rousseau, auquel m'avaient préparé des travaux antérieurs sur le mouvement piétiste de cette époque. Mon travail a paru, comme celui de M. de Montet, dans les *Mémoires* de la Société d'histoire de

la Suisse romande. Dans les pages qui suivent, j'essaierai d'en dégager les grandes lignes et d'indiquer les résultats d'une étude prolongée des documens que j'ai eus à ma disposition.

II

Cent ans après la mort des promoteurs et des chefs de la Réforme, l'enthousiasme qui les avait eux-mêmes soulevés s'était éteint dans les églises qu'ils avaient fondées en Allemagne et en Suisse : le bouillonnement des esprits y avait cessé, tout s'était tassé et aplati. Cet état de choses était fait pour déplaire à beaucoup d'âmes; la vie chrétienne autour d'eux leur semblait offrir un aspect morne. Elles demandaient du nouveau, quelque chose qui les enflammât : de pareils désirs sont bientôt satisfaits. Un mouvement piétiste — à la tête duquel se placèrent quelques hommes dont Spener est le plus célèbre — agita l'Allemagne protestante à la fin du XVIIe siècle et se propagea rapidement en Suisse, à Zurich, à Berne. De petits groupes se formaient çà et là dans les villes et les campagnes; on y voyait fleurir la vie religieuse, les idées mystiques, l'indépendance et la ferveur de la foi. Entre les membres de ces cénacles il y avait une intime communion d'esprit et des liaisons étroites. La piété était le premier intérêt de leur vie. Lire la Bible, s'entretenir avec des frères, assister aux assemblées de ceux qui partageaient leurs sentimens, chanter les beaux cantiques qui furent composés alors, se plonger dans la méditation solitaire des vérités éternelles, tels furent les plaisirs austères de beaucoup de personnes à qui les joies du monde étaient refusées. Elles se passionnaient pour les idées qu'on leur prêchait et d'après lesquelles, tout en adhérant aux dogmes traditionnellement inscrits dans des formulaires desséchés, il importait beaucoup davantage de goûter dans le secret d'un cœur fidèle la présence du Dieu vivant, qui est toujours près de ceux qui l'appellent.

Les écrits qui répandaient cette théologie, venaient toucher des sentimens qui dormaient au fond des cœurs, et qu'ils réussissaient à éveiller. Les prédicateurs qui adoptaient les idées de cette école étaient bientôt entourés de la sympathie d'auditoires recueillis, avides de leur parole. Quelques missionnaires allaient de lieu en lieu répandre la semence religieuse. Sur la frontière des pays romands, il y avait assez de gens sachant à la fois l'allemand et le français, pour que la limite des langues fût aisément franchie, et ne constituât pas un obstacle à la propagation des idées. Dans le pays de Vaud, la principauté de Neuchâtel, la

ville de Genève, le terrain était favorable : un accueil empressé attendait les messagers qui apportaient une manière toute nouvelle de comprendre le vieil Évangile.

Les pasteurs de la contrée eurent aussitôt l'œil sur eux, et la gendarmerie ecclésiastique fut mise sur pied. Le Consistoire de Genève, en particulier, ne perdait pas de vue un seul jour ces groupes de piétistes, qui tantôt se tenaient sur la réserve et se gardaient de faire parler d'eux, tantôt se laissaient aller au succès de leurs assemblées, et éveillaient alors l'attention du public et de l'autorité. Celle-ci passait au crible chacune de leurs allées et venues et leurs rassemblemens, multipliant les visites et les inquisitions. Un cordon de vigilance entourait perpétuellement les piétistes; aucun de leurs mouvemens n'échappait à la surveillance qu'exerçait la population unanime. Les registres de l'époque nous ont conservé le jugement que portaient sur eux les chefs expérimentés de l'Église protestante; ce témoignage véridique est en même temps judicieux : les piétistes étaient des hommes souvent inoffensifs; ils ont pu faire du bien à beaucoup d'âmes; ils en ont égaré quelques-unes.

Dans les cités suisses, l'État protestant, ayant à quelques égards des pouvoirs d'évêque, se préoccupait de ces nouveautés, et suivait d'un regard soupçonneux les agissemens de ces hommes qui troublaient la quiétude des paroisses. Le gouvernement bernois, notamment, nomma en août 1698 des commissaires chargés de faire une enquête, à la suite de laquelle, au mois de juin 1699, des sentences de destitution et d'exil furent portées contre certains pasteurs, et des laïques même. Mais la perte des places ne rompait pas les liens établis entre les chefs et les membres de la secte; l'exil amenait des déplacemens favorables à la création de nouveaux foyers d'activité et d'enthousiasme; le jeune clergé fournissait incessamment de nouvelles recrues au parti, une correspondance active unissait tous ceux qui s'appelaient frères; une politique habile à tourner les difficultés leur devenait bientôt familière; le mystère, et les apparences d'une persécution qui était toujours bénigne en définitive, constituaient des attraits qui attiraient à eux des prosélytes. Pendant les trente premières années du siècle, le petit troupeau mystique, épars çà et là dans la Suisse protestante, fit briller autour de lui la foi qui l'animait.

Mme de Warens était née à Vevey; cette petite ville, gracieusement assise au bord du lac Léman, était un des centres de cette sourde agitation. Au milieu des cercles piétistes qui se réunissaient dans quelques maisons de la ville et dans quelques

campagnes des environs, la première place, et comme une espèce de présidence, appartenait à un homme de vrai mérite, qui avait longtemps vécu dans l'obscurité, François Magny, assesseur baillival et secrétaire du Conseil de ville. C'était l'oracle : chacun l'écoutait avec confiance. Judicieux, calme, réfléchi, il imposait même aux adversaires. C'est lui qui traduisait les écrits des piétistes allemands; il avait une bonne plume, et, quand il était appelé à défendre ses idées, il savait le faire avec mesure et avec beaucoup de fermeté. Le respect qu'inspirait sa personne, l'âge avancé auquel il parvint (il mourut en 1730 à quatre-vingts ans environ), ses connaissances et ses talens, étaient les fondemens de son autorité. Celle-ci était établie dans tout le pays. Mais cette situation éminente n'était pas sans quelque inconvénient : elle attirait l'attention du gouvernement, et Magny eut à souffrir de la méfiance qu'il inspirait de ce côté.

Pendant les années où la jeune enfant qui devait s'appeler un jour Mme de Warens, et qui était orpheline de mère, habitait, avec son père, M. de la Tour, et ses tantes, un domaine rural dans le voisinage de Vevey, Magny allait volontiers rendre visite à cette famille amie, dont les membres partageaient sa foi. D'autres personnes venaient aussi quelquefois y entendre sa parole : ces réunions portèrent ombrage à l'autorité. Les tantes de Mlle de la Tour furent appelées à comparaître devant le Consistoire de Vevey, à donner des explications. Magny lui-même fut interrogé après elles; et comme ce n'était pas la première fois qu'on avait à lui adresser des remontrances, on alla plus loin. On le dénonça au gouvernement bernois, qui le fit arrêter et conduire à Berne, où la Chambre de Religion ne lui épargna pas les réprimandes et les menaces, en le ménageant néanmoins : il avait affaire à des gens tracassiers plutôt que persécuteurs. Cela se passait en 1701. En 1702, on chicana de nouveau les tantes de Mlle de la Tour, qui furent mandées en Consistoire. En 1703, ce fut le tour de Magny; il présenta un écrit pour sa défense; on secoua la tête, on en référa à Leurs Excellences de Berne, et Magny fut obligé de se démettre des fonctions municipales qu'il occupait.

Mlle de la Tour n'avait que quatorze ans quand elle se maria, le 22 septembre 1713, avec M. de Loys, à qui son père fit don, à l'occasion de ce mariage, de la terre et seigneurie de Vuarens (les Bernois, qui gouvernaient le pays de Vaud, avaient fait adopter en ce temps-là leur manière germanique d'écrire : Warens). La jeune mariée était orpheline, ayant perdu sa mère dans sa première enfance et son père à dix ans, et elle était une riche héri-

tière : ce qui explique une union si précoce. L'un de ses deux tuteurs n'approuvait point du tout le mariage que l'autre avait arrangé. Non seulement il n'avait point voulu signer au contrat, dont le projet était déjà dressé huit jours avant le moment où il pouvait être légalement passé, mais il entama un procès afin de le faire annuler. Les deux tuteurs en désaccord furent déchargés par les juges de leurs fonctions, et la tutelle de la jeune fille fut confiée à un personnage neutre; on choisit Magny comme étant un homme considéré, d'un jugement pondéré et mûr, très vieil ami de la famille. Il ne resta tuteur que peu de mois, s'étant aussitôt employé, et avec un entier succès, pour apaiser le différend et tout concilier en vue d'un mariage qu'une inclination réciproque et toutes les convenances de fortune et de société faisaient envisager comme désirable.

Pendant que Magny s'appliquait ainsi à fixer le sort de la jeune personne, elle était placée en pension à Lausanne, et elle venait passer ses vacances à Vevey chez son nouveau tuteur. Elle ne s'y déplaisait point, car elle garda toujours au bon vieillard un affectueux souvenir; et longtemps après, elle lui rappelait « les bontés que vous avez eues pour moi, lui disait-elle, m'ayant bien voulu servir de père pendant ma jeunesse. »

A peine les bons offices de Magny avaient-ils aplani heureusement ces difficultés qu'une autre affaire plus épineuse vint troubler la vie du vieillard et le forcer à l'exil. Il avait jugé à propos de traduire en français le gros livre d'un illuminé allemand, Jean Tennhard, de Nuremberg. Au milieu du fatras des visions qui le remplissent, se trouvaient beaucoup d'objurgations adressées aux chefs des églises : ce qui devait paraître séditieux aux gouvernemens qui les protégeaient. L'antipathie de l'auteur pour ce qui n'était pas la piété intérieure toute pure l'amenait à mal parler de Luther et de la révolution religieuse qu'il avait allumée : « Le 13 janvier 1710, disait Tennhard, il me fut donné à connaître que le docteur Martin Luther aurait beaucoup mieux fait de garder pour soi la connaissance que Dieu lui avait donnée au commencement, que d'entreprendre d'ériger une nouvelle secte, puisqu'il y en a eu beaucoup moins de sauvés que s'ils fussent demeurés dans le papisme, et qu'ils se fussent adonnés à mener une vie chrétienne. Luther s'est seulement manifesté lui-même, selon sa propre volonté et son plaisir. C'est pourquoi le succès n'en a pas été heureux, et il n'en est résulté que des guerres et des désunions dans plusieurs pays. Du reste, aucune de ces religions ne vaut mieux que l'autre... »

Cette manière de se placer en dehors des églises pour les

juger, en jetant le blâme de tous les côtés et en se complaisant dans la contemplation intime des révélations divines; — et ce qui en est la conséquence imprévue, une certaine impartialité, qu'on ne trouve guère chez les protestans à l'égard du catholicisme romain : ce sont des traits que cent ans après, dans la dernière des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Joseph de Maistre reconnaissait encore chez les illuminés de son temps. Ce sont des traits essentiels chez les piétistes; et, dans le cas particulier, c'est ce qui aide à comprendre que Magny, en 1726, n'ait pas su trop mauvais gré à Mme de Warens de sa conversion au catholicisme.

Il y avait là, en revanche, de quoi faire froncer le sourcil à ceux qui étaient attachés à la cause de la Réforme. A cet égard, la traduction que Magny avait faite du livre de Tennhard ne pouvait que déplaire. On ne voulait pas d'ailleurs que des ouvrages nouveaux vinssent fournir des alimens à l'agitation piétiste. En 1700, un premier écrit de Magny, qui avait fait quelque bruit dans le pays, avait été supprimé, et l'on avait défendu à l'auteur d'écrire sur des matières de religion. L'autorité s'émut de ce que ses commandemens n'avaient pas été respectés, et Magny eut beau dire que ce qu'il venait de publier n'était pas de lui, qu'il n'était qu'un simple traducteur : cette excuse n'eut pas de succès. L'orage grondait, et Magny crut bien faire en se mettant à couvert et en quittant le pays de Vaud. Dans l'automne de 1713, il alla demeurer à Genève, et il y passa sept ans. Il y fut bien accueilli; il avait des amis parmi les familles les plus haut placées de la petite république. « J'ai séjourné trois ans, dit-il, dans la maison d'un des plus considérables citoyens (M. Trembley) et fréquenté d'autres maisons distinguées. »

Le séjour de Magny à Genève fut longtemps très paisible. Mais le moment vint où les assemblées piétistes se multipliant dans la ville, et Magny y jouant un grand rôle, une enquête fut ouverte sur le prosélytisme dont on l'accusait. On a les mémoires qu'il écrivit alors (1718) pour se justifier : il y défend son terrain pied à pied, et parle avec l'accent d'un honnête homme. Les protecteurs qu'il avait parmi les membres du Conseil eurent assez de crédit pour étouffer cette affaire, qui eût pu entraîner pour lui un nouvel exil. Néanmoins, pendant les années qui suivirent, il demeura suspect, et l'on épia ses démarches. Il inspirait un grand attrait aux personnes sérieuses, que la prudhomie attire : « Il va du monde chez lui comme en procession disaient ses adversaires. Le Consistoire entendit maintes fois les plaintes et les doléances des pasteurs sur ses agissemens. Un jour enfin, les membres de ce corps se trouvèrent très soulagés en apprenant que

Magny allait quitter Genève : le gouvernement bernois s'était laissé fléchir, et consentait à mettre un terme au long exil du vieillard, qui put aller passer ses dernières années à Vevey, sa patrie. Il n'y retrouva pas Mme de Warens, qui demeurait alors à Lausanne.

Pendant qu'il était en séjour à Genève, il lui avait écrit pour la mettre en garde contre les dangers d'une vie dissipée. Le brillant mariage de sa pupille l'avait fait entrer dans une société riche et amie du plaisir. Mme de Warens n'avait point d'enfans; elle était jeune, jolie, aimable : elle s'amusait. Les cercles piétistes, au milieu desquels elle avait passé ses premières années, étaient toujours là, et la regardaient. A la voir si mondaine, ils étaient mécontens. Magny fut averti, et crut de son devoir d'user du droit de remontrance qui appartenait à un ancien tuteur et à un vieil ami. Elle lui répondit en excellens termes, comme à un mentor qu'on respecte et qu'on écoute sans vouloir suivre tous ses conseils. Elle l'assura que sa vie était innocente, et qu'elle aimait à jouir des plaisirs de son âge. Elle ajoute qu'il lui arrive de se sentir souvent bien détachée de toutes choses, et comme prête à rompre les liens qui la retiennent à tout ce qui l'entoure : observation frappante et juste, qui nous montre que cette lettre de Mme de Warens a été écrite avec beaucoup de sincérité, après un sérieux retour sur elle-même. Elle mettait le doigt sur un trait important de son caractère, qui aide à comprendre le brusque parti qu'elle prit quelques années plus tard, quand elle quitta soudain son mari et son pays, et entra dans l'Église catholique.

Magny passa à Vevey les dix dernières années de sa vie. Il avait gardé des amis à Genève; à trois ou quatre reprises, on le voit y revenir et y faire des séjours. On admire l'austère attrait que ce septuagénaire savait inspirer à des jeunes filles de la bourgeoisie genevoise : elles quittaient leurs parens pour s'embarquer avec lui sur le lac, et sortaient ainsi de leur ville natale pour suivre ce vieillard dans le pays de Vaud et passer quelques jours au milieu des cercles piétistes. Elles et lui voyaient dans ces démarches étranges l'effet d'un instinct divin qu'il fallait respecter, quel que fût l'étonnement d'un monde incompétent. Aux pasteurs de Genève qui lui présentaient quelques observations, Magny répondait, dans son langage mystique, que ces jeunes personnes étaient *dans les liens;* qu'elles obéissaient, comme un cheval au mors, à des impulsions mystérieuses où il fallait reconnaître la main de Dieu. Ces jeunes inspirées étaient de bonnes familles : c'étaient Jeanne Bonnet, fille d'un membre du Conseil des Deux-Cents, et Judith Rousseau, belle-sœur d'un autre membre de ce

Conseil, Jacob Trembley, et tante (à la mode de Bretagne) de Jean-Jacques Rousseau.

En 1724, Mme de Warens quitta Lausanne pour revenir à Vevey, et paraît avoir aussitôt renoué les relations les plus intimes et les plus familières avec le vieil ami qui la connaissait depuis sa naissance, depuis vingt-cinq ans. La confiance et le bon accord qui respirent dans les lettres qu'elle eut à lui écrire, indiquent le rapprochement amical qui s'opéra entre eux quand ils se retrouvèrent après onze ans de séparation. Pas plus alors qu'auparavant, Magny ne voyait en elle une personne convertie, entrée dans les sentiers de la haute piété; mais elle demeurait à ses yeux une de celles dont on ne devait pas cesser d'espérer beaucoup. C'est à la grâce à toucher les cœurs. Magny l'attendait avec la patience d'un croyant, et se plaisait à retrouver près de sa jeune amie le souvenir d'un temps déjà lointain qui avait été heureux pour elle et pour lui.

Le moment approchait où la jeune femme, inexpérimentée, allait compromettre sa fortune et son avenir dans de malheureuses entreprises industrielles. M. de Montet a donné le détail de cette lamentable affaire. La déconfiture arriva au bout de peu de mois. Quand Mme de Warens vit venir la ruine, elle ne voulut pas accepter l'humiliation que son incapacité lui avait préparée: elle dénoua par un coup d'éclat une situation embarrassée. Dans l'été de 1726, elle alla en Savoie se jeter aux genoux de l'évêque de Genève, lui disant qu'elle voulait entrer dans l'église catholique. Elle rompait avec tout son passé; une vie nouvelle commença pour elle.

Dans cette conversion, les questions d'argent et d'amour-propre jouèrent un rôle que M. de Montet a mis hors de doute. La part de la sincérité doit être néanmoins reconnue. Un séjour en Savoie, que Mme de Warens avait fait l'année précédente, l'avait charmée. Elle y avait appris à connaître l'Église catholique. Quand elle fut revenue à Vevey, si elle a causé avec Magny des impressions que son voyage lui avait laissées, et si elle lui a dit que ses préjugés de protestante s'étaient ébranlés dans son esprit, le vieux piétiste l'aura frappée sans doute par son assentiment. Les auteurs qu'il avait traduits en français, Lobstein et Tennhard, l'avaient habitué à une manière impartiale de comparer les Églises, et il était prêt à reconnaître que le protestantisme demeurait inférieur à quelques égards. Mme de Warens a pu sentir l'attrait qu'offrent à l'âme les belles cérémonies du culte catholique; elle a pu être frappée de l'autorité qui s'attache à ses traditions séculaires, être touchée de la foi vivante de l'évêque de Genève,

qu'elle entendit prêcher à Evian, Mgr de Rossillon de Bernex, digne successeur de saint François de Sales. Elle venait de perdre sa fortune; elle roulait des projets où toute sa destinée était en jeu: dans un moment où son cœur était profondément ému, une parole éloquente et sympathique a pu la pénétrer,

Une fois le pas franchi, elle eut l'occasion d'écrire quelques lettres à Magny, qui alla lui rendre visite à Annecy, où elle s'était réfugiée. Elle lui parla avec une ouverture de cœur qui le persuada de sa candeur; son vieil ami, qui, à vrai dire, était porté à juger en bien ceux qui lui étaient sympathiques, ayant eu à son retour un entretien avec M. de Warens, scandalisa très fort ce mari infortuné, en lui disant que jamais l'âme de sa femme ne lui avait paru si bien tournée du côté de Dieu et en meilleures dispositions. Ce furent ses propres termes, qui demeurent étonnans pour nous, comme ils l'étaient pour le gentilhomme vaudois. On se demande si Magny n'a pas été dupe, et il y a de bons juges qui le pensent.

J'avoue que je suis d'un autre avis. Magny était très capable d'être sévère en temps et lieu: il le prouva bien à quelques membres véreux des cercles piétistes, Cordier et Donadilhe, qui en imposaient à ses amis, et qu'il sut remettre à leur place. Il connaissait la jeune femme depuis sa première enfance. Combien de fois n'avait-il pas causé d'elle avec sa belle-mère! Parens, amis, voisins, tous lui avaient fait leurs confidences, lui avaient communiqué leurs inquiétudes et leurs soupçons. L'autorité dont il jouissait le mettait à même d'apprendre bien des choses, d'être le dépositaire de beaucoup de secrets. Ce qu'on pouvait justement reprocher à Mme de Warens, il le savait peut-être mieux que son mari, mieux que nous-mêmes. Sans doute il avait tort d'être indulgent, en ce cas comme en d'autres, pour la rupture des liens de famille. Mais peut-être jugea-t-il — et encore ici il aurait eu tort en définitive — que, dans la situation nouvelle où s'était placée Mme de Warens, elle serait plus étroitement surveillée, mieux gardée contre les tentations auxquelles elle avait pu succomber. Il connaissait ses faiblesses, il lisait dans son cœur: le bon jugement qu'il a porté d'elle a tout son poids.

Mme de Warens était femme, et pouvait obéir à des motifs discordans. Elle était mobile, et, au milieu de toutes les impressions qu'elle était capable de ressentir et qui se succédaient en elle, les heures sérieuses avaient aussi leur place. M. de Conzié raconte que s'entretenant avec elle, tête à tête, de son changement de religion et d'état, elle lui dit: « Croiriez-vous, mon ami, qu'après mon abjuration je ne me suis jamais mise au lit, durant

deux ans environ, sans y prendre, comme on dit, *la peau de poule* sur tout mon corps, par la perplexité dans laquelle mes réflexions me plongeaient sur ce changement qui m'avait fait secouer les préjugés de mon éducation, de ma religion, et abjurer celle de mes pères. Cette longue incertitude était terrible pour moi, qui ai toujours cru à un avenir éternellement heureux ou malheureux. Cette indécision m'a bien longtemps *bourreaudée* — ce fut là son expression — mais, rassurée à présent, continua-t-elle, mon âme et mon cœur sont tranquilles, et mes espérances ranimées. » C'est après plus de quarante ans écoulés depuis cet entretien que M. de Conzié écrivait ces souvenirs de sa jeunesse, et il y paraît encore sous le coup de l'émotion que Mme de Warens lui fit éprouver en lui peignant ces alternatives de confiance et d'effroi, au milieu desquelles elle avait longtemps vécu. Cette sincérité qu'il reconnaissait en elle, Magny de son côté en a rendu témoignage, et nous pouvons les en croire tous deux.

L'acte décisif qui sépare les deux parties de la vie de Mme de Warens, de quelques circonstances fâcheuses qu'il ait été accompagné, n'est donc point une de ces démarches intéressées qui ternissent une âme. Après comme avant, et jusqu'à son dernier jour, sans routine et sans hypocrisie, elle a été une personne pieuse; elle a pu, dans ses momens de solitude, rechercher les consolations que la foi offre aux cœurs bien disposés. Dans sa dernière lettre à Jean-Jacques : « Je viens de lire, lui dit-elle, l'*Imitation de Jésus-Christ*... » Dans la lettre où M. de Conzié apprit à Rousseau la mort de la pauvre femme, il rapporte que les huissiers qui étaient allés saisir le peu qu'elle avait laissé n'avaient trouvé chez elle que des preuves de sa misérable situation, *et des témoignages de sa piété*.

Au moment de la dernière entrevue qu'elle avait eue avec Magny, le bon vieillard était près de sa fin; il mourut à Vevey au mois de septembre 1730. Assurément, Mme de Warens ne put jamais l'oublier; mais, comme M. de Montet l'a remarqué, il y a beaucoup de choses de son passé dont elle n'a rien dit à Rousseau. L'auteur des *Confessions* semble n'avoir pas entendu parler du vieux piétiste, qui avait vécu dans l'ombre; Magny est resté complètement inconnu jusqu'à ces derniers temps. Alexandre Vinet, dont il fut un des humbles prédécesseurs, n'a pas même su son nom.

Sa figure aujourd'hui reparaît aux regards. Elle est de celles avec lesquelles un homme du pays se sent familier, tant elle a tous les traits de sa race ! Quelques-uns des hommes d'élite qui ont marqué en ce siècle, dans ce qu'on a appelé le réveil religieux,

au sein des églises du canton de Vaud, nous représentent très bien ce qu'a été Magny. Il n'en diffère qu'en deux points seulement: il avait pour l'autorité civile un respect qui n'est pas de notre siècle, et c'est en Allemagne, non pas en Angleterre, qu'il trouvait les guides de sa pensée. Dans sa retraite, il recueillait comme une abeille tout le suc de la dévotion germanique; il nourrissait sa piété de tout ce qu'il trouvait de meilleur dans les ouvrages de la théologie allemande; il était un de ces hommes comme l'Église chrétienne en a possédé beaucoup, qui ont passé ignorés du monde, et qui ont été en leur temps les plus instruits et les plus cultivés de leur pays.

Ce vieillard vénérable dont la parole persuasive charmait les âmes, ce prêcheur qui avait le secret d'attirer les cœurs à lui, Mme de Warens l'avait vu de tout temps dans le cercle de sa famille. A la maison paternelle ou chez ses tantes, petite fille, elle avait levé sur ses cheveux blancs de respectueux regards; jeune demoiselle, elle avait été sa pupille, sa pensionnaire; maintes fois, elle l'avait entendu développer ses idées; dans la célébration du culte domestique, il avait souvent prié Dieu devant elle. Après son mariage, et pendant plus de dix ans, ils restèrent éloignés l'un de l'autre, mais ils correspondaient ensemble. Les liaisons nouées aux premiers temps de la vie se ressoudent après les séparations avec une facilité extrême; l'intimité se rétablit en un jour. Jusqu'à la fin, Magny demeura attaché à Mme de Warens. Après sa fuite, elle n'eut pas dans son pays natal de plus familier confident ni d'ami plus fidèle.

Ainsi Mme de Warens, pendant toute sa jeunesse, a connu de très près un chrétien éminent, et a été initiée par lui à tout ce que la religion a de plus pénétrant et de plus profond. C'est pour cela que plus tard elle se trouva préparée, elle fut à la hauteur d'un rôle qui demandait une âme religieusement cultivée, quand elle fut appelée à consoler le jeune Rousseau, qui était malade et se croyait mourant, quand elle dut lui servir de compagne dans la recherche inquiète de la foi sur laquelle il voulait s'appuyer. Elle reprit alors, en causant avec un convalescent, dans un riant vallon de Savoie, les sérieux entretiens où elle avait entendu autrefois ses tantes et Magny traiter devant elle les plus hauts sujets, sur la galerie de la petite maison du Basset, où s'étaient écoulés tant de jours heureux et calmes, en face de son beau lac.

III

Revenons aux Charmettes, où le jeune étudiant élaborait silencieusement ses idées, et essayons de considérer de près son travail. Il s'initiait aux sciences. Nous le voyons prendre en mains un fort bon traité, les *Élémens de mathématiques* du Père Lamy; il demande même à son libraire l'*Arithmetica universalis* de Newton, ouvrage de plus difficile digestion, en même temps que les *Récréations mathématiques et physiques* d'Ozanam, qui étaient beaucoup mieux à sa portée. On croirait qu'il a abordé le calcul différentiel et intégral, si l'on prenait à la lettre ce qu'il dit dans les vers du *Verger :*

> Avec Kepler, Wallis, Barrow, Reyneau, Pascal,
> Je devance Archimède, et je suis L'Hôpital.

Les mathématiciens du XVIIe siècle avaient résolu des problèmes qui eussent arrêté Archimède; et Jean-Jacques, en épelant quelques-unes de leurs découvertes, a pu s'applaudir de savoir ce que l'illustre géomètre grec avait ignoré. Quant au marquis de L'Hospital, auteur de l'*Analyse des infiniment petits pour l'intelligence des lignes courbes*, si Rousseau avait voulu « le suivre » dans son explication des nouveaux calculs, il se serait bien vite arrêté en route, puisque la géométrie analytique était déjà trop abstruse pour lui. Toujours est-il qu'à ce moment du XVIIIe siècle, les mathématiques et l'astronomie étaient à la mode. Voltaire venait de publier ses *Élémens de la philosophie de Newton*, et il écrivait de Cirey maintes lettres à des savans, S'Gravesende, Pitot, Mairan. Le public s'était intéressé aux expéditions scientifiques conduites par Maupertuis sous le cercle polaire, et par La Condamine au Pérou, pour mesurer les degrés de latitude. Rousseau, dans un des morceaux qu'il a écrits aux Charmettes, se représente comme « un homme qui, depuis plusieurs années, attendait impatiemment, avec toute l'Europe, le résultat de ces fameux voyages entrepris par plusieurs membres de l'Académie royale des sciences; » il lisait, avec avidité, le précis des observations de ces grands hommes, il ébauchait un mémoire sur la sphéricité de la terre; il a conté dans les *Confessions* la plaisante anecdote de quelques paysans, qui, le voyant de nuit observer les étoiles dans son jardin, le prirent pour un sorcier, et allèrent s'effrayant, jusqu'au moment où ils furent rassurés par des jésuites. Dans sa vieillesse encore, il se plaisait à cette branche de la science; et, au moment où il rédigea pour

une jeune fille, sous forme de lettres, un cours élémentaire de botanique, il écrivit, pour répondre à une demande du même genre, un *Traité de la sphère* qui a été retrouvé dans ses papiers, et que M. Streckeisen a publié.

Rousseau étudiait la physique dans les œuvres de Rohault, et faisait maladroitement quelques expériences de chimie. Cela suffisait pour être remarqué dans une petite ville où les savans étaient rares; et le bruit en parvint, à vingt lieues de là, jusqu'à Nyon, où vieillissait le père de Jean-Jacques. Il en fut ému et inquiet, et s'empressa d'écrire à Mme de Warens : « J'ai appris depuis quelques jours que mon fils *soufflait*. Si cela était vrai, je serais fort affligé; car il est impossible qu'une personne ne se ruine en voulant faire des épreuves continuelles de chimie. Il est vrai qu'on trouve de beaux secrets, mais ils sont plus utiles aux autres qu'à celui qui a bien brûlé du charbon pour les trouver. » Les craintes du bonhomme étaient sans fondement. Son fils n'étudiait que pour s'instruire, et ne cherchait pas la pierre philosophale; mais il manquait des secours nécessaires à ce genre d'études. Il n'y avait pas à Chambéry un cabinet de physique pourvu d'une abondance d'instrumens, ni un vrai laboratoire de chimie. C'est plus tard seulement que Rousseau, établi à Paris, put approfondir ces branches de la science, quand il suivit, à trente-cinq ans, les cours de Rouelle.

C'est plus tard encore, c'est à 50 ans, qu'il a abordé l'étude de la botanique, lorsque, exilé de France, il passa quatre étés dans le Jura. Il se lia avec les savans du pays, qui l'entraînèrent dans leurs excursions; ils n'eurent pas de peine à lui faire aimer la recherche des plantes : c'est un goût qui se liait si bien à celui qu'il avait pour les longues promenades à pied! Mais au temps des Charmettes, où des courses d'herborisation eussent été pour lui une occupation tout à fait bien choisie, aussi agréable qu'instructive, il ne trouva pas autour de lui, comme plus tard dans le pays de Neuchâtel, un Gagnebin pour l'initier à cette étude. Claude Anet l'avait cultivée, il est vrai; mais il était mort trop tôt, à un moment où Rousseau était tout entier à la musique.

M. de Conzié, qui, pour cette période de la vie de Jean-Jacques, est le seul témoin dont les dires complètent le récit des *Confessions*, nous donne un renseignement intéressant qu'il faut relever ici : « Son goût décidé pour la lecture faisait que Mme de Warens le sollicitait vivement pour qu'il se livrât tout entier à l'étude de la médecine : ce à quoi il ne voulut jamais consentir. » Parce qu'un jeune homme aimait les livres, croire que l'art médical fût son fait, ce n'était pas, de la part de Mme de Warens,

une preuve de jugement. Elle était arrière-petite-fille d'un docteur en médecine de la Faculté de Montpellier; dans ses jeunes années, elle avait pris de l'intérêt aux livres qu'elle trouvait dans la bibliothèque qu'il avait laissée. Elle n'était donc pas étrangère à ce genre de lectures, et elle aimait à préparer elle-même des remèdes. Jean-Jacques aussi parle des livres de médecine qui lui tombèrent entre les mains: ils lui brouillaient l'esprit; il se croyait atteint de toutes les maladies qu'il y voyait décrites.

Nous avons parcouru toute la série des études scientifiques de Rousseau. Fontenelle certainement, et Buffon et d'Alembert firent beaucoup mieux les leurs, avec plus d'ordre et de pondération. Mais, tout inférieur que Rousseau demeure à cet égard, tout inégal que soit forcément le labeur d'un autodidacte, cette manière originale de superposer un temps de travail sévère à de longues années de flânerie et de vagabondage, devait amener des effets heureux et rares. La pensée avait ainsi plus de mordant Rousseau croyait se préparer à quelque poste de précepteur; il s'armait en réalité pour un grand rôle intellectuel. En somme, les efforts méritoires qu'il fit alors, pour suppléer aux énormes lacunes de son instruction première, ont été tout à fait sérieux et efficaces.

Nous arrivons à la partie littéraire du programme des études de Jean-Jacques. Ses lectures embrassaient toute la littérature française, depuis son contemporain Voltaire jusqu'à la seconde moitié du XVIe siècle, où il était familier avec les œuvres de Montaigne et d'Amyot. Il ne remontait guère au delà, quoiqu'il ait lu sans doute Rabelais et Marot, et qu'il cite une fois le *Roman de la Rose*.

Une année passée à Turin l'avait initié à la connaissance de la langue italienne, dans laquelle il eut plus tard encore l'occasion de s'exercer, pendant son séjour à Venise. Je ne sais à quelle époque de sa vie il apprit les élémens de l'anglais. Mme de Boufflers lui écrivait un jour, en lui envoyant une lettre: « Vous savez assez d'anglais pour l'entendre, et je veux éviter la peine de la traduire. » Mais à peine Rousseau, en 1766, est-il arrivé en Angleterre, qu'il répète à tous ses correspondans qu'il ignore la langue du pays. Il lisait donc l'anglais, sans être en état de le parler; c'est ce qui arrive souvent.

Le latin : voilà le point faible. La suite régulière des études scolaires se remplace mal par l'acharnement d'études solitaires, qu'on recommence de temps à autre, sans jamais aboutir. Après s'être donné beaucoup de peine, Jean-Jacques est arrivé pourtant à savoir autant de latin qu'un autre. On a remarqué le choix heu-

reux des épigraphes latines qu'il a mises à ses ouvrages. C'est lui qui a popularisé un hémistiche de Juvénal : *Vitam impendere vero.* Beaucoup de latinistes n'en ont pas tant fait.

« J'apprends le grec, » écrivait-il à Mme de Warens, longtemps après le temps des Charmettes. Ah! c'est dommage que le grec soit si difficile à apprendre! Nous pouvons croire que Jean-Jacques s'en est aperçu comme tant d'autres, et nous devons le louer d'avoir fait, au moins pendant quelques jours, un effort méritoire pour épeler cette belle langue.

En histoire, les lectures de Jean-Jacques aux Charmettes venaient se rattacher à celles qu'il avait faites, à dix et douze ans, avec son père et le pasteur Lambercier; dans l'intervalle, il avait vu les hommes et considéré sa propre destinée sous bien des aspects; ses voyages à pied lui avaient fait traverser deux fois les Alpes, deux fois la France; il avait du vaste monde une idée plus juste et meilleure qu'un écolier qui apprend la géographie sur les pupitres de sa classe. L'interruption et le retard n'étaient là qu'un stimulant de plus.

Nous aurons achevé la revue des études de Rousseau en revenant à la philosophie, dont nous avons déjà parlé. Il y avait pris pour guide, dit-il, un ouvrage du Père Bernard Lamy, prêtre de l'Oratoire : *Entretiens sur les sciences.* C'est une espèce de coup d'œil encyclopédique sur toutes les branches des connaissances humaines, et un fort bon livre en effet, quoiqu'il doive paraître aujourd'hui bien suranné; on en jugera par cette plaisante assertion : « A la réserve de deux ou trois points, — si les cieux sont solides, ou non; si la terre tourne, ou si elle ne tourne pas, — tous les philosophes sont d'accord. »

Si l'on voulait s'attacher à des traits isolés comme celui-là, il faudrait aussi remarquer chez le Père Lamy les premiers mots de son *Idée de la logique :* « Nous sommes l'ouvrage de Dieu, nous n'avons donc pas sujet de croire que notre nature soit mauvaise, » qui rappellent la première phrase de l'*Émile :* « Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses. » Mais l'effet d'ensemble est le principal : l'impression que reçut Rousseau de ce livre qu'il relut cent fois, dit-il, fut toute sérieuse, et disons le mot propre, édifiante.

Le Père Lamy était un homme pieux et savant, qui avait écrit ces *Entretiens* en vue des ecclésiastiques dont il voulait que les loisirs fussent remplis par de solides études. Un auteur ne sait jamais qui le lira. Ces pages, qui étaient destinées à former un clergé instruit et savant, à créer dans l'Église une élite intellectuelle, elles eurent pour principal effet d'unir, dans l'esprit

d'un jeune laïque, l'ardeur pour les hautes connaissances avec le respect pour la religion, et d'être une des ancres qui rattachèrent un libre penseur à l'Évangile, dans un siècle où l'apologétique chrétienne fut si faible.

Le long regard que nous avons jeté sur la série des études que Jean-Jacques a poursuivies aux Charmettes, nous permet de nous faire une idée juste du développement de son esprit et de ses connaissances. Tout un chapitre de sa biographie s'éclaire et se précise ainsi; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher le point de départ de son action dans le monde et dans l'histoire des idées. Ses vues politiques, par exemple, n'ont germé et mûri que beaucoup plus tard. Son opposition aux philosophes de son temps, sa hardiesse à entreprendre d'exercer contre eux une réaction inattendue, ne s'est manifestée que quand il les a eu bien connus, et que le descendant des réfugiés a senti les différences qui le séparaient d'eux. — Le tour romanesque de son imagination, et sa conception idéale d'un amour idyllique, remonte au contraire plus haut chez lui, à la lecture de *l'Astrée* dans son enfance, et dans les années qui suivirent, à quelques rencontres qui lui laissèrent de longs souvenirs. Ces rêves ne pouvaient fleurir aux Charmettes : c'était assez pour souffler sur eux et les bannir, de la présence continuelle de Rodolphe Winzenried, de ce gaillard déluré et content de lui-même, qui lui fut sans façon préféré.

Sur un seul point, l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et d'*Émile* a dû beaucoup aux études qu'il a faites, en 1738 et 1739, aux convictions réfléchies qui s'établirent chez lui. C'est à cette époque qu'il faut remonter pour voir se dessiner une première fois, dans l'âme de Rousseau, les linéamens de la philosophie religieuse qui est enseignée dans les lettres de Julie et ses entretiens à son lit de mort, dans les discours du vicaire savoyard au jeune homme qu'il catéchise.

Il y a cinq points à considérer, où s'accordent entre eux le piétisme romand d'origine allemande, les souvenirs que Mme de Warens a gardés des enseignemens qu'elle a reçus de Magny, et les vues religieuses que Rousseau a portées devant le public français. Un sentiment de piété qui tient une large place dans le cœur sincère, dans la vie de tous les jours; — une grande indépendance en face de l'autorité traditionnelle : le sens individuel se mettant au-dessus de tout; — une notable indifférence pour les questions débattues entre les controversistes protestans et catholiques, et une certaine manière de planer au-dessus des barrières confessionnelles; — l'idée de Dieu, absorbant et comme engloutissant les autres idées théologiques, et constituant presque

à elle seule toute la dogmatique; l'élévation à Dieu, facile et familière à l'âme; — l'attente et la ferme espérance de l'éternel avenir.

Nous avons vu que ceux qui ont connu de plus près Mme de Warens : Magny, Rousseau et M. de Conzié, s'accordent à lui reconnaître une âme volontiers accessible aux idées chrétiennes; la fragilité de sa vertu ne l'empêchait pas d'être pieuse à ses heures : tout se concilie chez une femme. Et Jean-Jacques de même; depuis que s'est éveillée en lui la pensée que la mort pouvait être proche, il s'est tourné vers Dieu. Il a fait ce que Voltaire et Diderot ne firent jamais : il a pris à tâche de donner à son esprit une culture religieuse. « Je me levais tous les matins, dit-il, avant le soleil... en me promenant je faisais ma prière, qui consistait dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux; je demandais pour moi, et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, une vie innocente et tranquille, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir. » On a trouvé dans ses papiers, et M. Sayous a publié (1) les effusions de ses sentimens : « Dieu tout-puissant, Père éternel, mon cœur s'élève en votre présence. Je reconnais que votre divine providence soutient et gouverne le monde entier. Ma conscience me dit combien je suis coupable. Je suis pénétré de regret d'avoir fait un si mauvais usage d'une vie et d'une liberté que vous ne m'aviez accordées que pour me donner les moyens de me rendre digne de l'éternelle félicité. Agréez mon repentir, ô mon Dieu. Je me préparerai à la mort comme au jour où je devrai vous rendre compte de toutes mes actions; j'emploierai ma vie à vous servir et à remplir mes devoirs. J'implore votre bénédiction sur ces résolutions; j'implore les mêmes grâces sur ma chère maman, ma chère bienfaitrice, et sur mon cher père... »

On a plusieurs pages de ces rédactions : prières faites pour lui seul, et que personne n'a vues avant sa mort; il en faut reconnaître la sincérité. Les distractions, les soucis, les voyages, les compagnies légères ont dissipé plus tard, à maintes reprises, chez Rousseau, la suite des réflexions sérieuses dont ses oraisons écrites aux Charmettes nous offrent la première trace. Mais on le voit aussi s'appliquer à y revenir, et témoigner même de quelque persévérance dans les habitudes religieuses que jusque dans sa vieillesse il a cherché à se donner. Quand il eut cinquante ans : « Ma lecture ordinaire du soir était la Bible, dit-il, et je l'ai lue

(1) *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. Ier, p. 236 et suivantes.

entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. » M. Tenant de Latour a eu la bonne fortune de rencontrer sur les quais un exemplaire de l'*Imitation de Jésus-Christ*, annoté de la main de Jean-Jacques. L'auteur des *Harmonies de la nature* raconte que « sur la fin de sa vie, Rousseau s'était fait un petit livre de quelques feuilles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il le portait toujours avec lui; mais il me dit un jour, avec chagrin, qu'on le lui avait volé. »

Mme d'Épinay témoigne du caractère vivace et même ombrageux de la foi de Rousseau en Dieu, quand elle rapporte l'apostrophe qu'elle lui a entendu adresser à Saint-Lambert qui disait : « Qu'est-ce qu'un Dieu qui se fâche et s'apaise? — Si c'est une lâcheté, répondit Rousseau, que de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime que de souffrir qu'on dise du mal de son Dieu qui est présent; et moi, messieurs, je crois en Dieu! » Vingt ans plus tard, Bernardin de Saint-Pierre est un autre témoin, un autre confident, qui, comme Mme d'Épinay, a vu de près le solitaire; il l'accompagnait un jour au couvent du Mont-Valérien. « Nous nous assîmes, dit-il, pour assister à la lecture, à laquelle Rousseau fut très attentif. Le sujet était l'injustice des plaintes de l'homme : Dieu l'a tiré du néant; il ne lui doit que le néant. Après cette lecture, Rousseau me dit d'une voix profondément émue : Ah! qu'on est heureux de croire! » Il faut le reconnaître; le beau passage de l'*Émile*, si souvent cité : « La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur... » exprime autre chose que l'émotion d'un instant; bien des heures ferventes avaient préparé Rousseau à écrire cette belle page.

Des cinq points indiqués plus haut, c'est sur le premier seul qu'il était utile d'insister et de rappeler les documens qui l'établissent; on accordera les autres sans peine. Il sera sage d'ailleurs de ne pas fausser en l'exagérant le résultat auquel aboutissent les rapprochemens indiqués; il ne faut pas parler de quelque action de la théologie germanique sur la pensée de Jean-Jacques. L'Allemagne n'a donné que le coup de clairon qui a réveillé les églises du pays de Vaud. Des cercles dévots se sont formés dans les contrées romandes; Mme de Warens a passé son enfance au milieu de parens et d'amis piétistes; son intelligence précoce et vive s'est familiarisée de bonne heure avec les idées théologiques qui étaient tous les jours mises sur le tapis, remuées et ressassées devant elle. Vingt-cinq ans plus tard, au moment où s'en allait sa jeunesse, elle s'est ainsi trouvée à même de suivre Rousseau dans le travail du débrouillement de sa pensée encore confuse, et d'être pour lui, à cette époque décisive, une confi-

dente des angoisses de son esprit, une interlocutrice capable de le comprendre, et même de l'aider. Mais elle n'était point savante; et si elle a feuilleté les livres que Magny s'était donné la peine de traduire de l'allemand, ils ne lui ont rien dit; les élucubrations germaniques n'ont pas eu de prise sur elle. De cette origine lointaine, et pour elle effacée, de l'agitation piétiste où elle avait vécu, il ne lui était rien resté, rien que l'étincelle.

Une certaine logique intérieure rattachait cependant le point de départ, — le piétisme allemand qui avait envahi la Suisse française, — au point d'arrivée : la *Profession de foi du Vicaire savoyard;* et ce qui en est la preuve, c'est que cette même évolution s'accomplissait au même moment chez deux écrivains, deux penseurs distingués, Béat de Muralt et Marie Huber, qui avaient été, dans les premières années du siècle, des piétistes exaltés, dociles aux leçons des inspirés allemands, et qu'une réflexion prolongée, appuyée sur une ingénuité courageuse, avait fini par amener à la religion naturelle.

Béat de Muralt, l'auteur des *Lettres sur les Anglais et les Français*, — ouvrage intéressant, que Voltaire et Rousseau ont cité plus d'une fois, et que Sainte-Beuve aurait voulu voir réimprimer, — publia dans ses derniers jours, sous le titre ironiquement choisi de *Lettres fanatiques* (1739), une série d'essais de philosophie paradoxale, parmi lesquels on remarque le chapitre intitulé : *De la religion naturelle;* il y prend la défense de ceux qui s'en contentent, et qu'il préférait aux docteurs des églises officielles, sans cependant qu'il consentît à renoncer pour lui-même au privilège d'entendre la propre voix de Dieu, parlant par l'organe des Inspirés. Marie Huber, qui d'abord avait été docile comme lui aux leçons des prophètes venus des Cévennes ou de l'Allemagne, s'en était, elle, entièrement désabusée; et, dans ses *Lettres sur la religion essentielle à l'homme, dégagée de ce qui n'en est que l'accessoire* (1738), elle avait fait main basse sur les dogmes, ne voulant plus entendre parler que de deux principes fondamentaux : Dieu et la vie éternelle. C'était exactement « conserver le tronc aux dépens des branches, » comme l'auteur d'*Émile* le fit à son jour. Quand il vint en France, Rousseau a, sans doute, eu entre les mains quelques-uns des volumes de Marie Huber; mais les prières qu'il a rédigées aux Charmettes montrent que de son propre chef et par un indépendant effort, il était arrivé aux mêmes idées qu'elle.

C'étaient des idées simples et nues; et Rousseau, en définitive, en se rencontrant ainsi avec ces libres esprits qui étaient restés protestans, se retrouvait à la porte de l'Église de ses pères.

On a dit que M. de Chateaubriand avait « l'imagination catholique. » On n'a pas assez remarqué combien Jean-Jacques l'avait peu. Pendant quinze ans, à Turin, en Savoie, à Lyon, à Venise, il a passé toute sa jeunesse au milieu d'un peuple qui se plaisait aux belles cérémonies du culte; il a vu passer les processions dans les sentiers d'un pays agreste et dans les riches églises du Midi; il a entendu l'*Angelus* du soir en se promenant dans la campagne; chaque dimanche, il a pu suivre sur son livre de prières ces magnifiques liturgies, ces hymnes, ces litanies où retentit et se prolonge toute la piété des siècles chrétiens : *Consolamini, popule meus... O filii et filiæ...* Et rien de tout cela ne le touche ni ne l'exalte; il n'en voit et n'en entend rien; et il fait dire par le vicaire à son jeune catéchumène : « Reprenez la religion de vos pères : *elle est très simple et très sainte.* » La nudité sévère du culte réformé est ce qui plaît à son âme; elle a pour lui l'attrait d'un souvenir d'enfance : l'homme est sensible toute sa vie aux impressions pieuses qu'il a éprouvées à douze ans.

La moitié des penseurs de son époque a été d'accord avec Rousseau sur les bases du système de philosophie religieuse qu'il avait ébauché aux Charmettes; mais il a mis tant d'âme et d'éloquence à prêcher ses convictions, que son nom s'y rattache plus que celui d'aucun autre. A cet égard, dans les lettres françaises, deux générations relèvent de lui. On ne saurait méconnaître l'action qu'il a exercée sur Bernardin de Saint-Pierre et Lamartine. Dans des pages qui datent d'il y a cinquante ans, l'*Espoir en Dieu* d'Alfred de Musset, les beaux vers écrits par Victor Hugo *à Villequier*, on trouve encore un écho de la théologie du vicaire savoyard.

L'oubli est ensuite venu; et depuis longtemps le pauvre Jean-Jacques est négligé, laissé en arrière, perdu de vue. La jeunesse ne lit plus ses livres, elle écoute d'autres maîtres. Si elle veut faire un pèlerinage aux lieux que leur souvenir a consacrés, ce sont les landes de la Bretagne ou les collines des Ardennes qu'il lui faudra visiter; ce n'est plus le jardin des Charmettes. En 1738 et 1739, le chemin qui domine la vigne et la maisonnette a vu éclore des idées qui ont régné cent ans en France. Elles ont aujourd'hui épuisé leur action; mais elles auront toujours une place dans l'histoire de la philosophie religieuse.

EUGÈNE RITTER.

MARYLKA

DERNIÈRE PARTIE (1)

XVII

Il y avait grande fête ce soir au casino de Naleczow, une petite station d'eaux ferrugineuses où chaque été l'élite de la société du pays se donnait rendez-vous. La jolie salle aux parois vernissées, aux piliers frustes fleurant bon le sapin et tout décorés de verdure, était bondée de baigneurs. Une lumière étincelante allumait çà et là les diamans dans les chevelures, se jouait sur les belles épaules nues ou dans le chatoiement des étoffes qui tourbillonnaient.

Blanche comme un lis, pareille à une jeune reine triomphante, Marylka passait entre les groupes charmés de ces hommes et de ces femmes élégantes, dans le frisson de tulle de sa robe légère. Autour d'elle montait un encens de paroles douces dont le rythme la berçait comme un murmure d'amour.

« C'est une déesse, » murmurait Thadée, un éclair d'orgueil au fond des yeux. Et il s'attachait à ses pas, ne désertant ses côtés que lorsqu'il y était contraint par l'exigence des autres danseurs; alors il venait s'asseoir auprès des deux vieilles demoiselles, toutes pâmées elles aussi d'une fierté sans pareille.

— Eh bien, disait Catherine rayonnante, est-ce toujours la petite Marylka dont vous avez jadis voulu me voler le portrait?...

— Oh, tante Kate! — il l'appelait familièrement ainsi depuis quelque temps, — oui... toujours! toujours!... avec la grâce, le

(1) Voyez la *Revue* des 15 février et 1er mars.

charme !... la magie de ses dix-huit ans en plus !... et savez-vous ce que me disait tout à l'heure mon aïeule si difficile, vous le savez... quand je la ramenais à sa voiture ?...

« Mais c'est une duchesse, cette petite fille des steppes !... »

Catherine rougit de plaisir. L'opinion de la vieille dame était pour elle d'une grande importance.

A ce moment Marylka parut, ramenée par un cavalier. Son visage était légèrement troublé, et elle dit très vite :

— Devinez qui je viens de voir ?... Woytek !

— Eh bien, quoi d'étonnant, mon cœur ? N'est-il pas proche voisin, lui aussi ?

— C'est qu'il y a si longtemps que nous ne l'avons vu, murmura-t-elle.

— Bah ! mon cousin a toujours été un sauvage, dit Thadée en cherchant à attirer la jeune fille dans le cercle de la danse.

Mais elle résistait. « Non vraiment, elle se sentait lasse un peu... » et de fait une ombre légère avait comme assombri son front. Puis se ravisant tout à coup :

— Si vous me donniez plutôt votre bras pour faire un tour de galerie, on étouffe ici !

— Vous savez bien que je suis à vos ordres... toujours...

Et comme Catherine acquiesçait d'un signe, elle posa légèrement sa petite main sur la manche de drap fin de l'officier, et tous les deux disparurent à travers l'élégante cohue.

Un impérieux désir de retrouver Woytek remplissait le cœur de Marylka. Ainsi il était là... à quelques pas d'elle ; et il la fuyait. Il lui en voulait donc bien !... Une fièvre faisait battre ses artères, et c'était elle maintenant qui entraînait Thadée, furetant à droite et à gauche parmi ces groupes serrés d'hommes qui s'écartaient sur son passage. Tout à coup elle tressaillit : là-bas, dans cette galerie, accoudé à un balcon qui dominait la campagne... c'était lui !... Avec une décision dont l'officier subit le contre-coup elle marcha droit à Woytek.

— Bonsoir !

Il releva brusquement la tête, la vit au bras de Thadée et pâlit.

Encore... toujours cette vision obsédante !

C'était pourtant de son propre gré et pour obéir à un secret désir de la contempler, ne fût-ce que de loin, qu'il était venu à ce bal !... de quoi se plaignait-il alors ?... Chaque jour ne lui avait-il pas impitoyablement apporté l'écho de ses succès ?... les relations suivies qui s'étaient établies entre le château et le cottage habité par ses tantes, et surtout ces vagues rumeurs de mariage qui l'avaient si fort bouleversé ? Il était venu pourtant !... Mais à

présent qu'elle arrivait à lui, dans tout l'éclat de sa beauté rayonnante, appuyée au bras de cet autre... il eût voulu être à cent pieds sous terre, et il maudissait sa lâcheté.

« Bonsoir. » Ces deux syllabes si douces résonnaient sur son cœur comme deux notes troublantes.

Très vite elle avait lâché le bras de son cavalier.

— Merci, lieutenant... il fait bon ici, je ne veux pas abuser. Monsieur votre cousin me ramènera, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en se tournant vers Woytek.

Désappointé, mais se soumettant, Thadée s'était incliné et avait disparu ; et maintenant ils étaient seuls tous les deux, enveloppés dans cette nuit divine, et il osait à la faveur de l'ombre qui l'abritait s'enivrer à longs traits de sa beauté. Il ne vit pas cependant qu'elle était pâle... que ses lèvres tremblaient...

— Écoutez-moi, dit-elle très vite, l'autre jour nous nous sommes mal quittés... j'espérais vous revoir... pourquoi n'êtes-vous pas revenu?... je vous aurais dit... expliqué... C'était un enfantillage de ma part, un entêtement absurde, et à présent que j'y pense... j'ai honte... mais je veux tout vous dire...

Et sans lui donner le temps de répliquer elle se mit à lui narrer rapidement toute son aventure : la juive... le cimetière... sa terreur d'y être enfermée, et puis la rencontre de l'officier dont elle tut le nom par discrétion. « Quand vous m'avez interrogée, dit-elle, vous paraissiez si irrité, votre voix était si acerbe, si autoritaire que cela m'a froissée, je l'avoue... et je me suis révoltée comme lorsque j'étais petite fille... vous vous souvenez? Le lendemain... j'ai réfléchi... j'ai eu des remords... j'espérais vous revoir... vous parler... mais vous n'êtes pas venu !... et on m'a dit que vous étiez parti. Aujourd'hui, quand je vous ai aperçu, j'ai voulu à tout prix m'expliquer avec vous... et vous dire que... si je vous ai fait de la peine... je vous en demande pardon !... »

Doucement elle lui tendait sa petite main. Mais il ne la prit pas. Une barrière de pierre semblait s'être élevée entre les paroles qui venaient de ses lèvres à elle, et son cœur à lui : il l'écoutait froidement, ironiquement presque. Que signifiaient ces histoires? pourquoi jugeait-elle nécessaire de lui donner tous ces détails dont il ne croyait pas un mot. Oh ! c'était bien inventé et fort romanesque à coup sûr ! Thadée avait évidemment collaboré à cette petite combinaison. Le prenait-on pour un sot? Un petit rire nerveux le secoua.

— C'est très intéressant tout ce que vous m'avez raconté là, dit-il, mais à quoi bon revenir là-dessus, il y a si longtemps que ces choses se sont passées, et depuis nous avons été occupés tout les deux si différemment !

Elle le regardait hébétée, sans bien comprendre.

— Alors... vous ne m'en voulez pas? balbutia-t-elle.

— Moi!... mais pas du tout; pour quoi faire?...

Et il rit encore une fois, de ce mauvais rire un peu saccadé; puis saisissant la main qu'elle lui tendait toujours, il la serra dans la sienne; et elle eut l'impression d'un étau glacé qui emprisonnait ses doigts. Dans son gosier étranglé les paroles s'arrêtèrent. Tant de choses lui restaient à dire encore... son ardeur au travail, car elle s'était mise à faire des traductions d'anglais, ses projets pour l'hiver... mais elle sentait bien que tout cela ne l'intéressait plus. Quelque chose était mort entre eux, qui jamais ne renaîtrait plus.

Une troupe de danseurs fit une brusque irruption sur la galerie, venant à cor et à cris réclamer celle qu'on nommait déjà la reine du bal. Quand la foule se fut retirée emmenant presque de force la jeune fille et que Woytek se retrouva seul dans la nuit, il lui sembla que toute la vie s'était retirée de lui, et longtemps il revit comme en un rêve les douces prunelles claires, lumineuses comme des étoiles, et il entendit chanter à son oreille la voix si vibrante et si chère en dépit de ses mensonges.

Pourquoi était-elle venue? par pitié sans doute! par un reste d'amitié pour celui qui avait été son camarade autrefois. Mais il sentait bien qu'aucun effort, aucune lutte désormais ne la rapprocherait plus jamais de lui, qu'elle était engagée dans une voie fatale dont il était incapable de l'arracher et qu'ils avaient passé tous les deux à côté du bonheur.

C'est en vain que, ce soir-là, Marylka guetta sa rentrée dans le bal; alors, le cœur lacéré par cette inexplicable froideur, elle continua à tourner automatiquement sous le lustre de la salle, gardant aux lèvres un sourire figé, et répondant çà et là, par de courtes exclamations dédaigneuses, aux complimens excessifs que lui débitaient ses danseurs... L'orchestre jouait une valse passionnée de Strauss, l'officier qui avait erré pendant quelque temps dans le hall, apercevant Marylka, fendit brusquement la foule et après lui avoir fait faire quelques tours dans la salle l'entraîna dans un boudoir, désert à cette heure.

— Si nous nous reposions? dit-il.

D'un air indifférent Marylka inspecta la petite pièce, puis apercevant un miroir, elle s'en approcha pour rajuster les fleurs de sa chevelure. Lui, sans parler, la contemplait.

— Que vous êtes belle!... murmura-t-il doucement.

Elle fronça le sourcil.

— Ne pourrez-vous donc jamais me parler sans m'accabler de ces fades complimens?

— Oh ! s'écria-t-il avec impétuosité... si vous vouliez m'écouter, j'aurais bien autre chose à vous dire !

— Dites très vite, alors, fit-elle, d'un petit air impertinent, car je suis pressée... ce bal me fatigue ; je voudrais m'en aller...

Il s'était approché d'elle, avait saisi ses deux mains, et d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Vous n'avez donc pas deviné que je vous aime comme un fou, Marylka !

Vivement elle s'était reculée :

— Et Lia ? demanda-t-elle, moqueuse, en le dévisageant.

— Lia ? répéta-t-il, pâlissant un peu.

— Oui... Lia, la jolie juive... celle avec qui vous vous promenez le soir, sur la route du cimetière de Lublin.

Il avait eu maintenant le temps de se remettre :

— Ah ! cette fille s'appelle Lia, je l'ignorais !... Oui, en effet, la malheureuse est venue un soir au camp me trouver ; elle est, paraît-il, fort éprise d'un de mes sous-lieutenans, et m'a raconté que son père veut à toute force lui faire épouser un de ses coreligionnaires, jeune talmudiste... — Il souriait maintenant, complètement rassuré : — Mais qui donc a pu vous dire tout cela ?

— Que vous importe !

— Ah ! Panna Marya !... vous m'espionnez !.... prenez garde, je croirai que vous êtes jalouse !... Mais vous aurez beau me tendre des pièges, allez !... je vous défie de trouver gravé au fond de mon cœur un autre nom que le vôtre !... et cela depuis si longtemps déjà ! depuis ce jour... où, pour la première fois, je vous ai aperçue sur cette véranda, avec votre petite robe de toile bleue au col marin et vos longues tresses flottantes !... Vous souvenez-vous ? Nous avons dansé l'oberek ensuite... et je vous ai suppliée de venir un jour à Lublin... Il me semble que tout cela s'est passé hier... Eh bien ! aujourd'hui que vous êtes enfin venue parmi nous, ne récompenserez-vous pas ma longue fidélité... ne me donnerez-vous pas un peu d'espoir ?

Un froid subit avait envahi le cœur de la jeune fille, elle jeta à l'officier un regard de terreur. Certes elle n'avait aucun motif pour douter de ses paroles, mais cette déclaration inattendue la remplissait d'angoisse.

— Je vous en supplie, balbutia-t-elle, ne me parlez pas ainsi, laissez-moi... ramenez-moi à mes tantes...

Mais lui, tenace, s'attachait à elle.

— Pourquoi me repoussez-vous... que vous ai-je fait ?... dites au contraire que je puis espérer... que vous serez à moi...

— Non, non ! .. jamais de la vie !... Mais c'est impossible,

s'écria-t-elle en s'arrachant à son étreinte, et des larmes jaillissaient de ses yeux. Cette obsession l'irritait à la fin !

Un couple de danseurs approchait, elle respira; posant alors sa main sur le bras de l'officier, elle lui dit à haute voix :

— Voici la valse finie... Voulez-vous me ramener à ma place?

Lorsque Catherine aperçut le jeune homme, elle fut frappée de l'altération de ses traits.

— Que se passe-t-il? fit-elle le sourcil froncé, — et puis répondant à la jeune fille qui la suppliait de quitter le bal : — Ah ! par exemple, rentrer avant le cotillon, c'est une absurdité !...

— Restez si vous voulez, ma tante, mais quant à moi, je suis décidée à ne plus danser.

Il y avait dans sa voix une telle nuance de fermeté que l'autoritaire demoiselle, toute désarmée, fut obligée de reconnaître son sang, — et céda. Thadée s'était mordu les lèvres, et comme il reconduisait ces dames à leur voiture :

— Rassurez-vous, — lui glissa Catherine à l'oreille, — ce ne peut être qu'une boutade, je connais ça...

Mais seules enfin au logis elle apostropha sa nièce :

— Prenez garde, ma belle !... la coquetterie est une arme à deux tranchans, elle ne réussit pas avec tous les hommes !

— De la coquetterie ! moi ! — Marylka avait bondi. — C'est un peu fort !... et pourquoi, je vous prie?

— Voyons, vous ne prétendez pas ignorer que Thadée est amoureux de vous !... Or, comme c'est un des plus beaux partis du pays, il serait maladroit, pour un caprice d'enfant gâtée, de manquer un pareil mariage !...

— Mais, ma tante, vous oubliez que M. Radowski est militaire; jamais mon père ne m'aurait permis d'épouser un officier servant dans l'armée russe !

— Croyez-vous?... Eh bien ! mais, le remède est tout simple, on donne sa démission !

— Oh ! voulez-vous dire que Thadée, qui adore son métier, pourrait quitter l'armée à cause de moi !...

— Ce serait en effet une fameuse victoire ! Mais un homme amoureux, ma chère, est capable de tout !

— Amoureux sérieusement, lui... un homme si léger !...

— Oui, amoureux !... et au point que tout le monde en cause autour de nous... et que déjà même on vient me féliciter.

Marylka eut une exclamation étonnée : elle se sentait abasourdie et elle s'enfuit dans sa chambre sans vouloir en entendre davantage.

XVIII

Thadée avait pris l'habitude de venir chaque matin saluer ces dames, à Naleczow, mais le lendemain du bal il ne parut pas.

« Il boude, » se dit Catherine qui ne pouvait oublier l'air dépité du jeune homme, et toute la journée elle fit froide mine à sa nièce. Enfin, vers le soir, tandis qu'assise près de la table où chantait le samovar, la vieille demoiselle, sa cigarette entre les doigts, confiait à sa sœur ses craintes et son irritation, une calèche s'arrêta devant le cottage.

— Madame la maréchale! s'écria Kanounia tout effarée, car elle aussi était au courant de ce qui se passait.

— Eh bien, quoi? sotte, ne fais pas tant d'histoires et va la recevoir.

Mais Catherine n'était pas moins agitée que sa suivante : il devait se passer quelque chose de grave si Wanda, de santé si délicate, et qui ne sortait jamais le soir, venait à pareille heure.

— Mes bonnes chéries! s'écria la maréchale en se jetant avec effusion au cou de ses deux amies.

C'était une femme d'apparence très mignonne; elle avait les traits d'une mobilité extraordinaire et dans ses yeux pâles se lisait une expression d'inquiétude perpétuelle.

— Marylka n'est pas ici? ajouta-t-elle vivement, ah! tant mieux!... c'est que j'ai à vous parler en particulier... il s'agit de ce bal... Mon pauvre Thadée en est revenu si sombre... Il n'a pas voulu me dire ce qui s'est passé entre eux deux... Mais, je le devine, elle l'aura découragé... du reste il l'accuse d'être si froide, si changée depuis quelque temps... Mon Dieu, il n'y a là peut-être qu'un caprice de jeune fille, mais il faut si peu de chose pour contrarier les hommes... une paille suffit quelquefois dans leur chemin. Toute la journée j'ai réfléchi... et je me suis demandé... ah! mes bonnes amies, vous allez dire que je suis folle! mais vous savez comme je vous parle toujours à cœur ouvert; je me suis demandé si une personne malintentionnée n'aurait peut-être pas rapporté à la chère enfant quelque vétille exagérée sur mon fils. Oh! je n'ignore pas que le pauvre garçon a des peccadilles à se reprocher, mais on ne sait pas les tentations auxquelles est exposé un jeune homme dans cette abominable vie de garnison!

Tout en parlant, la maréchale scrutait avec anxiété le visage des deux vieilles filles. Pouvait-elle leur dire les angoisses qui l'avaient déchirée depuis quelques jours et la découverte dans la chambre de son fils, où elle avait l'habitude de fureter, de cer-

tain billet, portant le timbre de Lublin et dont les simples lignes sans signature aucune l'avaient tellement effarée? Et quand elle avait interrogé l'officier à ce sujet, il s'était violemment emporté, lui reprochant de fouiller dans sa vie privée!... Alors, elle, faible comme toujours, s'était tue, mais elle était restée sous le coup d'une menace de malheur. — Il me serait si dur, continua-t-elle, en donnant cette fois un libre cours à ses larmes, de renoncer à la joie de nommer cette chère enfant ma fille, — et je n'ai d'espoir qu'en elle pour arracher Thadée à la vie militaire!

Catherine se taisait. L'attitude de Marylka hier soir ne l'avait que médiocrement rassurée.

— Écoutez-moi, Wanda, dit-elle tout à coup, il faut que vous causiez vous-même avec ma nièce; c'est une enfant exaltée, imbue d'idées un peu excentriques, mais elle a du cœur. Prenez-la par les sentimens, et j'ai idée que vous seule en viendrez à bout!... Prétextez un voyage de ces messieurs... et demandez-la-moi, une après-midi...

. . . . . .

Il était neuf heures du soir, quand Marylka, ramenée par Catherine, quittait enfin le château, tandis qu'une grosse pluie d'orage ruisselait mélancoliquement le long des vitres de la voiture.

Blotties chacune dans leur coin, elles ne se parlaient pas, et Marylka écoutait oppressée les battemens de son cœur. De temps en temps elle sentait peser sur son front le regard interrogateur de sa tante; alors un frisson d'impatience la prenait, et il lui semblait que les mailles du réseau qui l'enveloppait depuis la veille se resserraient de plus en plus.

C'était dans le boudoir intime de la maréchale qu'elle avait été reçue, une petite pièce encombrée de bibelots et de jolis meubles, tous choisis par Thadée. Les murailles étaient tendues de jolie soie fleurie, un parfum subtil flottait dans l'air, et elle revoyait, parmi les floraisons odorantes et tout à côté d'un guéridon bas où étaient assemblés les derniers romans de la saison, la maréchale en déshabillé somptueux, accoudée sur sa chaise longue. Oh! la voix tour à tour doucereuse et suppliante, les éclairs inquiétans de ses prunelles claires et les chatteries, les complimens même dont elle avait été accablée. Et tandis que la maréchale lui disait l'amour... l'adoration de son fils... elle, Marylka, — toute froide, demeurait silencieuse.

— Savez-vous bien, ma mignonne, que vous êtes l'unique femme au monde pour laquelle il renoncerait à cette carrière militaire, notre cauchemar à son père et à moi! Comprenez-vous maintenant l'empire que vous avez sur lui?... et comment le

bonheur de trois personnes est entre ces petites mains-là!... Ah, Marylka! cette œuvre de charité... de patriotisme... de dévouement!... Ne la tenterez-vous pas?...

Puis, changeant de tactique, elle avait rappelé à la jeune fille la lettre affolée écrite par elle deux ans auparavant, lors de la maladie et du désastre de son père, et elle revenait avec une insistance perfide sur l'empressement qu'avait mis Thadée à accourir à son appel.

— Il était fou, ce jour-là!... jamais le train ne l'amènerait assez vite en Podolie!... et à son retour! avec quel enthousiasme il nous parlait de vous, ma mignonne..., et de votre cher père dont l'accueil l'avait si profondément touché!...

— Oui, murmurait Marylka, plus émue qu'elle ne prétendait le paraître, je n'oublierai jamais combien M. Thadée a été bon pour nous alors... Mais elle en voulait à la maréchale de chercher à l'attendrir par ces souvenirs-là; elle comprenait qu'en échange des consolations apportées aux derniers moments de son père on lui demandait de rendre aujourd'hui un fils à ses parens... A la fin, vaincue par une crise de larmes de la maréchale, elle avait promis de réfléchir...

Cette nuit-là, dans le silence de sa petite chambre, les yeux tout grands ouverts, sondant l'obscurité, elle réfléchissait... Thadée était-il bien le compagnon qu'elle aurait choisi?... Et à cette pensée son cœur se serrait!... Mais puisqu'on ne choisit pas... les femmes du moins!... Il était affectueux, gai... plaisait à toute sa famille. M. Ladislas lui-même l'avait trouvé charmant... Pourquoi, mon Dieu! ce mariage qui eût rendu joyeuses tant de jeunes filles excitait-il en elle si peu d'enthousiasme?... Et puis elle se raisonnait... Pour une fille sans fortune comme elle, c'était un parti inespéré... Il est certain, pensait-elle, que si je refuse, la vie avec tante Catherine ne sera plus tolérable. Comme ce serait bon de demander conseil à quelqu'un maintenant! Mais c'est en vain qu'elle passait en revue tous les gens qu'elle connaissait. Ah! si Woytek était encore son ami! et à l'évocation de ce nom, sa gorge s'étrangla, ses lèvres eurent un pli amer, et elle enfouit sa tête dans l'oreiller, incapable de penser à autre chose qu'à cette peine inouïe qu'il lui avait faite l'autre jour, alors qu'elle venait si ingénûment à lui... Oh! mon Dieu, je suis donc toute seule!... toute seule, balbutiait-elle.

Quand elle ouvrit ses yeux à l'aube, elle aperçut Rose penchée sur elle qui la regardait.

— Oh! ma tante!... si vous saviez! la maréchale m'a demandé d'épouser son fils!

— Et que lui avez-vous répondu, ma chérie?

— Mais rien... rien encore... c'est terrible de prendre une décision pareille!

— Thadée est un beau parti!

— Oh! je sais.

— Et s'il veut donner sa démission, il n'y a vraiment plus rien à dire...

— Non, rien...

— Et alors, ma mignonne, je suppose que vous direz oui?

— Je suppose...

— Je voudrais vous voir dire cela avec plus d'entrain.

— Moi aussi!... La vérité, tante Rose, c'est que je ne l'aime pas assez pour dire oui... et trop pour dire non!... et que je me casse la tête pour trouver un bon motif de refus... mais, c'est plus fort que moi!... Et elle éclata en sanglots.

Tout émue, Rose n'insistait plus, devinant le combat qui se livrait dans ce jeune cœur.

A la fin Marylka releva la tête. — Croyez-vous, dit-elle avec anxiété, que ce mariage aurait fait plaisir à mon père?

— Au dire de votre mère... oui... je tâcherai de retrouver la lettre où justement elle y fait allusion.

La jeune fille poussa un profond soupir, mais pendant la semaine qui suivit, elle restait encore indécise à la grande irritation de Catherine. A la fin la vieille demoiselle, énervée de cet état de choses, dut écrire sans doute à sa belle-sœur Nathalie, car peu de jours après elle tendait à Marylka un billet plié en quatre.

— Tenez, lisez ceci, c'est une lettre de votre mère, arrivée à l'instant; vous verrez que feu Ladislas rêvait pour vous ce mariage: ce serait, disait-il, le meilleur moyen d'acquitter sa dette!... Mais il n'osait espérer la réalisation d'une telle chimère...

Marylka s'était jetée sur la lettre et la dévorait. Longtemps elle resta abîmée dans sa lecture, longtemps elle essaya de retenir les larmes pressées qui s'amassaient sous ses paupières.

— Et si je refusais? demanda-t-elle enfin d'une voix troublée.

— Je vous tiendrais pour folle!... dit Catherine, et je me dirais que vous avez eu grand tort de quitter l'égide maternelle.

— Fi, ma sœur! s'écria Rose, blessée d'une pareille dureté.

Mais Marylka l'avait interrompue, et doucement :

— Rassurez-vous, ma tante, dit-elle résolument, vous pouvez dire à Thadée qu'il vienne... Mon père avait raison, ce sera le meilleur moyen d'acquitter sa dette!

XIX

L'automne touchait à sa fin, peu à peu on rentrait à Lublin, et c'étaient chaque jour des voitures encombrées de bagages qui traversaient la chaussée.

Dans le jardin de la villa, les feuilles s'amassaient, balayées par le vent du nord, et les grands tournesols, dépouillés de leur corolle dorée, penchaient languissamment leur tête chargée de lourdes graines.

Toutes larges ouvertes, les fenêtres du rez-de-chaussée montraient le va-et-vient des domestiques qui frottaient, époussetaient à la hâte.

— Il y a du nouveau, disait le valet de chambre au concierge qui l'aidait dans sa besogne, Mlle Marylka va sans doute épouser M. Thadée Radowski, l'officier de dragons.

— Hé! un fameux parti!

— Oui, et on dit qu'il va donner sa démission pour se marier...

— Ça fera donc deux noces dans la maison!

— Comment cela?

— Mais oui, la fille du propriétaire, qui épouse Isaac Mendel!...

— Ah! fit dédaigneusement le valet de chambre.

Ces nouvelles, portées de bouche en bouche, avaient bien vite franchi l'escalier de service, pénétré à tous les étages et, s'insinuant à chaque appartement, étaient ainsi parvenues aux oreilles de Rebecca, la femme du propriétaire, qui pétrissait des gâteaux de pavot dans la cuisine :

— Hé!... Lia, — cria-t-elle de cette voix gutturale et chantante des juifs russes, en employant le jargon moitié allemand, moitié hébraïque usité, — entends-tu?... le riche Thadée Radowski, l'officier de dragons, qui va quitter l'armée pour épouser la demoiselle Marylka, celle de notre *parterre!...*

Lia, qui brodait dans un coin, releva la tête.

— Donner sa démission, dit-elle seulement.

Et son visage blêmit au point que ses yeux se creusèrent brusquement et parurent bien plus grands encore.

Une servante juive entra, amenant les enfans de l'école : les garçons en petite culotte fendue montrant un bout de chemise, le visage encadré de deux longues mèches plates de cheveux, les fillettes, rousses, ébouriffées, bavardes et remuantes; et comme la cuisine s'était emplie de cris et de jacasseries, Lia sortit lentement. Elle chancelait un peu et avait mis la main sur son cœur pour en contenir les battemens précipités. Il se mariait!.., et ces

rumeurs auxquelles jamais elle n'avait voulu ajouter foi étaient réelles!... Il se mariait!... sans s'être même donné la peine de rompre leur misérable liaison!... rien qu'un peu plus de froideur... un peu plus d'indifférence... et puis... le silence! Oh Dieu! où donc était-il le temps où il était à ses pieds, où il la nommait sa reine!... Six mois tout au plus s'étaient écoulés depuis lors!... Et elle se rappelait le début de leur intimité. C'était à Zamosc, près de la forteresse où il tenait garnison; elle demeurait chez sa tante et il trouvait toujours un prétexte pour venir à la distillerie. Et quand il lui avait souri la première fois, quand il avait emprisonné sa taille mince dans ses deux mains, en attirant son visage tout contre le sien, elle s'était sentie mourir... Le monde où elle avait vécu jusque-là s'était comme effondré, et elle avait compris que pour l'amour de cet homme, de ce *goïm* (1), comme disaient les siens avec mépris, elle serait capable de braver les lois talmudiques, le *Kahal* (2) et le *Bet-dine* (3)! Il lui appartenait alors!... posait sa tête sur ses genoux, couvrait ses mains de baisers et répandait des roses autour d'elle, ou bien... blottis tous les deux au fond d'un traîneau, enveloppés de riches fourrures, ils se laissaient emporter à travers la forêt étincelante de neige, oubliant tout excepté leur radieux amour...

— Tu es belle, comme Balkis, la divine reine de Saba!... lui disait-il et ils faisaient des rêves d'or, cherchant le moyen de fuir ensemble à l'autre bout du monde... Il demanderait à être envoyé dans un régiment du Caucase... elle le suivrait et, sur cette terre sauvage où les préjugés de la civilisation n'avaient pas encore pénétré, ils s'aimeraient librement à la face du ciel. Il n'y avait que six mois de cela!... Rappelée brusquement à Lublin par son père qui avait sur elle des projets de mariage, elle l'avait quitté la mort dans l'âme, essayant de croire aux promesses formelles qu'il lui faisait de tenter l'impossible pour l'empêcher d'appartenir jamais à un autre; mais, malgré elle, des pressentimens la hantaient déjà et il lui semblait qu'en quittant Zamosc, elle y laissait les cendres de son amour.

Depuis, les lettres et les visites de l'officier s'étaient faites rares; elle devinait que la pensée de la voir réintégrée chez ses parens l'irritait; mais quand elle lui offrait de tout quitter pour lui plaire, de le suivre où bon lui semblerait, il hésitait... donnait de vagues réponses, il fallait qu'elle eût encore un peu de patience, il était l'homme des résolutions soudaines... au dernier moment

(1) Chrétien.
(2) Gouvernement administratif des Juifs.
(3) Tribunal judiciaire.

il trouverait un moyen... mais à aucun prix... il ne permettrait qu'elle appartînt à ce talmudiste !...

Et maintenant... brutalement, sans préparation aucune... elle apprenait ce mariage ! La tête vide... les mains molles, elle s'était laissée tomber sur un siège près de la fenêtre, collant son visage à la vitre pour essayer de rafraîchir son front brûlant.

Ainsi... pour plaire à cette nouvelle conquête... il consentait à donner sa démission !... Ah ! comme il le regretterait !... et comme il le lui ferait payer cher son sacrifice, à cette Marylka !...

Croyait-elle donc le tenir... l'aveugle ! et ignorait-elle que rien au monde n'était capable d'arrêter cet homme quand il s'agissait de satisfaire un de ses caprices !... Aujourd'hui c'étaient ses liens avec l'armée qu'il brisait... demain ce seraient ceux du mariage qu'il ferait casser !... Quels obstacles existaient donc pour lui ?... Oh ! les larmes de sang qu'il lui ferait verser, à cette femme, en échange du semblant de bonheur qu'il lui donnerait...

Un anéantissement la prenait, elle regardait comme hébétée la longue allée d'acacias qui se déroulait devant elle.

La vie lui faisait horreur !... tout était gouffre autour d'elle, elle se demandait à quoi bon l'existence... et elle eût voulu se glisser dans ces ténèbres sans fond et disparaître pour toujours. Alors, brusquement la pensée de son prochain mariage lui vint, et elle eut un frisson d'angoisse.

A ce moment, une voiture chargée de malles s'arrêta devant la maison, et Marylka en descendit suivie de ses tantes.

Un cri mourut dans la gorge de Lia, elle se rejeta en arrière en un sursaut d'agonie.

Oh ! le supplice allait commencer maintenant ! Farouche, elle avait bondi de l'autre côté de la chambre, ouvert toute grande la porte. La voix de sa belle-mère cria : « Lia, Lia, viens ici !... » Mais elle ne l'écoutait pas. Déjà elle était au bas de l'escalier, traversait le jardin, et maintenant elle courait à travers la grand'route, les yeux égarés. Sur le pas d'une vieille masure, Golda la colporteuse était assise.

— Hé ! Lia, cria-t-elle... attends un instant !... où cours-tu comme cela le matin ?

Elle s'arrêta à contre-cœur...

— Golda sait bien que c'est aujourd'hui le jour du bain ! dit-elle impatiente, et elle reprit sa course. C'était sur la rivière même qu'était situé l'emplacement clôturé où se baignaient les femmes juives. Un escalier précédé d'une galerie et d'une vaste cabine y donnait accès.

Çà et là, entre les eaux transparentes, on voyait glisser de

belles jeunes filles souples comme des ondines vêtues de longues chemises roses ou bleues, et elles plongeaient sous l'onde verdâtre, se jouaient à fleur d'eau en tournant vers le ciel leur profil oriental, tandis que sur le bord, des vieilles accroupies, toutes nues, se savonnaient à grands tours de bras. Suspendus en grappes aux marches de l'escalier, des gamins de huit et neuf ans barbotaient bruyamment.

Soudain une clameur monta de la rivière, puis un tumulte... suivi d'un plongeon rapide... une courte lutte... et brusquement on vit apparaître à la surface de l'eau un visage si pâle que la mort semblait y être écrite.

— Qu'est-il arrivé?... que se passe-t-il? et des questions s'entrecroisaient dans les groupes.

— C'est Lia, la fille d'Aaron le riche marchand de grains! Quel accident! *haïvaï!*... Sans Gunhilde, elle se serait noyée sûrement!...

On avait porté la jeune fille dans la cabine, et l'on s'empressait autour d'elle. Golda, venue, on ne sait comment, aidait à lui faire reprendre connaissance. Quand elle fut revenue à elle, et rhabillée, elle considéra un instant d'un œil sombre toutes les figures curieuses qui se penchaient sur elle, puis, avec une hâte fébrile, elle courut vers la porte comme pour se sauver, mais aussitôt ses forces la trahirent, et on fut obligé de la ramener chez elle en voiture.

XX

L'accident arrivé à Lia, car c'est ainsi qu'on qualifiait l'événement dans la maison, avait beaucoup préoccupé Marylka; la similitude de leur position à toutes les deux la frappait plus encore qu'autrefois. Mais quand elle avait voulu exprimer sa sympathie à la jeune juive, elle s'était heurtée à une hostilité muette, inexplicable, accompagnée de regards farouches qui longtemps l'avaient poursuivie.

Heureusement que jusqu'ici la présence de Thadée n'était pas venue envenimer encore davantage la situation. L'officier faisait en ce moment les démarches nécessaires pour obtenir un congé d'abord, que sa démission fût acceptée ensuite; il n'était donc pas près d'arriver. Marylka ne s'en plaignait point, et jouissait de ce dernier temps de liberté en sortant le plus souvent possible avec tante Rose; c'était d'ordinaire vers la solitude du jardin de Saxe que se dirigeaient leurs pas.

Une après-midi qu'elles voulaient traverser la chaussée, un cortège funèbre leur barra le passage. En tête marchaient les

popes à la longue chevelure, qui psalmodiaient lugubrement; derrière eux, les diacres qui portaient, dans des plats d'argent, le riz qu'on allait déposer sur la tombe; enfin le cercueil découvert d'où émergeait sur un coussin de satin blanc la face grimaçante du mort. Rose, qui redoutait ces spectacles, se rejeta brusquement en arrière, mais à ce moment une vigoureuse poussée de la foule la sépara de sa nièce. Effrayée, la jeune fille cherchait à rejoindre sa tante, quand elle vit soudain Woytek fendre la foule, aller droit à la vieille demoiselle, et lui offrir le bras.

A la vue du jeune homme qu'elle n'avait pas revu depuis le bal, tout le sang de Marylka afflua vers son cœur, et elle se sentit pâlir.

Tout aussitôt une éclaircie dans la foule lui permit de se rapprocher de Rose, mais la pauvre demoiselle était encore si tremblante que les deux jeunes gens durent presque la porter jusqu'à un banc du parc.

Il faisait un de ces petits froids piquans de fin octobre où les feuilles sèches, toutes couvertes de givre, craquent sous le pied qui les foule.

— Je ne vous savais pas à Lublin, avait dit Marylka à Woytek, affectant une voix indifférente.

— Oh ! je n'y suis que de passage... je n'y viens jamais... C'est bien pour cela que j'ai tardé si longtemps, vous présenter mes vœux, mademoiselle Marie.

— Quels vœux ?...

— Mais pour votre prochain mariage, dont tout le monde parle !...

— Ah ! oui... c'est juste.

Elle dit cela d'une voix brève. Aucune rougeur n'était montée à son front, aucun sourire heureux n'avait illuminé ses yeux.

Il fut frappé de cette tristesse, et se tut, gêné...

Elle, au contraire, paraissait plus à l'aise maintenant, le regard un peu fier, attendant qu'il parlât. Et devant cet œil limpide où il lisait comme un reproche caché, il sentit pour la première fois la pointe d'un remords l'atteindre en plein cœur.

— Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, balbutia-t-il humblement.

Reposée, à présent, mais toujours émue, Rose s'était levée, désirant rentrer.

— Vous me permettez de vous reconduire, avait demandé le jeune homme...

Et tandis qu'il marchait devant, avec la vieille demoiselle, Marylka s'attardait sous les grands arbres dépouillés de leurs feuilles, dont les branches menues faisaient sur le ciel bleu, traversé du vol noir des corbeaux, une fine guipure.

— Vous devez me trouver bien absurde, disait Rose, en s'appuyant au bras de son cavalier... mais je suis si impressionnable, et ces enterremens me révolutionnent toujours!...

— Mlle Marie est bien pâle, elle aussi, aujourd'hui...

— Bah!... c'est peut-être à cette idée de mariage que vous avez réveillée, et j'avoue qu'à sa place... je serais toute pareille!...

— Elle fait pourtant... un mariage d'inclination... murmura-t-il... et en disant ces mots il attachait sur la vieille demoiselle un regard si anxieux qu'il semblait que toute sa vie eût dépendu de ce qu'elle allait lui répondre.

Rose lui jeta un petit regard moqueur.

— D'inclination!... dit-elle avec un éclat de rire!... Vous croyez encore à ces chimères-là!... C'est-à-dire que Marylka... en fille raisonnable, s'incline devant les meilleures raisons du monde... voilà tout... appelez ça inclination, si vous voulez!...

Dans l'étroite rue solitaire où les cailloux blanchis par le gel scintillaient sous la caresse du soleil, Woytek marchait à grands pas avec l'air hagard d'un homme ivre. Marylka faisait un mariage de raison! elle souffrait... Oh! oui... elle souffrait, il le sentait maintenant! Sa Marylka... celle qu'en dépit de tout il n'avait pas cessé d'adorer... Et ce n'était pas vrai qu'elle avait menti... ce n'était pas vrai qu'elle avait voulu se jouer de sa crédulité. Oh! le doute, la méfiance! et cet orgueil indomptable surtout, d'un cœur comprimé depuis l'enfance et qui n'a jamais eu l'audace de forcer les portes enchantées du bonheur! Comme il s'en voulait maintenant!... Quels reproches sanglans il se faisait : elle souffrait, et lui, égoïste, aveugle... il s'était complu dans sa propre misère, l'avait couvée, bercée, s'isolant de tous, et lorsque, dans cette soirée de septembre, elle était venue à lui, rayonnante de beauté, les mains tendues, un sourire dans ses yeux si purs et de si douces paroles aux lèvres, il l'avait repoussée durement, avec des sarcasmes presque...

Un voile se déchirait devant lui. Il devinait combien son âme fière avait été meurtrie par l'abandon de celui qu'elle nommait si ingénument son ami... son frère!... Elle l'avait appelé peut-être dans ses nuits d'angoisse, alors qu'elle luttait contre la destinée! appelé en vain, et maudit sans doute!... Marylka!... Comme il l'avait trouvée pâlie, affinée... idéalisée par cette épreuve, et plus touchante cent fois d'avoir souffert.

Puis se reprochant son égoïsme, il se dit qu'il devait, à tout prix, au moins veiller de loin sur elle!... Qu'importe si les morsures de la jalousie le torturaient, qu'importe si son cœur broyé criait de douleur... il serait là invisible, toujours... mais aussi toujours prêt à la secourir!

XXI

— Comprenez-vous ce Thadée qui voudrait à présent nous faire hiverner à Varsovie, disait Catherine au cousin Boleslas... Ah! mais non, par exemple! il nous a déjà traînés à Naleczow... mais Varsovie!... c'est un peu trop fort... Et cette Wanda... faible comme toujours, qui m'adresse également des épîtres suppliantes!... Je ne peux cependant pas comme elle me plier à toutes les fantaisies de son cher enfant!... je voudrais vraiment savoir ce qui déplaît tant à ce capricieux officier, dans ce Lublin!

— Mais, dit le vieux gentilhomme d'un ton moqueur, c'est peut-être indiscret ce que vous demandez là. Sait-on jamais, avec les mauvais sujets!...

— Fi! Boleslas, vous voyez toujours du mal partout!

Le refus très net de Catherine avait profondément irrité Thadée, et dans sa mauvaise humeur il s'en prenait surtout à sa mère. C'est que la perspective de faire la cour à Marylka dans le proche voisinage de Lia lui était insupportable. Il connaissait la nature exaltée de la jeune juive. Savait-on à quelles extrémités elle pouvait se porter? Et ce mariage dont elle lui avait parlé... n'était-il point un leurre?... Ah certes, une fois sous l'autorité de son talmudiste, avec la crainte du kahal et des juges, il n'y aurait plus rien à redouter... Mais d'ici là, que de précautions à prendre! Il faudrait ne faire que de courtes apparitions à Lublin, y vivre dans des transes continuelles... une existence absurde, quoi!... Comment diable Catherine était-elle venue justement se loger dans cette maison israélite? N'y avait-il pas assez d'appartemens en ville? Un télégramme de sa mère, lui rappelant que le prochain anniversaire de Marylka approchait, le força à prendre un parti. Soit, il irait à Lublin, mais afin de se donner plus d'entrain, et se prémunir davantage contre les surprises de Lia, il racolerait au club quelques-uns de ses plus joyeux camarades.

Deux jours plus tard une troupe de jeunes élégans, parmi lesquels Thadée muni d'une fantastique corbeille de roses, se faisaient conduire à la villa.

— Ah! s'écria triomphalement Catherine en apercevant son favori, je savais bien, moi! qu'il viendrait aujourd'hui!

Et elle baisait maternellement le front du jeune homme qui à son tour lui embrassait les mains. Mais l'enthousiasme de la vieille demoiselle n'était que médiocrement partagé par le groupe de ses habitués. En général ce mariage avait été froidement accueilli par eux : était-ce la personnalité de Thadée, sa carrière militaire ou sa mauvaise réputation?

Cependant, en face des mines irritées de leur autocratique

amie, ils s'étaient efforcés de déguiser leurs sentimens, en sorte que, bon gré mal gré, ils s'empressaient autour du jeune homme et lui apportaient leurs congratulations. Assise au piano, à l'autre bout du salon, et tout absorbée par de vieilles chansons de l'Ukraine qu'elle chantonnait à demi-voix, Marylka ne s'était pas aperçue tout de suite de l'entrée des jeunes gens. Mais à une exclamation plus vive de sa tante, elle releva la tête, et brusquement sa voix s'étrangla dans sa gorge, tandis qu'une ombre imperceptible voilait son front. Puis, toute blanche, un peu tremblante, elle traversa résolument le salon et alla droit à l'officier qui lui tendait sa corbeille.

— Oh! c'est trop beau, murmura-t-elle seulement, en prenant de ses mains l'énorme touffe de roses.

Thadée, alors, tout heureux et avec le sourire satisfait d'un légitime propriétaire, lui présenta ses amis, s'amusant de leur enthousiaste admiration.

Seule Marylka avait remarqué dans les façons de Thadée une surexcitation inaccoutumée. La fatuité bruyante avec laquelle il lui avait présenté ses camarades, son entrain, les regards brûlans qu'il lui jetait à la dérobée, tout cela lui causait un malaise, et elle se sentait envahir par une indéfinissable tristesse.

Comme la nuit tombait, quelqu'un proposa d'aller entendre à la cathédrale un ténor de talent qui devait y chanter. Des fiacres avaient été requis; mais au moment où Thadée faisait place à Catherine et à Marylka, une sorte d'attraction hypnotique l'ayant forcé à relever la tête, il vit soudain, dans l'encadrement d'une fenêtre du premier étage, un visage exsangue et deux yeux ardens qui le regardaient, et c'était à croire que cette face pâle fût encastrée dans la vitre tant elle était d'une immobilité effrayante.

Un peu agacé, il haussa les épaules avec une petite toux nerveuse qu'on eût pu prendre aussi bien pour un ricanement.

Marylka était placée juste en face de lui dans le coupé, et elle s'étonnait de l'éloignement qu'il lui inspirait particulièrement ce soir; mais ce qui la frappait surtout, c'était ce pli amer des lèvres, qui révélait tout un coin énigmatique du caractère. On y lisait une fugitive expression de dureté, jamais pressentie jusqu'ici. La bouche souriait pourtant, mais il y avait dans l'éclair fuyant du regard quelque chose qui démentait ce sourire.

D'où venait cette altération soudaine?... Et silencieuse, agitée d'un incompréhensible pressentiment, Marylka entrevit l'avenir avec angoisse!

Maintenant, sous la grande voûte à demi ensevelie d'ombre de la cathédrale, parmi les fresques rongées d'humidité qui s'effritaient, une voix grave montait, accompagnée des accords de l'orgue. Extasiée, Marylka écoutait, agenouillée dans sa stalle,

les psaumes admirables de Marcello, et son âme fondue en délices oubliait tout : monde... misères... déceptions, ses nerfs se détendaient, elle éprouvait comme la révélation d'une existence nouvelle, inconnue jusqu'ici; elle devinait des bonheurs cachés... des félicités inouïes... Ses joues étaient mouillées de larmes, elle aurait voulu mêler sa voix à ce cantique passionné.

A ce moment, venant de l'ombre d'un pilier, elle sentit un regard intense l'envelopper, et comme elle cherchait à voir qui pouvait la regarder ainsi, elle reconnut Woytek dont elle ignorait la présence à l'église.

Un instant, les éclairs de leurs yeux se fondirent en une communion muette, mais tout de suite elle abaissa les paupières.

Des fragmens du *Stabat Mater* de Pergolèse et de Palestrina se succédèrent à l'orgue, puis le chant se tut enfin. Marylka regarda autour d'elle, mais Woytek avait disparu.

Lentement, la foule s'écoulait, lorsque Thadée, toujours en quête de nouveauté, engagea ces dames à ne pas quitter la cathédrale sans visiter la sacristie, bâtie par les jésuites, et qui offrait une singulière particularité. Construite en ellipse, on pouvait causer, disait-on, à voix très basse à l'une des quatre extrémités de la salle et être parfaitement entendu au point opposé.

C'était une pièce vaste, mystérieusement éclairée par une lampe rougeâtre, qui jetait en se balançant de furtives lueurs. Un prêtre en surplis blanc feuilletait un bréviaire, et, au loin, le grondement des orgues paraphrasant les psaumes allait réveiller dans le clocher les corneilles endormies.

Bercée dans son rêve, Marylka s'avançait à pas automatiques. On lui avait dit de se placer toute seule dans un angle de la salle, et elle obéissait, regardant sans la voir la masse indistincte de jeunes gens qui se mouvait, à l'autre extrémité de la courbe elliptique. Tout à coup, une voix très nette résonna à son oreille : « Marylka est bien dans les nuages ce soir! Ne daignera-t-elle pas en descendre pour écouter son humble serviteur? » Elle poussa un petit cri. « Oh! dit-elle en regardant alentour... qui donc est là? » Mais elle était absolument seule, et c'était bien la voix sonore du cousin Boleslas qu'elle avait entendue. Intriguée et amusée à la fois, elle se rapprocha de la muraille fée, et, tour à tour, recueillit des phrases banales, complimens ou madrigaux qui s'y succédaient et auxquels elle répondait en riant.

Soudain, une voix vibrante, mais douce cependant comme le souffle d'un baiser, prononça son nom. Saisie par cette intonation plus tendre que les précédentes, elle écouta : « Marylka, pardonnez-moi! disait la voix, mais je vous aime comme un fou, oh! depuis si longtemps! »

Son cœur avait cessé de battre. Qui donc osait ainsi lui parler d'amour?... Mais c'est en vain qu'elle essayait de distinguer un visage parmi le groupe confus qu'elle voyait à l'autre bout de la salle. Profondément émue, elle quitta brusquement sa place, refusant d'en entendre davantage, et alla rejoindre ses tantes.

A la sortie de l'église, la soirée étant très belle, elle refusa de monter en voiture, et tandis que Thadée s'asseyait dans la calèche à côté de Catherine, elle se suspendit au bras du cousin Boleslas, cherchant, toute rêveuse, à deviner qui avait pu lui parler tantôt. Serait-ce Thadée?... mais un secret instinct lui disait que c'en était un autre. Brusquement, le nom de Woytek se présenta à son esprit; alors, un flot de sang empourpra ses joues. Pourquoi cette idée la troublait-elle si fort?... Woytek? Mais d'abord, elle ne l'avait pas revu en sortant...

De retour à la villa, Thadée la rejoignit aussitôt, se plaignant d'avoir été si longtemps séparé d'elle, et il était particulièrement tendre ce soir, cherchant à l'attirer dans l'embrasure de la croisée pour lui murmurer à l'oreille de douces paroles :

— Quand donc aurai-je le droit de vous emporter comme mon trésor... loin... loin... vers un ciel toujours bleu... où il n'existera plus au monde que nous deux, où vous serez mienne pour toujours!... Mais je sens que vous ne m'aimez pas comme je le voudrais, Marylka; je vous trouve si froide, si calme... regardez-moi, ne voyez-vous pas que je vous aime comme un fou!

Elle ne répondait pas, les yeux vagues, avec l'air plutôt de songer à autre chose. « C'est lui qui m'a parlé dans la sacristie, » se disait-elle; et la pensée que ce n'était pas Woytek la déchirait; oui, ce ne pouvait être que Thadée, une de ses phrases banales... comme il en disait tant... Pourtant elle ne l'interrogeait point, préférant encore l'incertitude, et elle restait devant lui, toute blanche, perplexe, la tête un peu vide, avec un grand effroi au cœur.

A minuit enfin, quand le dernier convive se fut retiré, elle courut à son petit réduit, s'abattit au pied du lit, et là, dans un grand sanglot, c'est le nom de Woytek qui s'échappa de ses lèvres.

Woytek!... Dieu! que se passait-il en elle? Il lui était cher à ce point... elle l'aimait... autrement que comme un frère?... Son front rougissait de honte!... Oh! cette attirance irrésistible! ce bouleversement de tout l'être! et, quand elle avait cru reconnaître sa voix... l'angoisse, à la fois peureuse et passionnée, qui l'avait enveloppée!... Tout cela, c'était donc de l'amour? Des larmes douloureuses obscurcissaient ses paupières, elle souffrait horriblement. Et fallait-il qu'elle s'aperçût de cette tendresse alors qu'elle était promise à un autre! Oui, elle l'aimait, ce

Woytek, de toutes les forces de son être; et ce quiproquo fatal l'en avait instruite! Épousée par lui, elle eût été capable de toutes les vertus, de tous les héroïsmes; avec Thadée, au contraire, ses défauts prendraient le dessus, sa vie serait terne, sans but, sans utilité, comme celle de ces frivoles mondaines qui l'entouraient. Puis, dans sa conscience loyale, elle s'épouvanta. Comment oserait-elle promettre de l'aimer, cet homme, quand elle venait de s'apercevoir que son cœur était tout à un autre? D'un mouvement farouche, elle s'était relevée... Je vais aller trouver ma tante... je lui dirai que ce mariage est impossible!... Elle avait la tête en feu, ses mains étaient brûlantes...

Ayant allumé une bougie, elle courut à la chambre de la vieille demoiselle, poussa la porte. Catherine commençait à s'endormir. Cette brusque lumière qui blessait sa vue lui fit faire un sursaut.

— Eh bien, Marylka... êtes-vous folle? Que lui prend-il donc à cette petite? Vous allez mettre le feu à mon lit!

— Ma tante, je suis venue vous dire que je ne peux plus épouser Thadée...

— Ah çà, ma pauvre enfant, seriez-vous somnambule, par hasard? et elle la regardait avec ahurissement.

— Non, non, j'ai tout mon bon sens, mais quand j'ai promis d'être la femme de Thadée... je... ne savais pas... je ne comprenais pas... Sa voix était entrecoupée par les sanglots... Aujourd'hui... c'est impossible... jamais je ne pourrai être à lui!

— Et c'est justement au moment où votre fiancé vient d'envoyer sa démission à Pétersbourg, et brise pour vous sa carrière de prédilection que vous m'annoncez cette jolie nouvelle, dit froidement Catherine, je vous en félicite.

Marylka avait pâli. C'est vrai! elle ne pensait plus à tout cela.

— Avouez que c'est bien lâche ce que vous faites là!... Je vous croyais plus de cœur!... Et le désespoir de ce malheureux... vous le comptez pour rien!... la déception de ses parens?... votre fameuse dette paternelle... car c'est cela qui vous a décidée! Tout cela ne vous importe donc plus? Eh bien, moi, je vous dis que dans la vie on doit mieux savoir ce qu'on veut. Il est trop tard maintenant pour revenir en arrière... il faut vous résigner... et vous ne mourrez pas, ma foi, pour épouser un charmant garçon que toutes les jeunes filles du pays vous envient! J'ignore quelle lubie vous est passée par l'esprit, mais je vous engage à aller dormir, la nuit porte conseil; demain, j'espère, vous vous réveillerez en possession de votre sens commun qui me fait joliment l'effet de battre la campagne ce soir.

Lentement, à reculons, toute secouée par ces reproches, Ma-

rylka s'était éloignée, un profond découragement l'accablait; — hélas! ce n'était plus l'heure de la révolte, mais bien celle de la résignation, du sacrifice, qui avait sonné pour elle.

XXII

Le lendemain, vers le crépuscule, Thadée arrivait à la villa accompagné d'un de ses amis. Dans le jardinet ravagé par les bourrasques, les beaux tournesols de naguère gisaient à présent piétinés et brisés. De nombreuses voitures découvertes encombraient la chaussée, et il en descendait quantité de femmes israélites en éclatantes toilettes de soie et de velours, tandis que, sur le pas de la porte, des enfans en haillons, mendians ou colporteurs, se pressaient avec curiosité.

— Tiens, il y a une noce juive dans la maison, dit le Varsovien.

Thadée tressaillit: serait-il possible que ce fût la noce de Lia?

En traversant le corridor, une foule bruyante d'hommes qui s'engouffrait dans les escaliers arrêta les jeunes gens. En tête marchaient deux rabbins, revêtus de superbes lévites de satin noir, coiffés de la haute toque fourrée des Hassydes (1), qui menaient le futur à sa fiancée; celui-ci, un jeune talmudiste blond, imberbe, était suivi de toute une tribu : vieux patriarches à tête vénérable, juifs roux, aux lèvres minces, à la barbe de bouc, garçonnets le visage émacié, encadré des longues boucles en tire-bouchon.

Du premier étage, par les portes largement ouvertes, on entendait la plainte aiguë des femmes qui se lamentaient sur le sort de la jeune fille. « Hélas, soupiraient-elles, on m'a mariée, toute jeune, à un enfant presque... Aujourd'hui j'ai vingt-cinq ans, mes joues sont flétries, et je passe mes journées à travailler pour mon mari et mes nombreux enfans... »

Une imprécation s'était échappée des lèvres de Thadée: cette maison était un véritable guêpier! Fallait-il que sa malechance le fît tomber justement sur cette noce !...

Cependant la vue de Marylka, très pâle, bien qu'idéalement jolie et portant à la ceinture les roses qu'il lui avait données la veille, le rasséréna un peu. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'une voix lui cria :

— Arrivez donc, une surprise vous attend!

En effet il aperçut, à demi pâmée au milieu des coussins d'un immense fauteuil, la figure anxieuse de sa mère.

(1) Hassydes, par corruption Hussites, c'est-à-dire les Pieux.

— Allons, bon... encore une tuile ! — pensa-t-il. Et comme il s'approchait pour baiser respectueusement la main de la maréchale, elle lui glissa à l'oreille :

— Je suis morte d'inquiétude !... Stas m'a tout appris ce matin, et maintenant, cette noce ici même... c'est épouvantable !

Stas était un ancien domestique renvoyé par Thadée et qui avait été témoin de sa liaison avec Lia.

Un éclair jaillit dans les yeux du jeune homme.

— Je ne sais pas du tout ce que maman veut dire, — murmura-t-il... — Mais au nom du ciel on nous regarde ! pas de scène ! — Et, très énervé, il la quitta, tandis qu'elle continuait à le suivre des yeux avec angoisse.

A ce moment, une musique lugubre ébranla toute la maison.

— Voici la fête qui commence, ricana le major.

Au même instant Boleslas parut.

— En effet, dit-il, et j'en viens justement. On le regarda avec étonnement. — Oui, ma chère Kate, oh, ne faites pas la précieuse ! Et d'abord la mariée est adorable !... elle fait rêver aux Esther, aux Judith, dont on a bercé notre enfance. Il faut la voir tout en larmes, vêtue de blanc, assise sur un pétrin renversé, entourée de ses compagnes qui pleurent aussi... c'est absolument la fille de Jephté !...

En face d'elle l'*improvisateur* chante des choses très poétiques : « Elle a grandi dans l'ombre, silencieuse... pareille à la merveilleuse fleur de Saron !... la belle vierge de Sion... jusqu'à ce que vienne l'adolescent avec un voile brillant d'or...

Je l'ai vu, l'adolescent !... un gamin, long et mince, qui lui a jeté assez flegmatiquement, ma foi, un voile de fin tissu dont elle s'est enveloppée très vite comme pour me dérober son visage ; ensuite une troupe de vieilles mégères à la peau de safran est arrivée, s'est emparée du jeune éphèbe et l'a entraîné dans un galop furieux à travers les escaliers jusque dans la cour, sous un baldaquin d'or où elles sont en ce moment-ci occupées à l'instruire de ses devoirs matrimoniaux et de ses responsabilités !...

— Boleslas, s'écria Catherine, toute rouge de colère, aurez-vous bientôt fini de nous conter vos balivernes ?

Wanda, très agacée, elle aussi, approuva de la tête. Mais sans s'émouvoir le moins du monde de cette apostrophe, le vieux garçon tourna le dos à son irascible cousine et continua à donner des détails sur tout ce qui allait encore se passer : les sarabandes auxquelles se livreraient les vieilles au retour, et puis la conduite en grande cérémonie des deux fiancés sous le baldaquin de la cour, où serait brisé le verre en mémoire de la chute de Jérusalem. — Mais ce que je ne pourrai jamais oublier, ajoutait le gen-

tilhomme, ce sont les yeux de la fiancée... des yeux immenses dont la tristesse vous donne le frisson!... Pauvre petite! il n'a pas l'air de la passionner beaucoup, ce blanc-bec de talmudiste!...

Dans la soirée, après le souper, Thadée, qui cherchait à s'étourdir, proposa de danser.

Cette innovation n'était pas du goût des vieux habitués qu'on avait aussitôt relégués dans deux chambres du fond assez étroites, aussi maudissaient-ils, de bon cœur, l'officier.

Un jeune homme se mit au piano, les couples s'élancèrent, et pendant quelque temps on parut oublier la noce du premier étage; cependant les danses manquaient d'entrain et languissaient peu à peu. Était-ce la physionomie préoccupée de Marylka ou bien la gaîté nerveuse de Thadée qui agissaient sur la compagnie? Chaque fois que le piano s'arrêtait, on entendait aussitôt la voix tapageuse de l'orchestre juif emplir la maison de ses rafales discordantes.

A la fin quelqu'un cria : — Si nous montions voir la noce!

Cette idée qui secouait la torpeur générale fut accueillie avec enthousiasme.

— Oui, ce sera peut-être plus gai! — Et il y eut aussitôt une poussée vers les escaliers.

Thadée, que cette proposition avait fait bondir, criait que c'était une folie... qu'on désobligerait Catherine... mais personne ne l'écoutait.

— Venez-vous? lui avait demandé Marylka, la main tendue, entraînée à son tour par le cousin Boleslas.

Alors, cherchant à se raidir, avec la sensation de quelqu'un qui joue son va-tout, il but coup sur coup trois ou quatre grands verres de tokay, et monta rejoindre les autres, tandis qu'affalée contre le seuil, Wanda, semblable à la statue de la Terreur, le regardait s'éloigner.

XXIII

Le festin de noce touchait à sa fin. Dans la première des deux vastes salles, brillamment éclairée par des chandeliers à sept branches, les femmes attablées entouraient la mariée. Elles étaient parées de robes d'une richesse extrême, quoique de forme démodée : ce n'était que velours de Lyon, brocarts tissés de fleurs multicolores, et beaucoup d'entre elles portaient pour plusieurs milliers de roubles de brillans : dormeuses, colliers de perles, bagues par-dessus les gants, etc. Toutes avaient une perruque, sans exception, et les plus âgées des diadèmes enchâssés de perles.

Dans la salle contiguë, les hommes, serrés autour du jeune talmudiste, fumaient en mangeant, la tête couverte du bonnet ou de la casquette à large visière. Autour d'eux le parquet ruisselait des ablutions récentes et l'on voyait encore de grossiers baquets de bois encombrer le plancher. Çà et là des servantes malpropres circulaient, distribuant avec un zèle obséquieux les meilleurs morceaux aux plus hauts dignitaires, tandis que les pauvres diables, relégués au bout de la table, en étaient réduits à attraper au vol ce qu'ils pouvaient.

L'apparition inattendue, dans l'embrasure de la porte, de toute cette jeunesse élégante et curieuse qui venait de monter avait causé d'abord un moment de trouble ; mais, tout de suite, l'hospitalité prenant le dessus, quelques membres de la famille s'avancèrent pour prier l'honorable société de venir boire à la santé des nouveaux mariés.

Au reste on se levait de table aux sons bruyans de l'orchestre, les hommes lentement achevant leur cigare, les femmes à la hâte en secouant les miettes de leurs jupes.

Le chanteur, tour à tour facétieux ou élégiaque, exaltait le bonheur futur des deux époux :

« Sois béni, ô Éternel, qui as créé la joie, la gaîté, l'ardeur, le plaisir et l'amour! et puissions-nous bientôt voir s'épanouir le bien-aimé, avec sa bien-aimée, et entendre leurs voix joyeuses monter de la chambre nuptiale. »

Enveloppée de ses voiles, Lia, qui se tenait rigide à sa place, n'avait pas, tout d'abord, prêté attention à ce qui se passait. Mais une exclamation près d'elle lui fit tourner la tête, et, elle aperçut Thadée, bien qu'il se dérobât derrière les autres.

Frappée en plein cœur, ses lèvres avaient blémi, une flamme indignée avait jailli de ses yeux noirs... Oh!... c'était lâche!... Ainsi il ne pouvait la laisser s'immoler en paix!... il fallait encore qu'il vînt la narguer jusque chez elle!... dans le sanctuaire de son foyer!... l'outrage était trop grand!... Elle s'était levée tout d'une pièce et, ramassée contre la muraille, écarquillait les yeux, avec un tremblement de tout le corps. Lui, très animé, la face cramoisie, avait passé son bras sous celui de Marylka et affectait de rire en chuchotant à son oreille. Tout à coup ses regards qui fuyaient rencontrèrent ceux de Lia braqués sur lui, et l'expression méprisante de la jeune fille le déconcerta si fort qu'un ricanement nerveux, involontaire, s'échappa de ses lèvres. Le visage de Lia s'était contracté, elle eut un geste de rage, écarta brusquement son voile. Non, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter!...

Toute blanche, dans sa tunique immaculée, ses cheveux aux reflets bleuâtres épars sur ses épaules, elle bondit en avant. Un

frisson avait parcouru l'assemblée... Que lui prenait-il donc? Les femmes levèrent les bras avec épouvante, et la vieille Golda, qui se tenait au bout de la table, très humble, poussa un *haïvaï* douloureux.

Se frayant un chemin à travers la masse houleuse des convives, elle s'élança vers l'officier :

— Sortez d'ici, lui cria-t-elle... Sortez! entendez-vous!... De quel droit venez-vous chez mon père? Chassez-le, vous autres!... mais chassez-le donc!... C'est un lâche... il a de belles manières... de beaux habits!... mais sa bouche est menteuse!...

Elle était effrayante! Se tournant ensuite vers ses parens... elle dit d'une voix saccadée... tête basse...

— C'est vrai que je l'aimais... que j'ai cru en ses paroles... il n'avait qu'un mot à dire, je l'aurais suivi au bout du monde... et c'est pour lui que j'ai voulu mourir... l'autre jour... je sais ce qui m'attend maintenant... mais je suis à bout de force!... et cela m'a soulagée de parler... A présent, prenez-moi... faites de moi ce que vous voudrez... je ne crains plus rien!... je ne demande que la mort!

Ses yeux étaient de plus en plus vagues, elle regarda encore autour d'elle, puis s'abattit comme une masse. Alors, une clameur faite de gémissemens et d'imprécations monta lugubrement de toutes parts :

— Dehors le *goïm!*... Arrière l'imposteur! Qu'il soit maudit par le ciel et la terre... Que tous les malheurs se hâtent de l'accabler!... Grand Dieu!... Châtie-le! Grand Dieu créateur, abîme-le!... massacre-le!... humilie-le!... Que le désespoir le ronge, qu'il soit puni par la phtisie, la démence... le glaive!... Que la mort impure le frappe!...

Terrifiée, Marylka s'était laissé entraîner dehors avec les autres. Le vieil Aaron, père de Lia, marcha vers la porte, écarta cette foule en délire. Deux larmes coulaient le long de ses joues blêmes, et s'avançant tout tremblant sur le seuil, sa main ridée s'éleva en signe d'anathème, puis, les battans de la grande porte se refermèrent avec fracas; on entendit grincer le verrou, et longtemps, longtemps, dans le silence de la nuit, on put entendre clamer les voix terrifiantes des membres du *Saint-Kahal*.

XXIV

Lentement, le soleil descend dans la grande plaine de Podolie; des lueurs d'incendie empourprent les nuages qui s'amoncellent. Au loin, la moire mouvante des blés verts ondule, bercée par

le vent, cette âme mystérieuse de la steppe, qui mêle, en l'endormant, sa plainte amoureuse aux mille susurremens des insectes. Des senteurs capiteuses flottent dans l'air, et les tilleuls tout constellés de trouées lumineuses, agitent leurs feuilles d'émeraude transparente avec un doux bruit d'éventail.

Sous le taillis, deux ombres glissent côte à côte en murmurant des paroles d'amour, deux êtres qui s'aiment à la face du ciel d'un amour qui ne finira qu'avec leur vie.

— Vous souvenez-vous, ma Marylka, de cette clairière où je vous ai rencontrée toute bouleversée, un matin de printemps, parce qu'on allait battre la Harasimova?... Vous étiez bien petite, alors, pourtant je sens que je vous aimais déjà.

— Oh! Woytek, et vous ne me le disiez pas!

— A quoi bon?... J'étais pauvre... et on avait en vue bien d'autres projets pour vous! Sans l'événement qui nous a brusquement réunis... vous ne l'auriez sans doute jamais su!... Cependant... un jour... je n'ai pu y tenir!... et je vous l'ai crié, cet amour qui m'étouffait!... Oh! j'étais fou ce jour-là! fou à la fois de désespoir et de jalousie. Thadée venait d'arriver à Lublin pour votre anniversaire et remplissait la ville de sa joie insolente! Un hasard m'avait fait entrer le soir dans la cathédrale; vous y étiez justement en nombreuse compagnie. Après le salut, vous êtes allée à la sacristie. On vous avait placée à l'autre bout de la salle pour écouter les paroles que vous transmettrait la muraille mystérieuse. Alors, me mêlant à la foule, j'ai pu, à la faveur de l'obscurité, vous dire ce que je comprimais depuis si longtemps; vous le dire, incognito, perdu dans la foule... mais vous ne vous en souvenez pas... sans doute...

Ne pas se souvenir!... Et elle revoyait, après l'aveu troublant, l'angoisse, l'émoi qui l'avaient bouleversée, et cet éveil inconscient de son cœur qui n'avait attendu qu'un mot pour être tout à lui... puis les reproches indignés de sa tante, qui, d'une parole, avait broyé, annihilé ses révoltes et l'avait forcée à se soumettre. Le lendemain, comme un coup de foudre, avait éclaté l'incroyable scandale, suivi de la fuite de Thadée et de sa délivrance à elle!... Oh! la colère inénarrable de Catherine, qui se voyait jouée, déçue, humiliée!...

— On ne reste pas dans une ville après un éclat pareil, s'écriait-elle; et tout de suite, de sa voix péremptoire, elle avait annoncé à son entourage qu'elle irait à l'étranger, à Vienne, Dresde, peu lui importait!... mais ne rentrerait à Lublin que Marylka mariée!

— Mariée! avec qui donc? s'étaient écriés Rose et le cousin Boleslas stupéfaits.

— Eh! mais avec le major, naturellement! Je viens de lui parler, il consent!...

Au milieu de ce nouvel imbroglio, Woytek avait surgi comme un sauveur, et il n'avait fallu entre Marylka et lui que l'échange d'un regard pour comprendre que toutes les barrières qui les séparaient autrefois étaient tombées désormais.

Comment une alliance offensive et défensive contre Catherine s'était-elle formée en leur faveur parmi les familiers de la maison, y compris Rose et même Kanounia? Comment s'était-elle vue brusquement emporter, entre Woytek et le cousin Boleslas, dans un coupé filant à toute vapeur vers Konopka et ses steppes chéries?... C'est ce qu'elle n'aurait pu dire, et tout cela lui apparaissait comme un rêve.

Elle avait tourné vers le jeune homme son visage ému, et répondant à sa question :

— Si, si, dit-elle en baissant la voix, je vous avais bien deviné...

Mais des larmes obscurcissaient ses yeux, car elle songeait qu'il s'en était fallu de si peu pour qu'ils fussent séparés à tout jamais.

Doucement, alors, il la prit dans ses bras, et, avec des paroles tendres, il cherchait à l'apaiser comme un petit enfant.

Devant eux, la maison blanche de Konopka apparaissait lumineuse parmi les peupliers et l'enchevêtrement des vignes folles.

Konopka!... le cher domaine dont, par un contrat signé avec Alexandrowicz, Woytek serait bientôt l'unique gérant, tandis que l'Arménien retournerait en Bukovine où il emmènerait sa famille.

Des ombres affairées passaient et repassaient derrière les vitres de la maison. Dans la salle à manger, Natalka donnait des ordres pour le souper, ou bien interpellait Madia qui, triomphante, promenait dans ses bras un baby de quelques mois.

— Voyez votre fils, maman! Il rit! il veut parler! est-il gentil!

— Oui, oui, c'est un trésor... mais donne-le à Niania et va voir si Woytek et Marylka sont rentrés?

Sur le seuil, Alexandrowicz venait d'apparaître, poudreux et couvert de sueur.

— Les voilà, les voilà, nos fiancés! s'écria-t-il. Ils traversent la pelouse et s'attardent en vrais amoureux!

Sur ces faces calmes, tout absorbées par le labeur quotidien, aucune trace de la rancune ancienne ne semblait avoir subsisté. Marylka n'avait-elle point, du reste, terrassé son orgueil et compris que les puérilités mesquines humilient une âme bien trempée!

Sur la table, gisait une lettre ouverte.

— Des nouvelles? demanda l'Arménien, tout en crayonnant dans un petit registre.

— Oui, j'oubliais... C'est Rose qui écrit. Il paraît que Catherine se remet difficilement de sa déconvenue et devient chaque jour plus irritable. Thadée a obtenu de rester au régiment... mais on l'envoie au Caucase... seulement... c'est cette petite juive... Lia... il me semble... vous vous souvenez?... eh bien... elle est morte, la pauvre... morte de phtisie... ou de chagrin... on ne sait!...

— Ah! fit seulement Alexandrowicz, tout en continuant à tracer des chiffres dans son carnet. Puis se tournant vers Madia :

— Sais-tu si Samuel est venu voir la jument?

— Oui, père, il la trouve belle, sans une tare; il reviendra demain.

La vie routinière continuait, implacable, sans être seulement effleurée par ces événemens qui avaient bouleversé tant d'existences.

Là-bas, vers l'Orient, Ladislas, le rêveur, l'utopiste enthousiaste, sommeillait dans le petit cimetière de la steppe... tandis qu'à l'Occident, abritée sous une pierre verticale, gravée de signes hébraïques, Lia, assise dans son étroite bière, attendait, elle aussi, loin du torrent des passions humaines, l'heure du jugement.

MARGUERITE PORADOWSKA.

REVUE LITTÉRAIRE

LES DÉCADENS DU CHRISTIANISME

Un vent de conversion passe sur la littérature. De grandes grâces ont été accordées aux écrivains en ces derniers temps. Ceux-là de préférence ont été touchés qu'on s'attendait le moins à voir rentrer dans le giron de l'Église. Car l'Esprit souffle où il veut. Le théâtre d'abord a été sanctifié. On a vu paraître sur les planches tant d'abbés, tant de nonnes et tant de dévots personnages, on y a entendu sonner tant de cloches, ouï réciter tant d'oraisons, qu'en vérité les vieux anathèmes n'auraient plus aucune espèce de sens. Afin que la réconciliation fût éclatante, un homme de théâtre a été élu pour porter la bonne parole. L'un des joyeux auteurs de *Durand et Durand* a été suscité pour nous révéler la *Philosophie du* XXe *siècle* (1). Et voici le spectacle auquel M. Albin Valabrègue nous convie, non sans en avoir d'abord fait ressortir la signification : « Le même siècle qui a vu un prêtre, un homme de génie, son plus grand écrivain, sortir de l'Évangile et s'écrier : Jésus n'est pas le fils de Dieu ! le même siècle voit un juif, un ignorant, un vaudevilliste entrer dans le même Évangile et s'écrier : Jésus est le fils de Dieu! » C'est qu'il manquait à Renan la forte préparation du théâtre. Il ne s'était pas aperçu que « l'Évangile est en trois actes » et que « le XIXe siècle fut un siècle d'entr'acte. » M. Valabrègue en lisant le Sermon sur la Montagne a senti son âme « comme portée sur un torrent de feu. » C'est pourquoi, empruntant le ton des grands inspirés, il proclame l'évangile nou-

(1) Albin Valabrègue, *la Philosophie du XXe siècle*, 1 vol.; librairie Villiers.

veau, qui n'est au surplus que l'ancien, légèrement retouché. Cela ne manque pas de piquant. — Le roman ne devait pas être en reste. Déjà, sous l'influence des écrivains russes, il s'était beaucoup amendé. Il avait accueilli les idées chrétiennes et copieusement appliqué aux petits épisodes de l'adultère les mérites de l'Évangile. Il y avait mieux à faire. De nos jours, où on a fait entrer dans le roman tant de choses, depuis l'histoire et l'érudition jusqu'à la philosophie et l'économie politique, pourquoi n'y pas introduire aussi l'hagiographie? Quelle histoire plus attirante que celle d'une âme qui reçoit les premiers attouchemens divins? quel drame plus émouvant que celui du pécheur luttant contre l'esprit du mal? Le roman de la grâce n'avait pas encore été écrit. Cette tâche a tenté l'auteur des *Sœurs Vatard* et de *En ménage*. Les amis de M. Huysmans depuis quelque temps n'étaient pas sans inquiétudes. Ils s'étonnaient de la bizarrerie de ses allures. On savait qu'il fréquentait les églises. Il déambulait de Saint-Sulpice à Saint-Séverin et des offices mondains de la Madeleine à ceux des chapelles privées. Il se mêlait aux pauvres gens pour assister dès l'aube aux premières messes; il était auprès des autels le soir à l'heure où, sous les voûtes envahies par l'ombre, s'éteignent les dernières veilleuses. Il assistait aux vêtures, et, pareil à Jean Racine, il y goûtait le plaisir des larmes. Même on apprit qu'il s'était enfermé dans un couvent de trappistes. Allait-il prendre le froc? Le bruit en courut, et déjà les reporters se plaignaient qu'il fût perdu pour les lettres. Il n'en était rien. Au contraire tous ces exercices de dévotion devaient tourner à la plus grande gloire des lettres. M. Huysmans se documentait. Ce n'est pas en vain qu'on a passé par l'école naturaliste. On peut bien en avoir répudié bruyamment certaines tendances, on en garde de saines méthodes de travail. Comme M. Zola prend soin de visiter les lieux qu'il veut décrire et de se renseigner dans les manuels qui font autorité, M. Huysmans étudiait le monde clérical, faisait la différence du clergé régulier d'avec le séculier, comparait les sanctuaires et les maîtrises, dépouillait les ouvrages spéciaux. De cette laborieuse enquête est sorti son nouveau roman : *En route* (1).

Ce très curieux et très remarquable livre est un livre d'édification. Il s'adresse aux personnes qui, lassées de la vie du siècle, s'en voudraient aller à l'ombre de murailles pieuses faire une cure d'âme et goûter la paix du cloître. Il leur prépare les voies, il leur indique le chemin, il lève les premières répugnances. Les matérialistes, les positivistes et les voltairiens y sont en maints endroits traités comme ils le méritent. On réfute en passant certaines de leurs objections, qui sont des plus redoutables étant des plus saugrenues. Ils

(1) J.-K. Huysmans, *En route*, 1 vol.; Tresse et Stock.

feignent de considérer le mysticisme comme une des formes de l'hystérie ; mais justement un des signes distinctifs des mystiques est l'équilibre absolu, l'entier bon sens. De même c'est par erreur ou par malice qu'ils prétendent que les mystiques ont le crâne en pointe : M. Huysmans déclare, après expérience, que plusieurs l'ont aplati. Ailleurs il invoque à l'appui des vérités de la foi telles preuves dont on ne s'était pas encore avisé ; et par exemple, il prouve la présence réelle par le spiritisme. C'est ainsi que M. Valabrègue découvrait dans l'usage de la bicyclette un argument en faveur de l'Église. Il n'est que d'avoir l'esprit tourné vers une savante interprétation du dogme. Le grand service que rend M. Huysmans à ses lecteurs c'est de mettre à leur portée des auteurs généralement peu connus du public mondain. Il a recensé à leur intention tous les écrivains qui exposent les principes et les théories de la Mystique : saint Denys l'Aréopagite, saint Bonaventure, Hugues et Richard de Saint-Victor, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, Angèle de Foligno, les deux Eckhart, Tauler, Suso, Denys le Chartreux, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Gênes, sainte Catherine de Sienne, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Thérèse, sainte Gertrude et sainte Mechtilde. J'en passe. Il a étudié surtout Ruysbrœck l'Admirable, qu'a traduit Hello et que Mæterlinck a obscurci. Voilà des ouvrages qu'on demande peu chez Flammarion et dont les cabinets de lecture sont mal approvisionnés. M. Huysmans se les est assimilés. Grâce à lui la pensée des cénobites et des voyans s'en va, émigrée du cloître et des in-folio, habiter nos âmes indignes de journalistes, de gens de club et de gens de salon.

Ce qui nous détourne ordinairement de lire les livres de piété, c'en est d'abord le style. Vies de saints, essais d'histoire, traités de dogme, ils sont tous écrits d'un même style uniforme et douceâtre dont la fadeur nous dégoûte. Il y traîne une écœurante odeur de sacristie ; rien n'y arrive des parfums du siècle. Cela est sans couleur et sans relief ; point d'imprévu, nulle gaîté. Avec M. Huysmans on n'a pas cet inconvénient à redouter. Son livre tranche violemment par le ton sur la littérature habituelle des librairies de la rue Saint-Sulpice. Il y est parlé couramment du « chlore des prières », du « sublimé des sacremens », du « tournebroche des chapelets », du « bouillon de veau pieux » des homélies, de la « graisse et de la vaseline » de l'éloquence sacrée, et du clergé séculier qui est la « lavasse des séminaires ». La musique qu'on fait dans les églises a tout particulièrement le don de mettre M. Huysmans en fureur et en verve. Pour nous en montrer le caractère profane il a des trouvailles de mots d'une impayable drôlerie : « Après le *Kyrie eleison* et les invocations du début, la Vierge entrait en scène comme une ballerine sur une mesure de danse... C'était, autour d'un harmonium enrhumé, une troupe de jeunes et de

vieilles oies qui, dans une musique de foire, faisaient tourner la Vierge sur ses litanies comme sur des chevaux de bois. » Durtal, le héros de *En route*, n'a pas les mines contrites, les regards baissés et le son de voix dévot qu'on enseigne dans les séminaires. Au moment où il suit une procession, un cierge en main, il réfléchit à part lui : « Ce que je dois avoir l'air couenne ! » Il adresse au clergé des critiques inattendues, comme par exemple de fermer les églises de trop bonne heure et de « coucher Jésus aussitôt que la nuit tombe. » Il a dans l'examen de conscience de subites exclamations qui en rompent la monotonie : « Non, mais je suis tout de même étonnant !... » La façon dont il discute avec lui-même les objections traditionnelles n'a rien de pédantesque. Il s'agace, il s'énerve, il s'invective plaisamment : « La liberté de l'homme ! elle est jolie, oui, parlons-en ! Et l'atavisme, et le milieu, et les maladies du cerveau et des moelles ? Est-ce qu'un homme agité d'impulsions maladives, envahi par des troubles génésiques, est responsable de ses actes ? — Mais qui est-ce qui dit que dans ces conditions-là on les lui impute là-haut, ces actes ? — C'est idiot à la fin !... » Tel est le ton. C'est l'onction avivée par la gouaillerie ; la philosophie abstraite illustrée par la fantaisie d'un artiste et la blague d'un gamin ; la liturgie transposée dans un langage exaspéré où se mêlent aux trivialités de l'argot d'aujourd'hui les raffinemens de l'écriture impressionniste. Cela produit un effet de comique intense et continu. Cela agit sur les nerfs. C'est amusant et excitant.

J'ai essayé d'indiquer quelle est la valeur d'art du roman de M. Huysmans : elle est réelle. Pourtant ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut se placer pour en apercevoir le véritable intérêt. *En route* est surtout un document. Il nous renseigne sur l'état de certaines âmes d'aujourd'hui. Durtal est-il M. Huysmans lui-même ? Cela est possible, mais ne nous importe pas. Ce qui donne beaucoup de prix aux livres de M. Huysmans c'est qu'en s'étudiant lui-même il a découvert quelques-uns des traits, — et des plus inquiétans — de la sensibilité contemporaine. Le goût qu'il a naturellement pour ce qui est artificiel et faisandé lui a inspiré ce type de Des Esseintes où plusieurs des hommes de cette fin de siècle se sont aussitôt reconnus et sur lequel d'autres par la suite se sont modelés. Il a publié *Là-bas* au moment où commençait à se répandre la mode de la magie, du satanisme et de tous ces cultes bizarres qu'a inventoriés M. Jules Bois dans son livre : *les Petites Religions de Paris*. Voici que Durtal passe de la mystique noire à la mystique blanche juste à temps pour porter témoignage au nom de tout un groupe de chrétiens de lettres. Il proteste de sa sincérité. Il a la foi. Au surplus on ne doit jamais, ne fût-ce que par courtoisie, mettre en doute la sincérité de personne. En pénétrant l'état d'âme de Durtal et en recherchant les mobiles qui ont déterminé sa conversion,

nous nous instruirons de ce que vaut ce christianisme dont on célèbre le culte dans quelques chapelles récemment consacrées, et nous démêlerons de quels élémens est formé ce mysticisme qui est en littérature la mode la plus nouvelle et le « dernier cri ».

Durtal est un homme de lettres qui a passé la quarantaine. L'un des traits qui le caractérise c'est l'horreur où il est de l'époque moderne. Notre genre de vie, nos idées, notre art ou ce qui nous en tient lieu, notre politique, tout lui est hostile. Écrivain formé d'abord par le naturalisme et accoutumé de bonne heure à n'apercevoir de la réalité que ses laideurs et ses turpitudes, il perçoit avec une acuité de sensation maladive le côté nauséabond de l'existence. Il se promène à travers les êtres et les choses les lèvres plissées et les narines froncées, comme un homme que poursuit une odeur malsaine. Il ne s'excepte pas de cet universel mépris, et sa misanthropie commence par lui-même. Il est celui que tout dégoûte. Impossible d'échapper à cette contagion de platitude qui a tout envahi et qui altère jusqu'aux cérémonies de l'Église. Durtal en quête d'une messe un peu propre et d'offices présentables est pareil à M. Folantin, que nous voyons dans *A vau l'eau* à la recherche d'un bifteck mangeable et d'une gargote pas trop répugnante. En vérité l'heure a sonné pour le règne du « mufle » ! C'est pourquoi Durtal rêve de cette époque « douloureuse et exquise » que fut le moyen âge. Alors la vie valait d'être vécue, une vie heurtée, contrastée, folle et sublime. Alors la personnalité humaine pouvait se développer, et elle se manifestait dans tout son relief. Alors il y avait un art. « C'était en peinture et en sculpture les primitifs, les mystiques dans les poésies et dans les proses ; en musique c'était le plain-chant ; en architecture c'était le roman et le gothique. Et tout cela se tenait. » Durtal a un sens artistique des plus vifs. Les pages où il étudie la correspondance de tous les arts au moyen âge sont des plus remarquables. Mais cet art du moyen âge, c'est le christianisme qui l'a inspiré. Ne voilà-t-il pas une preuve concluante de la bienfaisance morale du catholicisme et de sa vérité théologique ? « Ah ! la vraie preuve du catholicisme c'était cet art qu'il avait fondé, cet art que nul n'a surpassé encore. » C'est l'argument de Chateaubriand : il restera toujours le plus convaincant pour les artistes et pour les lettrés.

Parmi les raisons qu'a eues Durtal pour redevenir catholique il en est une autre qu'il n'avoue pas et qui a donc des chances d'être la vraie. C'est un chapitre délicat, mais sur lequel l'auteur nous donne tant de détails, si abondans et si précis, que nous n'avons à l'aborder aucun scrupule. On a souvent parlé de l'élément de sensualité qui est contenu dans le catholicisme. Il se dégage d'abord des cérémonies du culte et de la pompe extérieure. Le demi-jour mystérieux des églises, l'intimité des chapelles, l'éclat terni des ornemens, la moiteur de l'at-

mosphère, l'odeur de l'encens, le relent des cierges, le parfum des fleurs, le secret des paroles murmurées, l'harmonie de la musique et des chants, ce sont autant de caresses auxquelles tous les sens à la fois succombent et qui font passer par tout le corps une langueur voluptueuse. La religion apporte en outre à la sensualité un secours tout intellectuel. La faute qui par elle-même nous était indifférente nous devient agréable quand nous songeons qu'elle est une faute. C'est le mot de la Napolitaine dégustant un sorbet et disant qu'elle l'eût trouvé meilleur si c'eût été un péché. Beaucoup de gens savent surtout gré au christianisme d'avoir, en inventant le péché, augmenté d'autant la somme des jouissances. Durtal est de ces chrétiens-là.

Il faut bien savoir en effet quel est au moment de sa conversion l'état de ce que nous n'osons plus appeler l'âme de Durtal. Il est usé par vingt ans de noce. Il est tranquille, sans désirs, languissant, s'oubliant lui-même. L'excitation des sens est pour lui déjà du passé. C'est un grand intérêt de moins dans sa vie. Mais voici que, ne fût-ce que pour s'en accuser et s'en repentir, il est obligé de se ressouvenir de ce qu'il appelle avec une contrition énergique la voirie de ses sens et de sa porcherie: « Père, j'ai chassé les pourceaux de mon être, mais ils m'ont piétiné et couvert de purin, et l'étable même est en ruine. Ayez pitié! je reviens de si loin. Faites miséricorde, Seigneur, au porcher sans place! » Il est obligé de remuer et de « touiller » sa boue. C'est pour lui un plaisir mêlé d'horreur, mais tout de même un plaisir. — Alors un phénomène se produit en lui qui, au surplus, ne doit pas lui causer une surprise immodérée. Ses feux naguère éteints se rallument. Il constate que jamais il n'avait été si tourmenté que depuis sa conversion; il songe que le catholicisme suscite d'immondes rumeurs lorsque l'on rôde dans ses alentours sans y entrer. Le démon de l'impureté vient le solliciter jusque dans le sanctuaire et lui souffle d'ignobles pensées dont ensuite il a honte. Il se vomit après. Mais il est bien temps! Entre les pensées libertines et les autres, il s'établit une sorte d'équilibre instable ou de mouvement circulaire. Ce résultat de sa bonne volonté l'afflige. « Ses sens dévergondés s'exaspéraient au contact des idées pieuses. Il flottait, comme une épave, entre la luxure et l'Église, et elles se le renvoyaient à tour de rôle, le forçant, dès qu'il s'approchait de l'une, à retourner aussitôt auprès de celle qu'il avait quittée; et il en venait à se demander s'il n'était pas victime d'une mystification de ses bas instincts, cherchant à se ranimer sans même qu'il en eût conscience par le cordial d'une piété fausse. » A vrai dire il n'est encore qu'au seuil du temple. Ce n'est pas le temps de désespérer. Après de longues hésitations, il se décide à faire retraite à la Trappe. La première nuit qu'il passe dans cet asile de paix est marquée par de si effroyables assauts qu'il ne se souvient pas d'avoir rien subi de pareil, non pas même à

l'époque où il était au pouvoir de la démoniaque Mme Chantelouve. Il franchit de nouvelles étapes. Il se confesse. Il communie. Il se pénètre de plus en plus de l'atmosphère de sainteté qui l'entoure. Et un beau matin il se surprend travaillé d'une envie folle d'injurier grossièrement la Vierge, de l'invectiver en langage de roulier. En vérité, son cœur est pareil à un puits d'ordures : mises en mouvement et troublées par les idées pieuses, elles remontent du fond où elles reposaient et elles affleurent. Tel est chez Durtal le mécanisme de la conversion. Au moment où la sensualité défaillante a besoin de l'excitation cérébrale, c'est alors que le mysticisme intervient. Il opère à la manière d'un adjuvant.

La conversion de Durtal nous devient à mesure moins inintelligible, et nous commençons à voir clair dans son « cas ». Au moment de quitter la Trappe, le héros de M. Huysmans se lamente sur son triste sort : « Je suis à jamais fichu ! » s'écrie-t-il, car, lorsqu'il s'agit de converser avec soi-même, à quoi bon recourir aux conventions du style noble? « Me voici condamné à vivre dépareillé, car je suis encore trop homme de lettres pour faire un moine, et je suis cependant déjà trop moine pour rester parmi des gens de lettres. » Homme de lettres il n'a jamais cessé de l'être ; et il l'est à la façon dont l'entendent les Goncourt, qui définissent la littérature : un état violent. Ce qu'il cherche au moment où des lèvres il murmure le nom du Seigneur, ce sont des sensations nouvelles et des sensations rares. Tandis qu'il avance dans la série des exercices pieux, il s'observe et s'interroge pour savoir s'il a reçu la commotion qu'il attendait. La confession lui est un drame et qui tient toutes les promesses qu'il s'en était faites. Mais la communion le déçoit. Il en espérait mieux. La maladie des scrupules, bien connue dans les couvens, lui apporte des jouissances appréciables. Puis ce sont les sécheresses d'âme, les désespoirs du pécheur qui se croit abandonné, enfin les affres d'une agonie morale qui le torture délicieusement. Voilà justement ce qui l'avait attiré vers le cloître. Il n'a eu garde, dans ce retour vers Dieu, de suivre les voies ordinaires. La dévotion aisée n'avait rien pour le tenter. Qu'est-ce que la piété sans ses angoisses et la foi sans les extases? Il a laissé aux âmes peu exigeantes le catholicisme pratique, si bénin et si doux. Il a été tout droit à la mystique et aux périlleuses doctrines d'un christianisme surélevé. Car sans doute, entre les jouissances qu'il a été donné à l'homme de connaître, celles de l'ascète et du saint dépassent toutes les autres. Qu'on imagine le calvaire intérieur de la carmélite prenant à son compte tous les péchés de l'humanité, et quelles pointes doivent faire saigner son cœur repentant des fautes qu'elle n'a pas commises ! Qu'on imagine, si toutefois l'imagination ne s'y refuse pas, les joies de l'extatique conversant avec son Dieu ! Quelle intensité dans la jouis-

sance! quelles minutes où se concentre et se résume l'effort de toute une vie! Mais n'y aurait-il pas des moyens pour produire en nous des émotions toutes pareilles et faire surgir devant nos âmes de dilettantes ces paradis artificiels? Est-il impossible d'amener jusqu'à ce spasme suprême la tension du cerveau et l'ébranlement des nerfs?

Par là Durtal rejoint Des Esseintes. Ou plutôt ils ne sont tous deux qu'un même homme dont la fantaisie toujours pareille s'applique à des objets différens. C'est le propre de ceux dont les nerfs sont malades qu'ils se lassent vite et que leur humeur est mobile. Des Esseintes s'est rendu compte qu'incruster de pierreries la carapace d'une tortue cela est d'une médiocre invention, — en somme; et un jour est venu où le style de Commodien de Gaza lui-même lui a semblé sans attraits. La secrète sympathie qui l'unit aux excentriques de tous les temps lui fait choisir pour héros dans l'histoire Gilles de Rais dont il entreprend une biographie. Il fréquente en même temps les modernes représentans du diabolisme ; il assiste à la messe noire. Mais les héritiers des Raymond Lulle, des Nicolas Flamel et des Cagliostro sont par trop dégénérés, et leurs tristes parodies ne lui procurent que de courtes satisfactions. Du moins cette excursion dans le surnaturel ne lui aura pas été inutile. Comme il le remarque justement, « dans l'au-delà tout se touche. » De Nicolas Flamel il passe à Ruysbrœck par une transition presque insensible. Au sortir de la biographie de Gilles de Rais il entreprend celle de la bienheureuse Lidwinne, dans des sentimens presque identiques et poussé par une curiosité du même genre. Il trouve dans le christianisme un côté de thaumaturgie qui l'enchante. Dominique de Marie-Jésus, la bienheureuse Gorardesca de Pise, saint Joseph de Cupertino, d'autres encore ont obtenu le privilège de l'envolée du corps dans les airs. Sainte Catherine de Sienne, Angèle de Foligno, pendant des années, se sont nourries exclusivement des saintes espèces. Cela est à rebours des lois de la nature: il n'en faut pas davantage pour séduire cet esprit biscornu. On sait d'ailleurs que les saints épandent de puissans parfums. « Quand saint François de Paule et Venturini de Bergame offrent le sacrifice, ils embaument ; saint Joseph de Cupertino sécrète de telles fragrances qu'on peut le suivre à la piste... Le pus de saint Jean de la Croix et du bienheureux Didée fleurait les essences candides et décidées des lis... » Les sensations de l'odorat ont toujours eu sur Des Esseintes une action puissante. Aussi bien ce sont toutes les tendances de sa nature qui devaient le guider vers les bizarreries d'un christianisme outrancier. Aux plantes rares et difformes qu'il collectionnait dans sa petite maison le solitaire de Fontenay n'a fait qu'ajouter le mysticisme, comme la plus paradoxale des orchidées.

Nous sommes maintenant amplement renseignés sur la crise d'âme que vient de traverser le héros de M. Huysmans. Est-il besoin de remar-

quer que le christianisme n'est pour rien dans l'affaire? Cela va sans dire. Cependant un moment vient où on n'est pas fâché de retrouver la vraie doctrine sous les gloses qu'en donnent les commentateurs *in partibus infidelium*. Ce qui a manqué à Durtal pour se convertir, c'est d'abord de l'avoir voulu. Ce n'est rien en pareille matière que de vagues aspirations et que de nostalgiques rêveries. L'auteur du *Traité de l'amour de Dieu*, que celui de *En route* tient d'ailleurs en petite estime, apprécie en assez bons termes ces incertaines velléités : « Ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudrait mais qui ne veut pas, un vouloir stérile qui ne produit point de vrais effets, un vouloir paralytique qui voit la piscine salutaire du saint amour mais qui n'a pas la force de s'y jeter; et enfin ce vouloir est un avorton de la bonne volonté... » Et il manque ensuite à Durtal d'avoir en lui aucun des sentimens qui font le chrétien. L'*Imitation* nous enseigne que « l'homme s'élève au-dessus de la terre sur deux ailes, la simplicité et la pureté. » Durtal sait bien qu'il n'a aucune pureté de cœur; mais en outre, s'il aspire à la simplicité d'âme, il faut qu'il désespère d'y jamais atteindre. Il contemple d'un regard d'envie l'humble frère Siméon, qui vit au milieu de ses bêtes, familier avec elles et leur étant à peine supérieur par l'esprit. Ah! se faire une âme pareille à cette âme enfantine, échanger les rêveries d'art et les préoccupations de métier contre l'ébriété divine d'un porcher de la Trappe! Il n'est personne, artiste ou écrivain, qui n'ait à une certaine heure formé ce souhait; tout de même on n'en est pas dupe et on se rend compte, à part soi, combien dans ce dédain des choses littéraires il entre de littérature. C'est un plaisir d'orgueil que Durtal a éprouvé en se retirant à la Trappe. Au moment de quitter Paris, il regardait dans la gare ces gens qui parcouraient les salles, qui piétinaient devant les guichets. Il se comparait à cette foule des voyageurs uniquement intéressés par leurs affaires ou par leurs plaisirs. Il se savait gré d'avoir des préoccupations qui leur étaient tout à fait étrangères. Il se sentait différent et supérieur. Il avait conscience de faire quelque chose d'éminemment distingué. Il songeait que ceux-là sont rares en notre temps qui ont souci de leur âme. Il s'applaudissait d'être du petit nombre des élus. — Le christianisme est encore charité et amour du prochain. Mais qui parle à Durtal d'aimer son prochain? Le prochain de Durtal, le « mufle », pour l'appeler par son nom, ne lui inspire que mépris et qu'aversion ; et c'est justement afin de l'oublier et pour échapper à son odieux contact qu'il s'est réfugié dans les bois qui bordent les étangs de Notre-Dame de l'Atre. — Christianisme signifie abnégation, et renoncement, et mort à soi-même. Mais c'est de lui-même et de lui seul que se soucie ce néophyte insuffisamment évangélique. Il n'est attentif qu'à ses propres émotions, et ce travail qu'il opère sur sa conscience a pour résultat de faire qu'il se

retrouve, qu'il se reconnaisse et qu'il rentre enfin en jouissance de son être. Car il se « dispersait » à vivre dans le monde. Il se partageait entre beaucoup de soins dont il n'était pas l'unique objet. Désormais rien ne vient plus le distraire et il peut goûter à loisir les délices d'une contemplation égoïste. En fait, ce qui a ramené Durtal vers la religion, c'est l'espoir de trouver dans la piété plus de contentement que dans l'indifférence, et c'est un mirage de bonheur : « Ah ! ce qu'ils sont heureux ! » s'exclame-t-il, en regardant ses frères les reclus. Il demande au christianisme la satisfaction immédiate de cet instinct du bonheur que la nature a mis en chacun de nous. Mais cela même est le contraire de l'idée chrétienne. La révolution qu'a faite le christianisme dans le monde moral consiste en ceci : qu'il a déplacé notre idéal, transporté hors de la vie l'objet lui-même de la vie, et réservé pour un paradis futur la réalisation de rêves qui ne sauraient ici-bas recevoir leur satisfaction. C'est ailleurs que doit s'accomplir notre destinée. Que si nous nous trouvons dès maintenant soulagés et si la route nous paraît moins pénible d'autant, cela n'importe pas. Ce sont grâces de surcroît et dont il n'y a pas lieu de tenir compte. Tout notre effort ne doit tendre qu'à mériter dans une existence supérieure des joies qui ne sont pas de celle-ci. En demandant à la foi le bonheur présent et la félicité terrestre, on méconnaît donc ce qui en fait le principe. Décidément ce Durtal est un médiocre théologien... Mais il y aurait quelque puérilité à insister sur ces choses.

Si d'ailleurs il est en dehors de la tradition ecclésiastique, il faut reconnaître que le christianisme de Durtal est conforme à une tradition littéraire déjà longue. Ce n'est pas d'hier qu'on s'est avisé de mêler la religion à des affaires où elle n'avait rien à voir ; et je crains qu'il ne faille faire remonter jusqu'à Chateaubriand l'origine de cette confusion de pouvoirs si parfaitement désobligeante. Sainte-Beuve en tout cas, dans son roman de *Volupté*, en donne l'exemple déjà complet. Son Amaury est un Durtal qui ne s'est pas arrêté à mi-chemin. L'étude de la vie du séminaire y tient lieu de la description des exercices de la Trappe, et les écrits de M. Hamon y suppléent à ceux de Ruysbrœck l'Admirable. Depuis lors quelques écrivains se sont fait une spécialité de ce mélange des choses de la religion avec celles de la sensualité. C'est cet étonnant Barbey d'Aurevilly, grand confesseur de la foi, grand contempteur des trop tièdes représentans de l'Église, juge sans pitié, batailleur sans merci, héraut d'un catholicisme intransigeant, et qui, pour soutenir l'orthodoxie du dogme et pour étayer la morale chrétienne, écrit les *Diaboliques* et le *Prêtre marié*, au risque d'alarmer les pudeurs laïques. C'est Baudelaire de qui la meilleure part d'originalité consiste à avoir exprimé le mysticisme de la chair. Et l'auteur ému de *Sagesse*, qu'a-t-il fait que passer par ces alternatives de con-

trition et de rechute, maudissant par avance la luxure prochaine, savourant par le repentir la luxure passée, et ne trouvant de repos que dans l'impénitence finale?

Pour trouver aujourd'hui les représentans de ce christianisme décadent dont M. Huysmans vient de donner une si fine et si pénétrante analyse, il n'y aurait qu'à passer en revue quelques-uns des littérateurs des nouveaux cénacles et non des moins distingués, à feuilleter leurs livres et à leur demander compte de leurs admirations. Respectueux du barde de Saint-Sauveur-le-Vicomte, fervens du poète des *Fleurs du mal*, ils ne professent pas un moindre enthousiasme pour le génie méconnu du comte Villiers de l'Isle-Adam. C'est par une cérémonie de prise de voile que débutait ce poème d'*Axel* qu'une piété maladroite nous a montré récemment à la scène; et il paraît que l'auteur songeait à modifier la fin de son œuvre, par scrupule de conscience : « Il jugeait qu'au point de vue catholique son livre n'était pas suffisamment orthodoxe, et il voulait que la croix intervînt dans la scène qui dénoue le drame. » Villiers de l'Isle-Adam avait fait jadis valoir ses droits à la grande maîtrise de Malte. M. Joséphin Péladan a restitué à son profit l'ordre de la Rose-Croix. M. le comte Robert de Montesquiou agrémente de bouquets mystiques ses catalogues d'horticulture. M. Georges Rodenbach, artiste charmant et vrai poète, célèbre les béguinages et les cornettes des nonnes qui s'envolent comme des ailes de linge. M. Francis Poictevin, un illuminé très doux, de qui la candeur appelle la sympathie et l'obstination commande le respect, publie chaque année des livrets bizarres où il balbutie des choses incohérentes et obscures. Les dramatistes de l'*Œuvre* se sont associés afin de fonder d'un commun effort le « théâtre de l'au-delà. » J'en oublie, et je néglige volontairement ceux-là, — les plus nombreux, — pour qui le mysticisme n'est qu'une forme de l'ahurissement.

On parle couramment aujourd'hui d'un renouveau de la littérature mystique. Le naturalisme étant mort de ses excès et le positivisme ayant fait son temps, l'âme est en train de retrouver ses parchemins, le surnaturel rentre dans ses droits; enfin le sens du mystère nous a été rendu! Les partisans de l'idéal s'en réjouissent. Comme à l'aube du romantisme les cénacles sont catholiques. Les croyans s'applaudissent de ce retour à leurs idées et s'apprêtent à fêter le pécheur qui se convertit. Et nous aussi nous ne demanderions pas mieux que de saluer les premiers feux de cette aurore. Mais l'attachement même qu'on a pour les doctrines fait qu'on se méfie de leurs contrefaçons et qu'on éprouve le besoin de les distinguer d'avec leurs parodies. Telle est la moderne confusion du langage, que le plus souvent on ne s'entend pas, faute de savoir de quoi on parle. C'est pourquoi il pouvait y avoir intérêt à rechercher de quelle espèce est le catholicisme littéraire d'au-

jourd'hui. Le livre de M. Huysmans est venu fort à point pour nous y aider. A la formation de ce néo-catholicisme bien des élémens ont concouru. Bien des sentimens s'y rencontrent, sauf un pourtant : c'est le sentiment chrétien. Car pour ce qui est de lui, on en chercherait vainement ici l'ombre elle-même ou l'apparence. En revanche, ce qu'on distingue dans ce trouble idéal, c'est la lassitude de vivre, le mépris de l'époque présente, le regret d'un autre temps aperçu à travers l'illusion de l'art, le goût du paradoxe, le besoin de se singulariser, une aspiration de raffinés vers la simplicité, l'adoration enfantine du merveilleux, la séduction maladive de la rêverie, l'ébranlement des nerfs, — surtout l'appel exaspéré de la sensualité. C'est bien là en effet ce qui se cache au fond de ce prétendu mysticisme. Le retour à une fausse dévotion se produit dans le même temps où on médit de l'amour et on en désespère. Cela est très significatif. La diminution de la foi coïncide avec une diminution de la jouissance : c'est donc qu'il faut rattraper l'une pour sauver l'autre. Cette nostalgie du christianisme, c'est le regret d'une possibilité de jouissance perdue. Cette aspiration à la piété, c'est l'effort d'une génération fatiguée pour restituer dans nos âmes la foi qui nous rendrait la saveur du péché.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars.

La Chambre des députés a renoncé à siéger le matin et l'après-midi. C'est fort bien ; mais la nécessité d'un quatrième douzième provisoire en est devenue inévitable. La discussion du budget de 1895 restera légendaire. Il faut souhaiter qu'elle ne fasse pas précédent, c'est-à-dire qu'on n'y trouve pas un prétexte pour recommencer. Le récidiviste est un homme qui s'appuie sur un précédent : il n'en est pas plus excusable. Sans être encore alarmant, notre état financier est de nature à inspirer des préoccupations sérieuses. Le tableau qui vient d'être publié de la rentrée de nos contributions directes fait ressortir un écart assez considérable entre les prévisions et les réalisations de recettes. Si on ajoute à ce mécompte toutes les causes qui travaillent sans relâche à augmenter le déficit, on reconnaîtra qu'il est temps d'aviser, et que si le législateur d'aujourd'hui ne prend pas des mesures énergiques pour enrayer le mal, celui de demain sera débordé.

On parle de changer le point de départ de l'année financière et de le reporter au 1er juillet. Cette réforme a été accomplie depuis plus ou moins longtemps dans presque tous les pays parlementaires, qui s'en trouvent fort bien. En Angleterre et en Allemagne, l'année budgétaire commence le 1er avril; aux États-Unis et en Italie, au 1er juillet. Rien n'oblige évidemment à faire concorder l'année budgétaire avec l'année sidérale, et, dans l'état de nos mœurs politiques, les meilleurs motifs conseillent de les distinguer l'une de l'autre. Elles servent à mesurer des objets très différens. Celle-ci a son point de départ et son point d'arrivée dans le renouvellement d'une certaine situation des astres les uns à l'égard des autres ; celle-là devrait être mise en rapport moins avec le ciel qu'avec la terre, afin de s'adapter plus étroitement à nos habitudes parlementaires. Les Chambres, dans tous les temps, se sont réunies de préférence pendant l'hiver : quand l'été arrive, elles montrent une véritable impatience à se séparer. C'est le moment où la campagne a non seulement le plus de charmes, mais les exigences agricoles les plus impérieuses. Le travail des villes diminue, celui des champs commence et réclame la présence du maître. Ce sont là aussi des lois naturelles ; il faut donc bien en tenir compte, et c'est ce qu'on n'a pas toujours fait. Il en est résulté, au point de vue de nos budgets, que, déposés généralement dans les premiers jours de l'année, la discus-

sion en a été interrompue pendant plusieurs mois, entamée, abandonnée, reprise : on se tient pour très heureux lorsqu'elle aboutit enfin le 31 décembre à minuit.

La conséquence est facile à dégager. Nos budgets entrent en exercice le 1er janvier, près d'un an après avoir été présentés et quinze mois après avoir été préparés par le gouvernement. Aussi les chances d'erreurs dans le calcul des besoins auxquels ils s'appliquent et des recettes qui y correspondent sont-elles en quelque sorte à leur maximum, et l'on s'en aperçoit chaque année davantage par la nécessité où l'on se trouve de demander des crédits supplémentaires pour des objets imprévus ou insuffisamment pourvus; par des annulations de crédits qui, à la vérité, atténuent le premier mal, mais dénotent elles-mêmes l'empirisme des évaluations originelles; enfin par un écart plus ou moins considérable entre les recettes prévues et réalisées. Là est le vice de notre méthode actuelle. On a indiqué souvent le remède : il consiste à rapprocher autant que possible le point de départ de l'année financière du moment où le budget est préparé et déposé. En rétrécissant le champ de la prévision budgétaire, on rend celle-ci plus précise : au point de vue parlementaire même, le contrôle des Chambres est mieux assuré et devient plus efficace.

Tout cela avait été senti et exprimé avec une force qu'on n'a jamais dépassée, dès les premiers jours du régime parlementaire en France, sous ce gouvernement de la Restauration où, à travers tant de fautes à éviter, on trouve tant de leçons à suivre. Dans la séance du 15 février 1819, M. de Serre demandait à la Chambre de reporter au mois de juillet le commencement de l'année financière. « Qui donc le déterminera? disait-il. Vous, Messieurs, vous, d'après les convenances de votre gouvernement, qui seules doivent servir de règle en cette matière. Or, ces convenances dépendent uniquement de l'époque habituelle de vos sessions. Si cette époque habituelle doit être dans la saison morte, dans l'hiver, et il n'est pas possible de le révoquer en doute, cette époque seule fixe l'année financière. En effet, réunie habituellement en novembre, c'est en janvier et dans le mois suivant que vous ferez le budget; c'est le faire trop tard, nous le sentons tous, pour l'année courante, mais aussi c'est trop tôt pour l'année qui suit. De si loin, dans l'incertitude des événemens, la prévoyance est vaine, une estimation approximative est impossible, les limites posées à chaque nature de dépenses sont illusoires; on demande trop par la crainte de ne pas avoir assez; toute règle s'évanouit dans le vague, et l'on rentre dans l'arbitraire. Il faut donc, il faut de nécessité adopter une époque intermédiaire. Cette époque est celle de juillet. Cinq à six mois ne sont pas un terme trop éloigné pour vous empêcher de prévoir les besoins, de limiter les crédits avec précision; et toutefois ce terme donne le loisir de faire la loi de finance, et d'en préparer

l'exécution. » Rien n'a vieilli dans ce langage, et on n'en a jamais parlé de meilleur à aucune tribune : il n'y a pas aujourd'hui un seul mot à y changer. On ne saurait trop regretter que M. de Serre ait échoué en 1819. Sa proposition a bien été votée par la Chambre des députés, mais elle a été repoussée par la Chambre des pairs, et cela pour des motifs exclusivement politiques. S'il en avait été autrement, la physionomie même de notre histoire parlementaire aurait pu en être modifiée. Au lieu des longues sessions, qui remplissent l'année tout entière, nous en aurions eu d'une durée plus normale, c'est-à-dire plus courte, ce qui ne les aurait pas empêchées d'être aussi bien remplies. Le gouvernement parlementaire n'y aurait rien perdu, bien au contraire. On ne saurait nier que la manière dont nous le pratiquons depuis quelques années n'a augmenté ni sa popularité, ni son prestige. La quasi-permanence du Parlement lui a donné une facilité de plus pour empiéter sur tout et imposer partout ses exigences. La continuité, et souvent l'inutilité bruyante de son effort lassent le pays : un homme au repos se fatigue à regarder Sisyphe. Il n'est pas douteux que, si on pouvait arriver à clore la session à la fin de juin et à ne la rouvrir qu'en novembre, tout le monde y gagnerait. En 1884, la tentative faite par M. de Serre a été reprise par un ministre qui avait peu d'analogie avec lui, M. Peytral. Une fois de plus, la réforme, votée par la Chambre, a été rejetée par le Sénat. Mais aujourd'hui les circonstances sont changées. Le gouvernement n'aurait sans doute plus à lutter que contre des objections secondaires : elles sont à notre avis de mince valeur, et tout porte à croire qu'il ne faudrait pas une grande force de logique pour en venir à bout.

La réforme, toutefois, ne produira tous ses résultats utiles que si les Chambres futures renoncent à faire de la discussion du budget une véritable encyclopédie en action ou, pour mieux dire, en discours. L'Angleterre a un budget aussi important et aussi compliqué que le nôtre : elle le discute en quatre mois. A la vérité, certaines parties en sont permanentes et ne sont pas remises en question chaque année. Mais enfin, du 1er janvier au 30 juin il y a six mois, et cette durée est suffisante, même avec les vacances inévitables, pour discuter très sérieusement un budget quelconque. Le danger subsiste de ne pas aboutir à temps ; il se résout par le vote de douzièmes provisoires ; mais il est certainement moins grave à la fin de juin qu'à la fin de décembre. Nos députés n'éprouvent aucun déplaisir à passer l'hiver à Paris ; ils verraient, au contraire, un très grand inconvénient à y passer l'été. Il serait alors presque impossible de voter, comme on le fera cette année, quatre douzièmes successifs, parce que cette obligation imposerait à la Chambre celle de siéger en juillet, août, septembre et octobre, éventualité à laquelle aucune Chambre ne se résignera jamais. Les longs et quelquefois éloquens

discours que l'on écoute si patiemment, depuis quelques semaines, au Palais-Bourbon, ne seraient pas tolérés au mois d'août. On y perdrait quelquefois, mais combien n'y gagnerait-on pas dans l'ensemble!

La discussion du budget des colonies et du budget de la guerre n'a pas été sans intérêt. On y a agité un très grand nombre de questions; on n'en a pas résolu beaucoup; pourtant, sur quelques-unes le gouvernement a donné des indications et a pris des engagemens qu'il est bon de retenir. Le budget des colonies a permis d'apporter à la tribune quantité d'anecdotes qui ont tantôt amusé, tantôt indigné la Chambre. Que reste-t-il de tout cela? Assez peu de chose. On n'a même pas très bien compris, faut-il l'avouer? les motifs pour lesquels M. de Lanessan, gouverneur général de l'Indo-Chine, a été brusquement révoqué. Une révocation de ce genre, dans les conditions qui l'ont accompagnée, est une mesure d'autant plus grave qu'elle n'est pas sans péril : aussi s'attendait-on à des révélations extraordinaires, et celles qui ont été données n'ont pas tout à fait rempli cette attente. Mais à quoi bon insister sur un fait accompli? C'est du côté de l'avenir qu'il fallait regarder. Là se dressaient deux questions principales qui sollicitent depuis longtemps l'attention des pouvoirs publics, et qui très probablement la solliciteront longtemps encore. Nous avons singulièrement développé notre empire d'outre-mer depuis quelques années : qu'avons-nous fait pour le mettre en valeur, l'organiser, en assurer la défense normale? Presque rien. Nous continuons de vivre sur les traditions du passé, qui sont mauvaises ou médiocres, et nous attendons passivement que, comme il arrive, dit-on, dans la nature, le besoin crée l'organe approprié. Il ne l'a pas créé jusqu'ici, et le gouvernement ne semble pas avoir des idées très nettes sur la manière dont il doit s'y prendre lui-même pour aider à cette évolution. Les deux questions qui ont préoccupé la Chambre sont celles des grandes compagnies et de l'armée coloniale. La seconde semble avoir fait un pas en avant; mais si la première en a fait un, c'est plutôt en arrière.

La Chambre a beaucoup de peine à se dégager, pour juger les questions coloniales, de ses habitudes d'esprit ordinaires. Un orateur lui a parlé d'une concession de 300 000 hectares qui a été faite à une compagnie sur un point de l'Afrique: cela a fait scandale. Qu'est-ce pourtant que 300 000 hectares dans l'immensité de l'Afrique? Les Anglais ont toujours procédé, soit en Afrique, soit en Asie, soit ailleurs, par la constitution des grandes compagnies à charte, auxquelles ils octroient des concessions limitées dans la durée, mais renouvelables, et très étendues au point de vue des droits qu'elles comportent. C'est par ce moyen qu'ils sont arrivés aux résultats que nous leur envions. Ne vaudrait-il pas mieux les imiter? Un savant jurisconsulte, M. Leveillé, a exprimé à la tribune les réserves les plus formelles à ce sujet. Imprégné du vieux droit français, il n'admet pas que l'État délègue

à une compagnie privée l'exercice de droits qui ne sauraient appartenir qu'à lui. Certes, il ne faut pas le faire sans s'assurer des garanties, et surtout sans imposer des obligations et des charges; mais il faut le faire, sous peine de confier à l'État l'accomplissement direct de mille fonctions qu'il remplit quelquefois très mal en France et qu'il remplirait beaucoup plus mal dans nos colonies. On parle de décentralisation : soit! commençons par ne pas établir la centralisation au Congo et au Tonkin. M. Charles-Roux, à la fin d'un discours rempli d'observations intéressantes, a conclu en disant que nous n'avions su créer jusqu'ici que des colonies de fonctionnaires. Hélas! ce n'est que trop vrai; et quels fonctionnaires! On a esquissé de quelques-uns d'entre eux des silhouettes qui, sans doute, n'étaient pas flattées, mais qui étaient encore moins édifiantes. Le gouvernement n'a qu'un moyen d'échapper à des responsabilités très lourdes : c'est de les laisser à d'autres qui sont mieux à même de les porter. La mise en valeur de notre empire colonial est à ce prix. Mais nous sommes bien loin de l'ouverture et de la largeur d'esprit qu'exigent ces innovations ou plutôt ces imitations. Une grande compagnie, si nous en formons jamais, aura besoin d'un prodigieux courage pour accepter des mains de l'État la charte la mieux établie du monde : elle peut être sûre qu'au bout d'un an ou de deux, on demandera à la Chambre qu'une commission de trente-trois membres, pour le moins, examine sa gestion et y mette fin. Ni lord Clive, ni Warren Hastings, ni M. Cecil Rhodes dont nous voyons aujourd'hui les prodigieux succès, n'auraient été possibles avec un tel régime. En Angleterre, si les premiers ont été l'objet de vives attaques, c'est du moins après que leur œuvre a été terminée.

Le gouvernement a paru très hésitant et très faible dans la manière dont il a traité ces grands sujets. Les a-t-il même traités? Il a eu l'air de promettre qu'il y aurait des concessions pour tout le monde, pour toutes les familles, pour les plus petites bourses, ce qui est un non-sens. En revanche, il a été plus net et plus résolu au sujet de l'armée coloniale. Interrogé en termes très pressans par M. Adrien de Montebello, M. le président du conseil a répondu que ses idées étaient arrêtées sur la matière et qu'il avait l'intention de réunir les troupes coloniales à la guerre. Cette réforme est sollicitée depuis longtemps par la commission de l'armée, et l'on a peine à comprendre qu'elle n'ait pas été réalisée déjà : elle est devenue encore plus urgente depuis qu'une loi, votée à la veille des élections dernières, a privé l'infanterie de marine de la source où elle se recrutait jusqu'ici. Elle se recrutait, on le sait, parmi les premiers numéros du contingent cantonal; elle se recrute aujourd'hui par des engagemens volontaires avec primes; mais le nombre en est insuffisant. Il ne le sera plus, on l'espère avec vraisemblance, lorsque les troupes coloniales, détachées de la marine

et réunies à la guerre, pourront puiser dans l'immense réservoir de l'armée métropolitaine, plus facilement ouvert pour elles qu'il ne l'est aujourd'hui. L'idée de réunir toutes les forces de l'armée française, coloniales et métropolitaines, dans la même main est juste et peut devenir féconde : les équipages de la flotte suffisent au ministère de la marine. Sommes-nous à la veille de réaliser cette réforme? M. le président du conseil l'a affirmé. Il trouvera bien des obstacles, mais certainement il les a prévus et il se sent les moyens de les surmonter. Il rencontrera aussi un danger dans la tendance naturelle qu'aura le ministère de la guerre, et qu'ont déjà pour lui quelques-uns des partisans de la mesure, de faire des troupes coloniales un nouveau corps d'armée, plus solide que les autres, composé de soldats rengagés, plus âgés, mieux exercés, et que l'on destinerait, sans le dire, à la guerre européenne plus encore qu'aux affaires coloniales. Cette confusion, qui n'a pas complètement disparu du langage du gouvernement, est un des motifs qui ont empêché déjà le rattachement des troupes coloniales à la guerre, parce qu'on a prévu qu'elle ne tarderait pas à dénaturer l'institution. Si la guerre européenne éclate, nous utiliserons évidemment toutes les forces que nous aurons sous la main, et nous n'en exclurons pas les meilleures; mais l'armée coloniale, pour rester ce que son nom indique, doit être organisée en dehors de toute préoccupation de ce genre. Il importe qu'elle puisse toujours être utilisée dans les colonies, en totalité ou en partie, sans que notre mobilisation générale s'en ressente, et qu'aucune de nos prévisions, en cas de guerre, en soit troublée, ou seulement dérangée.

La force de notre armée métropolitaine doit être ailleurs. Mais où? C'est la question qui a été agitée dans la discussion générale du budget de la guerre, et, là encore, deux systèmes contraires ont été en présence et en opposition. L'un a été soutenu par M. Jules Roche, rapporteur de la commission du budget, l'autre par M. Godefroy Cavaignac. Il y a deux manières de concevoir l'armée. On peut la considérer, et c'est ce qu'a fait M. Jules Roche, comme un outil militaire qui doit être toujours prêt à servir, et dont il faut augmenter autant que possible la puissance immédiate. Si on l'envisage ainsi, on arrive nécessairement à retenir les hommes sous les drapeaux pendant un assez long temps pour qu'ils présentent par leur cohésion plus complète, par leur instruction plus avancée, par leur endurance à la fatigue rendue plus grande, par le développement de l'esprit militaire devenu plus vif, le maximum de force dont ils sont susceptibles. Une armée pareille encadre facilement les réserves qu'on lui envoie en temps de guerre, et si les réservistes sont dans la proportion de deux contre trois soldats de l'armée active comme l'a demandé M. Roche, on arrive à obtenir une armée de première ligne propre à frapper dès le début des hostilités des coups décisifs. Dans ce système, on accorde plus à

la qualité de l'effectif de paix. Dans le second, celui de M. Cavaignac, on accorde plus à la quantité de l'effectif de guerre. L'armée active est considérée comme une école où l'on fait rapidement passer le plus grand nombre d'hommes possible pour les dégrossir rapidement. M. Cavaignac n'a pas dit en termes formels qu'il était partisan du service de deux ans, mais son discours conduit à cette conclusion. Pour la rendre plus acceptable, il a pris la défense des instructions que le général Mercier a données l'année dernière aux conseils de revision, et il y avait à cela un certain courage, car ces instructions ont été généralement, nous allions dire universellement, blâmées. M. Cavaignac a dit, à la vérité, que la mesure avait été un peu exagérée dans l'application. On sait ce qui en est advenu : les conseils de revision ont déclaré propres au service un grand nombre d'hommes qui auraient été exemptés, ou du moins ajournés les années précédentes. Le chiffre du contingent en a été augmenté dans des proportions considérables, mais augmenté de soldats médiocres, tout à fait incapables de faire campagne, et qui sont allés grossir le contingent des hôpitaux. M. Cavaignac opère, ou croit opérer toutes les défalcations nécessaires; cela fait, il affirme que le contingent annuel vraiment propre au service peut être évalué à 220 000 hommes ; donc il suffit d'en avoir deux sous les drapeaux pour constituer une armée de 440 000 hommes, plus l'effectif permanent. Au bout de deux ans, et même de moins, car il y a des abréviations inévitables, ces hommes auront, d'après lui, une instruction militaire suffisante. Ils seront remplacés par d'autres, et ainsi, tous les hommes valides ayant passé près de deux ans à la caserne, nous aurons réalisé le problème de la nation armée.

Il n'y a pas de question plus redoutable que celle-là. L'existence nationale elle-même y est attachée : aussi ne peut-on la traiter qu'en tremblant. L'exemple de l'Allemagne doit être étudié, médité, mais ne pas nous faire illusion. Nous n'avons pas dans l'armée, ni dans la nation elle-même, les ressources organiques qui ont permis à l'Allemagne de réduire à deux ans la durée du service militaire ; on sait d'ailleurs à quelles exceptions en plus et en moins ce système est soumis chez nos voisins. Dans ces conditions, l'expérience n'est peut-être pas sans péril; mais ce péril est moindre qu'il ne le serait chez nous, où les cadres inférieurs sont certainement moins solides et où le joug de l'égalité absolue s'imposerait à tous. Si l'Allemagne doit être imitée, c'est plutôt sur les points qu'a indiqués M. Jules Roche, à savoir la permanence et la fixité des effectifs. L'effectif de nos régimens, de nos bataillons, de nos compagnies, est inférieur à ce qu'il devrait être d'après la loi de 1875. Il varie de mois en mois de la manière la plus regrettable. C'est un mal immense, que nous nous sommes efforcés d'atténuer, qui a été diminué en effet, mais qui persiste et contre lequel on ne saurait trop réagir. Nous demandions

il y a un moment où devait être la force de notre armée : elle doit être dans la permanence et dans la fixité de nos effectifs de paix. Entre la thèse de M. Jules Roche et celle de M. Cavaignac, nous n'hésitons pas à nous ranger à la première. Tout n'est pas erroné dans la seconde. M. Mézières, qui a acquis par sa longue présidence de la commission de l'armée une compétence incontestée dans les questions militaires, a dit avec raison qu'il n'y avait pas entre elles de contradiction nécessaire. Sans doute : puisque nous devons avoir aujourd'hui une armée de plusieurs millions d'hommes, tous ne peuvent pas avoir la même valeur. Nous sommes condamnés à en avoir de plusieurs qualités pour en avoir assez. Mais il importe d'en avoir de meilleurs, afin de donner au mélange des uns et des autres plus de consistance et de solidité. Si la conciliation peut se faire, c'est en partant de la thèse de M. Jules Roche, qui n'exclut pas la quantité, et non pas de celle de M. Cavaignac qui, au moins à un certain degré, ne permet pas de produire la qualité.

Il était important de connaître sur tous ces points l'opinion du nouveau ministre de la guerre. M. le général Zurlinden a fait des déclarations excellentes. Après avoir rappelé la tentative de l'année dernière, qui a fourni un contingent de 235 000 hommes, il a déclaré qu'elle ne serait pas renouvelée. « Ce serait, a-t-il dit, demander au pays plus qu'il ne peut donner. Ce serait introduire dans notre armée des malingres qui, sans aucun doute, pourraient être employés à certains services accessoires, mais qui tiendraient la place de soldats valides ; ce serait, en fin de compte, nous obliger à augmenter la deuxième portion du contingent et à diminuer la valeur de nos armées, surtout de nos armées de première ligne. » Aux yeux du général Zurlinden, la loi du recrutement de 1889 suffit à nos besoins, si elle est bien appliquée : « Dans nos régimens, a-t-il dit, au moment de la mobilisation, nous aurons à peu près la valeur d'une classe d'hommes dans leur troisième année de service : ce seront des soldats bien préparés, physiquement et moralement, à donner l'exemple aux autres et à aider les cadres à entraîner leurs camarades plus jeunes et les réservistes... La présence dans nos rangs, au moment de la mobilisation, au moment de la guerre, d'une quantité aussi considérable que possible d'hommes faisant leur troisième année de service est une condition très importante pour l'emploi de nos troupes sur les champs de bataille. Il est utile de diminuer par tous les moyens en notre pouvoir la deuxième portion du contingent, car elle a pour résultat immédiat de réduire le nombre de nos soldats faisant trois années de service. » On ne pouvait se prononcer avec plus de force pour le service de trois ans, et nous sommes heureux que le général Zurlinden l'ait fait, car nos soldats de trois ans sont le seul contrepoids que nous puissions opposer à la supériorité des cadres inférieurs allemands.

Au cours de cette discussion du budget de la guerre, un député socialiste, M. Pierre Richard, a jugé l'occasion bonne pour faire allusion au voyage de Kiel que doivent faire, dans deux mois, quelques-uns de nos vaisseaux. Le gouvernement allemand a convié toutes les puissances navales de l'Europe à assister à l'inauguration du canal du Nord. Il ne pouvait pas faire autrement que de nous inviter, et nous ne pouvions pas faire autrement que d'accepter. Nous sommes allés plus d'une fois à Berlin, dans les circonstances les plus diverses : pourquoi n'irions-nous pas à Kiel? Au point de vue des convenances que nous avons à ménager, soit envers les autres, soit envers nous-mêmes, peut-être était-il plus difficile d'aller à Berlin, capitale de la Prusse et de l'Empire, qu'à Kiel, simple port de mer, à une solennité nautique où aucun de nos sentimens ni de nos intérêts ne se trouve particulièrement mis en éveil. Refuser l'invitation qui nous a été courtoisement adressée aurait donc été un acte discourtois que rien n'aurait justifié, ni même expliqué. Nous nous serions mis en quelque sorte en quarantaine au milieu de l'Europe. Le moment aurait été mal choisi pour adopter cette attitude : nous sommes, en effet, à la veille d'envoyer à tous les gouvernemens du monde des invitations à notre Exposition universelle de 1900. Nous en enverrons au gouvernement allemand : ne serait-ce pas une contradiction légèrement ridicule que de lui adresser les nôtres en repoussant les siennes?

Il y a des obligations internationales, de même que des obligations sociales auxquelles les nations ne peuvent pas plus échapper que les individus. Dans le premier cas, c'est affaire de civilisation, et dans l'autre d'éducation. Les sentimens intimes n'ont rien à faire en pareil cas, ils sont réservés : ce monde serait inhabitable si on les exprimait à tout propos et hors de propos. On voit tous les jours des ennemis vivre très poliment à côté les uns des autres, jusqu'au moment où une circonstance plus forte que leur maîtrise sur eux-mêmes les pousse sur le terrain. Il en est de même des nations et des gouvernemens. Lorsqu'ils sont en guerre, ils pratiquent à l'égard les uns des autres les mœurs violentes de la guerre : c'est bien le moins, lorsqu'ils sont en paix, qu'ils pratiquent les mœurs de la paix. Nous avouons pourtant que cela est plus facile dans les sociétés aristocratiques et militaires que dans les sociétés purement démocratiques. Le peuple ne comprend bien que les gestes extérieurs, qui parlent à son imagination et par là à son esprit. Il a peine à admettre que certaines attitudes n'expriment pas et ne finissent pas par déterminer la manière de penser et de sentir; il s'en offense ou s'en irrite, et c'est ce qui rend parfois les rapports internationaux plus difficiles. Nous avons eu chez nous des momens où une effervescence artificielle rendait cette difficulté encore plus apparente, et c'est peut-être pour ce motif que les journaux étrangers attendaient avec une curiosité non

dissimulée notre réponse à l'invitation allemande. Cette réponse ne pouvait pas être différente de ce qu'elle a été. Les quelques protestations qui se sont produites dans la presse n'ont pas eu d'écho. Celle de M. Pierre Richard, à la Chambre des députés, est tombée dans le silence et dans le vide. Encore une fois, nous sommes et nous désirons rester à l'état de paix avec l'Allemagne : dès lors, toute manifestation déplacée ne pourrait que compromettre notre dignité. On a dit des anciens émigrés qu'ils n'avaient rien appris et qu'ils avaient tout oublié : nous, au contraire, nous n'avons rien oublié, mais nous avons beaucoup appris. Nous avons appris, entre autres choses, qu'il convient de remplir d'autant plus exactement certains devoirs internationaux qu'ils ne tirent pas à conséquence : il n'en serait pas de même d'y manquer.

La Russie a accepté naturellement l'invitation qui lui a été faite, et rien n'était plus conforme à sa politique. Lorsqu'elle s'est rapprochée de nous, elle n'a voulu rompre avec personne. Le choix que le tsar vient de faire du prince Lobanof pour remplacer M. de Giers est une preuve nouvelle de sa persévérance dans les mêmes vues. Le prince Lobanof avait été longtemps ambassadeur à Vienne, et il venait d'être nommé ambassadeur à Berlin lorsque Nicolas II l'a appelé à Saint-Pétersbourg pour lui confier, sous sa haute autorité, la direction des affaires étrangères de l'Empire. Pendant sa longue mission à Vienne, le prince Lobanof n'a rien négligé pour aplanir les difficultés assez délicates qui se dressent parfois entre la Russie et l'Autriche-Hongrie, et il y a constamment réussi. C'est un diplomate de carrière : il appartient par son origine à la vieille école de diplomatie russe, mais il a été étroitement mêlé à tous les événemens contemporains. On le sait homme d'expérience, de jugement, de prudence, de fermeté quand il en faut : aussi sa nomination a-t-elle été universellement approuvée. Tout le monde y a vu une garantie de plus que l'empereur Nicolas donnait de ses intentions bienveillantes. En France, ce choix a été particulièrement apprécié. C'est peut-être le seul grand pays de l'Europe où les hasards de sa carrière n'ont pas conduit et fixé pendant quelques années le prince Lobanof, mais il y est venu à maintes reprises et nous a constamment témoigné de la sympathie. Il connaît notre histoire, il l'a beaucoup étudiée, et quelquefois, dit-on, plus qu'en simple amateur. Rien dans ses sentimens ne l'empêchera de voir les intérêts de son pays tels qu'ils sont, c'est-à-dire en harmonie avec les nôtres, et n'est-ce pas tout ce que nous pouvons demander à un ministre du czar ?

Notons, en finissant, les nouveaux et très importans succès que les Japonais viennent encore d'obtenir en extrême Orient. L'armée ou plutôt les deux armées qui opèrent en Mandchourie n'ont pas voulu rester

inférieures à celle qui vient de s'illustrer dans le golfe du Petchili. Sous les ordres du général Nodzu, les Japonais ont attaqué Newchang et s'en sont emparés après une lutte acharnée dans les rues de la ville. 2 000 Chinois ont péri. Aussitôt après, la seconde armée a marché sur Ying-Tsu, et a enlevé la place avec une facilité relative. Ying-Tsu est le port de Newchang : il en est éloigné de 44 kilomètres. Les troupes chinoises, chassées vers le nord, se sont trouvées placées entre deux feux. Elles se sont arrêtées à Tientchouang-Taï, à peu près à moitié chemin entre Ying-Tsu et Newchang; mais, assaillies par les forces japonaises parties de ces deux points, elles n'ont pas tardé à succomber sous une artillerie écrasante. Maîtres de Ying-Tsu, de Tientchouang-Taï, de Newchang, les Japonais le sont de tout le bassin du Liao-Ho, et Moukden, la ville sainte, est sans défense à quelques kilomètres devant eux. Ils pénétreront d'abord à Moukden, et ensuite, dès le commencement du printemps, à Pékin. Dans ces conditions, la nécessité de traiter s'impose avec une telle évidence que le gouvernement chinois a fini par en être frappé. Li-Hung-Tchang part décidément pour le Japon. Le gouvernement japonais se déclare prêt à traiter : toutefois, on ne sait encore rien de ses prétentions. Elles comprendront évidemment l'indépendance de la Corée et le paiement d'une indemnité de guerre qui s'élèvera à un chiffre considérable. On prévoit déjà le cas où la Chine ne pourra pas la payer et où le Japon demandera en échange une cession territoriale importante, celle de Formose par exemple : mais ces nouvelles ont besoin de confirmation. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les affaires d'Extrême Orient entrent dans une autre phase, puisque les négociations diplomatiques vont, dès demain, se mêler à la guerre et peut-être, il faut le souhaiter du moins, en suspendre le cours sanglant.

FRANCIS CHARMES.

C'est l'un de ses plus anciens et de ses plus illustres collaborateurs que la *Revue des Deux Mondes* vient de perdre en la personne du duc de Noailles. Héritier de l'un de ces noms dont on peut dire que la gloire se confond avec l'histoire même de la patrie française, le duc de Noailles n'en était pas moins un homme de son temps, et, s'il avait le sentiment très vif de l'illustration de sa race, il ne l'avait ni moins vif, ni moins profond, des conditions de la France moderne. Sans doute, il se souvenait que si ce nom de Noailles était inséparable des traditions de l'ancienne monarchie, il l'était également du souvenir de la nuit du 4 août 1789! et les circonstances, — ou peut-être une défiance exagérée de lui-même, — ont bien pu l'écarter du maniement des affaires publiques; mais sa naissance ne l'a pas empêché d'être l'un des esprits

les plus indépendans et les plus « modernes » que nous ayons connus. Il était aussi l'un des mieux « informés; » et je ne me rappelle guère de sujet dont on ne pût l'entretenir, ou dont il ne parlât lui-même, comme d'abondance, sans apprêt ni recherche, avec un bonheur d'expression qu'animait le désir de plaire, et une originalité, pour ne pas dire une hardiesse de vues, qu'on ne trouve pas toujours, ni souvent, chez de moins « nés » que lui.

Les questions économiques l'intéressaient plus particulièrement, et pendant plus de trente ans, ici même ou dans *le Correspondant*, nous avons à peine besoin de rappeler comment il les a traitées. Il n'y a pas six mois que nous imprimions son dernier travail, — sur l'*Avenir du bimétallisme*, — sujet sévère s'il en fut, mais dont il montrait si spirituellement les liaisons avec tant d'autres sujets, que les revues américaines s'empressaient de traduire l'article. C'est qu'aussi bien, si ses écrits ne donnent qu'une très imparfaite idée du charme et de l'agrément de sa conversation, ils en donnent pourtant une. Sans qu'il en coûtât rien à la gravité de la science, il a su mettre de l'esprit dans l'économie politique. Mais il y a mis surtout du cœur, si je puis ainsi dire, et ce qui l'attirait le plus dans les questions économiques, c'en était vraiment les conséquences et la portée sociales.

Nous ne saurions lui en avoir trop de reconnaissance. Fils d'une époque troublée, ce « grand seigneur » s'est parfaitement rendu compte que nous vivions, depuis cinquante ou soixante ans, comme au centre d'événemens considérables, et il a tâché pour sa part d'en démêler le sens encore obscur. C'est ce qui marque tous ses travaux d'un rare caractère de noblesse. Il n'a pas dédaigné les questions « politiques », nos lecteurs le savent, mais de ces questions mêmes il a surtout aimé à étudier les réactions « sociales ». Sa curiosité n'a pas été seulement scientifique ; elle a été morale. Et, ce qui achève de justifier l'hommage que nous voudrions lui rendre, non seulement, on ne l'a jamais entendu regretter le passé, mais si quelque chose l'inquiétait ou le blessait dans le présent, il en attendait de l'avenir, avec une confiance entière, le remède ou la réparation. *Lædimur haud aura lethali !* C'était la devise de sa maison ! et, si nous en donnons cette traduction un peu libre, qu'*il n'y a pas de blessure mortelle*, c'est que nous n'en voyons pas qu'il eût plus volontiers approuvée, — comme Noailles, comme Français, et comme chrétien.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.